



# GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne

n° 10 – juillet 2007

*Regards sur l'internet, dans ses dimensions  
langagières. Penser les continuités et discontinuités*

*En hommage à Jacques Anis*

## SOMMAIRE

Françoise Gadet : *A la mémoire de Jacques Anis*

Isabelle Pierozak : *Prendre internet pour terrain*

Florence Mourlhon-Dallies : *Communication électronique et genres du discours*

Olli Philippe Lautenbacher : *Hypertexte et réception : pour une approche trajectographique*

Michel Marcoccia et Nadia Gauducheau : *L'Analyse du rôle des smileys en production et en réception : un retour sur la question de l'oralité des écrits numériques*

Rémi Adam van Compernelle et Lawrence Williams : *De l'oral à l'électronique : la variation orthographique comme ressource sociostylistique et pragmatique dans le français électronique*

Valentin Feussi : *A travers textos, courriels et tchat : des usages de français au Cameroun*

Gudrun Ledegen et Mélissa Richard : *« jv me prendre un bois monumental the wood of the century g di ». Langues en contact dans quatre corpus oraux et écrits « ordinaires » à la Réunion*

Raluca Moise : *Les SMS chez les jeunes : premiers éléments de réflexion, à partir d'un point de vue ethnolinguistique*

Hassan Atifi : *Continuité et/ou rupture dans l'Internet multilingue : quelles langues parler dans un forum diasporique ?*

Christine Develotte et François Mangenot : *Discontinuités didactiques et langagières au sein d'un dispositif pédagogique en ligne*

Ida Rebelo et Helena Araujo e Sá : *Ni au bûcher, ni au podium : Le clavardage en classe de langue*

Joanna Jereczek-Lipinska : *Le blog en politique - outil de démocratie électronique participative ?*

Patrick Rebollar : *(Dis)continuités d'un lieu d'écriture virtuelle*

### Compte rendu

Rada Tirvassen : Babault Sophie (préface de Pierre Dumont), 2006, *Langues, école et société à Madagascar. Normes scolaires, pratiques langagières, enjeux sociaux*, Paris, L'Harmattan, 320 p.

## A la mémoire de Jacques Anis

Témoigner d'une amitié est un exercice incertain auquel l'écriture académique ne prépare pas vraiment. Aussi est-ce avec une légère appréhension que je vais évoquer ici la mémoire de Jacques Anis, qui nous a quittés en décembre 2005. Ceux qui le connaissaient bien avaient depuis un temps vu cet incurable enthousiaste, tellement passionné de son objet de recherche, se distancier peu à peu même des préoccupations intellectuelles auxquelles il était le plus attaché.

Tous les deux, nous partageons un intérêt, qui à la fois nous rapprochait et nous séparait : il travaillait sur l'écrit, et moi sur l'oral. Dans nos fréquentes discussions, nous ne tombions que rarement d'accord, et pourtant, même minimal, l'accord était essentiel : c'était la certitude que la majorité des théories linguistiques considèrent aussi mal l'oral que l'écrit. Prétendre traiter d'une langue « neutralisée » du point de vue de cette opposition (et même en faire une sorte d'idéal pour la discipline), c'est en effet ne reconnaître ni à l'un ni à l'autre des propriétés effectives avec des effets linguistiques et langagiers. C'est pourquoi nous tombions d'accord sur la nécessité d'un retour aux matérialités des deux ordres, au-delà de quoi nos points de vue divergeaient radicalement. Lui privilégiait une orientation de sémiolinguistique, qui pour moi courait le risque de refermer les modalités de faire-sens de la langue sur elle-même, là où, de mon point de vue sociolinguistique, j'avais pour préoccupation de l'ouvrir à des dimensions sociales ou ethnologiques, voire historiques, qui ne l'intéressaient guère. Cette distance ne nous empêchait pas de discuter, au point de créer ensemble il y a une dizaine d'années un enseignement autour de la confrontation oral/écrit (il disait écrit/oral)

C'est évidemment lui qui m'a provoquée à m'intéresser à la communication électronique. A partir de 2001, en effet, il préparait un numéro de revue sur la communication électronique, qui a d'ailleurs donné lieu à une conférence tenue à Paris en février 2002. A cette époque, il avait déjà publié *Texte et ordinateur : l'écriture réinventée* (1998), dirigé le recueil collectif *Internet, communication et langue française* (1999) ; il s'était bien amusé à écrire le petit *Parlez-vous texto ?* (2001) en direction du grand public ; et il avait publié de nombreux articles sur le sujet, ce qui fait de lui l'un des pionniers français de cette orientation de recherches. Pour lui qui était de longtemps immergé dans l'écrit, sous « toutes ses formes » (comme il est dit sur son site), les écrits électroniques et les nouvelles technologies de l'écrit ont constitué un objet en prolongement naturel des diverses formes d'écrits auxquels il s'était intéressé. Il est vrai qu'aux écrits ordinaires, qui m'auraient

certainement retenue en parallèle des productions langagières quotidiennes, il préférait quant à lui des objets plus élaborés (il a, aux premiers temps de sa carrière, beaucoup écrit sur la poésie, dont il a toujours été un grand amateur). Cependant, le surgissement sur la scène sociale des écrits électroniques avait radicalement et définitivement infléchi ses directions de travail, car il ne pouvait manquer d'être interpellé, pour ne pas dire fasciné, par ce matériau conjoignant la nouveauté d'un objet, la nouveauté des technologies, la nouveauté d'une dissémination sociale, et la nouveauté (ou la reconfiguration) de questions adressées à la linguistique générale.

La demande qu'il m'a adressée sur les écrits électroniques était ciblée pour un spécialiste de l'oral : dans quelle mesure pouvait-on adhérer à l'affirmation selon laquelle la communication électronique constituerait « de l'oral dans l'écrit » (il aimait l'expression « conversation électronique »). Nous en avons beaucoup discuté, il a lu et critiqué plusieurs états de mon texte. Mais le numéro projeté a fini par tomber en déshérence, après plusieurs contretemps imprévisibles. Et au moment où cet article va finir par être publié, ailleurs<sup>1</sup>, Jacques ne sera pas là pour qu'on plaisante ensemble de ce trajet inhabituellement long, surtout pour un objet dont une propriété essentielle est la diffusion quasi synchrone.

Françoise Gadet

le 6 juillet 2007

---

<sup>1</sup> Il paraîtra finalement en décembre 2007, sous le titre « *Ubi scripta et volant et manent* », dans des *Hommages* offerts au romaniste allemand Wulf Cesterreicher, lui-même spécialiste de l'opposition oralité/scripturalité.

## PRENDRE INTERNET POUR TERRAIN

Isabelle Pierozak

Université de Picardie Jules Verne / LESCLaP / DYNADIV / RFS

### « Mémoire vive »

La préparation de ce dixième numéro de *Glottopol* a débuté il y a maintenant plus de deux ans, au début de l'année 2005. A l'époque, j'étais associée à l'équipe dont Jacques Anis faisait partie - MoDyCo<sup>1</sup> - et qui est ici représentée, d'une certaine façon, par le témoignage, en ouverture du numéro, de Françoise Gadet. Je l'en remercie d'autant plus que cette démarche du témoignage n'est ni courante ni aisée – nous sommes davantage habitués, par nos contributions dites scientifiques, à un style qui semble gagner en scientificité ce qu'il perd (malheureusement encore) en ancrage personnalisé.

Durant ma thèse et par la suite, j'ai eu l'occasion de rencontrer plusieurs fois Jacques Anis dont j'ai pu apprécier toute la gentillesse, la curiosité intellectuelle et l'écoute attentive. Cela devrait sans doute toujours être ainsi, de la part d'un intellectuel, mais cela n'est finalement pas si fréquent : il savait discuter à partir d'un cadre qui n'était pas le sien ou dont il ne partageait pas certains postulats.

Il était prévu qu'il contribue à ce numéro. C'est donc tout naturellement que celui-ci a été, par la suite, constitué à la mémoire de ce grand absent. Mais on l'aura compris, il ne s'agit pas d'*Hommages* proprement dits, autrement la douzaine de textes rassemblés ici aurait été sans nul doute beaucoup plus conséquente.

Il est en tout cas important de souligner, avec ce numéro, la dimension pionnière des travaux que Jacques Anis a menés dans le domaine d'internet, en France. Mais il est sans doute quelque chose d'encore plus important, du moins à mes yeux : la démarche fédératrice qu'il a eue auprès des chercheurs, notamment français et quelles que soient leurs orientations, en animant – avec tout ce que cela comporte de manifestations et programmes scientifiques – le groupe « communication électronique », au sein de MoDyCo. Ce genre d'entreprise est souvent aussi stimulante que grande consommatrice d'énergie, et il faut espérer que nous saurons en faire fructifier l'esprit et à l'avenir, dépasser, au sein des sciences du langage particulièrement, les clivages des sous-disciplines. Un terrain comme internet, souvent encore pensé comme « nouveau » et donc relativement préservé de toutes habitudes (qui ne sont

---

1 UMR 7114 « Modèles, Dynamiques, Corpus », Paris X Nanterre.

mauvaises que lorsqu'elles ne sont plus interrogées dans leurs postulats), devrait nous y aider ?

## **D'un texte à l'autre : diversités - continuités**

Les textes du numéro sont aussi nombreux que diversifiés<sup>2</sup>. Ils sont au nombre de douze sans compter celui-ci, et présentent une dimension internationale (sont représentés ici, en plus de la France, la Finlande, les Etats-Unis, le Cameroun, la Belgique, la Roumanie, le Brésil, le Portugal, la Pologne et le Japon). Ils manifestent également des orientations qui sont, concernant le terrain d'internet, aussi bien classiques que plus originales. Ces orientations relèvent de l'analyse du discours, de la linguistique textuelle, de l'analyse conversationnelle, de la pragmatique, des sociolinguistiques variationniste / interactionnelle / constructiviste<sup>3</sup>, de l'ethnolinguistique, de la didactique mais aussi de la psychologie cognitive et de la littérature.

La présentation des contributions aurait pu être en partie implicite, dès le sommaire, si j'avais pu me résoudre au choix d'une seule catégorisation pour chaque texte. Mais celle-ci aurait été particulièrement réductrice devant les dimensions multiples des contributions, en « continuité » permanente les unes avec les autres. Seules les continuités d'un texte à l'autre font donc sens, à condition d'envisager au pluriel ce dernier terme : c'est dire que plusieurs sommaires auraient été possibles ici.

### **Langues et terrains : des pluriels « normalisateurs » de l'objet d'étude « internet »**

Avant d'exposer plus avant le cheminement de ces continuités, il faut souligner que même un critère simple, comme les langues prises en compte – essentiellement le français, dans sa diversité, mais aussi l'anglais (V. Feussi), le créole réunionnais (G. Ledegen / M. Richards), le roumain (R. Moise), le portugais (I. Rebelo / H. Sá) ou l'arabe, là aussi considéré dans sa diversité (H. Atifi) – n'aurait pas permis de catégoriser de manière satisfaisante tous les textes. De plus en plus de travaux sur internet s'intéressent aux « plurilinguismes électroniques » – ou plus exactement, à mon sens, les divers terrains liés à internet (tchat, forum, etc.) sont de plus en plus construits comme plurilingues<sup>4</sup>. A ce niveau, tout semble se passer comme si les « données dites virtuelles » étaient (enfin) posées / construites comme aussi complexes que les « données dites réelles », en provenance de terrains autres (*cf. infra* pour cette opposition problématique). Sans doute les chercheurs ne se laissent plus arrêter par les seuls phénomènes spectaculaires du plan graphique, considérés en eux-mêmes et pour eux-mêmes (un signe de cette tendance : le lecteur ne trouvera ici aucune des typologies des « variations graphiques » qui ont pu fleurir jusque dans ces dernières années).

Il n'aurait pas été non plus judicieux de catégoriser les contributions en fonction du type de terrain étudié – phénomène sur lequel il est tout aussi important de s'arrêter. Il apparaît en effet que beaucoup de textes dépassent le cadre d'un seul terrain et/ou se placent dans une perspective comparative avec des terrains qui ne sont pas ceux d'internet (et qui,

---

2 Je tiens à remercier les personnes qui ont contribué à la mise en œuvre du numéro : tout particulièrement Claude Caïtucoli et Clara Mortamet, qui ont joué un rôle décisif dans la livraison du numéro, ainsi que les relecteurs, Hillary Bays (Université de Cergy-Pontoise), Marie-Madeleine Bertucci (Université de Cergy-Pontoise, IUFM), Fabien Liénard (Université du Havre), Charlotte Lindgren (Université d'Uppsala, Suède) et Rachel Panckhurst (Université Montpellier 3).

3 Dans ce dernier cas, on pourrait également parler de sociolinguistique de la complexité, pour laquelle les contacts de langues constituent une problématique centrale (*cf.* le texte de V. Feussi). C'est dans ce cadre également que sera problématisée *infra* la notion de « terrain ».

4 Il est entendu que travailler sur une seule langue, à condition de l'envisager dans la diversité de ses pratiques et représentations constitutives, relève de cette même problématique du plurilinguisme.

principalement, sont liés à des observables oraux<sup>5</sup>). Presque tous les terrains d'internet, pris au sens large, sont ici représentés – tchats, forums, blogs, SMS, sites et courriels – même si l'on peut regretter que certains soient restés à la marge (les deux derniers terrains en particulier ne sont pris en compte que par les textes de V. Feussi et de O. P. Lautenbacher), voire soient complètement absents (les MMS, le web2.0 dont la dénomination empirique, distincte de celles du web, sites et autres blogs, devrait nous interroger). En tout cas, et c'est là une tendance intéressante à souligner si l'on compare avec les travaux sur internet antérieurs : aujourd'hui, un chercheur multiplie et diversifie davantage ses terrains. Ce que l'on peut lire à mon sens, et au risque d'historiciser prématurément une période courte de l'ordre de la vingtaine d'années, dans les termes d'une plus grande appropriation des problématiques et des technologies conditionnant l'accès aux terrains.

Si cette lecture a du sens, elle donne raison à Jacques Anis, qui très tôt a vu dans les technologies de cette fin de XX<sup>e</sup> siècle (internet ou téléphone portable), ce qu'il a appelé la « communication électronique », tout terrain confondu...

### **Cadres d'études - problématiques - terrains**

L'élaboration du sommaire repose sur plusieurs critères non hiérarchisés : cadres d'études (ou orientations (sous-)disciplinaires), problématiques et/ou terrains.

Les textes d'ouverture de F. Mourlhon-Dallies et de O. P. Lautenbacher ont en commun d'interroger leur cadre d'études respectif, d'une part l'analyse de discours, d'autre part la linguistique textuelle. Le premier texte s'intéresse aux (dis)continuités qu'introduit la communication électronique dans la problématique des genres du discours. Le second pose la question de savoir quelles (dis)continuités peuvent être établies entre texte et hypertexte, les concepts de « trajectogramme » et le « mnémotexte » faisant partie des éléments de réponse que propose l'auteur. A ces deux textes, pourrait être associé – selon un phénomène de boucle – le texte de clôture de P. Rebollar, dont l'arrière-plan disciplinaire nous place dans une approche littéraire. Les questionnements ne sont pourtant pas théoriques ici, ils sont plutôt de nature épistémologique, à partir de l'expérience d'animation d'un blog littéraire (intitulé *Journal LittéRéticulaire*) dont rend compte l'auteur / créateur / sujet. Cette expérience est ici vécue dans la réflexivité, ce qui conduit notamment P. Rebollar à interroger – et il est le seul à le faire ici – les notions de continu et discontinu, exemplifiées au plan expérientiel.

Quittons la boucle pour revenir à l'ordre linéaire du sommaire. Le texte de M. Marcoccia et N. Gauducheau est un texte charnière, en termes de problématiques. Il pose, avec le texte de O. P. Lautenbacher, la question – centrale – de ce qui se joue en réception, dans le cas ici des forums et grâce à l'apport de la psychologie cognitive, et simultanément, avec le texte de R. A. van Compernelle et L. Williams, il repose une question aussi fréquente que fondamentale dans les travaux sur internet : quelles (dis)continuités avec l'oralité ?

Les cinq textes suivants, ceux de R. A. van Compernelle et L. Williams, V. Feussi, G. Ledegen et M. Richards, R. Moise ainsi que celui de H. Atifi ont en commun des questionnements traditionnellement sociolinguistiques, toutes orientations confondues. Le premier texte est d'inspiration variationniste essentiellement, ainsi que celui de G. Ledegen et M. Richards, plus secondairement. L'ethno/sociolinguistique caractérise principalement le texte de R. Moise, ainsi que celui de V. Feussi. La sociolinguistique interactionnelle est ici davantage représentée par le texte de H. Atifi. Au-delà des orientations, des continuités sont à signaler entre ces textes, principalement en ce qui concerne la question des contacts de langues (textes de V. Feussi, G. Ledegen et M. Richards, R. Moise, H. Atifi). Ainsi, par exemple, chez V. Feussi ce sont les contacts qui vont définir au coup par coup les langues

---

5 J'entends par là que le canal de communication est de nature parlée.

tandis que chez H. Atifi, les utilisations qui sont faites des langues vont permettre de caractériser les types de contacts.

Le texte de C. Develotte et F. Mangenot ainsi que celui d'I. Rebelo et H. Sá traitent tous deux de questionnements didactiques, le premier surtout en ce qui concerne le terrain des forums (*cf.* le projet « Le français en (première) ligne », mis en place depuis 2002), le second en ce qui concerne celui des tchats (dans le cadre de séances de clavardage, en laboratoire de Portugais comme Langue Seconde). Dans les deux cas, sont effectuées des comparaisons avec les situations en présentiel correspondantes (formation de futurs enseignants de FLE et/ou classe de langue). Ces comparaisons permettent de souligner certaines discontinuités, comme par exemple, dans les deux cas, en matière de relations interpersonnelles. Cela va sans doute de pair avec des dispositifs en ligne favorisant plus que jamais une attitude réflexive, et qui sont susceptibles, sur bien des aspects, de dynamiser les recherches et pratiques didactiques.

Enfin, le texte de J. Jereczek-Lipinska terminera ce survol rapide, et fatalement limité, des diverses contributions. Ce texte est, avec le suivant, celui de P. Rebollar (*cf. supra*), l'un des rares à prendre pour terrain les blogs (en l'occurrence politiques). Sont ici considérées les (dis)continuités entre les pratiques discursives d'hommes et de femmes politiques présidentiables (en 2005 – 2006, en France), sur leurs blogs et en dehors. Ce faisant, l'auteure est amenée à envisager l'émergence d'un nouveau média à l'influence décisive sur les façons (déclarées nouvelles) de faire de la politique.

Est-il à présent raisonnable de donner, en quelques lignes, des réponses aux différentes « (dis)continuités » envisagées d'un texte à l'autre, et exprimées plus ou moins explicitement selon les contributions ? Il est sans aucun doute plus sage de se reporter à chaque résumé proposé, pour une vision synthétique. Néanmoins, on peut souligner que les divers types de (dis)continuités, envisagés a priori dans l'appel à contributions (*cf.* dans ce numéro même), trouvent ici globalement un écho certain. En effet, tout texte confondu, ont été étudiées des (dis)continuités en matière de terrains (non) électroniques, de pratiques et/ou de représentations, de (variétés de) langues, et de problématisations d'un champ donné de réflexions.

## La notion de « terrain »...

### ... particulièrement essentielle en sociolinguistique

Le terrain est une notion inégalement centrale en sciences du langage et plus largement en sciences humaines. Traditionnellement, le terme est lu à partir de ce qui est au fond une opposition épistémologique. Ainsi, dans l'un des rares dictionnaires en sciences du langage incluant cette entrée (Charaudeau et Maingueneau, 2002), Josiane Boutet rappelle par exemple que l'on parle de « *disciplines de terrain*, par opposition à des disciplines spéculatives » (2002 : 568), ce qu'illustrent assez bien l'émergence et le positionnement du variationnisme (régulièrement pris comme point de départ moderne de la sociolinguistique) face au chomskisme.

En sociolinguistique, le terme est donc essentiel en ce qu'il fonde l'identité scientifique de la discipline (Blanchet, 2000) et avec elle celles de ses chercheurs<sup>6</sup>. La citation suivante va tout à fait dans ce sens :

*« La sociolinguistique peut être considérée comme une forme de linguistique de terrain. Elle ne peut s'exercer sans avoir recours à des observations de situations sociales effectives, quelle qu'en soit la nature : espaces publics, familles, réunions »*

---

<sup>6</sup> Il n'est pas rare qu'un sociolinguiste se présente à partir de son « terrain », terme qu'il aura tendance à utiliser explicitement.

*associatives, situation de travail, écoles, etc. Les données sont recueillies dans des situations sociales réelles.* » (Boutet, 2002 : 569).

### **Dans une optique constructiviste, internet comme terrain**

Cette citation pose pourtant question à qui prend internet pour terrain, en sociolinguistique. Internet est-il un terrain, en l'occurrence une situation sociale *effective*, ou si l'on préfère, toujours pour reprendre les termes précédemment utilisés, une situation sociale *réelle* ? Finalement, n'est-on pas dans la simple métaphore quand on parle d'internet en tant que terrain ? Autrement dit est-on « vraiment » sociolinguiste ?

En matière de formulations « provocatrices », inspirées de ce que chacun peut entendre communément sur l'opposition (problématique) « réel / virtuel » (Lévy, 1998), il est facile de poursuivre : internet ne peut être un terrain, puisqu'il est de l'ordre du virtuel, donc de l'invérifiable. Pour un sociolinguiste qui considère que les langues n'existent que dans la mesure où les locuteurs existent, les problèmes s'accroissent donc : que peut-on bien espérer « vérifier » des internautes ?

Sans doute beaucoup plus que ce que l'on a tendance à croire, et que je ne pourrai pas exposer dans le détail ici comme je l'ai fait dans ma thèse (Pierozak, 2003). Deux éléments peuvent néanmoins en donner une petite idée, rapidement. D'une part, au plan sociotechnique, la protection du pseudonyme (nécessaire pour communiquer selon les dispositifs considérés) existe, ce qui veut dire que le pseudonyme ne peut correspondre qu'à ce seul internaute, dont le « capital sociolinguistique » est ainsi sauvegardé. D'autre part, les communautés virtuelles, comme toutes les autres communautés linguistiques, se structurent dans le long terme ; ainsi, grâce à une forme de « sédimentation communautaire » des discours, les membres pourraient se reconnaître à leurs seules productions, par le biais de « phénomènes (linguistiques) remarquables » potentiellement investis et identificateurs.

J'en termine là avec ces éléments, pour faire remarquer d'abord que les précédentes questions ne sont pas l'apanage d'internet : en leurs temps et lieux, elles se sont posées à l'identique en ce qui concerne la prise en compte des représentations, autre notion qu'il serait tout aussi intéressant de considérer ici puisqu'internet visibilise en quelque sorte l'importance de ces dernières (s'il en était besoin bien sûr). Ensuite, il est essentiel de souligner que les réponses qui peuvent être apportées en définitive, à ce qui a été *supra* (mal) formulé, sont affaire de positionnement épistémologique :

1. Si l'on adopte un positionnement de type positiviste, internet n'est pas un vrai terrain (ni même d'ailleurs un terrain tout court). Il s'agit d'un objet (donné) d'études, se réalisant sous la forme de corpus contrôlés.
2. Si l'on adopte un positionnement de type constructiviste, comme ici, internet est un terrain. Et il faut donc reformuler les questions *supra* et surtout envisager les conséquences pour l'étude de ce terrain et également pour la notion même de terrain.

### **Construire internet comme un terrain complexe : au-delà des produits de la communication électronique**

Dans l'optique constructiviste se pose plutôt la question de savoir comment internet peut être, comme tout terrain, construit en tant que tel. Le terrain est en effet heureusement présenté comme suit (dans la même référence que celle mentionnée *supra*) :

*« Les « terrains » ne sont pas des lieux objectifs et extérieurs au chercheur. De même qu'il construit ses données à partir des matériaux bruts qu'il recueille, le chercheur doit construire son terrain, c'est-à-dire prendre un ensemble de décisions : choisir les lieux les plus pertinents au regard de sa problématique, convaincre l'ensemble des acteurs concernés, expliquer le sens de sa présence, obtenir des autorisations quand, comme c'est le cas dans les situations de travail, le chercheur se trouve dans des lieux régis par*



*le droit privé, construire ses observations (quand ? où ? combien de temps ? avec qui ?), décider des méthodes de recueil des données : écrire sur un petit cahier à la manière des ethnographes, enregistrer avec un magnétophone, équiper les acteurs avec des micro-cravates, placer des caméras vidéos. ► Corpus » (Boutet, 2002 : 569-570).*

Ce que formule autrement M. Mahmoudian :

*« le terrain, dans une acception large, [...] couvre tous les aspects de la recherche qui ont trait à l'observation et à la collecte de données. » (in Mahmoudian et Mondada, 1998 : 7).*

Même si le lexique utilisé est moins constructiviste que chez Boutet, il n'en demeure pas moins que le chercheur joue bien un rôle central (c'est lui qui « observe » et qui « collecte » des « données ») dans l'élaboration de tous ces « aspects de la recherche » qui font son terrain, et à terme, semble-t-il, son « corpus ». Cela permet de souligner ici qu'il y a donc autant de terrains et de corpus que de chercheurs.

Dans ces définitions, qui ne concernent plus seulement la sociolinguistique, tout semble se passer comme si la question du terrain précédait celle des « données ». On « va » sur le terrain et on en revient avec des « données » (ce qui pose problème *cf. infra*). Or dans les diverses constructions d'internet comme terrain, cet aller-retour « terrain – corpus » n'existe généralement pas. Cela peut sembler positif (si l'on se dit que le chercheur n'est pas extérieur au terrain), en réalité ce serait plutôt par réduction qu'il en est ainsi. Les deux temps de l'aller-retour se télescopent car le corpus (à savoir – au sens large – les produits des communications électroniques pour les sciences du langage), *fait* ici le terrain, lui donne sa matérialité de situation sociale réelle. A cela deux raisons au moins. Internet apparaît généralement, au plan des représentations, comme quelque chose de non matériel (étant donné une matérialité éclatée au plan spatio-temporel). Par ailleurs, l'internaute (ce qu'est aussi le chercheur), n'a le sentiment d'exister (et d'être vu) que s'il s'exprime.

Dire qu'il y a autant de façons de construire le terrain que de chercheurs est une autre façon de dénoncer l'illusion réductrice selon laquelle le corpus (de produits) est le seul ici à *faire* internet. Penser internet en termes de terrain complexe (comme n'importe quel autre terrain par ailleurs) voudrait dire renoncer à ne considérer que ce qui a valeur de trace pour prendre en compte le non traçable, le mouvant, en l'occurrence les internautes eux-mêmes, dans leurs représentations évolutives. Ce genre de perspectives ouvre, en sociolinguistique, sur d'autres réflexions à développer (pour de premiers éléments, *cf. Pierozak, 2007*), qui posent globalement la question de savoir ce que signifie enquêter auprès d'internautes.

### **Une autre « définition » du terrain ?**

Dans une perspective résolument constructiviste, non seulement le chercheur construit son terrain, mais il en est constitutif. On comprend donc que, dans cette perspective, les expressions « aller sur le terrain », « faire du terrain » ou même « être sur le terrain » posent question.

Cette perspective implique deux choses. D'une part, la finalité de la constitution d'un corpus ne devrait plus être aussi prégnante. Ou si l'on préfère, il faudrait entendre par corpus quelque chose de moins restrictif qu'apporter les seules preuves d'une affirmation. D'autre part, elle implique d'ouvrir la notion de terrain pour y faire entrer cet « extérieur agissant » qu'est le chercheur.

A partir de ces réflexions, que dégager comme « définition » – ouverte et dynamique – du terrain ? La proposition suivante, sorte de premier jet, est à entendre au conditionnel :

*Le terrain désigne l'ensemble des contraintes qui pèsent sur la construction des phénomènes pertinents pour le chercheur.*

Evidemment ces contraintes impliquent entre autres le chercheur (tel qu'il est perçu par exemple). Elles ont ceci d'intéressant qu'elles permettent de considérer, quel que soit le terrain envisagé, le processus de constitution lui-même. Enfin, concernant le dernier segment de cette définition embryonnaire, il paraît logique que le chercheur cherche à comprendre, dans une démarche de type réflexif, pourquoi il s'attache à tels phénomènes plutôt qu'à tels autres.

Dans ces derniers mots de conclusion, il serait étonnant de ne pas revenir à la problématique générale du numéro, et donc à la notion de (dis)continuités. Prendre internet pour terrain pousse, étant donné les difficultés que posent les acceptions du terme « terrain », à tenter de définir autrement ce dernier. Ce faisant, internet devient un terrain fondamentalement comme les autres, au risque que ces derniers puissent avoir du mal à se reconnaître dans cet essai de définition, plus abstraite. Simultanément, c'est regarder les différents terrains sous l'angle de leurs continuités. Il s'agit donc bien ici d'un regard *construisant* ou non des continuités, autrement dit d'un positionnement épistémologique.

## Bibliographie

- ANIS J., 1998, *Texte et ordinateur. L'écriture réinventée ?*, Paris, Bruxelles, De Boeck Université.
- ANIS J. (dir.), 1999, *Internet, communication et langue française*, Paris, Hermès Sciences Publications.
- BLANCHET P., 2000, *La linguistique de terrain. Méthode et théorie. Une approche ethno-sociolinguistique*, P.U. de Rennes.
- CHARAUDEAU P., MAINGUENEAU D. (ss la dir. de), 2002, *Dictionnaire d'analyse du discours*, Seuil, Paris.
- LEVY P., 1998, *Qu'est-ce que le virtuel ?*, Paris, La découverte.
- MAHMOUDIAN M., MONDADA L. (éds), 1998, *Le travail du chercheur sur le terrain. Questionner les pratiques, les méthodes, les techniques de l'enquête*, dans *Cahiers de l'ILSL*, n°10.
- PIEROZAK I., 2003, *Le français tchaté. Une étude en trois dimensions – sociolinguistique, syntaxique et graphique – d'usages IRC*, Université d'Aix-Marseille I, 3 vol.
- PIEROZAK I., 2007, « L'enquête compréhensive via internet : plus que de la méthodologie... », dans P. Lambert, A. Millet, M. Rispaïl et C. Trimaille (éds), *Variations au cœur et aux marges de la sociolinguistique, Mélanges offerts à Jacqueline Billiez*, pp.195-204.

## COMMUNICATION ELECTRONIQUE ET GENRES DU DISCOURS

**F. Mourlhon-Dallies**

**Université Paris 3, SYLED-CEDISCOR**

Depuis une dizaine d'années, la notion de « genre » est régulièrement questionnée dans le champ de l'analyse de discours française, à l'occasion de colloques (consacrés par exemple aux *Genres de l'oral*, comme à Lyon 2, en avril 1998) et de numéros spéciaux de revues (tels le *Semen* n°13 en 1999, sur les *Genres de la presse écrite* et, plus récemment, le *Langages* 153, sur *Les genres de l'oral*, en 2004). Dans la majorité des cas, ces travaux redéfinissent la notion de « genre » à partir de corpus « traditionnels » sur support papier ou en partant de l'analyse d'interactions orales. Nous proposons, pour notre part, de revisiter la notion de « genres du discours » en intégrant à la réflexion les dispositifs de communication électronique sur l'internet (en particulier les forums de discussions et les *chats*).

Ce cheminement conceptuel prend sa source dans la pensée bakhtinienne, qui conçoit les genres non littéraires en les associant à des activités contextualisées et routinisées, lesquelles donnent lieu à des formes d'énoncés typiques que l'analyse de discours peut saisir en termes de régularités (linguistiques, textuelles et discursives). En effet, d'après M. Bakhtine (1984 : 265) :

*« Les domaines de l'activité humaine, aussi variés soient-ils, se rattachent toujours à l'utilisation du langage [...]. L'utilisation de la langue s'effectue sous forme d'énoncés concrets, uniques (oraux et écrits) qui émanent des représentations de tel ou tel domaine de l'activité humaine. [...] Tout énoncé pris isolément est, bien entendu, individuel, mais chaque sphère d'utilisation de la langue élabore ses types relativement stables d'énoncés, et c'est ce que nous appelons les genres du discours ».*

En vertu d'une telle définition, qui lie étroitement « sphère d'utilisation » de la langue et « genres du discours », chaque époque à laquelle naissent de nouvelles sphères d'utilisation de la langue peut être tenue pour un moment de réflexion privilégié quant à l'émergence ou non de nouveaux genres du discours. Dans ces conditions, la problématique actuelle des genres du discours se laisse formuler comme suit : l'apparition de nouveaux supports (notamment avec le développement de l'internet) et de nouveaux dispositifs de communication (tels les forums de discussion, le courriel, les *chats*, etc.) entraîne-t-elle l'émergence de nouvelles sphères d'utilisation de la langue, lesquelles correspondraient à de nouveaux genres ?

## Des « genres du discours » aux genres discursifs

Avant d'aborder la question de la communication électronique et de ses apports à la théorie des genres, la définition de ce que nous entendons par genre s'impose. Les premières définitions données par Bakhtine ont fait l'objet de nombreux commentaires et développements, qui demandent que l'on se situe au sein même de la linguistique de discours post-bakhtinienne. Pour notre part, nous adoptons **une acception « étroite »** du genre telle que développée, par exemple, par Branca-Rosoff, dans le *Dictionnaire d'analyse du discours*, à l'entrée « Genre et histoire » (Charaudeau et Maingueneau, 2002 : 282) :

*« Si l'on cherche à articuler des formes linguistiques et des fonctionnements sociaux, on se situe au niveau de genres plus petits (non pas le religieux, mais par exemple le sermon ; non pas la prose administrative, mais les rapports des assistantes sociales) ».*

La démarche d'analyse est de « privilégier les catégories qui stabilisent des formes d'association entre des formes d'action (rôles discursifs, tâches cognitives), des contenus et des manières de dire (dispositifs d'énonciation, nouvelles dénominations) ». Ainsi, nous ne parlons pas de « genre audio-visuel », de genre oral vs genre écrit, ni même de « genres électroniques » dans le cas qui nous occupe. Les « genres » ne sont jamais une évidence, mais une reconstruction *a posteriori* qui articule du linguistique à du socio-pragmatique.

### Genre, discours, support de communication

Dans notre cadre disciplinaire, l'école française d'analyse du discours, d'entrée de jeu, la seule catégorie englobante que nous nous autorisons est celle de « discours », qui se décline selon le support, selon le domaine, ou selon l'objectif. A ce titre, nous parlons de « discours de l'internet »<sup>1</sup> quand il s'agit d'insister sur le médium de communication. Quand il s'agit d'entrer plutôt dans les contenus et d'identifier les acteurs impliqués dans l'échange étudié, nous utilisons également le mot « discours », mais en l'associant à des étiquettes telles « discours citoyen » ou « discours scientifique », comme pour l'analyse des forums de discussion sur les Organismes Génétiquement Modifiés (Cusin-Berche et Mourlhon-Dallies, 2000). Nous employons aussi le mot discours dans des expressions comme « discours argumentatif », par exemple pour parler des débats relevant de forums de discussion (tels ceux étudiés par Marcocchia, 2003a), dès lors que notre attention se focalise sur les visées pragmatiques des dispositifs étudiés. En revanche nous ne parlerons jamais de genre scientifique, ni de genre commercial. Le genre est pour nous étroitement associé à des contextes précis et ancré dans des communautés de communication bien délimitées. De ce fait, les forums de discussion ne constituent pas à nos yeux un genre : les forums de discussion sur l'environnement<sup>2</sup> sont très différents des forums de passionnés de jeux de figurines ou de supporters de football, au point que nous pensons que le dispositif de communication « forum de discussion » est traversé par différents genres discursifs, adossés à des communautés dont les pratiques d'écriture en ligne et les motifs de recours au forum sont parfois totalement opposés (jeu, convivialité, débat argumenté, échange d'informations). Les « sphères d'utilisation » de la langue en jeu dans ces différents forums paraissent suffisamment dissemblables pour ne pas réunir l'ensemble des réalisations écrites repérées dans ces forums dans un même genre. Ainsi nous mettons une frontière nette entre genre discursif et support de communication.

Le fait est également que, parmi les genres usuellement catégorisés en analyse de discours, nous retenons surtout ceux centrés sur des pratiques collectives de travail, sur des habitudes communautaires, culturelles ou autre. Nous rencontrons en cela la typologie de Maingueneau

1 Comme en témoigne le numéro 8 des *Carnets du Cediscor*.

2 Étudiés notamment par von Münchow et Rakotonolina (2004).

(2003), qui distingue les genres auctoriaux, les genres conversationnels, et **les genres routiniers**, à savoir « ceux qui correspondent le mieux à la définition de genres de discours comme dispositif de communication défini socio-historiquement. Les paramètres qui les constituent résultent en effet de la *stabilisation des contraintes* liées à une activité verbale qui s'exerce dans une situation sociale déterminée ». Dans cette optique, nous plaçons hors de notre réflexion les genres « individuels », qui relèvent d'une écriture d'auteur ; ainsi, sur l'internet, nous ne posons pas la problématique de l'e-criture, qui constitue un champ de recherche essentiellement en phase avec des problématiques littéraires. En revanche, tout ce qui relève d'un « style collectif »<sup>3</sup> nous intéresse, quand il s'agit de pratiquer l'analyse de discours issus de l'internet.

### Les genres comme « représentations »

Une fois posée la définition du genre discursif, on remarque actuellement que coexistent deux interprétations du lien entre « sphères d'utilisation de la langue » et « formes relativement stables d'énoncés » dans le champ de l'analyse de discours. Or, cela n'est pas sans incidence sur la problématisation des recherches prenant en compte l'internet.

Certains analystes de discours pensent plutôt les genres comme des « représentations », à la façon de Moirand. Au début d'une communication orale en avril 2003<sup>4</sup>, Moirand propose une première définition (provisoire) de genre :

*« le genre serait une représentation socio-cognitive intériorisée que l'on a de la composition de ce que j'appelle, faute de mieux, des unités discursives empiriques, une représentation donc des activités langagières qui surgissent dans une situation X, une communauté Y, avec une langue Z et une culture Z' sous des formes diverses (textes, exposés, échanges verbaux, etc.) ».*

Elle adosse à cette définition un modèle de description des genres à trois niveaux : finalité, routines / opérations cognitivo-langagières / opérations linguistiques (marques). A l'issue de la communication, Moirand propose une deuxième définition (qui va dans le sens d'une articulation des catégories descriptives) :

*« une représentation socio-cognitive intériorisée que l'on a de la composition du déroulement d'une classe d'unités discursives, auxquelles on a été exposé dans la vie quotidienne, la vie professionnelle et les différents mondes que l'on a traversés, une sorte de patron permettant à chacun de construire, de planifier et d'interpréter les activités verbales ou non verbales à l'intérieur d'une situation de communication, d'un lieu, d'une communauté langagière, d'un monde social, d'une société ».*

On peut voir dans cette définition l'écho de Bakhtine, lequel disait en substance que « nous parlons en genres », sans en avoir conscience, pas plus que M. Jourdain ne savait qu'il faisait de la prose. De fait, S. Moirand insiste sur « le répertoire intériorisé » de chacun. Sa définition du genre discursif se place du côté du sujet, avec sa mémoire et son histoire discursive ; on entre dans la problématique de l'identification et de l'appropriation des genres. Mais comment penser des genres sans tradition de lecture ni d'écriture, comme ceux qui émergent récemment sur l'internet ? La conception des genres discursifs comme « représentations intériorisées » implique vraisemblablement un **apparentement** de ce qui apparaît à d'autres genres (ou régimes discursifs préexistants), dans une optique comparatiste, lisible en termes de continuités. Dans cette lignée, peuvent s'inscrire toutes les recherches qui s'attachent à

3 Selon Bakhtine (1984), le style individuel, littéraire artistique, est à bien distinguer du « style collectif », dont les conventions sont pour l'essentiel intériorisées par les membres d'une même communauté de culture, de travail, de langue.

4 Cette communication est intervenue dans le cadre d'une Journée d'études sur *Les genres de l'oral*, organisée par Kerbrat-Orecchioni et Traverso, à l'UMR GRIC, université Lyon 2- Lumière. Les actes sont accessibles sur le site : [http://gric.univ-lyon2.fr/Equipe1/actes/journees\\_genre.htm](http://gric.univ-lyon2.fr/Equipe1/actes/journees_genre.htm)

traquer dans les forums de discussion des traces de débats écrits ou oraux, des marques du genre épistolaire dans les courriels, etc. La problématique d'ensemble est celle du nouveau et du connu, comme nous le développerons en deuxième partie de cet article. Cela étant, il existe d'autres positionnements dans la mouvance post-bakhtinienne de l'école française d'analyse du discours.

### Les genres comme « cristallisations »

Un positionnement autre est par exemple représenté par Beacco (2004), qui considère les genres comme « des entités discursives au regard des communautés discursives ». Beacco s'intéresse notamment aux « catégorisations métalinguistiques ordinaires des locuteurs sur leur production », qui sont en quelque sorte « les noms donnés aux genres ». A la façon de Moirand, qui parle de « patron », Beacco fait état de « matrices associées intériorisées », correspondant à un horizon d'attente (répertoire discursif). Cependant, la problématique qu'il développe principalement est celle des variabilités et des constantes des genres : il est question de la plasticité des genres, de leur déformabilité. Beacco souligne en effet que :

*« Les genres sont donc à considérer comme des entités discursives à géométrie variable. Les "cristallisations" linguistiques qui les caractérisent semblent plus saillantes dans les genres discursifs relevant de sphères professionnelles, scientifiques ou techniques (où ils peuvent faire l'objet d'un enseignement explicite et de normes institutionnelles de production, impliquant un contrôle de leur conformité) que dans ceux de la socialisation ordinaire [...]. A un extrême se trouvent des genres qui ne tirent sans doute leur homogénéité (sous réserve d'inventaire bien entendu) que de leur dénomination (comme l'anecdote) et qui ne présentent que peu de traits linguistiques caractérisants; à l'autre, se trouvent des genres à ce point standardisés qu'ils peuvent faire l'objet de procédures de traduction automatique (bulletins météorologiques) ».*

On est renvoyé ensuite à « la diversité des conditions socio-institutionnelles de production des genres, c'est-à-dire, en fait, à l'interprétation que l'on peut donner des régularités discursives observables ». Puis, les genres sont dits « localisés » de par leurs conditions de production et rapportés à des communautés discursives (flux, hiérarchies, chaînage de l'info). Au bout du compte, le genre est défini par rapport à la structuration des communautés, ressaisies dans leur domaine ou dans leur sphère d'activité.

De ce parcours détaillé de l'article de Beacco, nous retenons la problématique, pour nous capitale, des « noms donnés aux genres »<sup>5</sup> et la question du degré de stabilisation des genres, pensés comme des « cristallisations de formes mises en regard avec des communautés discursives ». Ainsi, à l'issue de cet état des lieux de la question des genres discursifs, nous émettons essentiellement deux interrogations que nous dirigerons vers le champ de la communication électronique.

Le premier point est de savoir comment penser, avec l'internet, la notion de « **sphère d'utilisation** » de la langue. Est-elle liée à un domaine, à un support, à une communauté, à une époque ? Nous réinterrogerons cette notion en la mettant en relation avec celle de dispositif énonciatif et de communauté de communication (en prenant en compte les communautés virtuelles, en proie à une certaine dématérialisation). Le second point concerne les « **noms donnés aux genres** » (ou « genres empiriques »). Ces noms donnés spontanément par tout un chacun<sup>6</sup> constituent-ils une bonne catégorie pour décrire ou saisir les genres théoriques, c'est-à-dire les genres discursifs tels que les reconstruit l'analyse de discours ?

5 Problématique que nous avons déjà abordée (Mourlhon-Dallies 1995), en prenant appui sur les réflexions de Bakhtine mais aussi de Bronckart, qui donne à penser « le déjà-là » des genres.

6 Pour une première réflexion sur les noms de genres issus des pratiques quotidiennes indépendamment des descriptions savantes des Sciences du langage, on se reportera à Beacco et Petit (2004).

Cette question est réactivée par la communication électronique car, avec l'internet, il se crée chaque jour des noms nouveaux pour parler de dispositifs techniques naissants ou différents.

## **Les genres sur support électronique : nouveaux genres ou nouveaux « noms de genres » ?**

Si la notion de « genre discursif » est adossée à des extérieurs sociaux-historiques, le questionnement que nous opérons est en toute logique historiquement situé : il est dynamisé par le développement de l'internet auprès du grand public. Avec internet et la communication électronique, on voit en effet fleurir de nouveaux « noms de genres ». On voit aussi apparaître de nouveaux dispositifs techniques permettant par exemple de communiquer par écrit de façon quasi instantanée (comme les *chats*). A-t-on cependant assisté, ces dernières années, à l'émergence d'autant de nouveaux genres discursifs, tels que l'analyse de discours permet de les appréhender ?

### **La dialectique du nouveau et de l'ancien**

On notera tout d'abord que cette interrogation sur l'apparition de genres ne nous est pas propre. Marcoccia (2003b) cite des travaux relevant de « l'approche comparatiste » anglo-saxonne ; ces recherches ont pour but de **comparer les genres numériques avec des genres pré-existants**. Il cite Crowston et Williams (1997), qui procèdent à l'analyse des pages web (1000 pages) et dégagent de ce vaste corpus plus d'une dizaine de genres : « *Article, Discography, Essay, Political party platform, Report, Server statistics...* ». D'après Marcoccia,

*« le dépouillement permet de distinguer parmi les « genres numériques » : ceux qui sont la pure reproduction d'un genre non-numérique (comme le journal ou le pamphlet numérisé), ils constituent 60% de leur corpus, ceux qui sont des adaptations numériques de genres préexistants (exemple les généalogies en hypertexte), ils constituent à peu près 30% du corpus, ceux qui sont de nouveaux genres (5% du corpus) : comme la page personnelle thématique ou la hotlist (liste d'adresses favorites de sites Web, liste personnelle ou adressée par un administrateur de site). On peut sans doute ajouter les weblogs. Enfin 5% des pages ne sont pas classables ».*

Il y aurait donc bien du nouveau du côté des genres, les genres étant pensés ici comme « genres numériques » (en fonction de leur contenu et de leur support). Dans des recherches plus récentes portant sur la « nouveauté et la continuité des genres numériques », Marcoccia et Labbé (2005) font état de travaux qui « mettent en évidence le caractère singulier du spam (courrier électronique publicitaire non désiré, ou pourriel). En comparant le spam aux dépliants publicitaires, [on voit] que leurs caractéristiques morpho-syntaxiques et lexicales sont assez différentes pour considérer le spam comme un genre autonome ». Mais dans la plupart des cas, les comparaisons montrent autant de continuités que de nouveautés. Marcoccia et Labbé placent ainsi le courriel dans la lignée du fax, du télégramme, du pneumatique et, toujours en remontant dans le temps, du billet. Ces formes épistolaires brèves sont en effet comparables au courriel, du point de vue de la taille, du style peu formel, des jeux graphiques (soulignements, gros caractères) et de la visée pragmatique et relationnelle. Sans postuler une filiation directe entre billet et courriel (somme toute peu probable), on ne peut alors que constater des proximités formelles, sans doute dues au fait que courriels et billets correspondent à des échanges rapides et fréquents, s'enchaînant dans la même journée. Le nouveau (incarné par le courriel) aurait donc des airs de déjà-vu (comme en témoignent les billets).

Un tel positionnement fondé sur la dialectique du nouveau et de l'ancien est, avouons-le, fréquent en analyse de discours. Dans l'article d'introduction du n°8 des *Carnets du Cediscor*, co-rédigé avec Rakotonnelina et Reboul-Touré, nous esquissons un historique des recherches sur corpus électroniques, en identifiant trois grandes étapes pour l'analyse de discours française. Il y a une dizaine d'années, travailler sur des corpus électroniques, c'était bien souvent **chercher à décrire des formes (discursives, textuelles, linguistiques) nouvelles** : on remarquait et on étudie encore les *smileys*, les usages graphiques dans les *chats* (Anis, 1999), le langage « texto » (Anis, 2001), la forte hybridation entre l'écrit et l'oral (Colin et Mourlhon-Dallies, 1995). Autant de travaux mettant l'accent sur tout ce qui diffère de l'existant bien connu des supports papiers.

Une deuxième vague de recherches, presque concomitante de la première, s'est appliquée – à l'inverse – à **identifier dans les corpus électroniques « le connu »** : la nétiquette a pu être rapprochée des règles de la conversation de salon des siècles passés (Marcoccia, 1998 et 1999), les commentaires méta-énonciatifs et les *smileys* ont été présentés comme des « didascalies électroniques » (Colin et Mourlhon-Dallies, 1999). Le bilan de ces recherches était qu'au fond, les corpus électroniques n'étaient pas si différents d'autres corpus d'étude, qui se sont vus comme « dépoussiérés » par ces nouvelles considérations.

Au gré de ces rapprochements, de ces comparaisons aussi encourageantes que rassurantes, le « nouveau » a pu être apprivoisé, dans une troisième étape : **il est devenu alors l'instrument d'interrogation privilégié de notions fondatrices de certaines disciplines** relevant du champ des Sciences du langage. Le forum de discussion permet ainsi à Marcoccia (2004) d'approfondir la réflexion sur le cadre participatif des interactions verbales et plus globalement de peaufiner la définition du polylogue. Le même dispositif « forum de discussion » nous permet ici même de revenir sur la notion de genre du discours, dans une mouvance post-bakhtinienne. A ce titre, il y a « un choc en retour » des discours de l'internet.

Cela étant, en opérant un retour vers les disciplines mères, ces travaux conduits sur les discours de l'internet changent peut-être d'objet : leur but n'est plus seulement de construire des connaissances sur les discours électroniques et la communication électronique mais de théoriser des notions plus abstraites, voire de replacer la communication électronique dans des théories de la communication qui l'englobent. On peut dès lors se demander si la description des corpus électroniques ne s'en trouve pas « dévoyée ». Une recherche comme celle que nous exposons dans *Les Carnets du Cediscor 8* utilise à présent différents forums de discussion pour rebondir sur des questions théoriques, plus qu'elle ne s'intéresse aux forums en eux-mêmes. Nous ne sommes d'ailleurs pas loin de penser que si l'on veut vraiment voir du « nouveau », l'identifier, en décrivant des corpus électroniques, il faut se montrer avant tout sensible à des entrées nouvelles en discours. Avant de se repérer, de se décrire, le nouveau devrait se penser – d'où l'intérêt de catégories comme le flux, le rythme, explorées par exemple par Bays (2001 et 2004) dans ses différents travaux, dans la mesure où elles permettent d'interroger l'écriture numérique dans ce qui fait son originalité.

Si cette intuition est juste, ainsi s'expliquerait la rareté des travaux de linguistique discursive décrivant l'hypertexte, dans la mesure où cette réalité complexe pose d'importantes difficultés d'analyse dès lors qu'on l'aborde avec des catégories formelles « classiques ». En la matière, on peut citer parmi les rares approches descriptives qui entrent dans la sous-couche technique des sites, les travaux de Beaudouin (2002), laquelle prend en compte dans l'analyse des sites web le taux de citation de ces sites par les internautes et le nombre de liens qui pointent vers eux. Mais on peut se demander quel est l'intérêt d'analyser les discours de l'internet sans outillage descriptif spécifique, c'est-à-dire quand on est un linguiste traditionnel (qui n'est ni sémioticien, ni spécialiste de l'information et de la communication).



## D'un rapprochement anecdotique à une traque systématique

Afin de répondre à la question de fond précédemment posée, nous ferons brièvement état de notre propre parcours. Par deux fois, l'utilisation d'appareils de description relevant de la linguistique de discours a permis la remontée vers des caractéristiques non strictement formelles de la communication électronique.

Une première fois, c'est une thèse de sciences du langage sur les didascalies théâtrales, qui nous a permis d'opérer une description systématique des phénomènes iconiques (*smileys*) mais aussi verbaux (annotations de ton, de gestes, de décor) que l'on trouve dans les forums de discussion sur Usenet. Alors que nous avions eu l'intuition de l'existence de « didascalies électroniques », une recherche bibliographique nous a conduit jusqu'à la thèse de Gallèpe (1993), dont l'instrumentation descriptive précise a permis (en reprenant des catégories telles le scope, la portée et le type de la didascalie) une description plus fine et systématique de l'auto-mise en scène dans « la communication par clavier interposé ». A partir de là, nous avons pu mettre en relation les résultats de la description formelle avec les phénomènes d'échoïstation plus largement observés dans les conversations en face à face par Cosnier<sup>7</sup>.

Une autre fois, ce sont les caractéristiques formelles du courrier des lecteurs d'une revue anglaise consacrée à des jeux de guerre, *Lone Warrior*, lue par hasard et sans projet précis, qui a permis de mieux cerner certaines caractéristiques des communautés virtuelles formées par les forums de discussions. Systématisée, la comparaison de la rubrique « Letters to the editor » de la revue à différents forums de discussion, a montré de nombreuses ressemblances entre les deux corpus (papier et électronique). Les similitudes sont notamment logées dans les signatures, dans la structure en question/réponse, dans l'expression des émotions (jeux typographiques, « didascalies »). On a ainsi trouvé dans la rubrique de « courrier des lecteurs » de cette revue, dans des exemplaires pourtant parus en 1982, la trace de véritables fils de discussion :

*« Referring to George Willies's cry from the heart, in the Letters Column of LW 41, perhaps my own method of reconciling figure to ground scale in this period may be of some use. This is, however, intended for 15mm figures (from Peter Laing) and might not be directly applicable if George uses 25 mm. » (LW 43, p.30).*

*« I found Paddy Griffith's letter (LW 40) fascinating and rather difficult to answer. However, having given some thought to the question, I would like to attempt to reply : "what makes a soloist tick ?" » (LW 43, p.27).*

La présence de marqueurs d'émotion très proches de ceux trouvés sur l'internet a aussi été décrite en détails (Colin et Mourlhon-Dallies, 2004). L'emploi des majuscules, la ponctuation expressive et le recours à des quasi didascalies sont illustrés par les trois extraits qui suivent :

*« An open letter to my daughter :*

*Lisa – There comes a time when a mother must tell her daughter the facts of life and now the time has come for you to know what I consider to be the most important fact of all – NEVER MARRY A WARGAMER » Linda Harrold (LW 44, p. 29).*

*« After reading your review of 'Wargames' magazine Lone Warrior I sent off my subscription, and waited . . . . . and waited! Some time later, issue two arrived, and later issue three, but no issue one!! Try as I might I cannot obtain a copy of issue one!!!-- ---- » Philip Larcombe, 27 Hervey Rd, Chard, Somerset TA20 2BH (LW n°43, p. 31)*

*« Only to discover to my horror that I've agreed to take part in an English Civil War campaign!!!*

*Mind you, I do think it was mean of him to laugh quite so loudly and then refuse to explain what was so funny when you so kindly offered to help think up names for some of*

---

<sup>7</sup> Cette remontée vers les travaux sur l'échoïstation paraît également pertinente pour l'étude des chats, si on les décompose en séquences rythmiques, principalement binaires.

*the ruling families. I thought Sir Deucer was a very good name. (snigger, snigger) » (LW n°44, p.29)*

Une fois pointées, ces ressemblances ont été mises en relation avec les dispositifs communicatifs du courrier des lecteurs de la revue considérée et des forums de discussion sur Usenet, dispositifs voisins à bien des égards : on a analysé les caractéristiques énonciatives et scénographiques du courrier des lecteurs de *Lone Warrior* adressé à son rédacteur en chef et celles des forums de discussion peu ou pas modérés. On s'est aussi intéressée à la structuration très proche des communautés comparées : celles des joueurs en solo et des internautes<sup>8</sup>.

A partir de cette coïncidence entre les formes d'une part et les dispositifs de communication de l'autre, on s'est interrogé sur l'existence, en d'autres lieux, langues ou supports, de discours que l'on pourrait apparenter *a priori* au courrier des lecteurs de *Lone Warrior* ainsi qu'aux forums de discussion. On a fait rapidement l'hypothèse que les courriers de lecteurs ne sont pas tous systématiquement proches des forums, parce que leur dispositif énonciatif est très diversifié et les communautés discursives en jeux différent : il existe des montages de courriers se répondant les uns aux autres, des courriers exclusivement adressés à un spécialiste qui répond de manière détaillée à une question, des courriers de lecteurs romancés qui servent essentiellement de tremplins à de mini-articles, etc. Ainsi, il y aurait plus de différences entre le courrier des lecteurs de *Lone Warrior* et celui d'un magazine féminin qu'entre celui de *Lone Warrior* et la plupart des forums de discussion.

Dans le même ordre d'idées, on a observé de plus près différentes « scénographies »<sup>9</sup> de lettres (sur papier) du type « conversation écrite à distance à plusieurs ». On a ainsi décelé des ressemblances fortes entre des pans de correspondances suivies, comme par exemple celle du peintre Goya et du notable Zapater au dix-huitième siècle, et certains aspects des messages échangés sur les forums de l'internet (signature, jeux graphiques). On peut penser que le peintre disposait de moyens graphiques plus étoffés que la moyenne des gens de son époque, alors que la communication électronique met à la portée de tous ces moyens. (Colin et Mourlhon-Dallies, 2004).

Parallèlement à l'examen de la correspondance entre Goya et Zapater, une autre correspondance, polyphonique et très fournie, a retenu notre attention. Cette correspondance, qui est celle de la famille Strozzi, a été analysée par Schuller (2003), lequel s'est principalement penché sur les lettres d'Alessandra Strozzi à ses fils et de Marco Parenti (gendre d'Alessandra) à ces mêmes fils, bannis en 1434 avec leur père. Il s'agit d'une correspondance de l'exil et de la séparation forcée, qui intègre l'impossibilité du face à face ; elle comporte soixante treize lettres et court de 1447 à 1470. Schuller souligne que ces lettres

*« présentent une composition immuable : l'intitulé, la date, le rappel des lettres précédentes, écrites et reçues par elle, puis le développement : enfin, la conclusion et la signature. [...] Le contenu se développe de façon très spontanée, au fil de la pensée, en une succession de paragraphes sans éléments de liaison logique, avec une grande variété de thèmes, qui cependant reviennent régulièrement d'une lettre à l'autre. [...] Cet échange écrit répond à une nécessité cruciale et fonctionne en soi comme un substitut de la conversation quotidienne ».*

Plus loin, il est question de « conversation épistolaire ». D'après ce qu'en dit M. Schuller, la correspondance des Strozzi mériterait une comparaison plus poussée avec les forums de discussion, dans la mesure où la communauté familiale éclatée des Strozzi, en contact par le

8 L'approche mériterait évidemment d'être affinée, car nous ne saurions penser qu'il existe une seule communauté d'internautes, au vu de la diversité des forums soulignée plus haut. Pour approcher la diversité des communautés virtuelles, on se reportera à Marcotte (2003).

9 Pour une définition développée de ce qu'est la scénographie du genre épistolaire, nous renvoyons à Maingueneau (1998).

biais de messages réguliers redirigés par une figure centrale, Alessandra, paraît offrir une structure communicative qui n'est pas sans évoquer celle de certains forums d'habitues, disposant d'un animateur ou d'un modérateur principal.

Au vu de nos différents parcours de recherche, nous émettons donc une hypothèse, lisible en termes de continuités : si les dispositifs énonciatifs sont proches et si les communautés de discours sont également proches dans leur structuration, les formes linguistiques et discursives produites et analysables sont également très voisines, quel que soit le nom donné au document (nom de genre empirique) dont est extrait le corpus d'étude et quel que soit le support (papier, oral, numérique).

## Communication électronique et théorie des genres

Pour l'analyse de discours, le passage à une traque systématique des parentés formelles qui prene **d'emblée** appui<sup>10</sup> sur les « extérieurs aux textes » marque un renversement de perspective important. Ce travail a été esquissé pour des catégories cognitives et discursives (discours rapporté, interdiscours) mais peu ou pas pour la notion de genre. Nous faisons l'hypothèse que la communication électronique peut être l'instrument privilégié de cette nouvelle approche.

### Une approche transhistorique

Si l'on reprend le travail de comparaison évoqué plus haut et qu'on le replace dans une réflexion plus englobante sur les genres du discours, les forums de discussion apparaissent comme la réalisation sur support électronique d'un genre théorique nommé « **discussion asynchrone par écrit en groupe restreint** » dont par exemple, sur un autre support, le courrier des lecteurs d'une revue spécialisée comme *Lone Warrior* en 1982 pourrait être le pendant. Ainsi, le forum de discussion, plus neuf que d'autres objets de recherche déjà bien balisés par l'analyse de discours, est rapporté à **une certaine façon d'utiliser la langue dans des circonstances de communication précises, à des « manières de dire et de faire » susceptibles de se retrouver en d'autres lieux et à d'autres époques**. Dans cette optique, le forum de discussion se ramène à une cristallisation de formes (textuelles et linguistiques) particulières<sup>11</sup>, mises en relation avec un dispositif énonciatif (un espace discursif) et une structuration type de la communauté de production des messages échangés. Les forums de discussion de l'internet sont dès lors pensés comme une configuration de marques observables rapportée à des données extra-textuelles, en l'occurrence comme **l'incarnation électronique d'un genre théorique en surplomb**.

A ce titre, et sur la base des quelques études de correspondances citées plus haut, nous pensons que certains échanges bien antérieurs à l'internet, impliquant plusieurs personnes familières ou amies, séparées dans l'espace pour diverses raisons, ont de bonnes chances de présenter des proximités formelles importantes avec les forums de discussion – la différence de l'internet étant l'accélération des temps de transmission, les possibilités graphiques du clavier et l'effet de masse (démocratisation, multiplication des lecteurs etc.). La difficulté est cependant de trouver plusieurs siècles en arrière des échanges suivis, entre proches, impliquant plus de deux personnes n'étant pas des « gens de plume ». Nous en voulons pour preuve la *Correspondance à trois* qui a mis en contact R.-M. Rilke, B. Pasternak et M. Tsétaïeva, lors de l'été 1926. Sans livrer le bilan de notre étude (en cours) de ce recueil, nous pouvons constater que l'identité des correspondants les pousse sans cesse à entremêler

10 C'est-à-dire, avant même les « lectures flottantes » effectuées sur les corpus.

11 On retrouve là la définition du genre discursif comme « cristallisation » proposée par Beacco (2004).

écriture prosaïque et écriture littéraire, ce qui fait de cette correspondance autant un objet littéraire, marqué par des styles individuels, qu'un exemple du genre discursif « conversation écrite à plusieurs », défini dans la perspective d'activités routinières restituées dans un style « collectif ». La comparaison avec d'autres dispositifs et d'autres supports n'a, dans un tel cas, qu'une validité partielle.

### Une approche transversale aux supports

Après avoir exploré dans nos travaux les forums de discussion, nous voudrions formuler un certain nombre d'hypothèses de travail relatives au *chat*, en raisonnant à nouveau à partir des dispositifs de communication et de la structuration des communautés impliquées. Pour le *chat*, l'approche transhistorique et trans-support dont nous nous réclamons conduit, semble-t-il, à penser à un certain nombre de ressemblances formelles vraisemblablement observables dans différents corpus (qui restent à constituer) :

- les conversations à plusieurs simultanées par téléphone (par exemple, en entreprise, avec des abonnements spéciaux permettant de mettre en relation cinq ou six combinés) ;
- les forums Minitel (déjà étudiés par Anis, Luzzati etc.) ;
- les échanges de radioamateurs (à installation fixe, en des endroits du monde différents) ;
- les cibistes (notamment les camionneurs, les chauffeurs de bus et de taxis).

En se délivrant des habituelles séparations entre l'écrit, l'oral, l'électronique, le papier, on pourrait faire l'hypothèse d'un genre théorique unique en surplomb. A partir de là, la nouveauté des *chats* serait à nuancer. L'analyse conversationnelle des *chats* pourrait en effet conduire à penser que les *chats* sont originaux du point de vue de la non-prédictibilité des tours de parole et de l'influence – non contrôlée – des messages les uns sur les autres. Or, une expérience des conseils d'administration d'une université parisienne laisse penser que la prise de parole y est assez semblable à celle des *chats*. Sur un sujet à l'ordre du jour, les conseillers désireux d'intervenir lèvent le doigt pour prendre rang, sans savoir dans quel ordre ils seront appelés à s'exprimer et sans savoir si la prise de parole qui les précède va ou non aller dans leur sens ni mettre en cause l'argumentaire qu'ils ont en tête quand ils lèvent le doigt. Les prises de parole sont, qui plus est, adressées par défaut à la totalité du groupe présent mais, même si elles sont entendues de tous, elles opèrent bien souvent une sélection initiale d'un destinataire plus restreint (je réponds à M., je m'adresse à X, etc.). Par ailleurs, simultanément à ces prises de parole officielles publiques, se développent, un peu comme dans « les chambres » plus restreintes des *chats*, des conversations particulières, en simultané. Enfin, pour ne pas être en reste avec les internautes, qui surfent ou lisent leur courriel entre deux interventions sur le *chat*, on peut observer que certains participants à ces conseils d'administration, lisent des courriers, sortent de la salle, téléphonent à l'extérieur dans le vestibule à la pause ou entre deux questions à l'ordre du jour. La structure interactionnelle des deux dispositifs mériterait donc une exploration plus poussée, même si le face à face de la réunion en grand groupe donne à la corporalité une présence impossible à restituer au moyen du *chat*.

### Où l'on reparle des noms donnés aux genres.

Au terme de ce parcours, l'exemple des forums de discussion et des *chats* amène à penser les genres discursifs dans un **décloisonnement complet** des supports, des époques et surtout des noms donnés aux genres empiriques. Nous faisons l'hypothèse que dans certains cas, les appellations génériques, ou noms donnés aux genres, pourraient fonctionner comme des leurres en analyse de discours.

Cette méfiance à l'égard des noms de genres empiriques peut être étayée par le fait qu'il existe des appellations recouvrant des réalités très diverses. Nous pensons entre autres aux « genres éditoriaux » comme le fait divers, le reportage, le courrier des lecteurs, etc. dont l'unité n'est pas toujours évidente à démontrer formellement, comme en témoignent différents articles du n°13 de la revue *Semen*, consacrés aux genres de la presse écrite.

Notre défiance des noms donnés aux genres tient également au fait que, selon les cultures et les langues, une même appellation d'ouvrage (par exemple, celle de « guide touristique », en France et en Allemagne) ne couvre pas les mêmes réalités ni ne déploie la même rhétorique. En témoignent des approches centrées sur les « Fachsprachen » et les « Fachtexten », et en particulier les travaux de l'école de « textologie contrastive » représentée entre autres par Spillner, en Allemagne.

A l'inverse, à l'intérieur d'une même langue et culture, la non coïncidence des mots et des choses fait qu'un même document sera diversement désigné selon les locuteurs. Nous remarquons déjà dans notre thèse (en 1995) qu'une même brochure d'agence de voyages pouvait être qualifiée de catalogue, de brochure de vente, de plaquette.

Enfin, il existe des « objets de mots » sans nom, par exemple des ouvrages à mi-chemin entre le livre d'art et le guide touristique, que les libraires eux-mêmes ne savent pas sur quel rayon ranger.

Pour toutes ces raisons, les noms de genres empiriques ne permettent pas de faire l'économie de l'identification de genres discursifs théoriques construits. L'émergence de l'internet est à cet égard très stimulante : en mettant de nouveaux noms en circulation, en offrant un troisième support (électronique) qui permet de sortir du débat traditionnel de l'écrit et de l'oral, le phénomène « internet » conduit à poser un continuum entre des espaces qui jusque là constituaient plutôt des territoires de recherche en vis-à-vis et permettaient surtout de contraster les hypothèses en prenant en compte l'époque, le support ou le domaine d'activité. A bien des égards, la théorie des genres discursifs se trouve enrichie par les corpus de l'internet, lesquels amènent plus que jamais à raisonner en termes de dispositifs énonciatifs et de communautés discursives. L'analyse de discours prend également, à ce contact, un tour plus prospectif ; elle se voit amenée à travailler en tandem avec les Sciences de l'information et de la communication qui devraient lui permettre d'affiner son approche des modalités de circulation de l'information et ses typologies des communautés discursives. Elle conserve cependant sa spécificité qui est d'articuler des données extra textuelles et des marques linguistiques observables et organisables en termes de régularités et de variabilités. Le chercheur est dès lors conduit à piloter son analyse en déployant sa réflexion de proche en proche sur une marqueterie de corpus exploratoires, articulés autour d'une même problématique de recherche. Cela l'entraîne presque inévitablement à traverser plusieurs époques et à considérer plusieurs supports (écrit papier, écrit d'écran, oral, etc.).

## Bibliographie

- ADAM J.-M., 1999 et alii, *Genres de la presse écrite, SEMEN n°13*.
- ANIS J, 1999, « Chats et usages graphiques », dans J. Anis (éd), *Internet, communication et langue française*, Paris, Hermès Science Publication, pp. 71-90.
- ANIS J., 2001, *Parlez-vous texto ?* Paris, Le Cherche-midi.
- BAKHTINE. M., 1984, *Esthétique de la création verbale*, Paris, Seuil.
- BAYS H, 2001, *Echanges conversationnels sur Internet : une analyse sociolinguistique d'un nouveau mode de communication*, thèse de doctorat en Sciences du langage, Paris, EHESS.

- BAYS H., 2004, « la communication électronique : approches linguistiques et anthropologiques » *Temporalité en Internet Relay Chat : le rythme du discours électronique*, Colloque international, 5-6 février 004, Paris, Maison des Sciences de l'Homme.
- BEACCO J.-C., 2004, « Trois perspectives linguistiques sur la notion de *genre discursif* », *Langages* 153, pp. 109-119.
- BEACCO J.-C., PETIT G., 2004, « Le lexique ordinaire des noms du dire et les genres discursifs », *Langages* 154, Paris, Larousse, pp.87-100.
- BAUDOIN V., 2002 « De la publication à la conversation. Lecture et écriture électroniques », *Réseaux* 116. FT R&D Hermès Science Publication, pp. 201-225.
- BRANCA-ROSOFF S., 1999, « Types, modes et genres : entre langue et discours », *Langage et société* n°87, pp.5-14.
- CHARAUDEAU P., MAINGUENEAU D., 2002, *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Seuil.
- COLIN J.-Y., MOURLHON-DALLIES F., 1995, « Les rituels énonciatifs des réseaux informatiques entre scientifiques », *Les Carnets du Cediscor* n°3, « Les enjeux des discours spécialisés », Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle, pp. 161-172.
- COLIN J.-Y., MOURLHON-DALLIES F., 1999, « Des didascalies sur l'Internet ? », dans J. Anis (dir.), *Internet, communication et langue française*, Paris, Hermès Science, septembre, pp. 13-29.
- COLIN J.-Y., MOURLHON-DALLIES F., 2004, « Courrier des lecteurs de *Lone Warrior* et forums de discussion sur Internet : retour sur la notion de genre », *Les Carnets du Cediscor* n°8, Presses de la Sorbonne Nouvelle.
- COSNIER J., 1998, « Empathie et Communication », *La communication, état des savoirs*, Paris, édition Sciences humaines, pp. 181-185.
- CUSIN-BERCHE F., MOURLHON-DALLIES F., 2000, « Le débat autour des OGM sur internet : entre parole citoyenne et parole savante », *Les Carnets du Cediscor* n°6, Presses de la Sorbonne Nouvelle, pp.113-126.
- GALLEPE T., 1993, *Les didascalies ou les mots de la mise en scène*, thèse de doctorat, Université Paris VIII.
- LABBE H., MARCOCCIA M., 2005, « Communication numérique et continuité des genres : l'exemple du courrier électronique », revue électronique *Texto*, [www.revue-texto.net/inédits/Labbe-Marcoccia.html](http://www.revue-texto.net/inédits/Labbe-Marcoccia.html)
- MAINGUENEAU D., 1998, « Scénographie épistolaire et débat public », *La lettre en réel et fiction*, Paris, SEDES, pp. 56-71.
- MAINGUENEAU D., 2003, « Retour sur une catégorie : le genre », *Catégories descriptives pour le texte*, colloque de Dijon, juin 2002, Presses universitaires de Dijon, pp. 107-118.
- MARCOCCIA M., 1998, « La normalisation des comportements communicatifs sur Internet : étude sociopragmatique de la netiquette », dans N. Guégen, L. Toblin, (éd.) *Communication, société et Internet*. Paris, L'Harmattan. pp. 15-22.
- MARCOCCIA M., 1999, « La Netiquette : analyse sociopragmatique des règles de savoir-vivre sur Internet », *Cognito* n°13, pp. 5-14.
- MARCOCCIA M., 2003a, « Parler politique dans un forum de discussion », *Langage et société* n°104, Maison des Sciences de l'Homme, pp. 9-55.
- MARCOCCIA M., 2003b, « La communication médiatisée par ordinateur : problèmes de genres et de typologie », Journée d'étude sur *Les genres de l'oral* (UMR GRIC-Lyon 2), s.p.
- MARCOCCIA M., 2004, « On-line Polylogues : conversation structure and participation framework in Internet Newsgroups », *Journal of Pragmatics*, vol. 36 n°1, pp.115-145.

- MARCOTTE J.-F., 2003, « Communautés virtuelles et sociabilité en réseaux : pour une redéfinition du lien social dans les environnements virtuels », revue en ligne *Esprit critique*, vol.5 n°3, s.p.
- MOIRAND S., 2003, « Quelles catégories descriptives pour la mise au jour des genres du discours ? », Journée d'étude sur *Les genres de l'oral* (UMR GRIC-Lyon 2), le 18 avril 2003, Actes consultables : [http://gric.univ-lyon2.fr/Equipe1/actes/journees\\_genre.htm](http://gric.univ-lyon2.fr/Equipe1/actes/journees_genre.htm)
- MOURLHON-DALLIES F., 1995, *Une méthodologie pour l'analyse linguistique de genres discursifs produits en situation professionnelle : étude d'écrits touristiques sur Venise en quatre langues*. thèse pour le doctorat en Sciences du langage, Université Paris 3.
- MOURLHON-DALLIES F., RAKOTONOELINA F., REBOUL-TOURE S., (dir), 2004, « Les discours de l'internet : quels enjeux pour la recherche ? » *Les Carnets du Cediscor* n°8 : *Les discours de l'internet : nouveaux corpus, nouveaux modèles ?* Paris : Presses de la Sorbonne Nouvelle, pp. 9-18.
- MÜNCHOW Von P., RAKOTONOELINA F., 2004a, « Les configurations discursives de l'explication dans les forums de discussion sur Internet. Le cas des forums sur l'environnement », Colloque international : *L'explication : enjeux cognitifs et communicationnels*, Universités Paris V et Nancy II, à paraître dans les actes du colloque.
- MÜNCHOW Von P., RAKOTONOELINA F., 2004b, « La comparaison des forums de discussion sur l'environnement en français et en anglais à l'épreuve de l'analyse du discours », Journée internationale du Syled-Cediscor, 1<sup>er</sup> juillet 2004, « Discours, cultures, comparaisons », Université Paris III, à paraître dans *Les Carnets du Cediscor* n°9. Paris : Presses de la Sorbonne nouvelle.
- PIEROZAK I., 2003, « Le "français tchaté" : un objet à géométrie variable ? », *Langage et société* n°104, MSH, pp. 123-144.
- RILKE R.-M., PASTERNAK B., TSVETAÏEVA M., 1983, *Correspondance à trois, été 1926*. Collection l'Imaginaire, Paris : Gallimard.
- SCHULLER M., 2003, « La correspondance de la famille Strozzi. L'écriture comme figure de l'absence », dans *Arzana*, cahiers de littérature médiévale italienne, M. Marietti et C. Perrus (éd). « Les voix multiples : du conflit au dialogue », pp. 234-292.

## **HYPERTEXTE ET RECEPTION : POUR UNE APPROCHE TRAJECTOGRAPHIQUE**

**Olli Philippe Lautenbacher**

**Centre de traduction et d'interprétation - Université de Turku, Finlande**

Parler des contenus de l'Internet et de l'hypertexte revient bien souvent à activer des concepts tels que « multimodalité », « non-linéarité » et « interactivité ». En rapport avec chacun de ces concepts, quelle(s) continuité(s) ou discontinuité(s) peut-on établir entre les textes imprimés, généralement conçus comme des suites linéaires de phrases, et les nouvelles formes de texte que véhicule l'Internet ?

Nous verrons dans cet article que « texte » et « texte multimodal » ne s'opposent pas véritablement, cette distinction étant liée à la plus ou moins grande diversité des éléments constitutifs de ces textes. A l'inverse, le concept d'« hypertexte » implique bien une certaine rupture avec la lecture linéaire et surtout une activité nettement accrue du lecteur, ce qui nous poussera à reconsidérer son statut de « récepteur ». De ce fait, nous proposons ici une approche résolument centrée sur la co-construction du texte par l'internaute. Ceci nous amènera à introduire les notions de « trajectogramme » et de « mnémotexte », concepts qui permettront à nos yeux de mieux appréhender la genèse du texte telle qu'elle s'opère du côté du lecteur.

### **Définir l'hypertexte**

#### **Une constitution multimodale**

Toute analyse de texte – qu'il s'agisse du « texte » comme séquence linéaire de phrases ou d'un texte de l'Internet – présuppose une définition et un repérage de ses constituants. Il semblerait que sur l'Internet, ces constituants ou « unités minimales de description » sont généralement de nature plus variée que ceux que l'on rencontre dans le texte imprimé.

En effet, en plus des éléments verbaux de nature scriptovisuelle (suites de caractères, polices de caractères, mots, phrases, paragraphes, titres, logos et symboles) et des éléments visuels non-verbaux (images, formes, couleurs, etc.), il est nécessaire de cerner par exemple les mouvements ainsi que les différents formats de fenêtres ou de cadres omniprésents (écran, page en plein écran, fenêtre « pop-up », cadre clignotant, insert, bordure, barre de navigation,



etc.<sup>1</sup>), et dont les positions réciproques permettent de structurer les données visuelles. Autrement dit, le champ de ce qui est « vi-lisible », selon l'expression de Jean-Michel Adam (1992), s'est nettement élargi.

De plus, si l'Internet d'aujourd'hui relève en grande partie encore de la communication visuelle<sup>2</sup>, il est à peu près certain que les développements à venir élargiront encore le champ des applications quotidiennes à l'auditif (notamment par le biais de systèmes utilisateurs basés par exemple sur la reconnaissance et la synthèse vocales). La variété des constituants risque donc fort de s'accroître.

La combinaison sémiotique d'une telle multiplicité d'éléments exige évidemment une attention toute particulière. C'est pourquoi, dans l'analyse multimodale des « textes » de l'Internet, on opte généralement pour une description par zones locales de constituants. Ces regroupements spatiaux des éléments en présence à l'écran sont ce que Stockinger (2005) appelle « régions » et « zones », et Baldry et Thibault (2006) « clusters », en anglais. Ces derniers ne limitent cependant pas la notion au contexte de l'Internet :

« Notre utilisation du terme cluster [cf. 'grappe', 'groupe'...] renvoie à un regroupement local d'items, en particulier sur une page imprimée ou une page Web (mais aussi dans d'autres textes comme les manuscrits, les peintures et les films). Les unités d'un 'cluster' donné peuvent être visuelles, verbales etc. et leur proximité réciproque délimite une région ou une sous-région de la page dans son ensemble. Ces items sont fonctionnellement reliés les uns aux autres ainsi qu'au tout dont ils font partie. » (Baldry et Thibault, 2006 : 31. C'est nous qui traduisons.)

Stockinger (2005), de son côté, distingue six types de régions fonctionnelles : (1) les régions à valeur *paratextuelle* définissant les frontières et l'identité d'un site Internet ; (2) les régions à valeur *textuelle* présentant l'objet du site à proprement parler (ses « prestations ») ; (3) les régions à valeur *hypertextuelle* permettant l'accès et la navigation au sein du site ; (4) les régions à valeur *métatextuelle* destinées aux aides en ligne, aux conseils et autres avertissements liés à l'utilisation du site ; (5) les régions à fonction *péritextuelle* permettant de situer et évaluer le site par rapport à un milieu pertinent de manière endogène, c'est-à-dire du point de vue du site lui-même ; enfin (6) les régions *épitextuelles* où le site est considéré de façon exogène, c'est-à-dire présenté tel qu'il apparaît au regard d'autres sites (Stockinger, 2005 : 118-147).

Dans la capture d'écran présentée en Figure 1, on peut ainsi repérer par exemple deux régions paratextuelles principales présentant l'identité de la page Internet du groupe musical Zebda (régions que nous avons entourées de cercles turquoise, en haut à gauche autour du nom du groupe et du Z qui le caractérise ainsi qu'à droite, autour des trois personnages), ainsi que des régions hypertextuelles (nos cercles jaunes) permettant d'un côté d'accéder à d'autres pages du site ou, en bas à droite, de dérouler le texte figurant sous « news » (entouré en blanc). Le terme de « zone » renvoie quant à lui à l'ensemble des régions partageant une fonction commune. Ainsi en figure 1, tout ce qui est entouré en jaune correspond à la zone hypertextuelle telle que la définit Stockinger (2005).

Sans doute pourrait-on ajouter à cette liste un type de régions « ludotextuelles » et *phatiques*, attirant ou retenant l'attention de l'utilisateur, comme dans la zone entourée en rose en bas à gauche, où le passage du curseur provoque un petit éclair vers la droite. Cet

1 Ce type d'éléments est régulièrement relevé notamment dans les études en ergonomie, comme par exemple chez Chu (2005) ou dans l'évaluation des sites Web ; Ivory et Hearst (2002) ont ainsi relevé 157 éléments-clés pour un site Web de qualité.

2 Dans l'état actuel des choses du moins, la perception auditive (bruits, voix, paroles, musique, etc.) demeure marginale, sauf dans les cas où un document proprement sonore ou audiovisuel, de type radiophonique ou filmique, est intégré au support Web.

événement visuel, qui pour l'utilisateur n'est en quelque sorte qu'un jeu « interactif » gratuit, a été en fait conçu selon le principe de l'appât.



Figure 1 : Exemples de régions figurant sur une page d'accueil, sur le site <http://www.zebda.fr>. (Les cercles sont de nous). Chaque code couleur correspond à ce que Stockinger (2005) appelle une zone.

On retrouve dans cette approche multimodale du texte de l'Internet une logique assez similaire à celle qui a cours, depuis Adam (1992), dans les typologies séquentielles de textes. Dans celles-ci aussi, il est question de structures intermédiaires entre parties et tout :

« L'unité structurelle que je désigne par la notion de séquence peut être définie comme une structure, c'est-à-dire comme :

- un réseau relationnel hiérarchique : grandeur décomposable en parties reliées entre elles et reliées au tout qu'elles constituent ;
- une entité relativement autonome, dotée d'une organisation interne qui lui est propre et donc en relation de dépendance/indépendance avec l'ensemble plus vaste dont elle fait partie. » (Adam, 1992 : 28)

On entrevoit ainsi que le « type » global d'un texte ou celui d'une page Internet (voire d'un site dans son ensemble) résulte d'une mise en relation des types respectifs de chacune des séquences ou des régions qui la constitue. Ainsi, l'objectif que se fixe Adam se retrouve *mutatis mutandis* dans l'analyse des textes de l'Internet :

« L'objectif de la linguistique textuelle est simple : poursuivre l'analyse linguistique au-delà de la phrase complexe et des seuls couples de phrases et, si difficile que cela paraisse, accepter de se situer aux frontières du linguistique dans le but de rendre compte de l'hétérogénéité de toute composition textuelle. » (Adam, 1992 : 20)

Le seul facteur de discontinuité que l'on peut établir entre « texte » et « texte multimodal » et qui soit aisément reconnaissable proviendrait ainsi de leur constitution respective, les constituants étant de nature plus variée dans le texte multimodal, ce qui peut engendrer une complexité supplémentaire dans l'analyse. C'est ce que souligne Stockinger (2005) à propos des sites Internet :

« Le terme textuel doit être entendu ici dans un sens très large et évidemment pas dans un sens restreint d'un 'document écrit'. [Il] doit être entendu au sens d'un développement, déploiement à proprement parler d'une information au sujet de quelque

*chose [...] Or ce développement, ce déploiement d'une information peut être exprimé, mise en scène (sic) d'une manière très variée : sous forme de simples pavés textuels, à l'aide d'éléments textuels, visuels et sonores, à l'aide de données multimédias structurées, à l'aide de ressources et applications indépendantes du site, etc. »* (Stockinger, 2005 : 124)

Ceci étant, la définition que propose Adam (1992) pour le « texte » semble néanmoins tout aussi valide pour ce « développement d'information » :

*« Dans la perspective pragmatique et textuelle [...], un TEXTE peut être considéré comme une configuration réglée par divers modules ou sous-systèmes en constante interaction. »* (Adam, 1992 : 21)

La typologie d'Adam est en effet basée sur une approche modulaire, dont les modules sont (A1) la visée illocutoire, (A2) le repérage énonciatif et (A3) la cohésion sémantique d'une part, ainsi que (B1) la connexité et (B2) la séquentialité d'autre part (*cf. infra* Table 1). Dans ce cadre général de caractérisation du « texte », Adam mise essentiellement sur l'aspect séquentiel (B2) de l'organisation propositionnelle pour construire sa typologie de séquences prototypiques.

Il n'en reste pas moins que c'est l'ensemble du cadre explicatif modulaire qui doit être considéré et son intérêt a d'ailleurs été souligné depuis, notamment par rapprochement avec d'autres optiques sur le texte, telles l'analyse polyphonique, par exemple, centrée sur le module « repérage énonciatif » par Fløttum (1999).

Une autre continuité théorique qui nous semble importante découle du parallèle que l'on peut établir entre les « modules » ou « plans d'organisation » du texte d'Adam (1992 : 20 sqq.) et les « classes » causales d'Aristote, de nature plus générale :

*« [T]outes les causes que nous venons de dire tombent très manifestement sous quatre classes : les lettres par rapport aux syllabes, la matière par rapport aux objets fabriqués, le feu et les autres éléments par rapport aux corps, les parties par rapport au tout, les prémisses par rapport à la conclusion, sont causes comme ce dont les choses sont faites. De ce couple, l'un des termes est cause comme sujet, par exemple les parties, l'autre comme quiddité : le tout, le composé, la forme. D'autre part la semence, le médecin, l'auteur d'une décision, et en général, l'agent, tout cela est comme ce dont vient le commencement du changement, mouvement ou arrêt. D'autre part à titre de fin et de bien : car la cause finale veut être chose excellente parmi toutes les autres et leur fin, peu importe de dire que c'est le bien en soi ou le bien apparent. »* (Aristote, *Physique II*, 3, 195a, 15. C'est nous qui soulignons.)

Ces quatre classes explicatives permettent *a priori* d'appréhender toute entité, quelle qu'en soit la nature. Elles ont été reprises par exemple en sémantique lexicale par Pustejovsky (1995 : 76 sqq.), car ces facettes permettaient de décrire toutes les catégories lexicales. Dans ce qu'il appelle les « qualia » de son lexique génératif, elles apparaissent sous la forme d'une description *constitutive* (C), qui présente la constitution interne d'un objet (matière, poids ou composantes) ; une description *formelle* (F), qui permet de distinguer l'objet parmi d'autres objets (orientation, taille, forme, dimensions, couleur, position) ; une description *agentive* (A), qui montre les facteurs liés à la création ou à l'origine de l'objet (créateur, facteur, produit naturel, chaîne causale) ; et une description *télique* (T), qui présente le but ou la fonction d'un objet (motivations de l'agent de l'action, but et fonction inhérents à l'activité). Ainsi l'entité *chaise* par exemple aura comme C le matériau de fabrication (métal, bois) ou les parties inhérentes à l'objet (pieds, dossier...), comme F le tout, l'image mentale que l'on se fait de l'objet ou l'étiquette de désignation globale qui lui est attribuée ; comme A son inventeur, son concepteur ou son fabricant, tous situés du côté de la source ou de l'origine de l'artefact ; enfin il aura pour T sa raison d'être, le but dans lequel cet artefact a été conçu. Chaque entité peut ainsi « s'expliquer » via ce croisement de facettes (Lautenbacher, 2002 : 23 sqq.) :

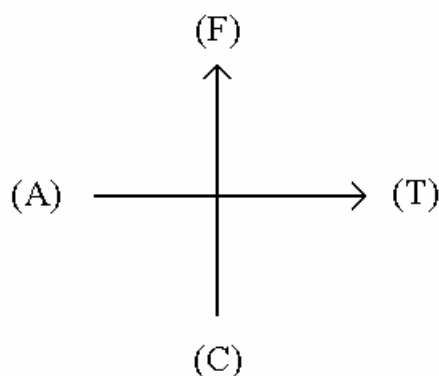


Figure 2 : Le « croisement » des causes d'Aristote (Constitution, Forme, Agent et Telos)

Les modules d'Adam et les causes d'Aristote se présentent ainsi aisément dans les mêmes colonnes d'un tableau contrastif :

Les MODULES d'un texte (Adam, 1992)				
ORGANISATION PRAGMATIQUE			ORG. DES PROPOSITIONS	
A1	A2	A3	B1	B2
- Visée illocutoire - Cohérence - But : agir sur le destinataire - Importance du récepteur : la cohérence est dans l'interprétation	- Repérages énonciatifs (ancrages et plans) de différents types	- Cohésion sémantique - Thème global - Unité sémantique - Fiction/réel ; vrai/faux dans notre univers de référence  <i>Cohésion</i> = répondre à des questions naïves du type « d'où vient l'unité d'un texte ? »	- Connexité textuelle - Organisation générale - Chaînes de propositions (reprise – progression) - exige la prise en compte d'une « sémantique des mondes » (cf. A3)	- Séquentialité textuelle - Base de la typologie - Schémas séquentiels prototypiques en production <i>et</i> en compréhension - Air de famille entre séquence d'un type donné  <i>Séquence</i> = unité constituante du texte
Les CAUSES d'une entité (Aristote / Pustejovsky, 1995)				
Rôle télique (T)	Rôle agentif (A)	Rôle formel (F)	Rôle constitutif (C)	
- But - Fin - « Telos »	- Créateur - Origine - « Agent »	- Désignation - Tout - « Forme »	- Structure interne - Parties - « Constitution »	

Table 1 : « Modules » et « causes », deux systèmes descriptifs analogues.

On voit ainsi que la « visée illocutoire » d'Adam correspond assez bien au « telos » et à la « fonction » de Pustejovsky ou à la « cause finale » d'Aristote ; que ce qui relève du « repérage énonciatif », à savoir celui du sujet parlant par exemple, ou plus généralement celui de la polyphonie d'un texte se retrouve dans le « rôle agentif » lié à l'origine du texte ; que ce qu'Adam met sous « cohésion sémantique », c'est-à-dire la perception de l'unité d'un texte, équivaut à l'idée de totalité de l'entité véhiculée par la « forme » aristotélicienne ; et que les éléments « connexité » et « séquentialité » intégrés dans « l'organisation des propositions » reflètent bien la « constitution » ou les « parties » de l'entité textuelle. C'est dans ce dernier aspect de la description que l'on retrouve le rapprochement mentionné plus haut entre la *séquence* comme « unité constituante du *texte* » et la *région* comme unité

constituante d'une *page Internet*, toutes deux relevant non seulement de la *constitution* mais aussi de la *spatialité*.

Ce qui rend le parallèle entre « modules » et « causes » utile à nos yeux, c'est essentiellement le fait qu'il peut être plus facile de traiter des *régions* d'une page Internet en termes de qualia (agentif, téléique, constitutif et formel), plus universels, que par le biais des modules proprement textuels proposés par Adam (1992) – ceci surtout à cause de la multimodalité intrinsèque (et donc de la non-verbalité partielle) des textes de l'Internet. Autrement dit, sachant que l'hypertexte est voué à une multimodalité croissante allant de pair avec les avancées de la technologie, l'outil des causes explicatives est susceptible d'être affiné en vue d'intégrer l'image, la couleur, le son etc. à l'analyse, tout en permettant, grâce aux recoupements possibles avec les modules textuels, de conserver une continuité entre l'analyse du texte et celle de l'hypertexte.

### Un document « non linéaire » et « interactif »

Une question plus fondamentale dans la définition de l'hypertexte réside sans doute dans la question de sa non-linéarité. Celle-ci a fait l'objet de nombreux commentaires, mais qui, assez bizarrement, se cantonnent le plus souvent aux problèmes de mise en forme des textes sur papier *vs* écran. Or, en parlant d'hypertexte, il est à nos yeux primordial de se placer plus résolument du côté de la *réception*. Considérons la définition de l'hypertexte que propose Baccino (2004 : 193) :

*« Plusieurs définitions d'hypertextes existent accentuant tantôt l'aspect philosophique de la lecture non-linéaire ou bien le procédé technique. Nous retiendrons ici une définition minimale qui décrit l'hypertexte comme le procédé qui permet de lier entre eux un ensemble de documents écrits ou figuratifs (image, séquence vidéo) sous la forme d'un réseau plutôt que d'une suite ordonnée de pages. Cette liaison s'élabore en cliquant sur des liens visualisés au niveau des documents par des ancres (images, mots enrichis graphiquement, icônes...). Techniquement, un hypertexte est constitué de :*

- *un ensemble de documents (ou nœuds) stockés sur une base de données informatique ;*
- *un réseau de liens reliant les différents nœuds (ou documents) entre eux, selon une logique a priori sans contrainte ;*
- *une interface permettant à l'utilisateur de lire, visionner, manipuler les différents documents en naviguant sur le réseau [...].*

*Ce procédé permet techniquement d'accéder à différentes pages à partir de la même page sans avoir à défiler toutes les pages séquentiellement. C'est la raison pour laquelle la lecture hypertextuelle est souvent qualifiée de lecture non-linéaire par opposition à la lecture linéaire habituelle sur papier. »*

Si le « texte » est donc à considérer comme un « document » à part entière, formé d'une « suite ordonnée de pages » (ou plus précisément de *séquences*), l'hypertexte se conçoit plutôt comme un « réseau » formé d'un « ensemble de documents » auxquels on accède par l'intermédiaire de liens. Mais ce qu'il importe de souligner ici, c'est que Baccino parle de *lecture* non-linéaire et non pas de non-linéarité du *document* hypertextuel. Autrement dit, c'est du côté des *stratégies de lecture* qu'il faut étudier la non-linéarité qui se rattache à l'hypertexte. Or, sur ce plan, la non-linéarité n'a rien de nouveau et l'on pourrait penser que les stratégies de lecture relèvent elles aussi des continuités entre texte et hypertexte. Gambier (2002 : 31) mentionne un certain nombre de ces stratégies, parmi lesquelles tout lecteur a toujours été amené à choisir : lecture cursive, lecture de fragments, lecture linéaire en continu, lecture sélective, déductive, contrastive, etc. Et il est vrai que sélectionner des liens ou des signets dans un hypertexte nous renvoyant à d'autres fragments d'hypertexte n'est pas très

différent d'une consultation de brochure touristique imprimée, par exemple, où le lecteur saute de la table des matières à un paragraphe concernant les traditions locales en passant par un survol de la photographie du pêcheur avant d'aller consulter la liste des tarifs hôteliers. La différence entre texte imprimé et hypertexte n'est donc peut-être pas nette sur le plan des *stratégies* de lecture non-plus. Lemke (2003) va dans ce sens :

« On a toujours su que le texte était loin d'être 'linéaire' en tant que moyen de signifier. Les différents thèmes d'un texte, ses phases d'organisation, ses unités de structure syntagmatique, ses chaînes de cohésion et ses liens sémantiques [...] évoluent en parallèle, sans que leurs frontières respectives ne coïncident exactement. Ces éléments sont plutôt comme les portées d'une partition musicale, chacune présentant un des instruments de l'ensemble de la symphonie textuelle. » (Lemke, 2003 : s. p. C'est nous qui traduisons.)

Cependant, du côté de l'émetteur ou des concepteurs de sites Internet, on a l'impression parfois que les divers « documents écrits ou figuratifs » mentionnés par Baccino (2004 : 193) se conçoivent encore et toujours de façon plus ou moins linéaire, comme si le passage du papier au virtuel n'était qu'une question de support. Pour preuve, un certain nombre de journaux en ligne continuent d'intégrer à leur page d'accueil un second paragraphe de texte sous chaque titre, alors que plusieurs études prouveraient qu'aucun internaute ne les lit réellement (Kaltenbacher, à paraître ; Knox, à paraître). On constate ainsi un décalage entre la linéarité relative des documents reliés au sein de l'hypertexte par leur concepteur et la non-linéarité de la lecture de l'hypertexte. Tout comme dans ses aspects techniques, l'hypertexte semble être en devenir sur le plan de sa conception également.

Mais l'aspect non-linéaire de la *lecture* de l'hypertexte nous mène à ce qui doit certainement être considéré comme la pierre d'achoppement de la continuité entre texte et hypertexte, à savoir l'*interactivité* que ce dernier instaure.

Nous savons que les régions d'une page Internet peuvent être de nature très variées, sur le plan de l'interactivité utilisateur-machine : certaines régions peuvent « réagir » à un simple survol du curseur (en s'illuminant, en changeant de volume, de couleur etc.<sup>3</sup>), d'autres réagiront au dé clic opéré par l'internaute sur la souris, d'autres encore combineront les deux ; certaines régions peuvent « s'activer » de façon autonome, sans intervention aucune de l'utilisateur, d'autres encore répondent à des commandes écrites suivies d'une pression du doigt sur le bouton de la souris. C'est le cas des moteurs de recherche par mots-clé par exemple, où l'on saisit un mot avant d'appuyer sur la touche « envoi » par souris interposée. Il y a également des régions totalement inactives qui n'en sont pas moins considérées comme des champs visuels particuliers du champ total délimité par l'écran ou le document ouvert. (Baldry et Thibault, 2006 : 121). Toutes ces régions peuvent ainsi être classées selon un « degré d'interactivité » : (1) régions inertes ; (2) régions à action autonome ; (3) régions réagissant au passage du curseur ; (4) régions réagissant à la pression sur l'interrupteur de la souris ; (5) régions exigeant une intervention plus complexe de l'utilisateur.

Parmi cet éventail, seules les régions (4) et (5) concernent réellement la structure interactive de l'hypertexte, vu les définitions qu'on en propose. On trouve en réalité pour les termes d'*hypertexte* / *hypertextuel* des sens et des emplois très variés, parfois contradictoires. Nous avons vu plus haut que Stockinger parlait de « fonction hypertextuelle » pour les régions permettant « l'interaction entre le site et son public » (Stockinger 2005 : 121). Le dénominateur commun entre la plupart des définitions proposées réside certainement dans la présence de *liens activables* (ou « hyperliens ») dans le texte (même s'il n'est pas toujours clair dans ces définitions si par « hypertexte » il faut entendre le texte *contenant* des liens, le

---

3 C'est le cas de l'éclair de la région « ludotextuelle » à fonction phatique que nous avons repéré en Figure 1, par exemple.

texte *activé* par un lien, la *structure* reliant ces textes entre eux ou bien par exemple le *lien* lui-même) :

« Un système hypertexte est un système contenant des documents liés entre eux par des [hyperliens](#) permettant de passer automatiquement (en pratique grâce à l'[informatique](#)) du document consulté à un autre document lié. Un document hypertexte est donc un document qui contient des hyperliens. » (<http://fr.wikipedia.org/wiki/Hypertexte>)

« Système de navigation à travers le Web à partir des liens actifs insérés dans les pages » (<http://webmaster.lycos.fr/glossary/H/>)

« [Les hypertextes] sont des textes marqués dans un document qui permettent de naviguer vers d'autres documents. On pourrait parler de lien. » (<http://nte-serveur.univ-lyon1.fr/nte/html1/glossair.htm>)

Ainsi, malgré les problèmes que soulèvent ces définitions, elles font tout de même systématiquement mention de ces hyperliens. Mais il est un fait fondamental qui demeure implicite dans ces définitions : ces hyperliens sont au final *repérés, sélectionnés et activés par le lecteur*. Et ceci ne peut que le doter d'un rôle plus actif, sensiblement différent de celui du « récepteur » traditionnel. Ce non-dit des définitions montre à nos yeux combien elles restent toujours placées du côté de la conception du site et qu'une véritable prise de conscience de la « révolution » que peut représenter l'hypertexte pour l'internaute n'a pas encore eu lieu :

« [L'hypertexte est un] système de liens permettant à l'utilisateur de passer directement d'une partie d'un document à une autre, ou d'un document à d'autres documents choisis comme pertinents par l'auteur. » (<http://www.entreprises.banque-kolb.fr/aide/lexique.asp>)

En acceptant de dire que l'internaute adopte une lecture plus *active* que le lecteur traditionnel du texte linéaire parce qu'il est en mesure de construire son propre parcours au sein de l'hypertexte, grâce aux différents éléments, aux régions et aux hyperliens qui lui sont proposés, nous admettons par la même occasion qu'en fait de *lecteur récepteur*, nous avons bien là un *lecteur co-créateur* du texte final, doué d'une certaine liberté, lui permettant dans une certaine mesure de fabriquer sa propre linéarité textuelle, un petit peu comme avec les scénarios arborescents des films interactifs ou des jeux vidéo.

Mais cette liberté dont jouit l'internaute face à l'hypertexte est de nature assez particulière, car elle est *consubstantielle* à l'hypertexte. Cette liberté relative est à la base de la conception des structures hypertextuelles et s'inscrit par-là dans les principes mêmes de fonctionnement de l'Internet. Par ce biais, certaines stratégies de lecture s'y trouvent nettement favorisées, bien souvent aux dépens de la stratégie linéaire, qui tend à perdre du terrain. En fait, si le lecteur du texte imprimé a le *choix* d'opter pour telle ou telle stratégie, le lecteur de l'hypertexte est quant à lui *obligé* de prendre une part active dans la construction de son texte. Et c'est précisément cette « condamnation à la liberté » lors de la lecture de l'hypertexte qui constitue selon nous le facteur majeur de discontinuité entre texte et hypertexte.

Dans ce nouveau système de communication textuelle, le terme de « récepteur » gagnerait donc à être remplacé par celui de « lecteur », au signifié plus actif. Du moins la notion de « récepteur » devrait être entendue non pas au sens de « recevoir » mais bien de « réceptionner » un texte, au sens sportif du terme (*cf.* « recevoir et contrôler le ballon », d'après le *Nouveau Petit Robert*). En poussant plus loin dans cette optique et afin d'éviter le piège d'une analyse de l'hypertexte qui soit trop centrée sur sa facette agentive (les concepteurs de sites), et donc sur des structures pré-existantes à la lecture, nous croyons à l'utilité d'introduire un nouvel objet d'étude que nous appellerons le *trajectogramme*, profondément ancré dans la perception et la lecture.

## Du côté de la réception

La réception d'un texte, loin d'être passive, relève en réalité d'une suite d'activités inconscientes et conscientes, qui dès la perception visuelle initiale (premier stade de la réception) participent toutes à la construction du sens<sup>4</sup>. Mais comme nous allons le voir, cette *réception-construction* possède certaines particularités, dont les plus centrales sont sans doute sa *nature globale*, l'importance de la *saillance* dans ses modes de fonctionnement ainsi que le rôle des *connaissances et valeurs partagées* par la communauté linguistique ou socioculturelle dont fait partie le récepteur.

### Quand percevoir, c'est déjà construire du sens

Avant même que nous en soyons conscients, notre organisme transforme les *stimuli* visuels en informations à tel point que la perception peut être considérée déjà en soi comme une *interprétation* des sensations, répondant à certaines lois.

« *L'image rétinienne est [...] la projection de lumières sur la rétine par le système cornée + pupille + cristallin, mais il est primordial de comprendre qu'elle est immédiatement traitée par le système chimique rétinien qui la transforme en un ensemble d'informations.* » (Cleempoel, 2005 : 11)

Or dès ce stade premier de la réception s'opère une sélection d'éléments plus ou moins saillants :

« *Les illusions visuelles démontrent que notre perception procède en permanence à une construction de notre image mentale du monde, notamment en privilégiant certaines informations, certains signes, certaines structures parmi toutes celles visibles.* » (Cleempoel, 2005 : 4)

« *[L]e système visuel n'est pas un procédé passif d'enregistrement du champ visuel. Ses cellules nerveuses construisent une image de l'environnement en détectant ses unités significatives. Au premier plan, l'œil détecte de manière privilégiée certaines informations (couleurs, contraste, mouvement, direction...). Ensuite, certaines opérations de base (sic) sont déjà effectuées au niveau des cellules ganglionnaires et dans une région du thalamus déclenchant des réflexes involontaires (mouvement, fermeture des yeux...). Enfin, le cerveau possède des cellules spécialisées dans la détection de certaines formes (forme simple, angle, direction, mouvement...) et certaines transformations (mouvement, contraste...).* » (Cleempoel, 2005 : 17)

Ce phénomène de « saillance », qui fait ainsi partie intégrante du système perceptif lui-même, implique que la perception soit de nature globale et non analytique, aspect qu'il est donc nécessaire de souligner. Ceci apparaît d'abord dans la structuration naturelle de la perception :

« *Si la perception est un ensemble, elle est régie par des lois dont la première est de privilégier la détection d'une structure, une relation, un ordre donnant du sens à la perception.* » (Cleempoel, 2005 : 4)

Le caractère global de la perception se révèle dans les nombreux travaux sur la forme réalisés depuis les théories gestaltistes, basées sur les relations entre la partie et le tout, entre la figure et le fond, mais aussi sur les relations de proximité, de fermeture, de similarité, de continuité et de cohérence entre les objets perçus (Cleempoel, 2005 : 20 sqq.).

---

4 Nous considérerons ici la *perception* comme un stade préliminaire du processus cognitif de *construction* du sens. A un niveau supérieur, la compréhension consiste en l'*intégration* des informations ainsi perçues et construites aux connaissances préalablement inscrites dans la mémoire du récepteur. La *réception*, en somme, inclut l'ensemble de ces processus : perception, construction, intégration.



En matière de lecture aussi, des études réalisées sur la reconnaissance des lettres dans les années 1960-70 ont montré qu'un mot écrit en minuscule était plus facilement reconnaissable que le même mot en majuscules, à cause du contour particulier créé par les lettres à hampes montantes ou descendantes (voir Figure 3), à tel point qu'un texte écrit en lettres minuscules serait lu 13% plus rapidement que son équivalent en majuscules (Baccino, 2004 : 113)<sup>5</sup>.

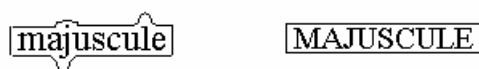


Figure 3 : Hampes montantes et descendantes des lettres : un outil facilitant la lecture.

### De la perception à l'intégration

Rappelons aussi l'expérience réalisée par Koulechov au début du siècle dernier : à l'aide d'un montage simple alternant l'image d'un homme regardant fixement devant lui et des « scènes » diverses, ce réalisateur a réussi à démontrer que le tout faisait plus que la somme des parties, puisque tous les spectateurs de son « film » s'accordaient sur le génie de l'acteur qui savait si bien exprimer des sensations comme la faim, le désir ou le dégoût, en fonction des images succédant à la sienne. Pour certains, le cinéma avait ainsi prouvé qu'il possédait ses propres règles de composition, où 1+1 faisait désormais plus que 2, un peu à l'instar des langues naturelles, aimait-on à penser. Mais la partie manquante, non-visuelle, du sens global venait bien évidemment des récepteurs eux-mêmes, chacun d'entre eux projetant son propre vécu dans les raccords-image qui lui étaient donnés à voir.

Malgré tous les arguments que l'on est en droit d'émettre à l'encontre de « l'effet Koulechov » (par exemple, la nature extrêmement basique des sensations perçues, le fait que l'identification-projection du spectateur était surtout liée à l'humanité du personnage projeté à l'écran, l'impact particulier du gros plan en cinéma, la nouveauté du mode de communication cinématographique pour le public de l'époque), nous sommes d'avis que le principe général de l'expérience reste valable pour tout texte multimodal, qui intègre une part non-négligeable de signifiés visuels non-verbaux. Ainsi l'analyse de l'hypertexte doit non seulement prendre en compte les multiples régions des différents documents qui le constituent, mais ceci ne saurait être satisfaisant sans une analyse précise de la perception du récepteur d'une part et de l'intégration des éléments perçus à ses connaissances antérieures et ses expériences passées d'autre part, puisqu'au final, c'est le récepteur qui établit les relations réciproques entre ces régions et ces documents.

La nature « globale » de la réception est également corroborée par les constats de Fogg et al. (2002), dans leur enquête sur la crédibilité des sites Internet, dont le premier critère pour le commun des internautes semble être avant tout l'aspect général du site :

*« [...] près de la moitié des consommateurs de cette étude ont évalué la crédibilité des sites en se fondant en partie sur l'apparence et la conception visuelle d'ensemble d'un site, incluant la mise en page, la typographie, la taille des caractères et les combinaisons de couleurs. » (Fogg et al., 2002 : s. p. C'est nous qui traduisons.)*

Du côté de la linguistique cognitive aussi, certains résultats nous poussent à reconsidérer le rôle du récepteur en matière de construction du sens et de conceptualisation textuelle. L'enseignement fondamental de la sémantique du prototype<sup>6</sup>, au-delà des phénomènes de catégorisation en termes de prototype et d'air de famille, nous semble être dans la *conscience*

<sup>5</sup> Il va de soi que *l'habitude* joue également un rôle déterminant, ici.

<sup>6</sup> Voir l'ouvrage du même nom de Georges Kleiber (1990).

collective qu'elle sous-tend par le biais des *connaissances partagées* entre récepteurs, activées dans l'acte individuel de lecture.

« [...] le prototype n'est vraiment considéré comme le meilleur exemplaire d'une catégorie que s'il apparaît comme étant celui qui est le plus fréquemment donné comme tel. [...] Le prototype est ainsi conçu comme étant le meilleur exemplaire communément associé à une catégorie. [Le] passage de l'individuel à l'ensemble des locuteurs, au "conventionnel" en somme, ouvre en même temps sur une dimension collective qui rapproche la sémantique du prototype de la théorie du stéréotype de H. Putnam (1975), d'origine "sociale" (D. Geeraerts, 1985). » (Kleiber, 1990 : 49. C'est nous qui soulignons.)

La perception globale sur laquelle repose la réception se voit donc doublée d'une dimension collective : la réception du texte est également culturellement liée.

Ainsi, non seulement la nature des relations entre les éléments qui s'affichent à l'écran est définie par la perception, la réception et l'arrière-plan culturel de l'internaute lui-même, mais ce dernier a également le pouvoir de créer ces relations grâce aux liens hypertexte. En matière d'analyse de la réception de l'hypertexte, ceci nous pousse à trouver des moyens de mesurer avec fiabilité les phénomènes perceptuels et cognitifs de la réception.

### Mesurer son regard...

L'un des outils les plus concluants à cet effet nous semble être aujourd'hui l'*oculométrie*<sup>7</sup>, méthode déjà employée par bon nombre d'entreprises spécialisées dans l'évaluation de l'utilisabilité des sites Internet. Le principe en est simple : il s'agit de suivre le parcours oculaire du récepteur sur l'écran (ou du « client », vu le contexte commercial dont il est le plus souvent question), afin de fournir au fabricant d'un produit ou au prestataire des services des informations concrètes concernant l'impact de son site Internet, la « valeur marchande » des éléments d'une page en fonction de leur emplacement, de leur taille, de leur valorisation visuelle, de leur proximité avec d'autres éléments, etc. Plus concrètement, l'oculométrie permet de « retracer la séquence [de saccades] et de fixations [oculaires] successives indiquant l'ordre logique des opérations mentales effectuées et leur cohérence » (Baccino et Colombi, 2001 : 8).

Cet outil, bien connu dans certains domaines d'activité (informatique, télécommunications, etc.), est cependant encore relativement peu utilisé dans les milieux scientifiques. Or cette technique, combinable avec d'autres faits observables tels les « indicateurs comportementaux repérables sur les interfaces (événements clavier, souris,...) » (Baccino et Colombi, 2001 : 11) ou la verbalisation à haute voix par exemple, employés dans les tests d'utilisabilité classiques, peut fournir des informations des plus intéressantes en matière de réception voire de compréhension, et notamment donc dans le cadre d'une analyse de l'utilisation de l'hypertexte. L'outil n'a toutefois pas réponse à tout, et un certain nombre de précautions s'imposent, comme le soulignent Baccino et Colombi (2001 : 8) :

« Il faut [...] insister sur le fait qu'un enregistrement des mouvements des yeux n'a de valeur heuristique que si l'expérimentateur est capable d'interpréter les différentes traces oculaires compte tenu du matériel effectivement présenté à l'utilisateur, ce qui nécessite un contrôle rigoureux des conditions de présentation du document (taille des fenêtres, couleur, scrolling,... et différents aspects visuels) et de son contenu (familiarité, contenu sémantique, cohérence). »

L'analyse multimodale des documents va donc de pair avec l'analyse oculométrique.

---

<sup>7</sup> Souvent désigné par le terme anglais de « eye tracking » ou encore « pistage du regard ». Pour une présentation plus complète des méthodes d'analyse des mouvements des yeux, cf. Baccino et Colombi (2001) et Baccino (2004).

## Pour une nouvelle approche du rapport au texte

En vue d'intégrer les phénomènes de réception (perception, construction, intégration) dans l'étude de l'hypertexte, revenons encore un instant sur les éléments qui y correspondent dans les modules de Jean-Michel Adam (1992)<sup>8</sup>. L'auteur souligne ainsi à propos du module A1 de « visée illocutoire » que :

« *la cohérence n'est pas une propriété linguistique des énoncés, mais le produit d'une activité interprétative* » (Adam 1992 : 22).

Pour le module A3 lié à la « cohésion sémantique », Adam précise que :

« *[l]a notion sémantique de cohésion a pour but de répondre à des questions naïves : comment expliquer le fait que, quand on lit et comprend un énoncé, on éprouve un sentiment d'unité ?* » (Adam, 1992 : 25)

Par ailleurs, lorsqu'il dit « [qu']une sémantique des mondes [A3] doit accompagner la syntaxe » du module B1, il souligne bien encore le rôle central de l'interprétation et de notre univers de référence (Adam, 1992 : 26). A propos de la « séquentialité » également, en B2, il précise :

« *[...] chaque séquence reconnue comme descriptive, par exemple, partage avec les autres un certain nombre de caractéristiques linguistiques d'ensemble, un air de famille qui incite le lecteur interprétant à les identifier comme des séquences descriptives plus ou moins typiques, canoniques.* » (Adam 1992 : 28)<sup>9</sup>

Il semblerait donc que le seul module qui ne soit pas vraiment assujéti à la réception soit celui du repérage énonciatif (A2), ce qui n'a rien de surprenant dès lors que l'on admet que ce module correspond à la cause agentive d'Aristote : la source ou l'origine d'un texte est effectivement au-delà du champ d'influence du lecteur-récepteur, dans la mesure où il se présente à lui comme une donnée inaltérable (bien que sujette à interprétation). Mais pour les autres, l'internaute joue bel et bien un rôle de premier plan dans l'élaboration même du texte final, ce qui nous amène à la notion de *trajectogramme*, concept qui nous semble fructueux pour l'analyse de l'hypertexte du point de vue de sa réception.

### Le trajectogramme

Dans la lecture de l'hypertexte, c'est bien l'internaute qui sélectionne la constitution (C) de son texte par le choix de la séquentialité (B2) et de l'ordonnancement des régions parcourues dans cet hypertexte, au moyen des liens qu'il choisit d'activer. Et lorsqu'il sélectionne ce parcours, il le fait en fonction d'un but (T) qu'il s'est plus ou moins fixé lui-même et qu'il cherche à atteindre via ce parcours constitutif. Autrement dit, en plus de la constitution, ce sont également la « visée » et la « cohérence » (A1) du texte qui sont construites par l'internaute. Ceci a pour conséquence que « l'unité » et la « cohésion sémantique » d'un texte (A3), c'est-à-dire la forme globale définitive (F) qui en résulte, sont encore une fois définies par lui. Il y a ainsi potentiellement autant de parcours qu'il y a d'internautes (voire de lectures).

Par trajectogramme, nous entendons le résultat de cette triple activité du lecteur : sélection du but, sélection des éléments à parcourir tendant vers ce but et perception du tout parcouru. Il s'agit du « squelette textuel » tel qu'il se construit au fur et à mesure de la lecture-perception faite par l'internaute, dans un ordre plus ou moins libre (ce qui ne veut pas dire aléatoire). La question de savoir si ce tracé résulte d'une « navigation » (avec visée initiale précise) ou d'une séance de « surf » (allant au gré des hyperliens) est annexe pour la définition du trajectogramme, mais devient à l'inverse extrêmement pertinente pour l'étude des stratégies

<sup>8</sup> Voir Table 1, *supra*.

<sup>9</sup> C'est nous qui soulignons, dans ces trois citations.

de lecture employées par l'internaute. Il va de soi que ce but peut revêtir des formes différentes : (a) le lecteur peut chercher une réponse à une question ou un problème particulier, auquel cas le but T est un résultat plus ou moins précis (recherche et sélection d'un terme par un traducteur, par exemple) ; (b) le lecteur peut rechercher des informations d'ordre plus général sur un sujet plus vaste, situation dans laquelle le but T peut se préciser, voire changer au fil des liens activés (recherche sur le contexte historique d'un événement donné...) ; (c) le lecteur vogue de lien en lien sans but apparent, chacun des choix étant cependant motivé par un antécédent ayant capté son attention. Mais quelle que soit la nature du « telos », le tracé demeure réel et largement choisi par l'internaute.

Le trajectogramme n'est donc ni une capture d'écran, ni la page Internet correspondante détachée de son contexte, ni un texte publié sur cette page, ni même un hypertexte d'aucune sorte. Le trajectogramme correspond au *parcours oculaire* particulier d'un internaute donné<sup>10</sup>, mesurable essentiellement par méthode oculométrique, *combiné au relevé des actions de ce lecteur agissant*, sur clavier ou via la souris et qui lui permettent de passer à la séquence ou région hypertextuelle suivante. Il s'agit donc techniquement d'un « scanpath », mais repéré sur un *ensemble de contenus d'écran successifs*, cette succession faisant elle-même partie intégrante de la construction textuelle telle qu'elle s'opère par le lecteur. Ce double suivi trajectographique (parcours oculaire et sauts par hyperliens), qui est de nature observable, s'inscrit sans doute quasi-simultanément dans la mémoire de travail du « récepteur » (Baccino, 2004 : 167 sqq.) et sert de base à ce qu'on pourrait appeler son *mnémotexte*.

### **Le mnémotexte**

Le mnémotexte serait donc la facette cognitive du trajectogramme. Nous y voyons une entité « textuelle » physiquement impalpable en tant que telle, mais mentalement perceptible par l'internaute comme la réminiscence des éléments saillants visualisés, lus ou autrement perçus dans la suite des régions visitées. Il est donc question ici de la trace mnésique du trajectogramme et, plus précisément encore, de son intégration cognitive. Le mnémotexte est le lieu de la compréhension et c'est pourquoi cette trace mnésique est susceptible d'être réorganisée et restituée. En ce sens, le mnémotexte serait une *forme restituable du trajectogramme*. Celle-ci n'est probablement pas une forme figée, mais un tout assez malléable qui ne prendra sa forme définitive que par l'organisation (syntactique, séquentielle, textuelle ou discursive) de sa restitution.

Sans entrer dans le domaine de la psychologie cognitive, nous serions tenté de voir dans ces deux entités les deux pôles d'une même « structure mentale » : le trajectogramme serait le « squelette » du texte tel qu'il est *perçu*, son tracé, observable par un tiers notamment via l'oculométrie. Le mnémotexte de son côté serait plutôt ce qui est *reçu*, interprété, compris, retenu, même à plus long terme si besoin est – la « chair » du texte, en somme. Non observable directement, le mnémotexte n'est véritablement analysable qu'*a posteriori*, par voie de questions-réponses ou de restitution-reformulation de la part du récepteur. Ceci dit, les mesures temporelles des fixations oculaires du trajectogramme peuvent déjà fournir des indications précieuses concernant les centres d'intérêt du lecteur. Mais il reste alors à déterminer si ces fixations plus prolongées sont dues à des difficultés d'identification et de lecture ou bien plutôt à des éléments saillants susceptibles de se retrouver dans le mnémotexte.

---

10 Parcours oculaire parfois aussi désigné par son nom anglais de « scanpath ».

## Au lecteur d'en tirer les conclusions...

D'une manière générale, texte et hypertexte entrent bien dans une relation de continuité. Le rapprochement que nous avons pu établir en matière de constitution entre la structuration du texte en séquences et celle de la page Internet en régions l'atteste bien à nos yeux. Par ailleurs, les plans d'organisation textuelle d'Adam et les causes explicatives aristotéliennes permettent un recouplement des modes de description de ces deux formes de texte. L'élément que l'on pourrait considérer comme le facteur de discontinuité majeur entre texte et hypertexte réside dans l'importance relative à attribuer au récepteur. Le rôle-clé de celui-ci, révélé par le système de l'hypertexte, nous a amené à proposer deux nouveaux objets d'étude, centrés sur le lecteur : le trajectogramme et le mnémotexte. Nous croyons que ces concepts permettront un nouvel éclairage sur la lecture et sur l'hypertexte, mais peut-être aussi sur d'autres types de textes, du moins lorsque leur analyse se veut centrée sur le lecteur, créant ainsi une continuité dans l'étude scientifique des textes en général.

## Bibliographie

- ADAM J.-M., 1992, *Les textes : types et prototypes – récit, description, argumentation, explication et dialogue*, Paris, Nathan.
- ARISTOTE, *Physique I-IV*, texte établi et traduit par Henri Carteron, 1926, Paris, Les Belles Lettres.
- BACCINO T., 2004, *La lecture électronique*, Presses universitaires de Grenoble.
- BACCINO T., COLOMBI T., 2001, « L'analyse des mouvements des yeux sur le web », dans A. VomHofe, *Les interactions homme-système : perspectives et recherches psychologiques*, Paris, Hermès, pp. 127-148, <http://www.unice.fr/LPEQ/pagesperso/thierry/Publications/Mvts%20des%20yeux%20et%20web.pdf>.
- BALDRY A. et P., THIBAULT J., 2006, *Multimodal Transcription and Text Analysis*, Londres/Oakville, Equinox.
- CHU N., 2005, *Réussir un projet de site web*. (3<sup>e</sup> édition) Eyrolles, Paris.
- CLEEMPOEL M., 2005. « Psychologie de la perception », <http://www.tutoweb.com/download/psycho.pdf>.
- FLØTTUM K., 1999. « Typologie textuelle et polyphonie : quelques questions », <http://www.hum.au.dk/romansk/polyfoni/Tribune9/flottumtrib.htm>.
- FOGG B. J. *et al.*, 2002. « How do People Evaluate a Web Site's Credibility ? Results from a Large Study », <http://www.consumerwebwatch.org/dynamic/web-credibility-report-evaluate.cfm>.
- GAMBIER Y., 2002, « Des matériaux à transadapter », dans *Translating Science, Proceedings 2nd International Conference on Specialized Translation*, Universitat Pompeu Fabra, Barcelone 28 février - 2 mars 2002, pp. 23-43.
- IVORY M., HEARST M., 2002, « Statistical Profiles of Highly-Rated Web Sites », <http://webtango.berkeley.edu/papers/chi2002/chi2002.pdf>.
- KALTENBACHER M. et T., à paraître, « Eye Tracking the reading paths in tourist information websites », dans Anthony Baldry et Elena Montagna (éds.), *Interdisciplinary Perspectives on Multimodality: Theory and practice. Proceedings of the Third International Conference on Multimodality*, Palladino, Campobasso.
- KLEIBER G., 1990, *La sémantique du prototype. Catégories et sens lexical*, Paris, Presses Universitaires de France.

- KNOX J. S., à paraître, « Newsbites : a study of the visual-verbal development of news-story design in an online newspaper », dans A. Baldry et E. Montagna (éds.), *Interdisciplinary Perspectives on Multimodality: Theory and practice. Proceedings of the Third International Conference on Multimodality*, Palladino, Campobasso.
- LAUTENBACHER O. P., 2000, *Les fondements perceptuels de la production de sens dans le lexique génératif*, Villeneuve d'Ascq, Presse Universitaires du Septentrion.
- LAUTENBACHER O. P., 2006, « Catégorisation des documents multimodaux : les pages d'accueil », dans J. Tommola et Y. Gambier, *Translation and Interpreting. Training and Research*, Centre de traduction et d'interprétation, Université de Turku, pp. 79-92.
- LAUTENBACHER O. P., à paraître, « Defining home page : from prototype to reception », dans A. Baldry et E. Montagna (éds.), *Interdisciplinary Perspectives on Multimodality: Theory and practice. Proceedings of the Third International Conference on Multimodality*, Palladino, Campobasso.
- LEMKE J. L., 2003, « Multimedia Genres and Traversals », <http://www-personal.umich.edu/~jaylemke/papers/IPrA%20Toronto%20Genres%20Paper.htm>.
- PUSTEJOVSKY J., 1995, *The Generative Lexicon*, Cambridge/London, MIT Press.
- STOCKINGER P., 2005, *Les sites Web. Conception, description et évaluation*, Paris, Lavoisier.

## Sitographie

- <http://www.zebda.fr> : site du groupe musical « Zebda ».
- <http://fr.wikipedia.org/wiki/Hypertexte> : site de « Wikipédia », encyclopédie libre en ligne.
- <http://webmaster.lycos.fr/glossary/H/> : glossaire du moteur de recherche « Lycos ».
- <http://nte-serveur.univ-lyon1.fr/nte/html1/glossair.htm> : glossaire du site « Nouvelles technologies éducatives » de l'université Claude Bernard – Lyon I.
- [www.entreprises.banque-kolb.fr/aide/lexique.asp](http://www.entreprises.banque-kolb.fr/aide/lexique.asp) : lexique de la Banque Kolb.

# L'ANALYSE DU ROLE DES SMILEYS EN PRODUCTION ET EN RECEPTION : UN RETOUR SUR LA QUESTION DE L'ORALITE DES ECRITS NUMERIQUES

**Michel Marcoccia, Nadia Gauducheau**  
**Tech-CICO (ICD, CNRS / Université de technologie de Troyes)**

## **Introduction**

Considérés comme des moyens de pallier l'absence de face à face, les smileys sont un des procédés les plus visibles lorsqu'on s'intéresse aux spécificités des écrits numériques, à la comparaison entre la communication médiatisée par ordinateur (CMO) et le face à face et à la question de l'oralité des discours médiatisés par ordinateur (DMO). Crystal (2001 : 39) les considère d'ailleurs comme un des traits les plus caractéristiques du langage Internet. Par ailleurs, l'usage des smileys fait partie des procédés qui, selon de nombreux chercheurs, font des DMO un type de discours hybride, entre l'oral et l'écrit, ou qui brouille les frontières entre ces deux types.

Dans cet article, nous proposons d'analyser le rôle des smileys dans la production et dans la réception des messages et, à travers cette analyse, de faire un retour critique sur la question de l'oralité des écrits numériques. Il s'agira en fait de vérifier si les smileys jouent un rôle comparable au paraverbal et au non verbal et, du même coup, s'ils inscrivent bien les DMO dans un registre hybride, entre oral et écrit.

Dans un premier temps, nous présenterons différentes approches traitant du brouillage de la frontière oral/ écrit dans les DMO. Nous montrerons que la conversationnalisation<sup>1</sup> des écrits est sans doute un phénomène bien plus général que l'hybridité des DMO et que seules quelques caractéristiques des DMO semblent mettre en cause la frontière oral / écrit de manière spécifique. Ainsi, les smileys sont des objets d'étude privilégiés, car ils paraissent renvoyer à ce que l'oral a de plus spécifique : sa multimodalité et l'importance qu'ont le non verbal et le paraverbal dans la production et la réception des énoncés oraux.

L'importance des smileys dans l'écriture numérique explique que de nombreux travaux sur la communication médiatisée par ordinateur (CMO) les mentionnent. Cependant, il existe peu de travaux consacrés uniquement aux usages des smileys. Ces travaux appartiennent à deux

---

1 On appelle *conversationnalisation* l'ensemble des procédés discursifs qui témoignent de l'influence qu'a le registre de la conversation ordinaire sur d'autres types de discours, par exemple les discours publics (Fairclough, 1992).

paradigmes distincts : l'analyse des discours ou des conversations (Wilson, 1993 ; Mourlhon-Dallies & Colin, 1995 ; Marcoccia, 2000a) et la psychologie cognitive (Walther & D'Addario, 2001 ; Derks, Bos & Von Grumkow, 2007). Les recherches linguistiques ou conversationnalistes proposent généralement des typologies des rôles des smileys dans les messages. On y trouve diverses hypothèses sur les relations entre les smileys et le contenu verbal qu'ils accompagnent et sur la proximité entre leur rôle et celui du non verbal et du paraverbal dans les interactions orales. Les recherches en psychologie traitent avant tout de la dimension émotionnelle des smileys et de leur rôle dans l'interprétation des messages.

Notre article propose donc de faire, dans un second temps, une synthèse critique de ces travaux et l'analyse d'un corpus de quinze messages, extraits de différents forums de discussion<sup>2</sup> (les webforums *Doctissimo* et *AudioFanzine*, les forums Usenet *fr.rec.cinema.discussion*, *fr.misc.actualites*, *fr.rec.tv.programmes*, *fr.rec.tv.series*, *fr.rec.sport.equitation*, et le forum *free.fr.fan.loft-story*). Nous analyserons tout d'abord ces quinze messages par rapport à quatre fonctions : les smileys expressifs, d'humour et d'ironie, relationnels (de proximité), et de politesse. Le choix de ces messages répond à un double critère : permettre l'analyse des trois smileys les plus souvent utilisés (le sourire, le clin d'œil et le smiley de tristesse/colère) et les analyser dans des messages dont le contenu verbal comporte ou pas des marqueurs renvoyant aux fonctions identifiées.

Nous analyserons alors la manière dont ces messages sont compris en situation d'échange. En nous basant sur le principe d'interprétation dialogique (Moeschler & Reboul, 1985), nous observerons dans des messages répondant aux messages de notre corpus, des manifestations de leur interprétation. Enfin, pour compléter cette analyse, nous procéderons à une expérience de psychologie cognitive permettant de déterminer la manière dont un groupe de sujets interprète des messages comportant des smileys.

Ce travail permet d'analyser de manière précise le rôle des smileys dans la communication médiatisée par les technologies de l'information et de la communication. Il s'agit de mettre en évidence la complexité de ces procédés, de leur relation avec le verbal et de leur intelligibilité. Les résultats de cette analyse permettront ainsi de revenir sur la question de l'oralité des DMO. En effet, en analysant le rôle des smileys dans les stratégies de production et dans les mécanismes d'interprétation des messages, on tentera de voir en quoi ce rôle est comparable à celui du non verbal et du paraverbal en situation d'interaction orale. Les résultats de cette comparaison seront alors autant d'arguments pour défendre, nuancer ou réfuter la thèse de l'oralité des écrits numériques.

## **Discours médiatisés par ordinateur et brouillage de la frontière entre écrit et oral**

L'analyse du rôle joué par les smileys dans les stratégies de production et dans les mécanismes d'interprétation des messages numériques nous amène à revenir sur la question de l'oralité des DMO et, plus précisément, sur le brouillage de la frontière entre écrit et oral dont témoigneraient ces discours (Volckaert-Legrier & Bernicot 2005). De nombreux travaux sur les DMO soulignent leur caractère hybride, qui oblige à repenser le continuum existant entre oral et écrit, au lieu d'opposer ces deux pôles (Mondada 1999). Cette opposition serait mise en cause par la CMO (particulièrement en mode synchrone, selon Yates & Orlikowski 1993) qui, en comportant à la fois des traits de l'oral et de l'écrit, constituerait un registre émergent : l'écrit interactif (*interactive written register*, cf. Ferrara, Brunner & Whittemore 1990). Crystal (2001) propose une analyse similaire : partant de ses travaux de 1995, il

<sup>2</sup> Ces forums ont été choisis pour leur diversité : forum de soutien social, d'entraide technique, de discussion politique ou d'échanges entre internautes partageant une même passion.



identifie sept oppositions pour décrire la distinction oral / écrit : limité par le temps vs par l'espace, spontané vs contraint, en face à face vs décontextualisé, faiblement vs fortement structuré, communication sociale vs factuelle, révisable en temps réel vs de manière différée, richesse prosodique vs graphique. Selon Crystal (2001), lorsqu'on l'évalue à partir de ces oppositions, la CMO est aussi proche, ou distante, de l'oral que de l'écrit.

Quelques recherches vont plus loin que l'affirmation du caractère hybride des DMO et tentent d'identifier clairement les traits qui les rapprochent de l'oral et ceux qui les rapprochent de l'écrit.

Par exemple, l'analyse syntaxique d'un large corpus de courriers électroniques montre que certaines catégories d'erreurs sont typiques d'une situation de communication orale (comme « *mon nouvelle adresse électronique* ») (Panckhurst & Bouguerra 2003, Panckhurst 2006). De même, la plus forte utilisation des pronoms de première et de deuxième que de troisième personne rapproche les DMO du discours oral (Yates 1996, Collot & Belmore 1996). Les procédés discursifs qui sont le plus souvent mis en avant pour illustrer la proximité entre la DMO et l'oral sont ceux qui sont supposés reproduire les fonctionnalités des marqueurs paraverbaux et non verbaux de l'oral (Marcoccia 2000b, Panckhurst 2006). Il s'agit des smileys, qui seront analysés dans cet article, mais aussi de l'utilisation des majuscules pour simuler l'emphase (Yates & Orlikowski 1993), de l'allongement ou de la répétition de caractères pour simuler des effets de prononciation (Panckhurst 2006), de la représentation de vocalisations, comme « *Hmmm* », par exemple (Yates & Orlikowski 1993).

Le rapprochement entre la CMO et l'oral est parfois fondé sur l'observation de la dimension conversationnelle des DMO ou de la manière dont les internautes engagés dans une discussion médiatisée par ordinateur simulent ou reconstruisent cette dimension. Ainsi, divers procédés servent à simuler des tours de parole, par exemple la reprise de segments du message auquel on répond (précédés de chevrons) pour le commenter, l'évaluer, le compléter. Cette forme de citation, parfois générée automatiquement par le dispositif de CMO, permet la mise en scène de la dimension interactionnelle des échanges (Mondada 1999, Marcoccia 2004c, Panckhurst 2006). Dans cette même perspective, de nombreux travaux soulignent le caractère informel des échanges en situation de CMO. Ces procédés discursifs sont sans doute liés au sentiment qu'ont les internautes de participer à des conversations, sentiment mis en évidence par les enquêtes effectuées par Yates & Orlikowski (1993).

Les points communs entre les DMO et l'oral/ la conversation ne doivent pas faire oublier que, sur de nombreux points, ces discours gardent des marques typiques de l'écrit. Ainsi, l'usage des noms est plus important que l'usage des verbes (Panckhurst 2006), les formes interrogatives classiques sont le plus souvent utilisées (Panckhurst 2006), la négation « *ne...pas* » est généralement respectée (Panckhurst 1999). De même, les DMO sont lexicalement denses, alors que l'oral est plutôt grammaticalement dense (Panckhurst 1999, Yates 1996) et le ratio *type / token* (le nombre de mots différents par rapport au nombre de mots utilisés) des DMO est plus proche de l'écrit que de l'oral (Yates 1996). Par ailleurs, le travail de composition et de structuration des messages numériques (titres, sous-titres, listes parfois composées d'items numérotés) les inscrit nettement dans le genre écrit (Yates & Orlikowski 1993).

Enfin, certains travaux tentent de mettre en évidence les traits qui seraient spécifiques aux DMO ou, en tous les cas, qui ne les rapprocheraient pas plus de l'oral que de l'écrit. Certains phénomènes entrent dans cette catégorie : l'usage prédominant du présent (Panckhurst & Bouguerra 2003), la fréquence plus importante de pronoms de première personne qu'à l'oral et qu'à l'écrit (Panckhurst 1999), l'importance de l'utilisation des verbes modaux (Panckhurst & Bouguerra 2003), les procédés de simplification d'écriture, comme les abréviations (Anis 2000, Liénard 2005), l'écriture phonétique (Anis 2000, Liénard 2005). On peut noter que l'utilisation de smileys, comme expression graphique des émotions, est présentée dans

certaines travaux comme un trait spécifique à la CMO, et non pas comme un procédé rapprochant la CMO de l'oral (Yates 1996, Liénard 2005).

Au bout du compte, le caractère hybride des DMO semble manifeste : on y observe à la fois des traits de l'oral, de l'écrit et des traits spécifiques. Une approche diachronique peut cependant nuancer cette affirmation. Ainsi, les travaux de Panckhurst, qui a analysé des corpus comparables de 1996 à 2005, montrent que les DMO sont en fait de plus en plus marqués par l'oralité (Panckhurst 2006).

Même si l'on admet ces résultats, on peut s'interroger sur leur originalité : l'hybridité est-elle définitoire de la DMO ou est-elle, en fait, un phénomène plus banal, observable dans d'autres types de communication écrite et orale ?

Gadet (1996) considère que, même s'il est nécessaire de les distinguer pour les descriptions linguistiques, oral et écrit sont des abstractions et des catégories difficiles à isoler, qui s'inscrivent dans un continuum. La frontière oral / écrit est en fait floue ; divers phénomènes le montrent. Tout d'abord, on observe de nombreuses formes d'oralité secondaire (Ong 1982), c'est-à-dire d'un oral qui se réalise sous une forme autre que celle de la proximité immédiate, et qui peut s'appuyer sur des textes écrits. De même, l'osmose écrit / oral est un phénomène fréquent dans la littérature actuelle. Beaucoup de croisements sont possibles : oral indépendant du contexte (journal télévisé), écrits de style parlé (le fameux style célinien), etc. La frontière oral / écrit est brouillée plus généralement par l'apparition d'un écrit conversationnel qui ne rend plus possible la caractérisation de l'écrit comme langue travaillée et soignée. Cette conversationnalisation des écrits suit la conversationnalisation de l'oral, c'est-à-dire l'extension du champ de la conversation, de la sphère privée à la sphère publique. La conversation devient un modèle pour les autres genres oraux et est même singée à l'écrit (dans l'écriture de presse ou dans les DMO, par exemple) (Gadet 2003). On ne peut plus désormais opposer oral (spontané, avec des scories) et écrit (travaillé, fini), ni écrit fait pour durer et oral volatile (Gadet 1996). L'oral et l'écrit forment un continuum et il est peut être plus fécond d'abandonner cette distinction et de la remplacer par une différence entre le canal de communication et la situation de communication selon qu'elle est d'interlocution ou de monolocation (Charaudeau 1992).

Une frontière, en principe évidente, devient floue et la thèse du « grand partage », initiée par Goody (1979), selon laquelle la différence matérielle entre écrit et oral suffit pour distinguer les types de discours, doit être remise en cause et remplacée par une approche plus contextuelle, qui considère que c'est l'activité menée à l'oral ou à l'écrit qui détermine le discours produit (Gadet 2003).

Si l'on admet ainsi que la frontière oral / écrit est, par nature, floue, alors le caractère hybride des DMO devient un fait assez banal, un simple exemple du brouillage de cette frontière.

Si cette hypothèse permet un retour critique salutaire sur les travaux qui caractérisent les DMO par leur hybridité, elle mérite cependant elle-même d'être nuancée. En effet, on ne peut sans doute pas jeter aux oubliettes l'opposition oral / écrit si facilement. Selon Kerbrat-Orecchioni (2005), par exemple, la différence de canal et de matériau sémiotique reste fondamentale ; elle implique une distinction nette entre oral et écrit. En ce sens, on ne peut pas dire qu'il existe des discours de nature intermédiaire. L'oral a des propriétés spécifiques, qu'on ne peut pas trouver dans l'écrit : l'existence d'un contact direct (même s'il n'est qu'acoustique), des énoncés fortement dépendants du contexte, et une concomitance entre la planification et l'émission du message (Kerbrat-Orecchioni 2005). Par ailleurs, l'oral est plurisémiotique (ou multimodal) : le matériau verbal et paraverbal joue un rôle important alors que, dans l'écrit, les énoncés construisent des jeux de repérages intratextuels. Par exemple, les énoncés oraux sont caractérisés par une dimension spécifique, l'intonation (et les facteurs prosodiques) qui n'a pas d'équivalent à l'écrit, pas même la ponctuation (Gadet

1996). De même, la mimogestualité joue un rôle essentiel dans les interactions orales et n'a évidemment aucun équivalent à l'écrit. Si l'on admet ce point de vue, selon lequel il existe bien des traits spécifiques à l'oralité et une frontière nette entre oral et écrit, alors seuls certains procédés discursifs utilisés dans les DMO semblent brouiller cette frontière : il s'agit des procédés visant à représenter les données paraverbales (comme l'intonation) et non verbales (comme les mimiques faciales) dans l'écriture. Ainsi, les smileys deviennent des objets d'étude privilégiés pour observer – et vérifier – que les DMO empruntent ou simulent certains phénomènes de l'oral, et même précisément ceux qui sont les plus spécifiques de l'oral.

## **Le rôle des smileys dans la communication médiatisée par ordinateur**

Le plus souvent, les smileys sont décrits comme des conventions utilisées pour compenser l'absence d'indices paralinguistiques, comme la mimogestualité ou l'intonation (Baron, 2000 : 242 ; Kruger, Epley, Parker & Ng, 2005). Ainsi, selon Marcoccia (2004a), les smileys sont des phénomènes qui s'inscrivent dans un processus de cadrage plus large : faire du face à face avec de l'écrit. Ce rapprochement est très courant dans la littérature sur la CMO et, comme on l'a vu, sert souvent d'argument pour souligner l'oralité des écrits électroniques. On peut aussi être tenté de traiter les smileys comme des signes de ponctuation expressive. Ainsi les études sur la télématique montrent que ses utilisateurs ont tendance à privilégier la ponctuation à valeur expressive par rapport à la ponctuation syntaxique (Anis, 1994).

De leur côté, Mourhlon-Dallies & Colin (1995 ; 1999) comparent les smileys au système des didascalies dans le texte théâtral, dans la mesure où ils permettent au lecteur de se représenter la discussion quand il lit le texte, de recréer la matérialité et la corporalité absentes.

L'analyse de corpus a permis de mettre en évidence quatre fonctions des smileys : fonction expressive, marqueur d'ironie et d'humour, fonction relationnelle et procédé de politesse

### **Les smileys expressifs**

Selon de nombreux auteurs (Wilson, 1993 ; Mourhlon-Dallies & Colin, 1995 ; Marcoccia, 2000a ; Rezabek & Cochenour, 1998 ; Frias, 2003), les smileys permettent de rendre plus accessibles les sentiments et les émotions de l'auteur du message, comme la joie, la tristesse ou la colère. La relation entre un smiley expressif et le contenu verbal du message peut être de trois types :

1) Le smiley souriant peut jouer ce rôle expressif lorsqu'il semble apporter une information sur l'état émotionnel de l'émetteur d'un message, qui n'est pas accessible par son contenu verbal.

#### *Exemple 1, tiré du forum fr.rec.sport.équitation*

Bonsoir à tous, avec une amie, on est très intéressées par les grandes balades de type petites rando de 4/5h00... Donc on commence à d'y mettre petit à petit avec nos jujus qui sont extras !!! On a commencé par partir souvent sur de petites balades d'une heure, puis 2h00 puis on a décidé un jour de partir 4h30 avec pique nique :-)

#### *Exemple 2, tiré du forum fr.rec.sport.équitation*

C'est bien comme rythme, plutard vous pourrez même aller plus vite. Vous pouvez marcher régulièrement pour vous décontracter et pour soulager le dos de vos jujus. Je tourne 6,5Km/h de moyenne sur plusieurs jours mais sur une journée je fais du 7,5 voir 8 suivant le terrain et les chevaux

Mais réguler la vitesse c'est encore bien trop compliqué pour nous ;-)) Pour l'instant ce sont les juju qui choisissent elles même la vitesse... ;-)

Ici, la description de la situation est enrichie par une modalisation appréciative (Le Querler, 1996). On peut aussi analyser ce smiley comme une description de l'émotion ressentie au moment de l'événement raconté : il s'agit alors d'un smiley d'émotion réévoquée (Cosnier, 1994 : 132).

2) Le smiley peut permettre d'explicitier la dimension émotionnelle d'un message lorsque son contenu verbal rend possibles plusieurs interprétations.

*Exemple 3, tiré du forum AudioFanzine*

Le trou est fait proprement, il fait 15cm de diamètre environ, plein axe avec un des HP. Le but était de placer un micro en oppo de phase pour des seances d'enregistrement, il y a de ca 5 ou 6 ans. depuis il est rebouché avec du contreplaqué mais c'est du provisoire qui dure :-)

« *Du provisoire qui dure* » peut être compris comme une appréciation positive ou négative. Le smiley triste oriente vers la seconde interprétation.

3) Le smiley vient renforcer la valeur expressive présente dans le contenu verbal.

*Exemple 4, tiré du forum Doctissimo*

quelqu'un aurait t il un traitement homeopatique contre les verrues? le plus efficace ( car beaucoup)..merci de vos reponses

Tu appliques un peu de teinture mère de thuya tous les soirs et les verrues disparaîtront. C'est tout ! J'ai un autre remède de ma grand-mère, tu découpes de la peau de citron en petits morceaux que tu mets à macérer dans du vinaigre. Tu appliques un morceau de peau de citron tous les soirs (sous un pansement) sur ta verrue et elle sèche. Il faut bien sûr de la patience mais ça marche, j'en suis la preuve vivante !! :-)

*Exemple 5, tiré du forum fr.rec.sport.équitation*

Charlotte\_qui\_se\_met\_aux\_loooooongues\_balades\_et\_qui\_adore ;-))

*Exemple 6, tiré du forum Doctissimo*

Ma dermato m'avais parlé d'un truc style laser , mais elle a refusé de me le faire car soit disant je suis pas un cas assez grave!!! C'est vrai qu'il y a pire mais on voit bien que les dermato ne sont pas doué en psychologie ) :-(

Houllla ça oui tu as raison, les dermato sont zéro en psycho, en somme ils se foutent bien de comment on peut se sentir avec un visage ravagé de cicatrice :-)

Ici, après interprétation, on peut considérer qu'il y a redondance entre la dimension expressive des smileys et divers marqueurs discursifs : « *ça marche* » / :-); « *qui adore* » / ;-); « *visage ravagé de cicatrices* » / :-).

La fonction expressive des smileys peut être rapprochée de celle qu'ont les données paraverbales et non verbales, et particulièrement la mimogestualité dans les interactions orales en face à face. De ce point de vue, on peut analyser les smileys expressifs comme des procédés validant la thèse de l'oralité des DMO ou, au moins, la thèse selon laquelle la volonté qu'ont les scripteurs de simuler l'oral est caractéristique de la CMO.

Pour nuancer cette thèse, on peut noter que Walther & D'Addario (2001) considèrent que la fonction expressive des smileys est en fait limitée. Demandant à des sujets d'évaluer des messages, ils observent que les smileys renforcent la valence émotionnelle déjà présente dans le verbal mais n'ont pas d'impact lorsque la valence du contenu verbal est contradictoire. Ainsi, le rapprochement entre les smileys et le non verbal semble moins évident, dans la

mesure où la hiérarchie entre verbal et paraverbal est différente de celle qui existe entre la partie textuelle d'un message numérique et le smiley qui l'accompagne.

### Les smileys d'ironie et d'humour

Les smileys peuvent permettre de désambiguïser le contenu des messages (Mourlhon-Dallies & Colin, 1995 ; Marcoccia, 2000a ; Crystal, 2001 : 38). Dans notre corpus, on ne trouve en fait qu'une seule fonction de désambiguïstation : montrer qu'un message est ironique ou humoristique. Wilson (1993) réduit d'ailleurs les smileys interprétatifs à cette unique fonction. Les indices de l'inversion sémantique propres aux énoncés ironiques n'étant pas toujours aisément repérables (Kerbrat-Orecchioni, 1980 : 77-78), les smileys joueraient alors le même rôle que le non verbal en face à face et seraient, une fois encore, des procédés illustrant l'hybridité oral / écrit des DMO.

Les smileys clin d'œil ou sourire peuvent apparaître pour renforcer la dimension ironique d'un message qui contient déjà des marques discursives d'ironie (hyperbole, antiphrase, discours mentionné, etc.), comme dans les exemples 7 et 8.

*Exemple 7, tiré du forum fr.misc.actualités*

Magnifique George Bush . Applaudissement Vive la démocratie . A bas la dictature , à bas le totalitarisme mondiale . (...) Quel Saint Homme de Georges Bush . :o) Quel désintéressement exemplaire . :o) Quel homme de foie .. Un model pour l'humanité toute entière :o)

*Exemple 8, tiré du forum fr.rec.tv.programmes*

Je vous laisse imaginer les montants SACEM mensuels d'un Cabrel, Goldman ou > des ayants droits Gainsbourg...

Mais non-euh, ils sont tous ruinés parce que ces sales d'jeunes y font rien qu'à télécharger leurs disques au lieu de les acheter honnêtement ;-)

Un smiley peut aussi être présent pour manifester la dimension ironique que le contenu verbal d'un message rend indécidable.

*Exemple 9, tiré du forum fr.rec.cinéma.discussion*

Depardieu qui tourne à tour de bras pour se payer une nouvelle moto et un tonneau de vin (pas compatible sauf quand on est le meilleur acteur français ;), et Zonka (onomatopée issue d'une bd d'Edika ?) pour se payer ses rails de coke. Eh oui, c'est bien triste la vie réelle des pourris.

Pour l'exemple 9, il est en fait difficile d'identifier clairement la fonction du smiley. En effet, on peut tout autant considérer ce smiley comme expressif que comme un marqueur d'ironie.

### Les smileys relationnels de proximité

Utiliser un smiley peut permettre à un locuteur d'indiquer qu'il entretient ou aimerait entretenir une relation de familiarité ou de connivence avec son destinataire (Marcoccia, 2000a). La dimension relationnelle de proximité des smileys est confirmée par les résultats d'une étude expérimentale menée par Derks, Bos & von Grumbkow (*in press*) : les gens utilisent plus de smileys dans un contexte d'échange socio-émotionnel que dans un contexte d'échange orienté vers une tâche.

Certains smileys peuvent ainsi être analysés comme des taxèmes de proximité (Kerbrat-Orecchioni, 1987) qui seront en corrélation avec d'autres indices discursifs (tutoiement, utilisation d'un registre familier), comme dans l'exemple 10, ou qui fonctionneront comme seuls taxèmes de proximité dans des messages dont le ton est neutre ou distant (vouvoiement, directifs), comme dans l'exemple 11.

*Exemple 10, tiré du forum AudioFanzine*

Avec un tel budget, tu peux te payer un petit bijou sur eBay US... Soldano, Matchless, VHT... T'as le choix ;-)

*Exemple 11, tiré du forum fr.rec.sport.équitation*

Pour l'attache, prenez des ficelles de botte de foin que vous attachez à un arbre, plus haut que le garrot du cheval, puis attachez la longe à la ficelle. En repartant, emmenez avec vous la ficelle, l'arbre vous en sera reconnaissant.

Pour le noeud lui-même, voir le livre G1... ;-)

Pour l'exemple 11, on peut faire aussi faire l'hypothèse que le smiley ne sert qu'à donner au message la même tonalité que le fil dans lequel il apparaît. En effet, ce fil est ouvert par un message comprenant de nombreux smileys.

Ainsi, les smileys de ce type participeraient au maintien de la relation, comme le font certains marqueurs non verbaux, comme les sourires par exemple.

**Les smileys de politesse**

Les smileys peuvent être vus comme des procédés de politesse (Wilson, 1993 ; Marcochia, 2000a) qui servent à atténuer le caractère menaçant ou hostile du contenu verbal d'un message (Thompson & Foulger, 1996), comme dans les exemples 12 et 13.

*Exemple 12, tiré du forum fr.rec.cinéma.discussion*

Ouah! c'est énorme. Dire qu'on pourrait faire un max de courts-métrages intelligents avec cette somme. Je connais pas le film mais ça promet rien de bon de commencer à en parler par son coût!!! Au fait Anne, corrige tes fautes : une ligne et 2 fautes, ça craint ;-)

*Exemple 13, tiré du forum fr.rec.tv.séries*

Mais tu as vu Seinfelds en quelle langue ? Parce qu'en VF effectivement c'est et ça passe totalement à côté. En VO par contre c'est du pur génie (c'est même étudié en fac de sociologie et de psychologie aux USA, ils utilisent des épisodes de Seinfeld).

Dans quelle fac ? Tu as lu ça dans télé poche ? :-) Je connais ce pays qui est certes fort extravagant, mais faut pas pousser quand même...

Les smileys de politesse peuvent aussi être utilisés dans des messages comportant déjà des procédés d'atténuation : désactualisation modale, modalisation des critiques, etc. Ils jouent un rôle similaire à l'intonation ou à la mimogestualité dans les interactions en face à face.

*Exemple 14, tiré du forum free.fr.fan.loft-story*

sont sur realtv-fr (undernet sur MIRC à télécharger sur mircx.com)

Tu pourrais mieux t'exprimer mon gars Alors sois précis ;-)

*Exemple 15, tiré du forum fr.rec.cinéma.discussion*

Je vois que certains ont bonne mémoire :) Non, je n'ai pas retourné ma veste, mais a moins de me contredire, je pense que tu ne m'as pas tout à fait compris :)

Cette typologie permet de rendre compte de la quasi-totalité des smileys observables. Toutefois, comme de nombreux smileys restent assez ambigus, Crystal (2001 : 36) propose une catégorisation plus simple : les smileys exprimant des attitudes positives et les smileys exprimant des attitudes négatives. Pour la dimension relationnelle, on peut aussi adopter un point de vue plus général et considérer que de nombreux smileys ont avant tout une fonction phatique et de maintien de contact (Walther & D'Addario, 2001). Utiliser un smiley est un moyen de réduire l'aspect désincarné de la communication médiatisée par ordinateur (Marcochia, 2000a). De la même manière, on peut considérer que les smileys ont avant tout une fonction sociale : ils relèvent d'un sociolecte et sont des indices de l'appartenance du locuteur au groupe des internautes et de la maîtrise des codes de ce groupe (Marcochia, 2000a ; Pierozak, 2003).

Dans tous les cas, lorsqu'on analyse les smileys en essayant d'identifier les stratégies de production auxquelles ils peuvent être associés, on peut aisément défendre la thèse selon laquelle les smileys permettent pour l'essentiel de représenter des données non verbales et paraverbales et, ainsi, de « faire du face à face avec de l'écrit » (Marcoccia 2004a). A cette étape de l'analyse, les smileys peuvent être considérés comme des moyens d'introduire dans les écrits numériques des fonctions et des mécanismes habituellement propres à l'oral. Cette analyse se vérifie-t-elle si l'on s'intéresse au rôle des smileys dans les mécanismes de réception des messages, au-delà de notre propre interprétation ?

## **Le rôle des smileys dans la réception des messages électroniques**

Analyser la manière dont les smileys sont interprétés permet d'enrichir leur étude et, dans une certaine mesure, de tester la pertinence de la typologie émergeant de l'analyse des messages et l'hypothèse de l'oralité des DMO. L'analyse de la réception empruntera à deux méthodologies : l'analyse par le principe d'interprétation dialogique et la méthodologie expérimentale.

### **L'interprétation dialogique des smileys**

La méthodologie utilisée dans cette partie renvoie au principe d'interprétation dialogique, énoncé par Moeschler & Reboul (1985), inspiré de Schegloff & Sacks (1973) : c'est par l'enchaînement qu'il produit au sein d'une paire adjacente que L2 indique à L1, et indirectement aux autres récepteurs éventuels de l'énoncé, le traitement interprétatif qu'il a infligé à la première partie de ladite paire. Il s'agit donc ici d'analyser le message dans son échange pour voir si les messages réactifs rendent manifeste l'interprétation que L2 fait du message de L1 et voir si cette interprétation correspond à notre hypothèse.

En fait, cette méthodologie rencontre de nombreuses limites lorsqu'on l'applique aux échanges dans les forums. Tout d'abord, les messages adressés dans un forum n'ont souvent pas de réponses (Marcoccia, 2004b : 121-122). Lorsque des réponses sont faites, elles ont parfois un fort caractère monologique (Marcoccia, 2004b : 122) et sont par exemple de simples digressions à partir du message initiatif (Herring, 1999).

Dans notre corpus, on observe ces limites. Ainsi, les messages 7, 12 et 14 n'obtiennent aucune réponse. On peut noter que l'absence de réponse au message 12 (*une ligne et 2 fautes, ça craint ;-)*) signale peut être que seul son caractère hostile a été perçu.

Divers messages obtiennent des réponses qui rendent difficile l'interprétation dialogique. Dans le message répondant à l'exemple 3 (*du provisoire qui dure :-()*), aucun phénomène ne permet de penser que la tristesse est perçue. De la même manière, le message répondant à l'exemple 4 (*j'en suis la preuve vivante !! :-)*) n'enchaîne pas sur sa dimension émotionnelle. La dimension ironique des exemples 8 et 9 n'est pas non plus manifestée dans les messages de réponse.

Par ailleurs, pour certains exemples, les smileys ne semblent pas bloquer l'interprétation à laquelle le contenu verbal invite le lecteur. Ainsi, l'exemple 11 est un message de réponse adressé par L2 à L1, qui combine des indices verbaux de distance et un smiley de proximité. Alors que L1 prend le plus souvent la peine de répondre à ses interlocuteurs, elle n'envoie aucune réponse au message de L2. On peut faire l'hypothèse que le smiley n'a pas atténué la distance du message. De manière plus évidente, le message 13, qui combine une critique directe et un smiley d'atténuation (*Tu as lu ça dans télé poche ? :-)*), reçoit une réponse qui enchaîne très clairement sur la mise en cause, en la réfutant : l'atténuation par le smiley semble ne pas être perçue.

Ces résultats obligent à nuancer l'hypothèse selon laquelle les smileys jouent un rôle comparable au non verbal. En effet, on observe une forme d'inefficacité des smileys à modifier l'interprétation qui serait faite uniquement à partir du contenu verbal, alors même que c'est le principe de fonctionnement avéré du non verbal dans les phases d'interprétation. De ce point de vue, les DMO illustrent plutôt une prédominance de l'écrit.

Notre analyse donne cependant quelques résultats qui permettent de rapprocher le rôle des smileys et celui du non verbal et du paraverbal dans les interactions orales. Ainsi, les messages 1, 2 et 5, qui contiennent beaucoup de smileys expressifs, reçoivent en réponse des messages comportant eux-mêmes de nombreux smileys : la dimension émotionnelle des messages de réponse semble manifester la bonne interprétation des smileys.

De la même manière, la réponse adressée par L2 à L1 (auteur du message 6, comportant un smiley de tristesse) permet à L2 de remercier L1 de manifester son empathie, ce qui montre que le smiley est bien compris.

Pour l'exemple 10, la relation de proximité que le smiley contribue à construire est bien validée par les internautes répondant à ce message. On observe en effet des mécanismes d'alignement avec utilisation en écho du tutoiement, de smileys souriants ou de termes familiers pour désigner son destinataire (*veinard*, etc.). Il est difficile cependant d'évaluer le rôle du smiley dans ce processus de construction de relation familière dans la mesure où les échanges dans ce forum semblent tous avoir cette dimension relationnelle.

Enfin, pour l'exemple 15, on peut noter que l'atténuation de la critique par un smiley semble bien validée par son destinataire qui répond en défendant l'auteur du message 15, pourtant critique à son égard.

Si l'on fait une synthèse de ces résultats, on observe que la réaction aux messages comprenant des smileys expressifs semble manifester que cette dimension est plus ou moins reconnue par les destinataires. En revanche, la réaction aux messages comprenant des smileys de politesse est contrastée. Il semble que les messages dont le caractère menaçant est atténué à la fois par des procédés verbaux et par des smileys paraissent plus polis que ceux pour lesquels seuls les smileys servent d'adoucisateurs.

Par ailleurs, dans notre corpus, les réactions aux messages comprenant des smileys relationnels sont contradictoires : cette dimension est validée ou non dans l'échange. Enfin, la dimension ironique que les smileys sont supposés ajouter aux messages n'est pas validée dans l'échange.

De manière générale, on ne peut pas, sur la base de ces résultats, défendre l'idée que les smileys jouent clairement un rôle comparable au non verbal et au paraverbal. Les mécanismes d'interprétation des messages présents dans notre corpus semblent le plus souvent reposer avant tout sur la part verbale du message. L'hybridité oral / écrit des DMO devient discutable lorsqu'on se focalise sur la question de l'interprétation et de l'intelligibilité des messages.

## **Expérimentation sur l'interprétation des smileys**

### *Méthodologie*

Les limites de l'analyse de corpus nous ont amenés à utiliser une approche expérimentale pour étudier le rôle des smileys dans l'interprétation des messages.

Il s'agit de s'assurer que les catégories repérées en production sont effectivement reconnues en réception. Cette approche est utilisée en psycholinguistique textuelle pour la validation de la typologie des textes (par exemple, Coirier, Gaonac'h & Passerault, 1996).



Nous avons en fait comparé la manière dont un groupe de sujets<sup>3</sup> interprète les quinze messages du corpus, en partant des fonctions des smileys déjà repérées. Pour huit messages, la fonction est assurée conjointement par le contenu verbal et le smiley. Pour les autres messages, la fonction est assurée uniquement par le smiley. Ces quinze messages ont été évalués soit dans leur version originale soit privés du smiley (trente messages évalués au total) par différents groupes de sujets (entre 26 et 35 sujets par message). Les différentes fonctions sont étudiées par le biais d'échelles en quatre points concernant les émotions exprimées par l'auteur (joie, tristesse, peur, dégoût, colère, surprise), le caractère agressif du message, sa dimension ironique, sa cohérence et la familiarité qu'il instaure avec le destinataire. Par ailleurs, la fréquence d'usage par les sujets des outils de communication en ligne et d'utilisation des smileys et d'acronymes a été évaluée.

Ce type de méthodologie est classique dans l'étude de la communication non verbale (Feyereisen & de Lannoy, 1985) : pour étudier l'importance du canal non verbal par rapport au verbal, on soustrait une des sources d'information pour évaluer dans quelle mesure son absence modifie la compréhension du message. On retrouve en fait l'exploitation méthodologique d'un principe bien connu en linguistique et sémiotique structurale : le principe de commutation, selon lequel à tout changement du plan de l'expression, du signifiant (qu'il soit d'ordre phonique ou graphique) correspond une modification au plan du contenu du signifié, et inversement (Courtès, 2005 : 56-58).

### Résultats

#### - Le rôle des smileys par rapport au contenu verbal

La présence de smileys modifie l'interprétation de l'émotion manifestée par le message. Le smiley triste a une fonction expressive quelle que soit la valeur expressive du contenu verbal (valence négative ou neutre) : il renforce le caractère triste ou diminue le caractère joyeux du message et de son auteur (cf. tableaux 1 et 2). Les smileys sourire et clin d'œil renforcent le caractère joyeux du message lorsque le contenu verbal est peu marqué émotionnellement. Les smileys semblent jouer ici un rôle comparable au non verbal et au paraverbal dans les interactions orales. En revanche, de manière surprenante, ces smileys atténuent le caractère joyeux d'un message, lorsqu'il est déjà présent dans le contenu verbal (cf. tableau 1).

Tableau 1 : pourcentage de réponses pour les modalités « joyeux » et « très joyeux » (messages 1 à 6. Question : ce message est-il joyeux/très joyeux) (Les différences statistiquement significatives sont indiquées en gras, à partir du test du  $\chi^2$ )<sup>4</sup>

Contenu verbal	Smiley testé	Message sans smiley	Message avec smiley
Positif	<i>Sourire</i>	91%	71%
	<i>Clin d'œil</i>	88%	63%
Négatif	<i>Triste</i>	0%	0%
Neutre	<i>Sourire</i>	69%	80%
	<i>Clin d'œil</i>	<b>15%</b>	<b>45%</b>
	<i>Triste</i>	<b>31%</b>	<b>6%</b>

3 Il s'agit d'un groupe de 128 étudiants d'une vingtaine d'année, inscrits en formation d'ingénieur à l'université de technologie de Troyes.

4 Il s'agit d'un test statistique, souvent utilisé dans les sciences expérimentales, permettant de comparer la répartition d'échantillons indépendants concernant une variable qualitative et la liaison entre deux variables qualitatives.

Tableau 2 : pourcentage des réponses pour les modalités « triste » et « très triste » (messages 1 à 6)

Contenu verbal	Smiley testé	Message sans smiley	Message avec smiley
Positif	<i>Sourire</i>	0%	0%
	<i>Clin d'œil</i>	0%	0%
Négatif	<i>Triste</i>	<b>34%</b>	<b>70%</b>
Neutre	<i>Sourire</i>	0%	0%
	<i>Clin d'œil</i>	3%	0%
	<i>Triste</i>	7%	6%

La possibilité qu'offrent les smileys d'indiquer le caractère ironique d'un message est discutable. Le smiley clin d'œil semble jouer un rôle de désambiguïsation dans le cas où le message ne contient pas déjà d'indice d'ironie. Par contre, la présence d'un smiley sourire aurait tendance à atténuer la dimension ironique d'un message lorsqu'elle est déjà présente dans le verbal et introduirait une autre dimension (la familiarité, par exemple). L'ironie est une modalité que les smileys n'arrivent pas vraiment à rendre intelligible, lorsqu'elle n'est pas compatible ou lorsqu'elle a un rapport problématique avec l'interprétation du texte seul. Sur ce point, les smileys ne peuvent pas être comparés au non verbal et au paraverbal.

Tableau 3 : pourcentage de réponses pour les modalités « ironique » et « très ironique » (messages 7 à 9)

Contenu verbal	Smiley testé	Message sans smiley	Message avec smiley
Marqueur d'ironie	<i>Clin d'œil</i>	79%	82%
Pas de marqueur d'ironie	<i>Clin d'œil</i>	73%	85%
Marqueur d'ironie	<i>Sourire</i>	97%	86%

Par ailleurs, les smileys sourire et clin d'œil renforcent la dimension relationnelle (au sens général) des messages (indices de proximité ou procédé de politesse) lorsque ces indices sont déjà présents dans le contenu verbal (tableaux 4 et 5). Le rôle des smileys est ici limité, l'interprétation des messages numériques privilégiant leur part textuelle. Une fois encore, ce résultat semble indiquer une plus grande proximité des DMO avec l'écrit qu'avec l'oral.

Tableau 4 : pourcentage de réponses pour les modalités « proche » et « très proche » (messages 10 et 11)

<i>Smiley testé : clin d'œil</i>	Message sans smiley	Message avec smiley
Marques de familiarité	68%	80%
Pas de marques de familiarité	28%	28%

Tableau 5 : pourcentage de réponses pour les modalités « agressif » et « très agressif » (messages 12 à 15)

Contenu verbal	Smiley testé	Message sans smiley	Message avec smiley
Atténuateur d'un message agressif	<i>Sourire</i>	31%	18%
Pas d'atténuateur	<i>Sourire</i>	51%	51%
Atténuateur d'un message agressif	<i>Clin d'œil</i>	<b>87%</b>	<b>44%</b>
Pas d'atténuateur	<i>Clin d'œil</i>	64%	51%

Cette étude montre également que l'intelligibilité et la cohérence des messages sont peu influencées par la présence de smileys, sauf pour cinq messages, qui sont jugés plus cohérents lorsqu'ils comportent des smileys (messages 3, 4, 8, 10 et 12).

#### - Fonctions principales et plurifonctionnalité

Le tableau 6 indique les dimensions pour lesquelles la présence d'un smiley affecte de façon significative les réponses des sujets. La fonction expressive semble dominante, particulièrement pour le smiley sourire. Néanmoins, un même smiley dans un message peut avoir plusieurs fonctions, par exemple le clin d'œil modifie à la fois la dimension émotionnelle, relationnelle et de politesse d'un message. Cependant, ces trois fonctions ne sont pas systématiquement en corrélation.

Tableau 6 : synthèse de l'effet des smileys dans les différents messages (effets les plus significatifs)

<i>Contenu verbal</i>	<i>Type de smiley</i>	<i>Dimension</i>	<i>Effet</i>
Expressif négatif (message 6)	<i>Triste</i>	Emotion	Renforce la tristesse
Expressif neutre (message 3)	<i>Triste</i>	Emotion	Atténue la joie
	<i>Triste</i>	Cohérence	Diminue la cohérence
	<i>Triste</i>	Familiarité	Diminue la proximité
Expressif neutre (message 2)	<i>Clin d'œil</i>	Emotion	Renforce la joie
Pas de marques de familiarité (message 11)	<i>Clin d'œil</i>	Emotion	Renforce la joie
Atténuateur d'un FTA (message 14)	<i>Clin d'œil</i>	Familiarité	Renforce la proximité
	<i>Clin d'œil</i>	Emotion	Atténue la colère Renforce la joie
	<i>Clin d'œil</i>	Politesse	Atténue l'agressivité
Marques d'ironie (message 7)	<i>Sourire</i>	Emotion	Renforce la peur
Atténuateur d'un FTA (message 15)	<i>Sourire</i>	Emotion	Atténue la colère Renforce la joie
Pas d'atténuateur d'un FTA (message 13)	<i>Sourire</i>	Emotion	Renforce la surprise Renforce la joie

#### - Interprétation des smileys et habitude du code

L'utilisation fréquente des smileys, chez les sujets, modifie-t-elle la manière de les interpréter ? Pour traiter cette question, deux groupes ont été constitués : un groupe de sujets qui déclarent n'utiliser jamais les smileys dans leurs messages personnels et un groupe d'utilisateurs déclarant les utiliser souvent ou très souvent. A partir de l'analyse de deux messages significatifs, on observe que l'effet de la présence d'un smiley est différent pour les deux groupes. Pour les non-utilisateurs, le smiley clin d'œil conduit à évaluer le message comme moins familier et moins cohérent alors que les utilisateurs réguliers l'associent à une plus grande cohérence. La présence d'un smiley sourire n'a pas d'effet sur l'interprétation des messages par les non-utilisateurs alors que ce smiley renforce la joie et la familiarité des messages pour les utilisateurs réguliers. On peut faire l'hypothèse que plus un internaute est expert dans l'utilisation des smileys, plus ces derniers jouent un rôle important pour l'interprétation des messages. Si l'on reformule cette hypothèse en y intégrant une dimension temporelle, on peut imaginer que plus un internaute est « ancien », plus les mécanismes d'interprétation des messages qu'il mobilise confèrent aux smileys un rôle analogue à celui du paraverbal et du non verbal. On peut rapprocher cette hypothèse des résultats des travaux de Pankhurst (2006) qui portent sur la production des DMO, qui seraient, avec le temps, de plus en plus marqués par l'oralité. On peut considérer que, de manière analogue, la manière de comprendre les DMO serait elle aussi de plus en plus proche des procédés d'interprétation de messages oraux.

## Conclusion : synthèse des résultats

L'analyse des messages de notre corpus permet donc de dégager quatre fonctions essentielles des smileys : fonction expressive, marqueur d'ironie et d'humour, fonction relationnelle et procédé de politesse. Pour chacune de ces fonctions, la relation entre les smileys et le contenu verbal peut être de trois types :

- le smiley apporte une information redondante par rapport au contenu verbal,
- le smiley oriente vers une interprétation du message lorsque le contenu verbal est ambigu,
- le smiley apporte une information absente du contenu verbal.

Pour certains messages, le rôle du smiley reste peu clair. On peut alors défendre l'hypothèse que des catégories plus larges seraient plus pertinentes : les smileys exprimant une attitude positive, les smileys exprimant une attitude négative ou les smileys phatiques. On peut aussi considérer que l'utilisation des smileys ne répond parfois qu'à une logique de manifestation d'appropriation du code. Pour vérifier cette hypothèse, il faudrait mener une étude longitudinale des productions discursives d'un même internaute utilisant un même dispositif. Par exemple, l'archivage des anciens forums de discussion Usenet par Google (les Google groups) pourrait permettre une telle recherche.

L'analyse des réactions aux messages du corpus permet d'observer que la fonction expressive des smileys est plus ou moins reconnue par les destinataires. En revanche, la réaction aux messages comprenant des smileys de politesse est contrastée. Les messages dont le caractère menaçant est atténué à la fois par des procédés verbaux et par des smileys paraissent plus polis que ceux pour lesquels seuls les smileys servent d'adoucisateurs.

Par ailleurs, les réactions aux messages comprenant des smileys relationnels sont contradictoires : cette dimension est validée ou non dans l'échange. Enfin, la dimension ironique que les smileys sont supposés ajouter aux messages n'est pas validée dans l'échange.

L'expérimentation que nous avons menée apporte des résultats qui complètent les observations précédentes. Ainsi, elle confirme le rôle expressif des smileys. Ce rôle est évident pour le smiley triste, ce que montrent déjà Walther & D'Addario (2001), plus complexe pour les smileys sourire et clin d'œil qui peuvent avoir un effet d'atténuation de l'émotion exprimée lorsque celle-ci est nettement manifestée par le contenu verbal. Ce dernier résultat est contradictoire avec les observations de Walther & d'Addario (2001) mais peut être mis en relation avec les hypothèses de Crystal (2001 : 37) selon lesquelles un smiley sourire peut renforcer la dimension agressive d'un message hostile.

Notre expérimentation ne permet pas de mettre en évidence une fonction ironique des smileys. Les fonctions relationnelles des smileys (marqueur de proximité et procédés de politesse) répondent au même principe : les smileys renforcent le contenu verbal.

En conclusion, on peut noter l'importance de la fonction expressive, plus évidente pour le smiley triste que pour les autres. Ce smiley est moins utilisé que le clin d'œil et le sourire, qui sont sans doute beaucoup plus désémantisés (ce que montre aussi Pierozak, 2003).

Notre étude permet de souligner la complexité des smileys, particulièrement le sourire et le clin d'œil qui sont à la fois plurifonctionnels et polysémiques. Deux questions méritent d'être approfondies. Une première concerne l'existence de conventions d'usage et d'interprétation des smileys. Nos résultats montrent qu'il existe une corrélation entre l'interprétation des smileys que font certains sujets et leurs usages de tels procédés dans leurs pratiques de communication sur internet. Il serait intéressant de voir dans quelle mesure l'interprétation des smileys par des sujets qui les utilisent beaucoup est déterminée par des conventions.

Pour conclure, notre travail permet de montrer les limites de la comparaison très fréquente entre smileys et communication non verbale. En fait, il est rare que les smileys déterminent l'interprétation d'un message lorsqu'elle est contradictoire avec le contenu verbal. Au contraire, les comportements non verbaux, notamment les mimiques, peuvent être plus

déterminants que le canal verbal pour l'interprétation des attitudes (Mehrabian & Ferris, 1967). De la même manière, à la différence des smileys, les comportements non verbaux n'atténuent pas la valeur d'un contenu verbal avec lequel ils sont redondants. Enfin, évaluer la portée d'un smiley reste problématique, ce qui n'est pas le cas pour les conduites non verbales. De plus, d'autres arguments peuvent être avancés pour mettre en doute la comparaison entre les smileys dans les DMO et les données non verbales et paraverbales dans le face à face. Comme le montrent Crystal (2001 : 34) et Walther & D'Addario (2001), les smileys sont produits volontairement, ce qui est rarement le cas du non verbal. Contrairement au non verbal, l'absence de smileys n'indique pas que le locuteur ne ressent aucune émotion. Inversement, la présence d'un smiley n'indique pas que l'émotion est véritablement ressentie. Enfin, lorsqu'un smiley est produit dans un message, cela n'indique pas que l'émotion n'est pas ressentie dans d'autres messages.

Ainsi, cette étude permet de traiter de manière plus nuancée la question de l'oralité des écrits numériques. Lorsque l'analyse se limite à l'élaboration d'hypothèses sur les stratégies de production des messages des internautes, elle peut, dans une certaine mesure, confirmer que les smileys permettent aux DMO d'avoir des modes de fonctionnement similaires à l'oral. En revanche, lorsqu'on s'intéresse, à l'interprétation des messages, que l'analyse soit faite en utilisant des méthodes linguistiques (principe d'interprétation dialogique) ou expérimentales (tests de réception), on observe que les DMO appartiennent fondamentalement à l'écrit et que les substituts graphiques aux données non verbales et paraverbales jouent un rôle assez faible dans la compréhension des messages. Aussi, si la CMO pose de nouveau la question des frontières entre oral et écrit, elle ne brouille pas ces frontières au point de les faire disparaître.

## Bibliographie

- ANIS J., 1994, « Pour une graphématique des usages : le cas de la ponctuation dans le dialogue télématique », *LINX*, 31, pp. 81-97.
- ANIS J., 2000, « L'écrit des conversations électroniques sur l'Internet », *Le Français aujourd'hui*, 129, pp. 59-69.
- BARON N. S., 2000, *Alphabet to email. How written English evolved and where it's heading*, London / New York, Routledge.
- CHARAUDEAU P., 1992, *Grammaire du sens et de l'expression*, Paris, Hachette.
- COIRIER P., GAONAC'H D., PASSERAULT J.-M., 1996, *Psycholinguistique textuelle : une approche cognitive de la compréhension et de la production des textes*, Paris, Armand Colin.
- COLLOT M., BELMORE, N., 1996, dans S. C. Herring (dir.), *Computer-Mediated Communication. Linguistic, Social and Cross-Cultural Perspectives*, Amsterdam / Philadelphia, John Benjamins, pp.13-28.
- COSNIER J., 1994, *Psychologie des émotions et des sentiments*, Paris, Retz.
- COURTES J., 2005, *La sémiotique du langage*, Paris, Armand Colin. (Première édition : 2003, Nathan).
- CRYSTAL D., 2001, *Language and the Internet*, Cambridge, CUP.
- DERKS D., BOS A. E. R., VON GRUMKOW J., 2007, « Emoticons and social interaction on the internet : the importance of social context », *Computers in Human Behavior*, 23, pp. 842-849.
- FAIRCLOUGH N., 1992, *Discourse and social change*, Cambridge, Polity Press.
- FERRARA K., BRUNNER H., WHITTEMORE G., 1990, « Interactive Written Discourse as an Emergent Register », *Written Communication*, 8, pp.8-34.
- FEYEREISEN P., DE LANNOY J.-D., 1985, *Psychologie du geste*, Liège, Mardaga.

- FRIAS A., 2003, « Esthétique ordinaire et chats : ordinateur, corporéité et expression codifiée des affects », *Techniques & culture*, 42, pp. 1-22.
- GADET F., 1996, « Une distinction bien fragile : oral / écrit », dans *TRANEL*, 25, pp.13-27.
- GADET F., 2003, « La question de la langue pour la sociolinguistique et pour l'analyse du discours », *Seminario de Estudos em Analise de Discurso : Michel Pêcheux a Analise de Discurso : uma relacao de nunca acabar*, Rio Grande do Sul, Brésil, [http://spider.ufrgs.br/discurso/evento/conf\\_03/gadet.pdf](http://spider.ufrgs.br/discurso/evento/conf_03/gadet.pdf) [consulté le 30 décembre 2006].
- GOODY J., 1979, *La raison graphique. La domestication de la pensée sauvage*, Paris, Editions de Minuit.
- HERRING S. C., 1999, « Interactional coherence in CMC », *Journal of Computer-Mediated Communication*, 4 (4), publication en ligne, 13 pages. Disponible à l'adresse: <http://jcmc.indiana.edu/vol4/issue4/herring.html> [consulté le 30 avril 2006].
- KERBRAT-ORECCHIONI C., 1980, *L'énonciation. De la subjectivité dans le langage*, Paris, Armand Colin.
- KERBRAT-ORECCHIONI C. 1987, « La mise en places », dans J. Cosnier, C. Kerbrat-Orecchioni (dirs.), *Décrire la conversation*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, pp. 319-352.
- KERBRAT-ORECCHIONI C., 2005, *Le discours en interaction*, Paris, A. Colin.
- KRUGER J., EPLEY N., PARKER J., NG, Z.-W., 2005, « Egocentrism Over E-Mail : Can We Communicate as Well as We Think ? », *Journal of Personality and Social Psychology*, 89 (6), pp. 925-936.
- LE QUERLER N., 1996, *Typologie des modalités*, Caen, Presses Universitaires de Caen.
- LIENARD F., 2005, La construction identitaire virtuelle en CMO et CMT, dans *TRANS. Internet-Zeitschrift für Kulturwissenschaften*, 16, [http://www.inst.at/trans/16Nr/11\\_1/lienard16.htm](http://www.inst.at/trans/16Nr/11_1/lienard16.htm) [consulté le 30 décembre 2006].
- MARCOCCIA M., 2000a, « Les smileys : une représentation iconique des émotions dans la communication médiatisée par ordinateur », dans C. Plantin, M. Doury, V. Traverso (dirs.), *Les émotions dans les interactions communicatives*, Lyon, ARCI, Presses Universitaires de Lyon, pp. 249-263.
- MARCOCCIA M., 2000b, « La représentation du non verbal dans la communication écrite médiatisée par ordinateur », *Communication & Organisation*, n° 18, pp. 265-274.
- MARCOCCIA M., 2004a, « La communication écrite médiatisée par ordinateur : faire du face à face avec de l'écrit », *Journée d'étude de l'ATALA « Le traitement automatique des nouvelles formes de communication écrite (e-mails, forums, chats, SMS, etc.) »*, 5 juin 2004, ENST Paris, publication en ligne, 9 pages, <http://www.up.univ-mrs.fr/~veronis/je-nfce/Marcoccia.pdf> [consulté le 30 avril 2006]
- MARCOCCIA M., 2004b, « On-line Polylogues : conversation structure and participation framework in Internet Newsgroups », *Journal Of Pragmatics*, 36 (1), pp. 115-145.
- MARCOCCIA M., 2004c, « La "citation automatique" dans les messageries électroniques », dans J.-M. Lopez-Muñoz, S. Marnette, & L. Rosier (dirs.), *Le Discours rapporté dans tous ses états (actes du colloque de Bruxelles, 8-11 novembre 2001)*, Paris, L'Harmattan, pp.467-478.
- MEHRABIAN A., FERRIS S., 1967, « Inference of attitudes from nonverbal communication in two channels », *Journal of Consulting Psychology*, 31 (3), pp. 248-267.
- MOESCHLER J., REBOUL A., 1985, « Ambiguïté et stratégies interprétatives dans L'Ecole des maris », dans *Cahiers de Linguistique Française*, 6, pp. 11-48.
- MONDADA L., 1999, « Formes de séquentialité dans les courriels et les forums de discussion. Une approche conversationnelle de l'interaction sur Internet ». *Apprentissage des Langues et Systèmes d'Information et de Communication, (ALSIC)*,

- 2 (1). Pp. 3-25, [http://alsic.u-strasbg.fr/Num3/mondada/alsic\\_n03-rec1.pdf](http://alsic.u-strasbg.fr/Num3/mondada/alsic_n03-rec1.pdf) [consulté le 30 avril 2006]
- MOURLHON-DALLIES F., COLIN J.-Y., 1995, « Les rituels énonciatifs des réseaux informatiques entre scientifiques », *Les Carnets du CEDISCOR*, 3, pp. 161-172.
- MOURLHON-DALLIES F., COLIN J.-Y., 1999, « Des didascalies sur l'internet ? », dans J. Anis (dir.), *Internet, communication et langue française*, Paris, Hermès Science, pp.13-29.
- ONG W., 1982, *Orality and Literacy. The Technologizing of the Word*, New York, Methuen & Co.
- PANCKHURST R., 1999, « Analyse linguistique assistée par ordinateur du courriel », dans J. Anis (dir.), *Internet, communication et langue française*, Paris, Hermès Science, pp. 55-70.
- PANCKHURST R., 2006, « Le discours électronique médié : bilan et perspectives », dans A. Piolat (dir.), *Lire, écrire, communiquer et apprendre avec Internet*, Marseille, Editions Solal, pp. 345-365.
- PANCKHURST R., BOUGUERRA T., 2003, « Communicational and methodological/linguistic strategies using electronic mail in a French University », *Proceedings of the 8<sup>th</sup> International Symposium on Social Communication*, Santiago de Cuba, pp. 548-554.
- PIEROZAK I., 2003, *Le Français tchaté. Une étude en trois dimensions – sociolinguistique, syntaxique et graphiques – d'usages IRC*, Thèse de doctorat en sciences du langage, Aix-Marseille I.
- REZABEK L. L., COCHENOUR J. J., 1998, « Visual cues in computer-mediated communication: Supplementing texts with emoticons », *Journal of Visual Literacy*, 18, pp. 201-215.
- SCHEGLOFF E., SACKS H., 1973, « Opening up closings », *Semiotica*, 8 (4), pp. 289-327.
- THOMPSON P.A., FOULGER D.A., 1996, « Effects of pictographs and quoting on flaming in electronic mail », *Computers in Human Behavior*, 12, pp. 225-243.
- VOLCKAERT-LEGRIER O., BERNICOT J., 2005, « Le courrier électronique au collège : comparaison avec l'oral par téléphone et l'écrit traditionnel par fax », 11e Journée d'Etude sur le Traitement Cognitif des Systèmes d'Information Complexes, Nice, <http://www.unice.fr/LPEQ/Jetcsic/DOCUMENTS/JETCSIC%20Volckaert-legrier.pdf> [consulté le 30 avril 2006].
- WALTHER, J. B., D'ADDARIO K. P., 2001, « The Impact of Emoticons on Message Interpretation in Computer-Mediated Communication », *Social Science Computer Review*, 19 (3), pp. 324-347.
- WILSON A., 1993, « A pragmatic device in electronic communication », *Journal of Pragmatics*, 19, pp. 389-398.
- YATES J. A., ORLIKOWSKI W.J., 1993, « Knee-Jerk Anti-LOOPism and Other E-mail Phenomena: Oral, Written, and Electronic Patterns in Computer-Mediated Communication », MIT Sloan Working Paper #3578-93, Sloan School, MIT, Cambridge, MA, <http://ccs.mit.edu/papers/CCSWP150.html> [consulté le 30 avril 2006].
- YATES S. J., 1996, « Oral and Written Linguistic Aspects of Computer Conferencing : A Corpus Based Study », dans S. C. Herring (dir.), *Computer-Mediated Communication. Linguistic, Social and Cross-Cultural Perspectives*, Amsterdam / Philadelphia, John Benjamins, pp. 29-46.

# DE L'ORAL A L'ELECTRONIQUE : LA VARIATION ORTHOGRAPHIQUE COMME RESSOURCE SOCIOSTYLISTIQUE ET PRAGMATIQUE DANS LE FRANÇAIS ELECTRONIQUE<sup>1</sup>

Rémi A. van Compernelle & Lawrence Williams

University of North Texas

## Introduction

### Point de départ

Le développement des formes de communication relayées par les technologies en réseau – surtout celles liées à l'internet (e.g., le clavardage<sup>2</sup>, le courriel, les forums de discussion, etc.) – a fait couler beaucoup d'encre dans le domaine des sciences du langage. Ces dernières années, l'interaction entre membres de communautés linguistiques sur l'internet a été l'objet d'étude par excellence (e.g., Herring, 1999; Pierozak, 2003). On a souvent tendance à associer certains comportements linguistiques observés sur l'internet à ceux que l'on peut observer dans la langue parlée, d'autres étant plus souvent associés à la langue écrite (Werry, 1996 ; Collot & Belmore, 1996 ; Anis, 1999 ; Dejong, 2002). Cependant, peu d'études se sont intéressées à une comparaison formelle – portant sur des données empiriques – entre la langue parlée (formelle ou familière) et l'électronique, surtout en ce qui concerne la variation linguistique<sup>3</sup>. Cette étude vise à explorer les (dis)continuités entre la variation linguistique dans la langue parlée familière et la variation orthographique dans trois types de discours électronique (désormais DE) : l'IRC<sup>4</sup>, les forums de discussion et le clavardage modéré. Dans la présente étude, nous nous bornerons à examiner six séquences *sujet-verbe* qui apparaissent fréquemment et varient de diverses manières : *il y a, il faut, tu es, tu as, c'est* et *j'ai*.

Dans un premier temps, nous présenterons la variation orthographique de ces six séquences afin d'illustrer les continuités et les discontinuités entre les trois types de DE concernés. La démonstration de la variation orthographique nous permettra aussi de proposer en quelque

---

1 Nous remercions Isabelle Pierozak et deux relecteurs anonymes de leurs critiques d'une première version de cet article.

2 *i.e.*, chat, tchat, t'chat, tchatche.

3 Cependant, van Compernelle (2006, 2007, à paraître) a démontré que l'emploi variable du *ne* de négation dans le clavardage synchrone ressemble à celui que l'on peut observer dans le français parlé informel (*i.e.*, la langue familière).

4 IRC désigne en anglais Internet Relay Chat « clavardage relayé sur Internet ».



sorte une méthode de comptage, de catégorisation et d'analyse des données recueillies sur l'internet.

Dans un second temps, nous comparerons les données des corpus de DE avec un échantillon d'un corpus de français parlé portant sur des entretiens sociolinguistiques menés auprès de cinq sujets de nationalité française. Deux phénomènes souvent observés dans la langue parlée seront explorés : (1) la suppression du clitique *il* dans les séquences *il y a* et *il faut* et (2) la chute du *ne* dans les séquences *tu es*, *tu as*, *c'est* et *j'ai*.

Les données suggèrent que la variation orthographique est en quelque sorte mimétique des formes observées dans la langue parlée. Cependant, la variation orthographique dans le DE – tout comme la variation grammaticale et phonologique dans la langue parlée – n'est pas libre, mais dépend de nombreux facteurs linguistiques, sociopragmatiques et stylistiques.

### **La tradition de la sociolinguistique variationniste**

Avant de continuer l'analyse des données, il convient de préciser ce que veut dire « la variation » et de définir les termes et les principes fondamentaux dont il est ici question. Pour ce faire, les paragraphes ci-dessous visent à résumer brièvement les principes de la variation linguistique établis par William Labov dans les années 60 et 70. De plus, nous proposons une manière d'appliquer ces principes à l'étude du DE.

Nous travaillons dans la présente étude à partir de l'hypothèse selon laquelle toute variation d'une langue donnée (et ses diverses formes, telles que l'écriture et le discours oral) serait le résultat des interactions sociales de la communauté linguistique où elle se produit. On a pu constater que l'âge du locuteur, son sexe et sa classe sociale jouent un rôle important (décisif) dans la variation linguistique. De plus, un certain nombre de facteurs linguistiques internes (e.g., la syntaxe, le type de phrase, etc.) ont été identifiés comme exerçant une influence importante sur la variation. Qui plus est le public visé détermine – du moins en partie – la variation, tout locuteur ayant à sa disposition plusieurs « styles de parole » qu'il juge appropriés ou non selon le contexte dans lequel il se trouve.

Labov (1976 : 47) soutenait déjà que « *des pressions sociales s'exercent constamment sur la langue, non pas de quelque point du lointain passé, mais sous la forme d'une force sociale immanente et présentement active* ». Ce point de vue – soutenu, critiqué et reformulé d'ailleurs par de nombreux chercheurs dans le domaine de sociolinguistique depuis une trentaine d'années (Lavandera, 1978 ; Sankoff, 1980 ; Bell, 1984 ; Wolfram, 1991 ; Eckert & Rickford, 2001 ; Coveney, 1996) – sert de point de départ pour toute étude de la variation linguistique.

L'étude de la variation linguistique nécessite un objet d'étude qui soit présent dans la communauté linguistique en question et qui possède au moins deux formes (*i.e.*, une forme « standard » et au moins une variante) qui varient en fonction d'un certain nombre de facteurs sociaux, linguistiques et/ou stylistiques. Labov (1976 : 53) définissait la variable comme suit :

*En premier lieu, il nous faut un élément qui soit fréquent, qui apparaisse si souvent au cours d'une conversation naturelle, non dirigée, qu'on puisse en établir le comportement à partir de contextes non structurés et d'entretiens de courte durée. Deuxièmement, il faut qu'il fasse partie de la structure : plus l'élément sera intégré à un système étendu d'unités fonctionnelles, plus l'intérêt linguistique intrinsèque de notre étude sera grand. Enfin, il convient que la distribution de ce trait soit hautement stratifiée : cela revient à dire que les enquêtes préliminaires devraient indiquer à son propos une distribution asymétrique parmi les classes d'âge les plus diverses, ou parmi d'autres catégories hiérarchisées de la société.*

Les six séquences que nous avons choisies pour la présente étude répondent parfaitement aux trois conditions de Labov, puisque (1) elles apparaissent fréquemment dans le discours électronique, (2) elles font partie de la structure du langage de l'internet, c'est-à-dire que les

variantes sont intégrées au sein du discours de la communauté linguistique et (3) elles sont distribuées asymétriquement parmi les divers interlocuteurs. Il est, nous semble-t-il, approprié de parler de variation linguistique.

Il convient de préciser une autre notion de la variation linguistique qui est ici pertinente : la variation sociostylistique. D'après Labov (1976 : 68), « *la plupart des locuteurs [...] ont à leur disposition divers styles de parole* ». Bell (1984) avançait l'hypothèse qu'un même locuteur possède plusieurs styles de parole (e.g., formel, familier, etc.) et modifiera sa manière de parler en fonction de sa perception de l'environnement communicatif afin que son discours soit approprié pour son (ses) interlocuteur(s). Il s'ensuit que certaines variables apparaissent ou non selon le contexte dans lequel le locuteur se trouve.

La plupart des études de la variation linguistique porte sur des corpus d'interviews sociolinguistiques (informelles) où l'enquêteur tente de susciter la variable dans le discours (familier) de son informateur. C'est là où se pose la question de l'effet de l'enquêteur sur l'enquêté. Labov (1976 : 145) lui-même reconnaissait cet enjeu.

*D'une façon ou d'une autre, il nous faut être témoins du discours quotidien auquel l'informateur reviendra dès qu'il aura fermé la porte derrière nous, du style qu'il emploie pour discuter avec sa femme, gronder ses enfants ou passer le temps avec ses amis. C'est là un problème d'une difficulté considérable. Nous gagnerons beaucoup à le résoudre, tant pour nos objectifs présents que pour la théorie générale des variations stylistiques.*

Depuis les années 70, bien des chercheurs ont su employer des méthodes d'enquête visant à minimiser l'effet de l'enquêteur sur son informateur. La séance de groupe semble résoudre ce problème parce que « *l'interaction des participants efface les effets de l'observation et nous donne une vue plus immédiate de la langue courante* » (Labov, 1976 : 173). Toujours est-il que l'observateur est présent (i.e., il enregistre le discours de ses informateurs à l'aide d'un magnétophone que voient les informateurs), ce qui a son importance. La simple présence de l'enquêteur, et le fait que ses informateurs sachent qui il est, peut, semble-t-il, influencer leur style de parole. Dans la présente étude, cet enjeu semble bien réduit étant donnée que notre observation a pu se faire clandestinement (voir van Compernelle, 2007:13-14, à paraître).

### **Employer les principes de l'étude de la variation linguistique à l'étude du DE**

Puisque le DE se déroule dans un espace permettant l'anonymat, notre observation du langage employé dans ce type de communication peut se faire sans que les informateurs en soient conscients<sup>5</sup>. Il s'ensuit que le langage que nous avons pu observer dans cet environnement communicatif est, à notre connaissance, représentatif du discours électronique quotidien.

Il existe, pourtant, des limites dans notre étude du DE. Quoique l'anonymat offert par ce type de communication nous permette d'observer clandestinement le discours des informateurs, il nous empêche de collecter des renseignements sociologiques. Nous ne pouvons donc pas explorer la variation selon l'âge du locuteur, son sexe ou sa classe sociale. C'est pourquoi nous avons décidé de comparer trois types de DE différents (l'IRC, le clavardage modéré et les forums de discussion), représentant, à notre avis, trois communautés (électroniques) linguistiques distinctes<sup>6</sup>.

5 Il est important de noter que, bien que la nature de cet environnement communicatif soit anonyme, les participants sont sans doute conscients du fait qu'un certain nombre de personnes puissent suivre la discussion ou en lire la transcription.

6 Une première analyse a révélé un certain nombre de différences langagières entre les trois types de DE étudiés ici. La discussion des résultats montrera en quoi chaque communauté est distincte.

D'après nos analyses préliminaires, il est devenu évident que le style observé dans l'un des trois types de DE n'est pas pareil à celui que l'on peut observer dans un autre. Le public visé (*i.e.*, les personnes à qui l'on s'adresse dans les trois types de DE) semble structurer – du moins en partie – la variation orthographique. Il convient donc de parler de variation sociostylistique. C'est à partir de cette hypothèse que nous travaillons actuellement. Notre étude vise donc à répondre à trois questions générales.

- (1) De quelle façon la variation orthographique se réalise-t-elle dans les trois types de DE étudiés ?
- (2) Quelles sont les (dis)continuités entre les trois types de DE et la langue parlée ?
- (3) Quelles sont les explications possibles des similarités et divergences entre la variation orthographique dans les trois types de DE et la variation dans la langue parlée ?

## Méthode

### La collecte des données

La présente étude se base sur trois corpus de DE en langue française, dont un corpus d'IRC, un corpus de clavardage modéré et un corpus de forums de discussion. Nous avons analysé les corpus de DE à l'aide du logiciel Concordance<sup>7</sup>, ce qui nous a permis de localiser chaque séquence – et ses variantes – dans les corpus. Nous avons rajouté un échantillon d'un corpus de français parlé familier dans le but de tirer des conclusions quant aux similarités et divergences entre les trois types de DE et la langue parlée.

L'IRC est une forme de communication qui « *permet une communication textuelle, en situation de temps réel, en sphère plus ou moins publique, la sphère publique étant par ailleurs plus ou moins ouverte* » (Pierozak, 2003 : 187). L'accès à l'IRC étant libre, toute personne ayant une connexion à l'internet peut, depuis son ordinateur, se connecter à un réseau IRC, celui-ci comprenant plusieurs serveurs et canaux de chat différents (pour de plus amples renseignements sur l'IRC, voir Pierozak, 2003 : 180-204). La communication est plus ou moins synchrone (chaque message apparaît dès que le destinataire l'envoie en appuyant sur la touche « entrée »), ce qui fait que la communication est d'ordinaire plutôt conversationnelle. Cependant, plusieurs connectés peuvent envoyer des messages en même temps, rendant parfois le fil de conversation quelque peu incohérent (Herring, 1999).

Nous avons choisi deux canaux IRC différents, divisés par tranche d'âge (*#18-25ans* et *#25-35ans*)<sup>8</sup>. La collecte des données s'est faite au cours de quatre jours (deux fois en semaine et deux fois en week-end). Au total, le corpus d'IRC constitue environ 16 heures de clavardage<sup>9</sup>. Il faut noter que nous n'avons à aucun moment participé à la discussion, ni fait savoir que nous observions.

Les forums de discussion permettent, eux aussi, une communication textuelle mais, à la différence de l'IRC, la communication dans les forums n'est pas synchrone. Sur les sites où il

7 Il s'agit d'un logiciel de traitement automatique de texte. Pour de plus amples renseignements, voir van Compernelle (2007 : 36-38).

8 Sur le serveur EpikNet ([www.epiknet.org](http://www.epiknet.org)).

9 Etant donné la largeur de notre corpus d'IRC (environ 80 000 mots), et le fait que nous l'avons construit au cours de quatre jours non consécutifs, nous n'avons pas pu établir une liste complète des participants connectés. Cependant, une vingtaine de participants étaient connectés lors de trois sessions au moins et ont produit près d'un tiers du corpus (*i.e.*, tours de paroles et mots).

y a des forums, on trouve souvent (sinon toujours) plusieurs discussions organisées par sujet ou thème.

Les données des forums de discussion proviennent de plusieurs forums à thèmes et à sujets variés : *Maison-facile.com* (bricolage, réparations, jardinage, etc.), *Forum-Auto.com* (mécanique, équipement, tuning, sécurité, etc.) et quatre sites avec des forums sur les sports (badminton, basket, foot, etc.). Dans ce corpus chaque domaine (maison, automobile, sport) est représenté par un tiers des données<sup>10</sup>.

Le clavardage modéré est une forme de DE synchrone mais, à la différence de l'IRC, une personne (appelée le « modérateur ») dirige la conversation<sup>11</sup>. Il s'agit souvent de conversations avec un invité (un homme ou une femme politique, une vedette de musique ou de film, etc.) à qui les participants posent des questions. Seules les questions auxquelles l'invité répondra apparaissent.

Les données des clavardages modérés ont été trouvées dans les archives des sites web de *Libération* (France), du *Monde* (France) et de *Cyberpresse.ca* (Canada), un tiers provenant de chaque site. Bien que cela représente, en principe, un mélange de variétés du français, notre analyse préliminaire n'a révélé aucune différence régionale – du moins en ce qui concerne la variation orthographique qui nous intéresse dans le présent article – entre les textes des clavardages modérés des sites français et du site québécois.

Notre échantillon de français parlé comprend cinq interviews (environ deux heures de français parlé) avec des personnes de nationalité française, âgées de 19 à 26 ans. Dans l'ensemble, le langage utilisé dans les interviews était plus ou moins de style informel. Quatre des cinq informateurs tutoyaient leur enquêteur, deux étant amis du chercheur.

### Catégorisation des formes orthographiques

Nous nous sommes inspirés de la catégorisation proposée par I. Pierozak concernant les « phénomènes remarquables » au plan graphique. Pierozak (2003 : 400-401) identifie quatre « pôles catégoriels », à partir d'enquêtes épilinguistiques où les témoins avaient à catégoriser des phénomènes. premièrement il y a les « fautes d'orthographe », qu'elle considère comme des phénomènes « non orthographiques ». Deuxièmement, elle prend en compte des « fautes de frappe » et la « suppression des accents » (très courant d'ailleurs dans l'IRC), les catégorisant comme « ergographiques ». Troisièmement, elle regroupe les « onomatopées » et les « smileys » (ou « binettes ») dans la catégorie des « para orthographiques ». Enfin, elle considère les phénomènes « péri orthographiques » (« l'écrit phonétique », « l'oral » et les « abréviations »).

Selon Pierozak (2003 : 410) « la catégorisation pourra se faire en direction respectivement du pôle non-orthographique ou du pôle péri-orthographique », ou, en d'autres termes, la variation orthographique se trouve sur un continuum allant des variations non intentionnelles (e.g., fautes d'orthographe, fautes de frappe) aux variations intentionnelles (e.g., formes oralisées et abrégées). Pierozak (2003 : 411) soutient que

*[d]ans la mesure où d'une part la stigmatisation ne peut être supposée délibérément provoquée [...] et où d'autre part, les "fautes d'orthographe" sont effectivement stigmatisées au sein de la communauté linguistique [...] alors ces "fautes" ne peuvent être supposées produites intentionnellement.*

Inversement, il nous semble qu'il est approprié de supposer que les formes orthographiques figurant dans la catégorie « péri orthographique » sont produites

10 Nous avons choisi ces domaines pour avoir une variété de sujets de discussion.

11 Il convient de noter que même dans l'IRC il y a des opérateurs qui sanctionnent les comportements hors netiquette (e.g., les vulgarités, les publicités, etc.). Cependant, leur rôle est, à notre avis, très différent de celui des modérateurs des discussions avec des invités, qui décident en effet quels messages apparaîtront.

intentionnellement. C'est à partir de ces suppositions que nous avons catégorisé les diverses formes orthographiques des six séquences dans la présente étude.

Les catégories « non orthographique » et « ergographique » de Pierozak peuvent, nous semble-t-il, faire partie d'une catégorie plus large, incluant des formes orthographiques « non fautées » (*i.e.*, la « bonne » orthographe). Nous avons décidé d'appeler cette catégorie « forme traditionnelle », supposant que les variations non orthographiques et ergographiques n'ont pas été produites intentionnellement. Figurent dans cette catégorie les graphies standards (e.g., *c'est, il y a, il faut*, etc.) ainsi que les fautes d'orthographe, de ponctuation et de frappe (e.g., *tu est, jai, ily a*, etc.)<sup>12</sup>. Nous avons gardé la catégorie « péri-orthographique » de Pierozak, la renommant « forme non traditionnelle », ce qui suppose plus ou moins l'intention de la part du destinataire de modifier son orthographe (*i.e.*, son style de parole). Cette catégorie englobe donc les formes abrégées et les syllabogrammes (e.g., *ta, il fo, c, g*, etc.) ainsi que les formes dites « oralisées » (e.g., *y a, faut, t'es*, etc.).

La catégorisation que nous avons employée dans la présente étude reste sans doute problématique. Comme nous le verrons par la suite, certaines formes orthographiques semblent échapper à une telle catégorisation binaire, occupant une sorte de position intermédiaire entre traditionnelle et non traditionnelle. Nous avons néanmoins décidé de procéder à notre analyse ainsi, d'autres méthodes de catégorisation ne nous semblant pas moins problématiques que la nôtre. La catégorisation des variantes orthographiques demeure sans doute un sujet à reprendre dans de futures études.

## Variation orthographique dans le DE

### Résultats

Considérons d'abord la variation de la séquence *il y a* dans les trois types de DE.

Forme	IRC	Forums	Clavardage modéré
<i>il y a</i>	25 (13.74%)	103 (81.75%)	176 (99.44%)
<b>Formes Traditionnelles</b>	<b>25 (13.74%)</b>	<b>103 (81.75%)</b>	<b>176 (99.44%)</b>
<i>y a</i>	58 (31.87%)	3 (2.38%)	–
<i>Ya</i>	50 (27.47%)	19 (15.08%)	–
<i>y'a</i>	49 (26.92%)	1 (0.79%)	1 (0.56%)
<b>Formes non traditionnelles</b>	<b>157 (86.26%)</b>	<b>23 (18.25%)</b>	<b>1 (0.56%)</b>
<b>Total</b>	<b>182 (100%)</b>	<b>126 (100%)</b>	<b>177 (100%)</b>

On remarquera que la fréquence des formes traditionnelles varie considérablement dans les trois types de DE. D'une part, très peu de formes traditionnelles sont utilisées dans l'IRC ; ce sont les formes dites « oralisées » (Pierozak, 2003) qui semblent être préférées. D'autre part, il n'y a pratiquement pas de variation dans le clavardage modéré ; on n'y compte qu'un seul exemple d'une forme non traditionnelle. Quant aux forums, il est clair que les formes traditionnelles apparaissent souvent, quoique quelques variantes aient été utilisées.

12 Puisque aucune des six séquences n'a d'accent, nous n'avons pas d'exemples de suppression des accents dans la présente étude. Nous signalons pourtant que nous aurions inclus de tels exemples (e.g., *c'était*) dans la catégorie « forme traditionnelle ».

La variation orthographique de *il faut* paraît plus complexe, d'une part parce que le clitique *il* peut être supprimé ou gardé et, d'autre part, l'orthographe du second élément *faut* peut varier en même temps. Nous avons décidé pour l'instant de classer les exemples de la suppression de *il* (forme oralisée) sous la catégorie *forme non traditionnelle*, même si l'orthographe du second élément reste traditionnelle (i.e., *faut*). En outre, nous avons catégorisé les exemples tels *il fau* comme *forme traditionnelle* puisque le manque de la lettre *t* ne constitue pas, à notre avis, une variation intentionnelle de la part du destinataire, mais plutôt une faute de frappe. Le tableau 2 montre la variation de *il faut*<sup>13</sup> :

Forme	IRC	Forums	Clavardage modéré
<i>il faut(t)</i>	10 (10.75%)	85 (88.54%)	97 (100%)
<b>Formes traditionnelles</b>	<b>10 (10.75%)</b>	<b>85 (88.54%)</b>	<b>97 (100%)</b>
<i>Faut</i>	52 (55.91%)	9 (9.38%)	–
<i>Fau</i>	9 (9.68%)	–	–
<i>Fo</i>	22 (23.66%)	–	–
<i>il fo</i>	–	2 (2.08%)	–
<b>Formes non traditionnelles</b>	<b>83 (89.25%)</b>	<b>11 (11.46%)</b>	<b>0 (0.00%)</b>
<b>Total</b>	<b>93 (100%)</b>	<b>96 (100%)</b>	<b>97 (100%)</b>

Le tableau 2 montre clairement que les formes non traditionnelles sont préférées dans l'IRC, alors qu'il n'y en a aucune dans le clavardage modéré (les forums occupant une position intermédiaire entre les deux). En examinant la variation dans l'IRC, on remarquera que, à l'intérieur de la catégorie *formes non traditionnelles*, la forme *faut* apparaît le plus souvent. La forme *fau*, étant probablement une faute de frappe et non une variation intentionnelle, n'apparaît que 9 fois et pourrait être comptée avec la forme *faut*. Il est clair que la suppression du clitique *il* est courant dans l'IRC, alors que l'orthographe traditionnelle du second élément semble être préférée.

Passons maintenant à la variation orthographique de *tu es*. Outre la forme traditionnelle (*tu es*) deux variantes peuvent apparaître : une forme oralisée (e.g., *t'es*) et le syllabogramme *t* (forme oralisée, elle aussi). Le tableau 3 donne la fréquence à laquelle chaque forme apparaît dans nos corpus.

Forme	IRC	Forums	Clavardage modéré
<i>tu es</i>	38 (20.00%)	9 (64.29%)	10 (100%)
<i>tu est</i>	8 (4.21%)	4 (28.57%)	–
<b>Formes traditionnelles</b>	<b>46 (24.21%)</b>	<b>13 (92.86%)</b>	<b>10 (100%)</b>
<i>T</i>	69 (36.32%)	1 (7.14%)	–
<i>t'es</i>	67 (35.26%)	–	–
<i>t es(t)</i>	8 (4.21%)	–	–
<b>Formes non traditionnelles</b>	<b>144 (75.79%)</b>	<b>1 (7.14%)</b>	<b>0 (0.00%)</b>
<b>Total</b>	<b>190 (100%)</b>	<b>14 (100%)</b>	<b>10 (100%)</b>

<sup>13</sup> La variante *i faut* (i.e., suppression de l) est aussi possible, mais nous n'en avons pas trouvé d'exemples.

Nous voyons encore une fois que les formes non traditionnelles sont préférées dans l'IRC, tandis qu'elles ne sont jamais utilisées dans le clavardage modéré. Dans les forums, nous ne comptons qu'un seul exemple du syllabogramme *t*, et aucun exemple de *t'es*.

Pour les formes non traditionnelles dans l'IRC, nous voyons que le syllabogramme *t* et les formes oralisées *t'es*, *t es* apparaissent environ à la même fréquence. Il est important de noter que toutes les formes non traditionnelles de *tu es* font en effet partie de l'écrit phonétique des formes courantes dans la langue parlée (i.e., *t* et *t'es* sont deux représentations graphiques différentes du même son /te/).

Nous avons aussi trouvé diverses formes de la séquence *tu as*, comme le montre le tableau 4.

Forme	IRC	Forums	Clavardage Modéré
<i>tu a(s)</i>	38 (23.31%)	32 (91.43%)	14 (93.33%)
<b>Formes traditionnelles</b>	<b>38 (23.31%)</b>	<b>32 (91.43%)</b>	<b>14 (93.33%)</b>
<i>t'a(s)</i>	83 (50.92%)	2 (5.71%)	1 (6.67%)
<i>ta(s)</i>	28 (17.18%)	1 (2.86%)	–
<i>t a(s)</i>	14 (8.59%)	–	–
<b>Formes non traditionnelles</b>	<b>125 (76.69%)</b>	<b>3 (8.57%)</b>	<b>1 (6.67%)</b>
<b>Total</b>	<b>163 (100%)</b>	<b>35 (100%)</b>	<b>15 (100%)</b>

Comme nous nous y attendrions, les formes non traditionnelles apparaissent à une haute fréquence dans l'IRC, alors qu'il y en a moins dans les forums et nous ne comptons qu'un seul exemple de *t'as* dans le clavardage modéré.

Il convient de noter qu'il y a peu d'exemples de la séquence *tu as* dans les forums et le clavardage modéré (35 et 15 exemples respectivement), tandis que dans l'IRC on en compte 163. Le tableau 3, rappelons-le, a montré le même phénomène pour *tu es* (190, 14 et 10 exemples dans l'IRC, les forums et le clavardage modéré respectivement). Il est clair que le *tu* est beaucoup plus utilisé dans l'IRC que dans les deux autres types de DE. Ceci peut suggérer que l'IRC constitue un environnement communicatif plus informel que les forums et le clavardage modéré<sup>14</sup>.

La séquence *c'est*, elle, peut varier de diverses manières, y compris le syllabogramme *c* ainsi que des graphies telles que *ce*, *ces* et *ses* (tableau 5).

Forme	IRC	Forums	Clavardage modéré
<i>c'est</i> <sup>15</sup>	447 (44.08%)	433 (92.92%)	421 (100%)
<b>Formes traditionnelles</b>	<b>447 (44.08%)</b>	<b>433 (92.92%)</b>	<b>421 (100%)</b>
<i>C</i>	529 (52.17%)	33 (7.08%)	–
<i>Ce</i>	32 (3.16%)	–	–
<i>Ces</i>	5 (0.49%)	–	–
<i>Ses</i>	1 (0.10%)	–	–
<b>Formes non traditionnelles</b>	<b>567 (55.92%)</b>	<b>33 (7.08%)</b>	<b>0 (0.00%)</b>
<b>Total</b>	<b>1,014 (100%)</b>	<b>466 (100%)</b>	<b>421 (100%)</b>

14 Williams & van Compernelle (2007) ont étudié le tutoiement et le vouvoiement dans l'IRC et ont trouvé que le *tu* était préféré au *vous* singulier dans cet environnement communicatif, le *vous* singulier étant souvent perçu comme inapproprié.

15 Nous avons également inclus les fautes d'orthographe, de frappe ou de ponctuation (e.g., *c'set*, *c'es*, *cest*, etc.).

Dans le clavardage modéré, aucune variation n'existe ; c'est la forme traditionnelle qui est employée catégoriquement. Par contre, plus de la moitié des exemples de *c'est* dans l'IRC est représentée par le syllabogramme *c*. Quant aux forums, le syllabogramme *c* apparaît 33 fois (7.08%). Encore une fois, on voit que les forums occupent une position intermédiaire entre l'IRC et le clavardage modéré. Nous remarquons aussi que les formes traditionnelles apparaissent dans l'IRC à une fréquence relativement haute (44.08%) par rapport aux autres séquences déjà examinées (voir les tableaux 1, 2, 3 et 4).

La variation de la séquence *j'ai* se limite à deux formes, soit la forme traditionnelle (*j'ai*), soit le syllabogramme *g*<sup>16</sup>. Le tableau 6 donne la fréquence à laquelle chaque forme apparaît dans nos corpus.

Forme	IRC	Forums	Clavardage modéré
<i>j'ai</i> <sup>17</sup>	235 (77.30%)	299 (96.46%)	177 (100%)
<b>Formes traditionnelles</b>	<b>235 (77.30%)</b>	<b>299 (96.46%)</b>	<b>177 (100%)</b>
<i>G</i>	69 (22.70%)	11 (3.54%)	–
<b>Formes non traditionnelles</b>	<b>69 (22.70%)</b>	<b>11 (3.54%)</b>	<b>0 (0.00%)</b>
<b>Total</b>	<b>304 (100%)</b>	<b>310 (100%)</b>	<b>177 (100%)</b>

Le tableau 6 montre clairement que la syllabogramme *g* est utilisée le plus souvent dans l'IRC, n'apparaissant que quelque fois dans les forums et jamais dans le clavardage modéré. Cependant, il est bien curieux que *g* ne soit employé que 69 fois (22.70%) dans l'IRC, un environnement dans lequel l'on s'attendrait à voir beaucoup plus de formes non traditionnelles. Il est possible que ce soit dû au fait qu'il n'existe que deux variantes, dont une est la « bonne orthographe ».

### Résumé et discussion de la variation orthographique dans le DE

Comme nous avons déjà vu dans les tableaux précédents, la variation orthographique ne se réalise pas de la même façon dans les trois types de DE étudiés ici. Il apparaît que les formes non traditionnelles sont favorisées dans l'IRC, alors que l'on n'en trouve que de rares exemples dans le clavardage modéré. Quant aux forums, on peut y trouver des formes non traditionnelles, quoique beaucoup moins souvent que dans l'IRC. Le tableau 7 fournit les fréquences des formes traditionnelles et non traditionnelles de toutes les séquences dans les trois corpus de DE.

Séquence	IRC		Forums		Clavardage modéré	
	Formes trad.	Formes non trad.	Formes trad.	Formes non trad.	Formes trad.	Formes non trad.
<i>il y a</i>	25 (13.74%)	157 (86.26%)	103 (81.25%)	23 (18.25%)	176 (99.44%)	1 (0.56%)
<i>il faut</i>	10 (10.75%)	83 (89.25%)	85 (88.54%)	11 (11.46%)	97 (100%)	0 (0.00%)
<i>tu es</i>	46 (24.21%)	144 (75.79%)	13 (92.86%)	1 (7.14%)	10 (100%)	0 (0.00%)
<i>tu as</i>	38 (23.31%)	125 (76.69%)	32 (91.43%)	3 (8.57%)	14 (93.33%)	1 (6.67%)
<i>c'est</i>	447 (44.08%)	567 (55.92%)	433 (92.92%)	33 (7.08%)	421 (100%)	0 (0.00%)
<i>j'ai</i>	235 (77.31%)	69 (22.70%)	299 (96.46%)	11 (3.54%)	177 (100%)	0 (0.00%)
<b>Total</b>	<b>801 (41.16%)</b>	<b>1,145 (58.84%)</b>	<b>965 (92.17%)</b>	<b>82 (7.88%)</b>	<b>895 (99.78%)</b>	<b>2 (0.22%)</b>

16 Quoique l'on puisse envisager les formes *jé* et *gé*, nous n'en avons trouvé aucun exemple dans nos corpus.

17 Nous avons aussi inclus les fautes d'orthographe, de frappe ou de ponctuation (e.g., *j'ais*, *j'a i*, *jai*, etc.).



Le tableau 7 montre clairement que la variation orthographique se trouve sur une sorte de continuum à deux pôles opposés, dont l'un est l'IRC, où l'on trouve de nombreuses variations orthographiques, et l'autre est le clavardage modéré, où les formes traditionnelles sont employées presque exclusivement. Les forums de discussion, quant à eux, tendent à s'approcher du clavardage modéré, quoiqu'on puisse y trouver des exemples de formes non traditionnelles. La différence entre les trois types de DE est claire, mais comment peut-on l'expliquer ? Quels facteurs sociaux, technologiques ou autres peuvent être en jeu ?

Il nous semble que l'importance de la rapidité des échanges (c'est-à-dire la rapidité avec laquelle l'on envoie des messages) n'est pas la même dans les trois types de DE. Dans l'IRC, la rapidité de communication apparaît primordiale parce que la communication se déroule en temps réel et que, de plus, plusieurs internautes peuvent envoyer des messages en même temps. Nous pouvons supposer qu'en employant des formes abrégées et des syllabogrammes l'internaute gagne du temps et facilite une communication rapide sans que le message soit incompréhensible.

La communication dans les forums n'est pas, pour reprendre la terminologie de Pierozak, en « situation synchrone ». De fait, il se peut qu'un destinataire prenne le temps de composer son message, évitant les formes (intentionnellement) non traditionnelles.

Il convient de signaler un autre facteur : le mouvement contre le langage SMS sur l'internet. Il s'agit en effet d'un « Comité de lutte contre le langage SMS et les fautes volontaires sur Internet » (anciennement le mouvement « Stop SMS ») qui, comme le suggère le nom, souhaite « *ne pas avoir à subir le langage SMS sur Internet* » (Comité, 2006)<sup>18</sup>. Le Comité propose même « *une série d'images qui peuvent être utilisées librement, que vous [ceux qui participent dans des forums de discussion] pouvez placer dans votre signature sur les forums par exemple* » (Comité, 2006) sous la rubrique « galerie » de leur site web. Il se peut que certains participants des forums mettent de telles images dans leurs messages ou, du moins, que les « fautes » volontaires (*i.e.*, les formes non traditionnelles) soient ressenties comme inappropriées dans les forums. Il n'est pas étonnant alors que l'on voie moins de variation orthographique dans les forums de discussion que dans l'IRC.

Le manque de variation dans le clavardage modéré peut sembler quelque peu curieux, étant donné que la communication est plus ou moins en situation synchrone comme l'IRC (nous n'avons observé que deux formes non traditionnelles [1 exemple de *y a* et 1 exemple de *t'as*]). Ceci s'explique probablement par le fait que les participants posent des questions à un invité – environnement qui ressemble beaucoup plus à une interview que l'on pourrait voir à la télévision qu'à une conversation informelle entre amis – qui sont relayées par un modérateur. On pourrait donc supposer que cet environnement communicatif, quoiqu'en situation synchrone, exige un style de parole plus formel que l'IRC. On ne s'attend donc pas à voir employées des formes ressenties comme informelles, telles que les syllabogrammes et l'écrit phonétique.

Pour en finir avec la comparaison des formes orthographiques dans le DE, il convient de souligner l'effet du contexte communicationnel – le côté sociostylistique ainsi que technologique – sur la variation orthographique. D'une part, il apparaît que la variation s'opère en fonction du public visé, si l'on accepte, bien sûr, la supposition que les formes non traditionnelles sont stigmatisées dans les forums de discussion et dans le clavardage modéré mais font partie du langage de l'IRC. Cela revient à dire que le style de parole du destinataire est régi – du moins en partie – par les normes ou exigences de la communauté linguistique dont il fait lui-même partie. D'autre part, la synchronicité de communication (*i.e.*, situation synchrone ou asynchrone) pourrait influencer la variation. Dans l'IRC, la rapidité de communication semble primordiale. De fait, on a tendance à utiliser des formes abrégées et

---

18 Pour de plus amples renseignements sur le Comité de lutte contre le langage SMS et les fautes volontaires sur Internet, se rendre sur l'adresse URL suivante : <http://sms.informatiquefrance.com/index.htm>

des syllabogrammes afin de gagner du temps. La situation asynchrone des forums de discussion fait, en revanche, que l'on n'a pas la même pression concernant l'envoi rapide des messages, ce qui aboutit à un système orthographique plus ou moins traditionnel. La question de la synchronicité de la communication paraît donc importante. Cependant, nous avons montré que très peu de formes non traditionnelles – perçues comme inappropriées – apparaissent dans le clavardage modéré, quoique ce soit une forme de DE synchrone. En fin de compte, nous pensons que le public visé semble structurer la variation orthographique (*i.e.*, le style de parole) de manière beaucoup plus convaincante que la synchronicité de communication et la présence ou non de modérateurs explicitement désignés en tant que tels.

## De l'oral à l'électronique

Dans la section précédente, nous avons montré que la variation orthographique dépend en grande partie du contexte communicationnel et, en l'occurrence, du public visé. Nous avons également souligné le fait qu'un certain nombre de formes non traditionnelles sont en effet des formes oralisées, y compris certaines syllabogrammes (e.g., *t'es*, *t*). La section qui suit vise à explorer à quel point les formes orthographiques non traditionnelles sont mimétiques des formes souvent observées dans le français parlé informel et par extension à quel point le langage que nous avons observé dans nos trois corpus de DE ressemble à la langue parlée. Dans cette perspective, nous comparons les résultats déjà reportés dans la section précédente avec un échantillon d'un corpus de français parlé familier.

### Formes oralisées de « il y a » et « il faut »

Considérons d'abord la suppression du clitique *il* dans les séquences *il y a* et *il faut*. Le tableau 7, rappelons-le, a montré que les formes non traditionnelles (formes oralisées, e.g., *y a*, *faut*) étaient fort préférées dans l'IRC, mais apparaissaient beaucoup moins souvent dans les forums de discussion et le clavardage modéré. Dans le français parlé informel, le clitique disparaît assez souvent, soit entièrement (e.g., /ya/ et /fo/), soit partiellement (e.g., /ija/ et /ifo/). Le tableau 8 compare les données de notre corpus de français parlé aux données de nos corpus de DE<sup>19</sup>.

Forme	Français parlé	IRC	Forums	Clav. Mod.
/ilja/	1 (0.62%)	25 (13.74%)	103 (81.25%)	176 (99.44%)
/ija/	41 (25.15%)	–	–	–
/ja/	121 (74.23%)	157 (86.26%)	23 (18.75%)	1 (0.56%)
<b>Total <i>il y a</i></b>	<b>163 (100%)</b>	<b>182 (100%)</b>	<b>126 (100%)</b>	<b>177 (100%)</b>
/ilfo/	0 (0.00%)	10 (10.75%)	85 (88.54%)	97 (100%)
/ifo/	7 (36.84%)	–	–	–
/fo/	12 (63.16%)	83 (89.25%)	11 (11.46%)	0 (0.00%)
<b>Total <i>il faut</i></b>	<b>19 (100%)</b>	<b>93 (100%)</b>	<b>96 (100%)</b>	<b>97 (100%)</b>

La suppression partielle du clitique (*i.e.*, la suppression de /l/) semble propre au français parlé, dépendant en grande partie de l'environnement phonologique précédent. En effet, la plupart des exemples de /ija/ et /ifo/ que nous avons trouvés dans le corpus de français parlé

19 Trois réalisations de *il y a* (/ilja/, /ija/, /ja/) et *il faut* (/ilfo/, /ifo/, /fo/) sont possibles dans le français parlé; cependant, nous n'avons trouvé aucun exemple de la suppression de /l/ (*i.e.*, *i faut* ou *i y a*) dans nos corpus de DE. Nous comparons donc /ilja/ avec *il y a*, /ja/ avec *y a*, /ilfo/ avec *il faut* et /fo/ avec *faut*.

suivaient *que* ou *si*, tandis que /ja/ et /fo/ semblaient préférés après une pause ou pour introduire un nouvel énoncé (ou une nouvelle proposition).

En revanche, lorsqu'il y a suppression dans le DE, le clitique disparaît entièrement. Il se peut que le destinataire associe la présence de /i/ à la rétention du clitique et, pour employer une forme dite « oralisée », laisse tomber le clitique entier. Quoi qu'il en soit, le tableau 8 montre clairement que la suppression fréquente des clitiques est un trait partagé par le français parlé informel et l'IRC, les forums de discussion et le clavardage modéré semblant plus formel ou plus proche de la langue écrite formelle où l'on s'attendrait à ce qu'apparaissent des formes traditionnelles formelles.

### Chute du « ne » de négation

Le *ne* de négation est l'une des variables linguistiques les plus connues de la langue française moderne. Dans le français parlé informel, le *ne* disparaît souvent (Ashby, 1981 & 2001, Coveney, 1996, Hansen & Malderez, 2004), tandis qu'il apparaît fréquemment dans le français parlé formel (Armstrong & Smith, 2002) ainsi que dans la langue écrite formelle. L'emploi variable du *ne* peut signaler toutes sortes de choses ; entre autres, le degré de formalité du style de parole employé. Dans le DE, la présence du *ne* est contraint aussi par l'orthographe de la séquence *sujet-verb* (van Compernelle, 2007 : 74-75, à paraître). En effet, 18 des 23 exemples de *tu es* [Neg2] comptés dans le corpus d'IRC étaient des formes oralisées, dont 8 syllabogrammes et 10 *t'es*. Il en va de même pour les exemples de *tu as* [Neg2] (27 exemples de *t'as*, *c'est* [Neg2] (66 syllabogrammes) et *j'ai* (22 syllabogrammes). Dès que la séquence se réduit à une syllabe – dans les cas de *tu es/t'es* et *tu as/t'as* – ou à un syllabogramme – dans les cas de *c'est/c* et *j'ai/g* – *ne* ne peut pas apparaître. Il nous semble donc que l'emploi des formes oralisées – ainsi que les syllabogrammes – contraignent l'emploi du *ne* dans le DE (surtout dans l'IRC où ils sont souvent utilisés), tout comme le fait la réduction syllabique dans la langue parlée. Le tableau 9 fournit nos résultats quant à l'usage du *ne* dans quelques-unes de nos séquences<sup>20</sup>.

Séquence	Français parlé familier	IRC	Forums	Clav. Mod.
<i>tu n'es</i> [Neg2] <sup>21</sup>	1 (100%)	–	–	–
<i>tu es</i> [Neg2]	–	23 (100%)	1 (100%)	–
<b>Total <i>tu es</i> (phrase négative)</b>	<b>1 (100%)</b>	<b>23 (100%)</b>	<b>1 (100%)</b>	–
<i>tu n'as</i> [Neg2]	–	1 (3.33%)	5 (62.50%)	–
<i>tu as</i> [Neg2]	–	29 (96.67%)	3 (37.50%)	–
<b>Total <i>tu as</i> (phrase négative)</b>	–	<b>30 (100%)</b>	<b>8 (100%)</b>	–
<i>ce n'est</i> [Neg2]	1 (2.38%)	3 (2.78%)	25 (46.30%)	47 (92.16%)
<i>c'est</i> [Neg2]	41 (97.62%)	105 (97.22%)	29 (53.70%)	4 (7.84%)
<b>Total <i>c'est</i> (phrase négative)</b>	<b>42 (100%)</b>	<b>108 (100%)</b>	<b>54 (100%)</b>	<b>51 (100%)</b>
<i>je n'ai</i> [Neg2]	2 (11.11%)	–	21 (100%)	34 (100%)
<i>j'ai</i> [Neg2]	16 (88.89%)	64 (100%)	–	–
<b>Total <i>j'ai</i> (phrase négative)</b>	<b>18 (100%)</b>	<b>64 (100%)</b>	<b>21 (100%)</b>	<b>34 (100%)</b>

20 Nous n'avons pas considéré les séquences il y a et il faut parce que la suppression du clitique rend la suppression du *ne* obligatoire (cf. Coveney, 1996 ; Hansen & Malderez, 2004). En plus, nous étudions tout simplement la présence ou absence de *ne*, tout en reconnaissant que la variation se réalise de manières différentes en fonction de la variante orthographique présente.

21 Neg2 signifie le second élément de négation (e.g., pas, rien, jamais, etc.).

D'une part, il est clair que le *ne* n'apparaît que très rarement dans l'IRC – trait typique du français parlé familial. Ceci soutient nos soupçons que le langage employé l'IRC est plutôt informel, d'ordre plus ou moins conversationnel. D'autre part, le *ne* est souvent utilisé dans les forums et presque systématiquement dans le clavardage modéré.

Considérons la séquence *c'est* dans le tableau 9 (notre meilleure comparaison car nous avons pu observer assez d'exemples de négation dans l'ensemble des quatre environnements communicatifs). Le taux de maintien du *ne* est approximativement identique dans le français parlé et l'IRC (2.38% et 2.78% respectivement). Dans les forums de discussion, le maintien du *ne* représente pour près de la moitié des négations (46.30%) et jusqu'à 92.16% dans le clavardage synchrone. Encore une fois, on voit que les deux formes de DE synchrone (l'IRC et le clavardage modéré) occupent les deux positions extrêmes du continuum, les forums de discussion occupant toujours une position intermédiaire.

## Conclusion

Pour résumer, nous avons montré que la variation orthographique ne se réalise pas de la même façon dans les trois types de DE étudiés ici. En effet, il semble que le public visé détermine la variation orthographique, l'IRC étant l'environnement le plus ouvert à la variation tandis que les formes non traditionnelles sont vraisemblablement stigmatisées au sein de la communauté linguistique dans les forums de discussion et le clavardage modéré.

En outre, il est clair que le langage de l'IRC ressemble à la langue parlée informelle – du moins en ce qui concerne la suppression du clitique *il* dans les séquences *il y a* et *il faut* et la chute du *ne* – beaucoup plus que les forums de discussion et le clavardage modéré. Le clavardage modéré, étant un type de DE en situation synchrone rappelons-le, ressemble plutôt à une interview (plus ou moins) formelle télévisée ou radiophonique, exigeant donc un style de parole plutôt formel (*i.e.*, sans forme non traditionnelle) et un modérateur.

De futures recherches explorant d'autres dimensions de la variation – telles que l'environnement syntaxique et phonologique ainsi que les effets pragmatiques des formes non traditionnelles – pourrait s'avérer utiles tant pour l'étude de la variation orthographique que pour l'étude sociolinguistique des communautés linguistiques sur l'internet.

## Bibliographie

- ANIS J. (éd.), 1999, *Internet communication et langue française*, Hermès Science, Paris.
- ARMSTRONG N., SMITH A., 2002, « The influence of linguistic and social factors on the recent decline of French "ne" », *Journal of French Language Studies*, 12, pp. 23-41.
- ASHBY W., 1981, « The loss of the negative particle "ne" in French : a syntactic change in progress », *Language*, 57, pp. 674-687.
- ASHBY W., 2001, « Un nouveau regard sur la chute du "ne" en français parlé tourangeau : s'agit-il d'un changement en cours ? », *Journal of French Language Studies*, 11, pp. 1-22.
- BELL A., 1984, « Language style as audience design », *Language in Society*, 13, pp. 145-204.
- COLLOT M., BELMORE N., 1996, « Electronic language : A new variety of English », *Computer-Mediated Communication : Linguistic, Social and Cross-Cultural perspectives*, Ed. Susan Herring, John Benjamins, Philidelphia, pp. 13-28.
- COMITE DE LUTTE contre le langage SMS et les fautes volontaires sur internet, 2006, <http://sms.informatique.com>

- COVENEY A., 1996, *Variability in spoken French : A sociolinguistic study of interrogation and negation*, Elm Bank Exeter, England.
- DEJOND A., 2002, *La Cyberlangue française*, La Renaissance du livre, Tournai.
- ECKERT P., RICKFORD J. (eds.), 2001, *Style and sociolinguistic variation*, Cambridge University Press, Cambridge, England.
- HANSEN A., MALDEREZ I., 2004, « Le "ne" de négation en région parisienne : une étude en temps réel », *Langage & Société*, 107, pp. 5-30.
- HERRING S., 1999, « Interactional coherence in CMC », *Journal of Computer-Mediated Communication*, 4, 4.
- LABOV W., 1976, *Sociolinguistique*, Minuit, Paris.
- LAVENDERA B., 1978, « Where does the sociolinguistic variable stop ? », *Language in Society*, 7, pp. 171-182.
- PIEROZAK I., 2003, *Le français tchaté. Une étude en trois dimensions – sociolinguistique, syntaxique et graphique – d'usages IRC*, thèse de doctorat, Université d'Aix-Marseille I.
- SANKOFF G., 1980, *The social life of language*, University of Pennsylvania Press, Philadelphia.
- VAN COMPERNOLLE R. A., 2006, « The variable use of ne in public French-language synchronous chat », communication faite au Colloque international : La langue de la Communication Médiatisée par les Technologies de l'Information et de la Communication (CMT), Bordeaux, 18-20 mai.
- VAN COMPERNOLLE R. A., 2007, *From « y as plus personne qui parle » to « plus personne ne dit rien » : The variable use of the negative particle ne in synchronous French chat*, Mémoire de M.A., University of North Texas.
- VAN COMPERNOLLE R. A., à paraître, « Morphosyntactic and phonological constraints on negative particle variation in French-language chat discourse », *Language Variation and Change*.
- WERRY C., 1996, « Linguistic and interactional features of Internet Relay Chat », *Computer-Mediated Communication : Linguistic, Social and Cross-Cultural Perspectives*, Ed. Susan Herring, John Benjamins, Philadelphia, pp. 47-64.
- WILLIAMS L., VAN COMPERNOLLE R. A., 2007, « Second-Person pronoun use in on-line French-language chat environments », *The French Review*, 80, pp. 804-820.
- WOLFRAM W., 1991, « The linguistic variable : Fact and fantasy », *American Speech*, 66, pp. 22-32.

## **A TRAVERS TEXTOS, COURRIELS ET TCHATS : DES PRATIQUES DE FRANÇAIS AU CAMEROUN**

**Valentin Feussi**

**JE 2449 DYNADIV – Tours (France)  
FLSH – Université de Douala (Cameroun)**

Bien que récents dans les usages, le téléphone portable et l'ordinateur ont eu un succès fulgurant auprès des Camerounais. Ces derniers ont alors choisi d'adapter en partie leurs fonctionnements à ces outils nouveaux. C'est dans cette logique que les textos (échanges écrits par téléphones portables), courriels<sup>1</sup> (courriers électroniques) et tchats (conversations électroniques) sont devenus des moyens privilégiés de communication écrite. Dans cet article, j'essaie de comprendre quelques uns de ces nouveaux comportements, à travers des phénomènes observables, produits par des témoins.

J'ai orienté ma<sup>2</sup> réflexion sur la ville de Douala<sup>3</sup> (Feussi, 2006). Le travail est basé sur des entretiens compréhensifs (Kaufmann, 1996) : une vingtaine d'entretiens ont été effectués avec des témoins dans la ville de Douala, en plus d'une quarantaine d'entretiens réalisés entre les années 2002 et 2006, soit un total d'environ soixante entretiens. Ce travail a aussi consisté en du corpus non sollicité et de la participation observante dans des situations multiples et diversifiées : réunions entre amis, conversations dans des cafés, sur des aires de jeu, dans des véhicules de transport public, lors de cérémonies funéraires etc., bref dans tous les espaces de rencontre où j'étais intégré. Je me suis donc inspiré de situations de « la vie quotidienne, *hors de toute situation explicite et formelle d'enquête* » (Blanchet, 2000 : 41). Ces différents éléments ont aidé, grâce à une démarche qu'on pourrait qualifier de constructiviste (Le Moigne, 1994), à saisir un fonctionnement possible des pratiques linguistiques, à travers textos, courriels et tchats dans le quotidien des Camerounais. J'ai aussi exploité des expériences (la mienne, mais aussi et surtout celles d'autres témoins) travaillées grâce à des croisements. C'est dire que la dimension de l'expérimentation (qui ne peut être occultée ici) a

---

1 Les locuteurs parlent aussi de email (electronic mail) dans un usage qui pourrait se rapprocher de l'anglais.

2 Le choix de la première personne comme mode d'énonciation est un choix épistémologique, qui me permet de mettre en évidence l'implication du chercheur dans la construction de la recherche. Le pluriel sera utilisé quand les observables utilisés seront le fruit de mon travail en relation avec celui de témoins, ou bien quand le lecteur sera pris à témoin pour certaines analyses.

3 La raison est que j'ai commencé une réflexion plus vaste sur cette ville depuis quelques années et que j'y suis domicilié, ce qui facilite considérablement mes enquêtes. Plus encore, la ville de Douala pourrait être considérée comme un microcosme des centres urbains du Cameroun, en présentant « la plus grande concentration en masse humaine, en professions, en ethnies et en langues » (Ngo Ngok-Graux, 2007 : 220).

également une place considérable. Cette démarche permettra à mon sens de mieux comprendre, de mieux interpréter des pratiques linguistiques graphiques de Camerounais<sup>4</sup>.

Ma réflexion va s'élaborer en quatre étapes : d'abord, il sera question de présenter les observables en posant la question de la graphie utilisée par les locuteurs. La deuxième étape consistera à mettre en évidence la valeur sociale des choix graphiques. Ensuite, j'essayerai de comprendre comment interpréter efficacement ces pratiques, vu leur apparente fluidité. Cette réflexion se terminera en posant la question du discours en « français », glossonyme donné par les locuteurs à leurs usages.

## La graphie

Quand on écoute les Camerounais, quand on observe leurs pratiques de français sur Internet et à travers les textos, on est tenté de poser « les langues officielles comme les deux seules variétés linguistiques susceptibles de véhiculer la culture écrite au Cameroun » (Harter, 2005 : 96). A certains moments, on a l'impression d'avoir affaire au français standard<sup>5</sup>. Parfois, cette graphie fait penser à celle de l'anglais et à d'autres moments, à celle d'aucune autre langue. Dans sa tentative de comprendre comment est écrit le francanglais, Féral (2007 : 213) constate qu'il y a une fluctuation certaine dans les pratiques. Pour résumer les transcriptions des différents chercheurs qui se sont intéressés au francanglais, elle synthétise ainsi l'instabilité de la graphie :

« soit [on transcrit] selon l'orthographe anglaise (graphie étymologisante) soit on écrit ce qu'on entend (graphie phonologisante), en s'inspirant parfois de l'orthographe du français (graphie francisante). S'ajoutent à cela des transcriptions dont il est difficile de savoir à quels principes elles obéissent et que j'appellerai "indécises". »

On pourrait considérer ce bref aperçu comme un condensé de ce qui est observé dans les pratiques écrites des français au Cameroun, à travers les textos, courriels et tchats.

### Ecrire le son ? Une graphie phonologisante

Presque tous les cas de figure rencontrés peuvent, à certains moments du discours, s'inscrire dans cette catégorie d'une graphie phonologisante. Prenons quelques exemples :

1. *salut frangine. soes a sadi le menu est kosto on pass a table ds l instant. a + (salut frangine ! nous sommes à Bonamoussadi. Le menu est costaud<sup>6</sup>. On passe à table dans l'instant<sup>7</sup>. A +)*
2. *bjr val g esseye ttalh 2 te joindre d'lcall box.g de cds a grav et ne s pas si t'es dispo ce soir ou 2main mat ... (bonjour val j'ai essayé de te joindre d'un call box. J'ai des cd à graver et ne sais pas si tu es disponible ce soir ou demain matin ...)*

Commençons par observer que pris isolément, des termes comme *soes*, *kosto*, *pass*, *g*, *esseye*, *ttalh*, *2*, *d'l*, *de*, *grav*, *s*, *2main mat* ne peuvent pas être rangés comme appartenant *a priori* au français ou à n'importe quelle autre langue. Pour avoir une idée du sens, il faut les

4 Loin de toute idée de représentativité, j'ai concentré mes préoccupations sur « comment et en quoi » les produits utilisés « rend[ent] compte de certaines constructions interprétatives du monde social par certains de [leurs] acteurs » (Blanchet, à paraître).

5 Tabouret-Keller (1996 : 175) pense qu'« en français l'emploi de standard a ceci de particulier qu'il renvoie généralement à une norme largement dépendante, sinon confondue, avec la forme écrite de la langue ». Je reste dans la même logique en disant qu'il s'agit du français tel qu'il est accepté par les institutions officielles camerounaises, validé dans les salles de classe et dans les ouvrages didactiques.

6 Consistant, intéressant.

7 Dans bientôt

prononcer / écouter et ce n'est que l'aspect phonétique qui renseignera sur le terme utilisé et sa signification. À écouter ces mots cependant, un constat se dégage : ils ne sont en rien différents de tout discours en français au Cameroun. Ceci revient à dire que face à des interlocuteurs différents, la représentation graphique du discours par texto pourrait être différente, ce qui conduirait à produire des textes parfois assez surprenants (pour celui qui ne joue / connaît pas le jeu). Une logique est cependant pertinente : la prononciation de l'énoncé met immédiatement sur « une bonne voie interprétative » tout interlocuteur, que ce dernier soit ou pas habitué à cette représentation graphique. Continuons avec cet exemple pris dans un échange à travers *Yahoo Messenger*, assez éclairant :

3. *on salu dabor je ne savè pas ke tontel pase dja. bne annee ke dieu t garde ainsi ke ta famille. tu back kan* (on salut d'abord. Je ne savais pas que ton téléphone passait déjà. Bonne année, que Dieu te garde ainsi que ta famille. Tu back quand<sup>8</sup> ?)

On pourrait organiser les termes significatifs en trois colonnes qui contiennent respectivement le terme relevé dans les observables, le même terme en français standard, et enfin une transcription phonétique dudit terme :

<i>savè</i> - savais - [save]	<i>pase</i> - passait - [pase]
<i>salu</i> - salut - [saly]	<i>dabor</i> - d'abord - [dabor]
<i>ke</i> - que - [k(ə)]	<i>kan</i> - quand - [kã]
<i>dja</i> - déjà - [d(ə)ʒa]	<i>t</i> - te - [t(ə)]

Nous nous rendons compte qu'il n'y a pas de grande différence entre la transcription phonétique et la graphie choisie par les locuteurs pour certains termes. On pourrait penser que les sons [ʒ] et [ã] font l'exception. Ce serait cependant ignorer les habitudes scripturales des locuteurs au Cameroun<sup>9</sup>.

Il devient donc logique de penser que la graphie est parfois adoptée dans les échanges sur Internet et à travers le téléphone portable au Cameroun, à la lumière du son perçu. L'écrit serait-il alors une *simple* reproduction visible de l'oral ? Je reviendrai *infra* sur cette question pour affirmer qu'il s'agit, à travers cette graphie, de transcender ces usages linguistiques, et qu'il convient de les interpréter en termes sociolinguistiques, les pratiques observées étant le côté visible des représentations. Parfois cependant, la graphie peut orienter vers une langue déjà pratiquée par le locuteur, grâce à la présence d'indices qui rappellent un système orthographique précis. C'est par exemple le cas quand la graphie est francisante.

### Une graphie francisante

La graphie francisante s'inspire de l'orthographe du français standard. Si on prend l'exemple en (1), on remarque des formes graphiques comme *salut*, *frangine*, *menu*, *table*, *instant*, *joindre*, *soir* qui font penser à l'orthographe du français standard. Un constat identique pourrait se faire dans les exemples suivants :

8 Salut. Je ne savais pas que ton téléphone fonctionnait déjà. Bonne année ! Que Dieu vous garde, ta famille et toi. Quand reviens-tu ?

9 La « facilité de lecture et d'écriture » est sans doute l'un des principes généraux au Cameroun, pour la fabrication d'un alphabet. Il est habituel de tenir compte du locuteur « natif », et des habitudes qu'il aurait déjà acquises (Tadadjeu et Sadembouo, 1984 : 4). Je préfère cependant parler du locuteur membre de la communauté étudiée car il ne suffit pas d'être natif pour partager les processus d'« invention de soi » (Kaufmann, 2004) ou bien les « représentations sociales » (Jodelet, 1989) du groupe. Je pense surtout qu'il faut être considéré comme membre de cette société. Dans cette logique, on comprend que le locuteur matérialise les sons qu'il perçoit par des correspondances avec l'alphabet latin (il écrit déjà le français appris à l'école).



4. *cher sœur merci pour le crédit il a falu k jinteroge mon credi pr le savoir j'esper k tu t porte bien. k l'éternel t beniss pr lecol* (cher sœur, merci pour le crédit. Il a fallu que j'interroge mon crédit pour le savoir. J'espère que tu te portes bien. Que l'éternel te bénisse pour l'école)
5. *bsoir H.dîner avec S :qand ?ou ?kel heur ?on se rtrouve ou ?je done participation sur place.merci* (bonsoir H. Dîner avec S quand ? Où ? Quelle heure ? On se retrouve où ? Je donne participation<sup>10</sup> sur place. Merci)

Les termes *cher, sœur, merci, pour, le, crédit, il, a, mon, le, savoir, porte, bien, l'éternel, dîner, avec, participation, sur, place, merci* pourraient se retrouver dans une production écrite standard, sans souffrir de contestation : l'orthographe et le sens de leurs usages dans la pratique standard sont respectés. Remarquons cependant que ces termes côtoient d'autres items qui ne respectent certes pas l'orthographe du français standard, mais qui font néanmoins penser à cette langue. Continuons avec ces termes extraits des exemples (1) à (5) :

<i>bsoir</i>	-	bonsoir	<i>ds</i>	-	dans
<i>pr</i>	-	pour	<i>soes</i>	-	sommes
<i>bjr</i>	-	bonjour			

En dehors du dernier cas, ces usages ne sont pas très surprenants pour toute personne habituée à la graphie du français standard. En effet, il s'agit de formes abrégées communément utilisées dans la prise de notes. On pourrait alors penser que les textos et courriels épousent parfois des formes assez courantes en français. Ceci paraît logique si on pense qu'une des langues les plus socialement valorisées au Cameroun est le français, langue officielle. Ce raisonnement induit que le statut privilégié d'une langue en termes de fonctionnalité peut entraîner des comportements particuliers des locuteurs, dans le sens d'une revitalisation de la langue. Au Cameroun, le statut de langue officielle n'est pas attribué uniquement au français. La Constitution pose en effet que l'anglais et le français sont les langues officielles « d'égale valeur ». Les représentations des locuteurs sont-elles les mêmes dans les deux langues ? Si la graphie est parfois francisante, peut-on penser qu'elle est aussi parfois anglicisante ?

### Une graphie anglicisante ?

Partons d'exemples :

6. *on.se.se.friday.g.tapel.dmain.soir* (on se see friday<sup>11</sup>. Je t'appelle demain soir)
7. *jai.fai.du.baby.sitin.force.e.la.bne.dam.me.dit.d.repasser.vdredi.mm.pa.do.pr.tprt.e.ma.soire.ds.lo.xcuse.c.blague.me.mankai.tel.m* (j'ai fait du baby sitting forcé ; et la bonne dame me dit de repasser vendredi. Même pas do<sup>12</sup> pour le transport ; et ma soirée à l'eau. Excuse, ces blagues me manquaient. Téléphone-moi)
8. *slt lago ! cao ? gs8 dja bak 6tu. è ala piol tu mfe sign gpace ou tw alors tu pace avec l pti kdo. Bz* (Salut la go ! c'est how ? je suis déjà back<sup>13</sup>. Si tu es à la piaule, tu me fais signe je passe, ou toi alors tu passes avec un petit cadeau. Bise)

10 Le terme participation a dans cet usage le sens de quote-part, de contribution. Je donne participation sur place peut donc être compris comme « je contribue (financièrement) une fois que nous serons arrivés à l'endroit indiqué ».

11 On se voit vendredi.

12 Argent.

13 Salut jeune fille ! Comment vas-tu ? Je suis de retour.

9. *Z 1 bsr 7 T just pr tedirk parek 7 sorti 2pui avank tufas lsms, sui telmen foire gpouvpa tdir 2pui. fo col sil elui ask pr voir 6cvremen sorti mg3k ouikiss on se 6 (Z bonsoir. C'est T. Juste pour te dire paraît que c'est sorti depuis avant que tu fasses le sms ; suis tellement foiré je pouvais pas partir depuis. Faut call SIL et lui ask pour voir si c'est vraiment sorti : manger trois cas, whisky. On se see<sup>14</sup>)*

Si je relève dans ces énoncés les termes qui font penser à l'anglais, on a :

<i>se</i>	-	see	<i>baby sitin</i>	-	baby sitting
<i>friday</i>	-	friday	<i>ask</i>	-	ask
<i>bak</i>	-	back	<i>col</i>	-	call
<i>ao</i>	-	how			

Il s'agit dans ce cas d'une représentation qui fait penser à l'anglais, soit à cause de l'orthographe (*se, sitin, etc.*), soit à cause de la prononciation (*col, bak, ao*). Comme pour le français, il semble qu'une connaissance de l'anglais puisse être observée à travers les représentations des locuteurs. Cela ne veut pas dire que les frontières entre ces « langues » soient évidentes. Parfois aussi, il est difficile de savoir si la graphie est phonologisante, francisante ou anglicisante, tellement les pratiques sont mélangées.

### Une graphie mélangée

Certaines productions linguistiques paraissent difficiles à catégoriser. Elles transcendent le français et l'anglais, pour épouser un autre domaine, celui des chiffres. En construisant le raisonnement sur les énoncés en (8) et en (9), on remarque une transcription qui pourrait ne jamais se retrouver ailleurs :

<i>g</i>	-	je	<i>parek</i>	-	paraît que
<i>s8</i>	-	suis	<i>2pui</i>	-	depuis
<i>6</i>	-	si, see	<i>avank</i>	-	avant que
<i>pace</i>	-	passe	<i>tufas</i>	-	tu fasses
<i>tw</i>	-	toi	<i>gpouvpa</i>	-	je pouvais pas
<i>7</i>	-	c'est	<i>tedirk</i>	-	te dire que
<i>mg</i>	-	manger	<i>6cvremen</i>	-	si c'est vraiment

- Sur le plan du découpage des mots, c'est le lecteur qui, en fonction de la diction, matérialise sa pause, laquelle n'est pas toujours indiquée sur le plan graphique.

- Des chiffres sont désormais utilisés au même titre que des lettres et remplacent parfois des syllabes dans la transcription, que la référence soit française ou anglaise.

Comment comprendre ces messages ? Il faut surtout se fier au contexte<sup>15</sup>, et à la connivence entre les interlocuteurs, qui crée et maintient la cohérence et la cohésion sociales permettant d'effectuer un déchiffrement et une interprétation efficace du message. L'usage d'une graphie serait donc non pas une obligation linguistique, mais un choix discursif dont il peut être important de découvrir les motivations (*cf. infra*).

On pourrait penser que les variations présentes dans mes observables sont effectuées de sorte que le discours écrit fonctionne dans ce contexte comme une production orale. La dynamique de cette dernière est généralement bâtie sur la possibilité de correction, sur des *ratés* de communication qui laissent assez souvent des traces dans l'interprétation sociale des

14 Z bonsoir. C'est T. Juste pour te dire qu'il paraît que les résultats ont été publiés avant que tu ne fasses le sms ; je suis fauché et je n'aurais pas pu partir plus tôt. Il faut appeler SIL pour confirmation (de la réussite de mes candidats) car en plus du whisky, j'ai pris du pourboire pour trois dossiers (d'inscription). A bientôt.

15 Il peut par exemple arriver que g soit interprété comme « je » ou bien comme « j'ai »

messages. Cependant, pouvons-nous accorder une préséance à cet argument ? Analysant des tchats, Pierozak (2003) reconnaît avec pertinence qu'il est peu efficace de vouloir absolument trouver des traits de l'oral d'une part, et des traits de l'écrit d'autre part. En ce sens, il serait plus efficace de situer l'étude sous l'angle du mélange. Le contexte et la situation seraient alors intrinsèquement associés à l'interprétation.

Pour ma réflexion, je veux adopter une démarche similaire, en considérant que ce français n'est *ni* tout à fait de l'oral, *ni* tout à fait de l'écrit (Pierozak, 2003 : 719). Dans cette logique, les variations graphiques et sémantiques observées dans les textos, courriels ou tchats au Cameroun seraient des moyens, des processus de re-création des variétés de français. Pour une analyse qui se veut sociolinguistique, une attitude efficace consisterait à ne pas choisir, puisque tout choix supposerait une hiérarchisation, et donc une minoration de certains usages. Sur quels critères faudrait-il donc s'appuyer pour catégoriser « objectivement » des pratiques linguistiques comme inférieures / supérieures ? Quand ils sont en contexte, les locuteurs trouvent des arguments pour cette hiérarchisation, rendant alors le fonctionnement diglossique. Toutefois, il s'agit d'une diglossie très ponctuelle, car dans la même interaction, les catégories linguistiques utilisées peuvent changer de fonctions. Or, si la hiérarchisation sur un plan empirique dépend des fonctionnalités, cela autorise des statuts très fluctuants. L'approche de la complexité ethno-sociolinguistique (Blanchet, 2000, 2003, à paraître) résume bien cette démarche. La non-systématicité des pratiques reflèterait alors l'impossibilité de « systématiser » les représentations, lesquelles sont assez ponctuelles et dépendent des objectifs des locuteurs. La graphie à adopter serait alors fonction des buts qu'on recherche volontairement dans l'interaction.

### **Tchater, taper son texto ou son courriel : un choix linguistique conscient**

Pour comprendre les raisons de cette grande instabilité des pratiques en français sur Internet et à travers les téléphones portables, j'ai dû focaliser une fois de plus mes interrogations sur les pratiques observées ou mises en discours par des locuteurs. A travers des entretiens effectués avec des témoins, j'ai ainsi pu comprendre que ces choix, bien que non systématisés, n'étaient pas fortuits. Chacun d'eux est révélateur d'un élément de la personnalité du témoin, ou bien de ses intentions dans le contexte. Les pratiques linguistiques apparaissent en ce sens comme des ressources de gestion relationnelle, qui permettent aux différents participants non seulement de faire passer un message, mais aussi et surtout de s'octroyer une identité en contexte. La description de ces pratiques relèverait donc d'une démarche complexe et éclectique, orientée vers le significatif<sup>16</sup>. Il s'agit en effet de choix conscients et très souvent assumés. Les motivations sont multiples : gagner du temps et / ou de l'espace d'écriture ; intégrer / quitter une communauté sociolinguistique (sur Internet, dans la société, etc.) ; afficher sa modernité par une pratique inaccoutumée ; ou bien jouer avec la/les langue(s), etc.

### **Gagner du temps et de l'espace : le style télégraphique**

J'ai remarqué que pour Gilles (33 ans, informaticien) le choix de ce type de graphie est fonction de sa disponibilité. Le style « télégraphique » permet alors de réagir rapidement à un message. Pour Teles (30 ans, programmeur d'application dans une société locale), cela permet

---

<sup>16</sup> Je pose le significatif en rapport avec le représentatif. Cela me permet de penser qu'en dehors de la logique sociolinguistique classique (basée sur le représentatif), il serait possible de focaliser l'interprétation sur le significatif, qui varie en fonction du contexte (dans une perspective constructiviste). A l'échantillonnage (statistique) il faudrait, dans cette approche, préférer « la saturation significative d'un terrain singulier » (Blanchet, à paraître).

de produire des textos et de tchater dans un contexte professionnel. Il peut alors avec spontanéité réagir à des messages de correspondants, sans pour autant rompre le fil de ses activités professionnelles, dans la mesure où il prend peu de temps pour produire ses messages.

Le gain peut également concerner non pas le temps, mais l'espace. Liliane (24 ans, secrétaire et gérante d'un cyber café) exploite ce style quand elle a de longs messages à envoyer par textos. A cause du nombre limité de caractères de textos (moins de 180 caractères espace compris), elle s'est sentie obligée de procéder à des abréviations, ce qui lui permet de faire passer en très peu de caractères, un message qui aurait été plus long si on le présentait en fonction de la norme orthographique.

C'est donc dire que l'espace réservé aux textos, ainsi que le temps réservé à « pianoter » sur son clavier de téléphone ou d'ordinateur sont autant de raisons qui poussent les consommateurs camerounais à trouver des stratégies dont la finalité est le gain d'espace et / ou de temps. Il s'agit alors de tirer avantage de la relation avec autrui, cet autre avec qui il pourrait dans un contexte différent construire une connivence dans un groupe.

### Créer ou maintenir une connivence dans un groupe

Pour comprendre certains des extraits que j'ai exploités, il faut s'interroger non seulement sur l'identité en contexte des interlocuteurs, mais aussi et surtout sur les rapports qu'ils entretiennent entre eux. Par moment, je me suis retrouvé face aux membres d'un couple<sup>17</sup> :

10. *slt tresor. en guis d kdo li l psau 65/12 – 13. plus dieu t'acorde tt. c grac. bon ane en jesus e bcp d reucite* (salut trésor ! en guise de cadeau, lis le psaume 65/12-13. Puisse Dieu t'accorder toute sa grâce. Bonne année en Jésus et beaucoup de réussite)
11. *bjr. j t dde pardon pour hier g m sente tre mal excuse moi d t rpondr bye* (bonjour. Je te demande pardon pour hier. Je me sentais très mal ; excuse moi de te répondre. Bye)
12. *bb .bjr. le soleil f roi. dnai. 1. ton. gresil. e. ciel. d. nvbre. avai. air. davril.d. B. dcida.d.venir.o.mde.le.30.fai.m.signe* (bébé bonjour. Le soleil fait roi, donnait un ton grésillant, et ciel de novembre avait un air d'avril. Donc B décida de venir au monde le 30. Fais-moi signe)
13. *je.serai.au.kpus.ds.45mn.fai.toi.voir.je.te.bip* (Je serai au campus dans 45 minutes. Fais-toi voir, je te bip)

En prenant en compte les extraits ci-dessus, on peut facilement relever des termes qui révèlent la relation entre les interlocuteurs. Le destinataire est « Trésor » en (10), ou bien « bb » en (11). Il peut aussi être désigné par des pronoms personnels « t » en (11) et « te » en (12). Pour le dernier cas, le ton impératif, le mode par lequel le destinataire choisit de continuer la communication (un bip), de même que la forme linguistique beaucoup plus hermétique, sont probablement révélateurs de la grande complicité entre les participants à l'échange<sup>18</sup>. On dirait donc des phénomènes porteurs d'identité.

Parfois, la communication peut mettre en relation des amis.

17 J'ai dû poser la question du type de rapport entretenu entre les témoins, qui ont pu me faire lire / recopier leurs messages, et leur(s) destinataire(s). Par gêne, un seul n'a pas voulu me dire quelle était la nature de sa relation. Il a tout de même fini par être plus bavard et explicite quand j'ai pu deviner cette dernière.

18 De manière générale, le bip comme mode de communication se fait entre des personnes très proches et partageant une certaine intimité. Le récepteur de cet énoncé reconnaît par ailleurs dans cette forme communicative, une tentative de l'émetteur de recréer l'atmosphère de leur première rencontre, qui s'était construite autour d'un poème produit par l'un d'eux, type de texte qui a régulièrement été exploité dans leur brève vie de couple.

14. *jesp k t'es bien arrive encor. merci pr tt. bne nuit* (J'espère que t'es bien arrivé. Encore merci pour tout. Bonne nuit)
15. *slt ma pot kmt va tu. just pr avoir de te news. bne nui* (Salut ma pote ! comment vas-tu ? Juste pour avoir de tes news<sup>19</sup>. Bonne nuit)
16. *happy birthday Gael<sup>20</sup> ke le sgr tacorde tte ses grace et bocou dotre annee. take care* (Happy birth day Gael ! que le Seigneur t'accorde toutes ses grâces et beaucoup d'autres années. Take care<sup>21</sup> !)
17. *cher 365 days d paix 52 week de sante 2 saisons combinées d'amour et d reussite* (Cher, 365 days<sup>22</sup> de paix, 52 weeks<sup>23</sup> de santé, 2 saisons combinées d'amour et de réussite)

Les manifestations de la connivence sont multiples : l'usage de termes affectifs (« ma pot », « cher »), l'interpellation par le prénom du destinataire (« Gael »), ou bien comme ci-dessus, le tutoiement (« t »). Une fois que cette relation est établie, le locuteur peut écrire « nui » ou bien « nuit », « k » ou « ke » pour « que », « de » ou « d », etc. Selon Gaëlle (élève de Terminale), qui est adepte de ce type de graphie, cela permet de garder une certaine confidentialité au message. Cette pratique se serait substituée au francanglais dès qu'elle a constaté que sa maman (qui lit souvent ses textos) parlait déjà le francanglais. Un des critères de reconnaissance / naissance de cette autre « langue » est le mélange. Le francanglais est considéré par les Camerounais comme un sociolecte à valeur vernaculaire. C'est cette fonction qui est transposée vers un autre type de pratiques, dès que le constat de la perte par le francanglais de son image de pratique groupale est établi. Il ne serait donc pas exagéré de penser que la graphie mélangée épouse un ensemble de pratiques caractéristiques de sociétés plurilingues (*cf. infra*). Selon Isaac (30 ans, photocopieur à Akwa), cela peut toutefois paraître dévalorisant si on écrit de la sorte à son professeur ou à un inconnu, ou bien encore à un interlocuteur à qui on doit du respect, et surtout si on veut présenter une image socialement valorisante. C'est dire combien cette graphie est socialement fonctionnelle, en particulier dans la gestion relationnelle. J'ai pu observer cela dans un échange entre collègues proches.

18. *salu, j maret che toi apre cult pr l petit miz o pt. Biz* (Salut ! Je m'arrête chez toi après le culte<sup>24</sup> pour une petite mise au point)
19. *bsoir H.diner avec C :qand ?ou ?kel heur ?on se rtrouve ou ?je done participation sur place.merci* (bonsoir H. Dîner avec C : quand ? Où ? Quelle heure ? On se retrouve où ? Je donne participation sur place. Merci) (cet exemple est déjà exploité en 5 *supra*)

Ces deux extraits viennent d'échanges entre des collègues enseignants du supérieur de l'Université de Douala et moi, dans des relations non professionnelles et informelles. Nous pouvons alors utiliser entre nous une graphie qu'on ne tolérerait pas dans des copies d'étudiants (les recommandations officielles préconisent que le français (standard) et / ou l'anglais est(sont) utilisé(s) dans les pratiques formelles), ou bien dans nos rapports avec d'autres collègues dans un cadre strictement professionnel.

C'est dire donc que ce mode d'échanges est construit sur une solidarité groupale, laquelle accorde, dans l'interaction, assez de liberté au plan graphique, et permet d'utiliser des termes insolites, mais qui ne pourront en aucune façon rompre le fil de la communication. Il s'agit là

---

19 Nouvelles.

20 Pour des raisons d'anonymat, j'ai remplacé le prénom utilisé dans l'énoncé.

21 Porte-toi bien.

22 Jours.

23 Semaines.

24 Il s'agit du culte au sens de « messe ».

d'une connivence, dans laquelle s'élabore le discours, construction qui permet parfois au locuteur de se positionner implicitement comme un partisan de pratiques modernes.

### « Faire comme les autres » : afficher sa modernité

Cette graphie mélangée est devenue à la mode. Ses utilisateurs se présentent alors comme des adeptes de l'actualité, et s'inscrivent dès lors dans un contexte de modernité. Pour Oumou (élève de la classe de 4<sup>ème</sup>), cela permet de « faire comme les autres » :

*Si tu envoies un message à ton ami sans écrire comme ça + c'est que : en classe si il dit ça aux autres ++ c'est que tu as chaud hein ! Les autres vont dire que tu écrites encore comme dans l'antiquité + maintenant pour montrer que tu es dans les wé<sup>25</sup> il faut écrire co :-comme ça ++ même quand c'est un email c'est toujours la même chose + les gars vont dire que la fille là elle ne connaît pas les nouveautés ++ je dois donc faire comme les autres<sup>26</sup>*

La communication électronique en français s'inscrit alors dans une logique : une compétence dans la manipulation d'outils multimédias pose l'utilisateur dans une relation directe et palpable avec le présent, avec l'actualité. Cette dernière est d'ailleurs changeante, imprévisible, instable, comme l'est l'évolution des NTIC (Nouvelles Technologies de l'Information et de la Communication). Chaque nouveau téléphone portable, comme chaque nouvel ordinateur, met en effet en exergue une nouvelle configuration à laquelle le consommateur doit s'adapter. Pourquoi ne pas comprendre l'instabilité graphique des pratiques linguistiques comme une matérialisation de cette fluctuation sociale, technologique et économique dans laquelle baigne le consommateur ? Etre moderne, ce serait donc accepter de s'adapter en permanence ; ce serait soumettre ses pratiques linguistiques aux fluctuations que suppose l'évolution technologique qui, sur un plan pratique, est un reflet des bouleversements sociaux du XXI<sup>e</sup> siècle. Tout est évolutif, mobile, actualisé en permanence, de sorte que la règle dans les pratiques quotidiennes soit l'instable. On peut alors se permettre d'en faire un usage ludique.

### « Ça me plait [et je peux] jouer »

Sept de mes témoins ont mis en relief cette fonction de la graphie mélangée : le plaisir de pratiquer cette graphie, mais aussi l'évasion que cela confère (ce qu'il faudrait interroger plus avant, dans le cadre d'enquêtes ultérieures). Ils peuvent en effet écrire comme ils veulent, sans avoir recours à une norme pré-établie. Mélanie (étudiante) explique son admiration pour la graphie mélangée :

*E - tu peux me dire pourquoi tu aimes bien écrire comme ça ?  
Mélanie - quand j'écris comme ça ça me plait + tu-tu peux faire avec les lettres les mots que tu veux pour jouer*

Cet exemple laisse entrevoir les représentations des locuteurs sur l'orthographe du français. Ces derniers choisissent en toute conscience certaines formes, parce qu'elles leurs permettent de traduire des images, des relations que la norme standard n'autorise presque jamais. Il s'agit donc de pratiques délibérées ayant une fonctionnalité sociale certaine. Dans ces usages, le locuteur crée des normes que seul l'interlocuteur qui partage son contexte peut interpréter

25 Wé qu'on peut aussi écrire « way » est un terme neutre qui peut signifier truc (« il suffit de show – montrer - le wé dont tu parles et elle comprendra »), « stratégie » (« ça c'est mon boulot ça c'est mon job ++ j'ai tous les stratégies ++ j'ai tous les way »). Dans le cadre commercial, il peut parfois signifier « marchandise » (« le body a placé tous ses wé » - le monsieur a écoulé toute sa marchandise). Dans cet exemple, il a le sens de « mode ». Il s'agit en fait d'un terme transparent qui peut être utilisé pour désigner n'importe quoi, et dont le sens est essentiellement contextuel.

26 Voir en annexe, les conventions de transcription utilisées pour les entretiens.

facilement. Ceci revient à dire que le problème (mais aussi l'intérêt) de cette fluidité est la difficulté, pour tout membre d'un exo-groupe, à interpréter le message.

## Une interprétation contextuelle

L'activité d'interprétation de textos, courriels et tchats n'est donc pas toujours facile. En effet, elle amène assez souvent le récepteur à fournir des efforts supplémentaires pour la reconstitution du contexte, avant toute interprétation. Sur un plan diachronique, il y a en effet un intervalle plus ou moins grand entre le moment de l'encodage et celui du décodage. Cependant et en m'appuyant sur des considérations relevant de la sociolinguistique interactionnelle (Gumperz, 1989), je dirais que l'ensemble des *ressources linguistiques* qui vient du répertoire social et / ou langagier serait susceptible d'éclaircir le flou apparent. Globalement, les individus sont appelés à procéder à une « flexibilité communicationnelle », laquelle leur permet d'être « capables de contrôler et de comprendre au moins une partie du sens produit par les autres », sans oublier que « le sens, dans n'importe quelle rencontre [...], est toujours négociable » et que « la découverte des fondements de la négociation exige des compétences spécifiques de la part des participants » (Gumperz, 1989 : 21). L'expérience de Marcelle (25 ans, gérante d'un secrétariat bureautique) est un bon exemple :

*(dans un café, notre entretien aborde ses relations avec son petit ami quand elle me montre certains textos de ce dernier<sup>27</sup>, tout en affirmant qu'elle déteste cette manière d'écrire. Quand il a commencé à lui écrire de la sorte, sa réaction a été de lui retourner ses textos pour signifier son incapacité à les interpréter. Pourtant ce dernier a insisté. Elle est alors entrée dans le jeu et souvent, en pensant à leurs différentes interactions précédentes, elle trouve facilement un détail qui la met sur une piste et l'aide finalement à lire les textos)*

*Tu vois quand on m'écrivait comme ça ça m'énervait + mais je vais faire comment (en projetant ses mains de part et d'autre d'une position d'équilibre sur la table) ++ c'était mon copain car je disais chaque fois que je ne comprends pas et un jour après il me fait encore un sms comme ça ++ c'est là alors que j'ai dit que le gars là ne va pas toujours me dépasser + quand il m'envoyait ça je trouvais toujours un mot que me rappelait quelque chose et je comprenais le message ++ mais i-i-il faut dire qu'au début c'était pas facile hein !*

*Cet exemple me permet d'interpréter le contexte dans la recherche comme*

*« l'histoire sociale des interactants. Dans cette logique, l'interaction sera une action réciproque qu'exercent entre eux des êtres, des personnes et / ou des groupes. C'est l'échange interactif, qui suppose l'action de tout individu dans la perspective de la gestion relationnelle et sociale. » (Feussi, 2006 : 150).*

C'est dire, dans cette logique, qu'aucun énoncé n'a de graphie préétablie, et que c'est le contexte qui permet de désambiguïser toute incertitude dans le message. On pourrait alors situer cette graphie mélangée comme un cas de fluctuation dans les usages linguistiques. Cette mobilité sur le plan sociolinguistique se manifesterait ainsi à travers des pratiques sans frontières, qu'on résumerait efficacement par la compétence de communication à dimension plurilingue et pluriculturelle (Coste, Moore et Zarate, 1997). Elle suppose que les hommes

---

27 Je tiens à préciser que le fait que je sois entré en possession de ces courriels vient d'un travail préalable qui a mis mon témoin en confiance, par l'empathie partagée à ce stade de notre entretien. Ceci permet de rappeler que mes entretiens ont été des moments de construction de la connaissance de soi et de l'autre, par chacun des participants, dans une logique altéro-réflexive. Hors enregistrement, Marcelle va d'ailleurs demander mon avis sur son attitude face à son copain. Ce dernier souhaite en effet l'épouser, mais elle a alors peur que l'acceptation d'une graphie qu'elle n'aime pas a priori, soit interprétée comme une attitude de soumission.

naviguent en permanence, selon le principe de l'adaptabilité et de l'inventivité (Kaufmann, 2004 : 174), entre des pratiques linguistiques et culturelles. Voilà comment situer, dans une certaine mesure, cette fluctuation dans les usages des outils multimédias. Cela suppose la capacité à identifier et à interpréter la variété et la complexité de pratiques linguistiques, en les situant dans leurs contextes de production, que ces derniers soient sociaux, économiques, historiques, interactionnels, etc. L'interprétation relèverait alors d'un regard croisé entre les points de vue de « je » / « nous » par rapport à un « tu » / « eux » et un « il »/« eux », et de la « traduction » (Robillard, 2007) qui permet par l'empathie entre les participants de se comprendre à l'aide de la « posture intérieure / extérieure » (Blanchet, 2000 : 41)<sup>28</sup>.

Si la graphie adoptée dans les textos, tchats et courriels au Cameroun dépend des rapports à l'altérité, cela revient à dire qu'il devient difficile de prétendre en effectuer une étude complète. Les pratiques sont flexibles. Toutefois, il ne s'agit pas d'une instabilité incontrôlée, puisque le contexte régule les pratiques entre participants. Pour mieux décrire ces usages, il faudrait alors élargir le canevas classique expérimental, pour épouser une approche de l'instabilité. Comme Robillard (2001, 2003, 2007), qui a pensé une linguistique du chaos bâtie en partie sur l'altérité et la réflexivité, et Blanchet (2000, 2003), qui développe une logique ethno-sociolinguistique, il faudrait adopter des approches empiriques sur fond de constructivisme (Le Moigne, 1994), puisqu'on ne peut en effet tout prévoir. Comment alors comprendre les locuteurs ?

## **Ecrire / parler / construire son français au Cameroun**

Prenons d'autres exemples. A l'occasion du lancement d'un nouveau service offert à ses (potentiels) clients en 2003, en l'occurrence un transfert de crédit entre abonnés, la société de téléphonie mobile MTN Cameroon a élaboré une affiche publicitaire autour du discours suivant : *Entre amis, on partage tout ! Me2u - Transfert de Crédit*. Le point focal de ma réflexion est l'élément *Me2u* (« me to you »). La société de téléphonie mobile Orange Cameroun ne sera pas en reste. A l'occasion des fêtes de fin d'année 2006, elle utilisera, pour une campagne de vente d'un nouveau produit, une affiche sur laquelle on peut lire *beaucoup de kdo* (« beaucoup de cadeaux »). Dans la même logique, la société d'électricité du Cameroun, AES Sonel, dans une de ses campagnes publicitaires, écrit : *AES Sonel 2day : nos ladies chez Nelson Mandela* (« AES Sonel today : nos ladies chez Nelson Mandela »). Ce que l'on peut lire en termes de continuités entre pratiques électroniques et autres pratiques est que la graphie mélangée fait son chemin dans des usages linguistiques au Cameroun. J'ai présenté ces messages aux témoins, qui les catégorisent soit comme du « français » soit comme du « français branché ». Voici la réaction de Mireille (28 ans, Licence de Lettres Modernes, journaliste), auprès de qui j'essayais de savoir si les participants aux échanges (présentant une graphie mélangée), désignent leurs usages par un nom spécifique :

*non + est-ce que ça a un nom ? Tout le monde sait que c'est le français + + quand tu lis on sait que c'est le français + même si chacun écrit à sa façon mais on sait que c'est le français*

Presque tous les témoins rencontrés portent ce regard. Cela veut dire que sur le plan glossonymique, ces usages partagent une même appartenance catégorielle que les usages recommandés dans les salles de classe : c'est *du* français. Pourtant et en rapport avec les usages scolaires, tous savent que des instruments, tels que les grammaires et dictionnaires existent. Comment comprendre alors que les pratiques décrites *supra* soient considérées par

---

28 On comprend dès lors l'importance de la dimension interactionnelle et de la prise en compte de l'altérité dans les pratiques sociales.



les témoins comme du français alors qu'ils sont bien conscients du non-respect des normes institutionnalisées ? Les normes graphiques sont différentes et changeantes sans que les acteurs sociaux créent des catégories différentes. Si cette pluralité d'usages partage le même glossonyme, cela veut dire que la catégorie « français » serait plastique, de sorte que chacun puisse en faire ce qu'il veut, à condition que les autres puissent comme lui, reconnaître la même appartenance catégorielle des usages.

Comme je le suppose *supra*, on est ici face à une pratique qui caractérise les Camerounais dans l'ensemble et, probablement, tout locuteur dans un contexte plurilingue. Dans ma thèse (Feussi, 2006 : 348-372), j'ai montré qu'il existe plusieurs pôles de français au Cameroun (*bon français, mauvais français, français du quartier, francanglais, français personnalisé*, etc.). Ces usages graphiques s'inscrivent alors dans une logique plus globale : on peut fabriquer son français en fonction du contexte, sans pour autant nier ou refuser à l'autre la possibilité de faire usage d'un français différent, étant donné que la pertinence de chacun des usages est discursive. En définitive, se pose donc la question de savoir comment définir *le discours en français*.

Dans la mesure où ce fonctionnement social s'inscrit dans un ensemble de pratiques qui dépassent le cadre strict des textos, tchats et courriels, il apparaît que le discours en français au Cameroun se négocie. Parler français dans ce contexte c'est donc tenir un discours que l'on considère comme du français, et qui est validé comme tel par l'interlocuteur. Ce discours doit surtout s'inscrire dans une logique de pratiques multiples. En ce sens, le francophone<sup>29</sup> doit pouvoir aller d'un pôle à l'autre en fonction des sujets, des participants à l'interaction, de l'humeur (en tant qu'atmosphère de communication entre les participants), de l'image sociale qu'il veut afficher, des connaissances antérieures, bref de tellement d'éléments que le maître mot pour cette circonstance est le développement de capacités d'adaptation. Ce discours, de même que ces voyages entre les (pôles de) langue(s), doit être compréhensible et validé (même dans le rejet<sup>30</sup>) par tous les participants à l'échange, qui, ce faisant, (se) donne chaque fois une « face », une identité.

A bien observer les pratiques décrites, on peut se rendre compte qu'il serait assez difficile de fixer une fois pour toutes une des formes. La variation de formes (*pace, pase* pour « passer » ou bien pour « passe » ; *7, set, cet* pour « cette » ; *col* pour « call » ou bien « col » ; *se, 6* pour « see » ; *se* pour « ses » voire « ces » ; etc.) est un argument solide pour illustrer la fluctuation des pratiques en français à travers la communication électronique. Pour s'adapter à ce mode de communication, il faut avoir à l'esprit que les pratiques sont basées sur des enjeux que l'exploitation du contexte interactionnel peut mettre en lumière. En effet, le locuteur procède à une économie de certains éléments linguistiques qui sont pris en charge par le cadre communicatif. Le processus du décodage est alors effectué sur la base d'un savoir commun aux interlocuteurs. Cette pratique de l'écrit est différente des habituelles pratiques décontextualisées et pour lesquelles on suppose que « chaque langue aurait ce que l'on appelle mystérieusement son "génie" » (Klinkenberg, 2002 : 22).

Sont en conséquence mis en évidence ici des éléments pour la définition du français dans les textos, chats et courriels au Cameroun. Les plus importants sont :

- la relativisation de critères formels et intralinguistiques. Il suffit que les pratiques décrites participent à la construction d'une identité francophone ;
- la validation de l'idée selon laquelle le francophone au Cameroun peut avoir une identité multiple. Il s'agit d'une identité plastique, qui prend des formes variées selon la situation, mais surtout qui est négociée et construite en fonction des interactions. Cette identité n'est

29 « Le francophone ne sera plus uniquement celui qui parle le français, ce sera également toute personne participant à la construction du français. Il suffit qu'il comprenne. » (Feussi, 2006 : 346).

30 Certains témoins reconnaissent cette pratique, refusent de lui donner un nom, et se positionnent clairement comme n'étant pas des partisans de cette graphie, qualifiée de « fantaisiste » par l'un d'entre eux.

cependant pas inconnue. En effet, elle ressort d'un ensemble préétabli de schèmes identitaires possibles. Ce qui est impossible à savoir, c'est le moment où sera mobilisé l'un de ces schèmes et la manière dont il sera mobilisé par un choix scriptural donné. On peut parler ici d'« attracteur étrange » (Robillard, 2001 ; Dewaele, 2001).

Cela implique absolument pour qu'il y ait communication et cohésion sociale, des aspects communs, qui s'inscrivent dans l'histoire (un passé commun, un projet actuel commun, des projets futurs partagés), la norme devenant contextualisée et tellement fluide que ce qui est normal à un moment et en un lieu puisse ne plus l'être ensuite, ailleurs. Cette nécessité d'adaptation me permet d'émettre l'hypothèse que *le français* au Cameroun n'existe pas en soi. Ce qui existe, ce sont des locuteurs, qui exploitent un et / ou l'autre français pour (se) donner une identité avantageuse, ou bien pour minorer l'image d'autrui. Le souci formel paraît secondaire ; c'est surtout la dimension de solidarité, de positionnement qui importe, bref le critère de *cohésion* (Robillard, 1993), dont la nature sociolinguistique est évidente. On pourrait parfois penser que les langues existent au Cameroun (Dieu et Renaud, 1983). A bien observer cependant, elles changent tout le temps, selon un schème plus ou moins socialement défini, sans qu'on puisse déterminer entièrement quand et comment se manifestera *la* langue. Ce fonctionnement est caractéristique d'une société qui bouge en permanence. La société Camerounaise (urbaine) est entre autres caractérisée par une certaine perte des repères traditionnels : elle n'a plus de bases solides dans les cultures dites ethniques ; le seul repère stable et partagé par tout le monde est l'individu qui construit ses normes, ses langues, lesquelles deviennent dès lors situationnelles. En d'autres termes, *le français* au Cameroun est sur un plan pragmatique, une langue en construction, à la manière de ce qui se passait en France entre le V<sup>e</sup> siècle et le XIX<sup>e</sup> siècle (Chaurand, 1999).

En conséquence, on pourrait définir *le français* au Cameroun comme une sorte de cadre, un lieu d'échange où chaque locuteur peut essayer d'imposer son français, le plus fort (contextuellement valorisé) imposant sa façon de pratiquer la langue (en cas de conflit). En ce sens, parler ou écrire reviendrait à « s'approprier l'un ou l'autre des styles qui expriment dans son ordre la hiérarchie des groupes correspondants » (Bourdieu, 2001[1991] : 83). Parfois cependant, cette atmosphère de polémique laisse la place à une coopération ou à la négociation. En ce sens tenir un discours en français, c'est s'inscrire comme un participant aux tractations et polémiques diverses, qui permettent de décider de ce qu'est le français dans le contexte, la validation de la forme présentée conférant à son utilisateur, du pouvoir. Si s'exprimer en français au Cameroun veut dire prendre part à la discussion, cela présente l'avantage de considérer presque tous les Camerounais comme des francophones, la francophonie des uns se manifestant différemment de celle des autres, sans qu'il y ait rupture. Le corollaire est que la langue devient un ensemble de représentations sans homogénéité totale.

Nous avons vu que, sur le plan identitaire, les usages linguistiques se présentent comme des ressources de positionnement. En d'autres termes, l'usage d'une langue permet d'identifier l'autre et / ou de se donner une identité ; bref la langue constitue un mode pertinent de gestion de l'altérité. Comme l'identité, elle est une représentation mettant en relation des locuteurs (dans ma conception, il s'agit de ceux qui parlent, mais aussi ceux qui comprennent tout simplement la langue, dont l'usage se remarque plutôt à travers la pratique du mélange).

## Conclusion

Cela dit, comment définir les pratiques linguistiques des Camerounais autrement que comme des pratiques fluides ? Comment comprendre la graphie mélangée dans les textos, tchats et courriels si nous (chercheurs) tenons à les organiser en termes de pratiques orales ou écrites ? Nous courrons le risque de perdre au moins un aspect (peut-être l'essentiel ?) des pratiques, si nous choisissons comme canevas de travail de nous intéresser à une graphie unique. Une épistémologie de la complexité à travers une démarche ethno-sociolinguistique (Blanchet, 2000 et 2003), une organisation chaotique (Robillard, 2001) ou une prise en compte de « l'autre parlant » (Robillard, 2007, à paraître) paraît adéquate. La logique au Cameroun, c'est de pratiquer autant de langues possibles qu'on rencontre de situations interactionnelles. Dans ces différents contextes, l'usage de l'une ou de l'autre langue permet à chacun de gérer à son avantage les différentes relations avec autrui, l'un et l'autre gardant des frontières ouvertes, dans une logique d'acceptation mutuelle, qui traduit un fonctionnement polynomique (Marcellesi, 2001).

L'étude de la communication électronique écrite en français au Cameroun se présente en fin de compte comme un moyen de comprendre comment fonctionne une société plurilingue et pluriculturelle. La fluctuation graphique peut alors être perçue comme un reflet de la mobilité sociale qui est fonction des représentations individuelles et sociales. Une des choses les plus importantes à retenir de cet article est alors que les pratiques linguistiques, étant interactionnelles, toute interprétation efficace est nécessairement contextualisée. Les textos, courriels et tchats ne dérogent pas à cette règle, qui permet de définir le discours en français au Cameroun comme un cadre de discussion. Cela suppose, malgré la fluctuation, que les locuteurs sachent parfois en contexte quelles sont les frontières de ce qui peut être reconnu comme le français. Parler français reviendrait donc à naviguer entre ces frontières, le français apparaissant comme un construit évolutif.

On comprend que pour une analyse empirique, il soit difficile de stabiliser objectivement un ensemble de pratiques linguistiques au Cameroun. Il s'agit toutefois d'une mobilité canalisée car il existe une possibilité de sanction impliquant la perte de la face et donc une dévalorisation de l'image de soi. Les pratiques naviguent en effet, dans l'ensemble, entre deux pôles (déterminisme et aléatoire), dans des « systèmes complexes », « dynamiques » et « non linéaires » (Dawaele, 2001 : 80). Une analyse sociale de ce fonctionnement ne peut en aucune façon occulter son caractère constructiviste et une prise en compte de l'altérité, laquelle met en rapport soi à autrui, tant dans la logique de la construction sociale que dans la fabrication de la recherche.

Cette logique constructiviste focalisée sur l'altérité et la réflexivité peut autoriser qu'on questionne la catégorie *langue* autrement (Robillard, 2007). La fluidité des pratiques linguistiques permet de situer la langue comme n'existant pas objectivement. On y accède certes, mais à travers les interactions sociales qui changent en permanence. La mise en évidence de la *langue* dépendrait alors des fonctions sociales des usages considérés. Elle devient saisissable grâce à un processus de stabilisation qui découle des enjeux. En ce sens, il serait possible de considérer la langue comme un ensemble de pratiques linguistiques contextualisées, en rapport avec des objectifs qui varient selon les interactions sociales.

## Bibliographie

- BLANCHET P., 2000, *La linguistique de terrain : méthode et théorie - Une approche ethnosociolinguistique*, Presses Universitaires de Rennes.
- BLANCHET P., 2003, « Contacts, continuum, hétérogénéité, polynomie, organisation « chaotique », pratiques sociales, interventions ... quels modèles ? : pour une (socio)linguistique de la complexité », dans P. Blanchet et D. de Robillard (dirs.), *Langues, contacts, complexité. Perspectives théoriques en sociolinguistique*, Presses Universitaires de Rennes, pp. 279-308.
- BLANCHET P., (à paraître), « Biais et contre-biais : réflexions méthodologiques et épistémologiques sur la notion de « corpus » dans un cadre ethno-sociolinguistique », dans C. Juillard (éd.), *Langues, culture et interaction*, Paris, L'Harmattan.
- BOURDIEU P., 2001[1991], *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Editions Fayard.
- CHAURAND J. (dir.), 1999, *Nouvelle histoire de la langue française*, Paris, Seuil.
- COSTE D., MOORE D., ZARATE G., 1997, *Compétence plurilingue et pluriculturelle. Vers un Cadre Européen Commun de référence pour l'enseignement et l'apprentissage des langues vivantes : études préparatoires*, Comité de l'éducation, Conseil de la coopération culturelle, Strasbourg, Editions de l'Europe.
- DEWAELE J.-M., 2001, « L'apport de la théorie du chaos et de la complexité à la linguistique », *La Chouette* n° 32, publication du French Department School of Languages, Linguistics and Culture, Birkbeck, University of London, pp.77-86, disponible sur [www.bbk.ac.uk/lachouette](http://www.bbk.ac.uk/lachouette)
- DIEU M., RENAUD P., 1983, *Atlas linguistique du Cameroun*, Paris, Yaoundé, ACCT-Cerdotola.
- DORTIER J.-F. (dir.), 2004, *Le dictionnaire des sciences humaines*, Auxerre, Sciences Humaines.
- FERAL C. de, 2007, « Etudier le camfranglais : recueil de données et transcription », *Le français en Afrique*, n° 21, pp. 211-218.
- FEUSSI V., 2004, « Politique linguistique et développement durable au Cameroun : perspective émique ou perspective étique ? », *Actes du colloque Développement durable, leçons et perspectives*, organisé par L'Organisation Internationale de la Francophonie et l'Université de Ouagadougou (Burkina-Faso), Ouagadougou 1er-4 juin 2004, tome 2, pp. 21-29 – également disponible sur [www.auf.org.colloque-developpement-durable](http://www.auf.org.colloque-developpement-durable)
- FEUSSI V., 2006, *Une construction du français à Douala-Cameroun*, thèse de Doctorat, Université François Rabelais de Tours.
- FEUSSI V., à paraître, « Le français et les pratiques linguistiques en contexte urbain au Cameroun : une dynamique interactionnelle », *Le français en Afrique*, n° 22.
- GUMPERZ J., 1989, *Engager la conversation – introduction à la sociolinguistique interactionnelle*, Paris, Editions de Minuit.
- HARTER A.-F., 2005, « Cultures de l'oral et de l'écrit à Yaoundé », *Glottopol*, n° 5, *Situations de plurilinguisme en France : transmission, acquisition et usages des langues*, pp. 92-107.
- JODELET D. (dir.), 1989, *Les représentations sociales*, Paris, PUF.
- KAUFMANN J.-C., 1996, *L'entretien compréhensif*, Paris, Nathan.
- KAUFMANN J.-C., 2004, *L'invention de soi - Une théorie de l'identité*, Paris, Armand Colin.
- KLINKENBERG J.-M., 2002, « La légitimation de la variation linguistique », *L'Information grammaticale*, n° 94, pp. 22-26.

- LE MOIGNE J.-L., 1994, *Le constructivisme, tome 1 : des fondements*, Paris, ESF.
- MARCELLESI J.-B., 2001, « Polynomie et francophonie », dans F. Laroussi et S. Babault (dirs.), *Variations et dynamisme du français. Une approche polynomique de l'espace francophone*, Paris, L'Harmattan, pp.17-28.
- NGO NGOK-GRAUX E., 2007, « Les représentations du camfranglais chez les locuteurs de Douala et Yaoundé », *Le français en Afrique*, n° 21, pp.219-225.
- PIEROZAK I., 2003, *Le français tchaté (une étude en trois dimensions - sociolinguistique, syntaxique et graphique - d'usages IRC)*, Thèse de Doctorat, Université de Provence / Marseille I.
- ROBILLARD D. de, 1993, *Contribution à un inventaire des particularités lexicales du français de l'Ile Maurice*, EDICEF/AUPELF.
- ROBILLARD D. de, 2001, « Peut-on construire des "faits linguistiques" comme chaotiques? Quelques éléments de réflexion pour amorcer le débat », *Marges Linguistiques*, n° 1, pp.163-204, revue électronique en ligne sur [www.marges-linguistiques.com](http://www.marges-linguistiques.com)
- ROBILLARD D. de, 2003, « « What we heedlessly and somewhat rashly call "language" » : vers une approche fonctionnelle du (dés)ordre linguistique à partir des contacts de langues : vers une linguistique douce ? », dans P. Blanchet et D. de Robillard (dirs.), *Langues, contacts, complexité. Perspectives théoriques en sociolinguistique*, Presses Universitaires de Rennes, pp. 207-231.
- ROBILLARD D. de, 2007, « La linguistique *autrement* : altérité, expérientiation, réflexivité, constructivisme, multiversalité : en attendant que le *Titanic* ne coule pas », dans P. Blanchet, L.-J. Calvet et D. de Robillard (éds.), *Un siècle après le Cours de Saussure : la Linguistique en question*, Carnets d'atelier de Sociolinguistique, n°1, <http://www.upicardie.fr/LESCLaP/spip.php?rubrique55>, L'Harmattan, pp. 81-228.
- ROBILLARD D. de, à paraître, *Perspectives alterlinguistiques. Métaphores et traductions de l'autre parlant*, L'Harmattan, collection Perspectives discursives.
- TABOURET-KELLER A., 1996, « Le nom des langues », *La Bretagne linguistique*, volume 10, Actes du colloque Badume – Standard – Norme. Le Double Jeu de la Langue, Brest 2-4 juin 1994, pp.169-176.
- TADADJEU M., SADEMBOUO E., 1984, *Alphabet général des langues camerounaises*, collection PROPELCA n° 1, Yaoundé.

## Annexe : conventions de transcription

+	pause brève
++	pause plus longue
[ ]	transcription phonétique
[( )]	son dont l'articulation peut être réalisée
v :	allongement vocalique
X	syllabe inaudible
E	enquêteur
( )	pratique non verbale
a-avec	amorce de mot
?	intonation interrogative
!	intonation exclamative

**« JV ME PRENDRE UN BOIS MONUMENTAL  
THE WOOD OF THE CENTURY G DI »  
LANGUES EN CONTACT DANS QUATRE CORPUS ORAUX  
ET ECRITS « ORDINAIRES » A LA REUNION<sup>1</sup>**

**Gudrun LEDEGEN et Mélissa RICHARD  
LCF-UMR 8143 du CNRS-Université de la Réunion**

## **Introduction**

Cette étude consiste en une comparaison de pratiques mélangeant le français et le créole réunionnais dans quatre corpus informels, « ordinaires » (Gadet, 1989), réunissant deux corpus oraux et deux corpus écrits (issus de *chats* privés)<sup>2</sup>. Ces discussions, amicales, rassemblent les mêmes locuteurs dans des configurations différentes (un groupe d'amis d'une part, puis deux amies du groupe d'autre part), et elles sont contrastées en ce qui concerne la langue majoritairement utilisée (le créole ou le français). Cette comparaison met clairement à jour des continuités et discontinuités des discours sur Internet par rapport aux autres pratiques « ordinaires », tout en révélant aussi des particularités dans les pratiques mélangées selon la langue majoritaire. Par ailleurs, l'étude s'appliquant sur des corpus où, dans une pratique juvénile et identitaire, sont entrelacées plusieurs langues, i.e. le créole réunionnais, le français et quelques termes d'anglais ou d'allemand, les différences dans l'utilisation et l'insertion des langues apparaissent clairement. En effet, le terrain constitué par les *chats* sur Internet, et plus particulièrement celui qui est examiné ici, est « *le lieu de contacts de langues particuliers, en ce que la socialité, dans cette forme particulière de communication, s'organise très largement autour d'un usage ludique des contacts intra- et inter-linguistiques* » (Pierozak, 2003a : 184). Nos corpus de *chats* concernent une communauté d'internautes qui a émergé et qui pratique ses communications sur Internet (*via* MSN Messenger) en cercle privé, où seul ce groupe d'amis peut accéder.

---

1 Nous voudrions chaleureusement remercier N. Gueunier, B. Idelson, I. Léglise, M. Najède, J. Simonin, ainsi que les deux relecteurs anonymes du comité de Glottopol, pour leurs relectures attentives et stimulantes d'une première version de ce texte.

2 Les termes oral/écrit renvoient ici à la matérialité du canal, à l'axe diamésique de la variation.

## Présentation des quatre corpus

Pour analyser les contacts de langue de façon conjointe sur les axes diaphasique et diamésique de la variation, nous appliquons ici une méthodologie qui a été peu suivie jusqu'alors, parce qu'elle est de fait difficile à mettre en œuvre, bien qu'elle repose sur une idée simple : suivre les mêmes locuteurs dans plusieurs situations d'interactions différentes mais proches (Gadet 2000). Les quatre corpus de « conversations » (au sens de Biber *et al.* 1999) réunis ici sont traversés par deux axes, le caractère « ordinaire » (Gadet 1989) et « informel » étant donné ce qui réunit ces différents corpus : le premier concerne la variation diamésique, soit le changement de chenal utilisé lors des conversations, en opposant les deux corpus oraux aux deux corpus écrits ; le second axe touche à la variation diaphasique : conversations en tête à tête *versus* conversations en groupe. Nous verrons plus loin que c'est ce dernier axe plus spécifiquement qui détermine la langue majoritairement utilisée (le créole ou le français).

L'enregistrement de la conversation orale en groupe à la cafétéria de l'Université de la Réunion a eu lieu le 16 septembre 2004 et a été d'une durée totale de 74 min, 46 s. Quant à l'enregistrement en tête-à-tête entre Lilo et Shelly, de 39 min, 34 s, il a été effectué lors de trajets en voiture à Saint-Denis les 14 août et 7 septembre 2004. Enfin, les conversations écrites tenues par ces mêmes locuteurs sur un logiciel de messagerie instantanée, MSN Messenger, ont été produites entre avril 2003 et septembre 2004, soit 18 mois de conversations au total. Pour l'élaboration du corpus écrit n'ont été gardées que 10 conversations : 3 en groupe, et 7 où Shelly est en tête-à-tête avec Lilo.

Le choix des extraits de ces corpus oraux et écrits a été effectué en fonction de l'intérêt vis-à-vis des phénomènes des contacts de langue : ont été retenus les conversations riches en contact créole / français et français / créole, ainsi que les contacts avec d'autres langues, comme l'anglais. Par ailleurs, n'ont été gardées que les conversations les plus longues et les plus diversifiées en thèmes.

Tableau 1 : Présentation des 4 corpus

Corpus	Chenal	Type de situation	Nombre de mots	Durée
<i>Voiture</i>	oral	tête à tête	2509 mots	10:26
<i>Lilo &amp; Shelly</i>	écrit	tête à tête	3375 mots	35:12
<i>Cafète</i>	oral	Groupe	5819 mots	27:52
<i>Écrit groupe</i>	écrit	Groupe	5114 mots	52:35

Les interlocuteurs, qui forment le groupe de jeunes présents dans les corpus *Cafète* et *Écrit groupe*, sont quatre jeunes étudiants réunionnais âgés de 20 à 22 ans, désignés ici par un de leurs pseudonymes de connexion : les deux filles qui se connaissaient déjà, ont fait connaissance avec les deux garçons sur le web, et ils se sont rencontrés par la suite à l'université de la Réunion. Ils continuent à utiliser le *chat* comme un moyen de communication parmi d'autres (téléphone, SMS...).

Tableau 2 : Présentation des 4 interlocuteurs

	sexe	âge	CSP des parents	Résidence	statut
Shelly	féminin	21	classe moyenne	Saint-Denis	étudiante en lettres
Lilo	féminin	22	classe moyenne	Saint-Denis	étudiante en lettres
Esca	masculin	22	classe moyenne	Saint-Gilles	étudiant en sciences
Mogwaï	masculin	20	classe moyenne	Saint-Denis	étudiant en sciences

Les corpus réunis ici mettent en lumière combien l'oral et l'écrit peuvent être proches. Ces deux médiums ont longtemps été opposés de façon caricaturale (oral spontané *versus* écrit

élaboré ; cf. Moreau et Meeus, 1989 ; Blanche-Benveniste et Bilger, 1999), mais les recherches sur le français parlé (Blanche-Benveniste, 1997, 1999 ; Gadet, 1989) ont contré ces idées qui relèvent de l'*a priori* ; elles ont permis d'aboutir à « *des classements qui dépassent l'opposition trop rigide entre les deux seuls pôles de l'oral et de l'écrit. Il n'y aurait pas une opposition tranchée mais un continuum de pratiques différentes de la langue, tant par écrit que par oral* » (Blanche-Benveniste, 1997 : 35), une multiplicité de registres et de types. De fait, il n'existe pas de traits linguistiques consistants qui « *différencient de manière claire l'écrit et l'oral [ : ils] sont pour la plupart liés aux conditions mêmes de l'exercice des deux modalités* » (Moreau et Meeus, 1989 : 129). Sur le continuum entre les deux pôles de l'*immédiat* et de la *distance* (Koch et Oesterreicher, 2001), nos corpus, oraux comme écrits, se situent du côté de l'*immédiat* : interlocuteurs familiers, communication à caractère privé, à caractère dialogal... Nous verrons que l'écrit d'Internet présente de multiples ressemblances avec les corpus oraux qui lui correspondent directement : il se manifeste clairement comme un mélange de la langue orale et de la langue écrite, avec certes des traits d'oralité spécifiques (Anis, 1998 ou Panckhurst, 1999 pour le français ; Crystal, 2001 et Yates, 1996 pour l'anglais) mais aussi son contexte de graphisation, dont nous révélerons des manifestations qui lui sont particulières.

Par ailleurs, dans le cadre du contact de langues étudié ici, nos corpus souligneront que l'on ne peut de façon naïve comparer des corpus oraux « ordinaires » aux corpus écrits « ordinaires » : nous verrons en effet que la prise en compte au préalable de la langue utilisée majoritairement – variable liée dans l'étude actuelle à la situation d'interaction (groupe *versus* tête à tête) –, est indispensable parce que les contacts de langue ne se réalisent pas de la même façon, venant doubler ainsi les différences dues au canal employé (oral-écrit).

## **Quelques préalables sur les pratiques linguistiques réunionnaises en général et des jeunes en particulier**

L'île de la Réunion est une terre émergée de 2500 km<sup>2</sup> dans l'Océan Indien, à 700 km à l'est de Madagascar, actuellement habitée par plus de 700 000 personnes. Département français d'outre-mer (DOM) depuis 1946, la Réunion présente une situation sociolinguistique caractérisée par un *continuum*<sup>3</sup> linguistique (et non par une séparation stricte entre les variétés en présence) : les productions linguistiques créoles se situent entre deux pôles, l'*acrolecte* (la variété la plus proche du pôle défini comme supérieur, dans le cadre de la diglossie, en l'occurrence le français) et le *basilecte* (variété qui présente la divergence maximale par rapport au français). Entre ces deux pôles, une zone intermédiaire de productions, désignées par le terme de *mésolectes*, est attestée (Chaudenson 1997) ; enfin, entre le français standard et le créole acrolectal, le français régional de la Réunion est également attesté (Beniamino et Baggioni 1993 ; Beniamino 1996 ; Najède 2004). Du fait même de cette situation de *continuum*, certains énoncés peuvent indifféremment être perçus comme créoles ou français ; en effet, devant la variation du créole et du français, le chercheur se trouve souvent dans l'incapacité d'« attribuer des segments d'énoncé à l'une ou l'autre variété » (Baggioni, 1992 : 194). De plus, les connaissances sur la variation du français parlé (Blanche-Benveniste, 1990 et 1997 ; Gadet, 1989) augmentent encore le nombre de doubles interprétations. Cette zone de *no man's land* linguistique, zone non attribuable à l'une ou l'autre langue – ou mieux, aux deux langues en même temps – a été étudiée dans son versant syntaxique (Ledegen, à

---

3 Nous utilisons ce concept, sans appliquer pour autant la méthode implicationnelle au domaine syntaxique (Ledegen, à paraître).



paraître) par une analyse des prédicats « flottants » (entre les deux langues)<sup>4</sup> : cette étude révèle que dans les corpus – des années 70 et actuels – de créole acrolectal étudiés, les prédicats « flottants » constituent près de 16 % des énoncés et ce de façon constante dans le temps. Il est intéressant de noter que dans les corpus écrits qui sont étudiés ici, le jeu avec la graphie tel qu'il est pratiqué sur Internet augmente encore ces « zones flottantes », comme l'exemplifiera clairement le terme *trankil* dans le second extrait du paragraphe suivant.

Les pratiques linguistiques mélangeant créole et français, sans être nouvelles dans la société réunionnaise (Ledegen, 2007 ; Najède, 2004), caractérisent toutefois fortement les « parlars jeunes » de la Réunion, en ce sens qu'il s'agit ici d'une pratique ludique pleinement assumée, en même temps que d'une signature identitaire, dans un paysage sociolinguistique qui a beaucoup évolué ces dernières décennies (Ledegen, 2004b). Naturellement, ces pratiques « jeunes » constituent seulement une partie du répertoire des jeunes, qui forme un continuum, constamment pondérable entre différentes variétés de créole et de français (par exemple scolaire). Ainsi, nous retrouvons ici, aussi bien à l'oral qu'à l'écrit, des termes et expressions identiques à ceux qui ont été répertoriés dans différentes études sur les « parlars jeunes » (Bavoux, 2000 ; Ledegen, 2001, 2002, 2004a) : *pa la ek sa* (« l'air de rien »), *c'est pièg* (« nul »), *koma* (« comme ça »), *trop valable/bien/facile pour très...*

*Mogwai* : aide cantinière un truc **koma** ouais (*Cafête*, p. 36, l. 148)<sup>5</sup>

*Shelly* : d'ailleurs, hier aprem, y'en a ki se pavanait sur le toit de ma voiture, *trankil*, **pa**

**là ek ça**, pik son ti som su loto demoun<sup>6</sup> (*Écrit groupe*, p. 88, l. 61-62)<sup>7</sup>

Le premier exemple illustre ainsi l'utilisation de *koma*, 'comme ça', dans un contexte français ; le second, quant à lui, montre le passage du français au créole, changement de langue qui apparaît manifestement avec *pa la ek sa* et qui est amorcée par l'unité « flottante », *trankil* : cet adverbe qui peut être interprété comme français ou comme créole illustre l'augmentation des « zones flottantes » par le jeu avec la graphie.

Ainsi, les pratiques des jeunes Réunionnais sont pleinement l'illustration de la décrispation de la diglossie, telle qu'elle pouvait encore être vécue dans les années 70 à la Réunion ; elles cristallisent l'hybridation des langues en un « parler réunionnais » (Simonin, 2003) qui est mis en œuvre.

## Analyse des langues en contact

Pour étudier les contacts de langue réalisés dans ces quatre corpus et révéler les continuités et les discontinuités des pratiques « ordinaires » sur Internet par rapport aux pratiques « ordinaires » orales de la part de ces mêmes interlocuteurs, nous avons fait le choix d'analyser les productions linguistiques en nous inscrivant dans l'approche de P. Auer (1995, 1998) :

4 Du nom du système de transcription que j'ai proposée pour révéler ces zones : la « transcription flottante ». Faute d'indices linguistiques segmentaux ou suprasegmentaux, cette transcription laisser subsister le flou quant à la langue utilisée, montrant conjointement les deux interprétations possibles. Et on révèle ainsi que la langue majoritaire est parfois indécidable sur de larges passages (Ledegen, à paraître).

5 Les conventions de transcription employées dans les citations sont les suivantes : les termes en « langue insérée » sont indiqués en gras. Les termes en créole sont transcrits dans la graphie utilisée dans le Dictionnaire créol réunionnais/français d'A. Armand (1987), l'écriture 77 (cf. plus loin) ; la barre oblique / désigne une courte pause et une double barre oblique (//) une pause plus longue ; les deux points (:) notent un rallongement de consonne ou de voyelle ; le soulignement signale le chevauchement de paroles ; enfin, XXX désigne un mot ou une suite de mots incompréhensibles.

6 « il [le chat] fait sa sieste sur la voiture des gens »

7 Les extraits des corpus écrits sont reproduits tels qu'ils apparaissent sur l'écran : ils n'ont subi aucune modification du point de vue syntaxique, orthographique ou typographique.

- l'alternance codique, ou *alternational code-switching* d'Auer (1998), *i.e.* « la juxtaposition, à l'intérieur d'un même échange verbal, de passages<sup>8</sup> où le discours appartient à deux systèmes ou sous-systèmes grammaticaux différents » (Gumperz, 1982 : 57) : ces changements de langue inter- et intra-énoncés sont analysés suivant l'approche pragmatique de P. Auer (1995), permettant d'identifier les motivations qui poussent le locuteur à changer de langue dans la situation d'interaction ;

- et l'emprunt, ou *insertional code-switching* d'Auer (1998), *i.e.* un « mot, un morphème ou une expression qu'un locuteur ou une communauté emprunte à une autre langue, sans le traduire » (Hamers, 1997 : 136) : ces changements de langue, qui se situent au niveau des unités, se laissent plus difficilement analyser suivant l'approche pragmatique utilisée pour l'alternance codique, parce que, comme nous le verrons plus loin, ces éléments sont souvent très intégrés dans la langue d'accueil, ou difficilement contournables.

C'est surtout dans la catégorie des emprunts que des différences nettes se font jour entre l'oral et l'écrit. En revanche, dans la catégorie de l'alternance codique, les fonctionnements se révèlent différents selon la langue majoritairement utilisée, que ce soit dans les corpus oraux ou dans les corpus écrits. Nous verrons par ailleurs que, pragmatiquement parlant, les changements de langue s'établiront de façon très différente selon que la langue est le créole ou le français.

Ainsi, pour comparer ce qui est comparable, toutes les analyses menées s'organisent dans un premier temps sur l'axe opposant les langues majoritairement utilisées, selon l'axe diaphasique, qui distingue les conversations entre les deux amies avec celles menées en groupe. Puis, dans un deuxième temps seulement, des comparaisons entre les pratiques « ordinaires », selon qu'elles sont orales ou écrites, ou des généralisations sur la totalité des corpus, sont établies.

Les deux tableaux ci-dessous donnent une première idée des types et du nombre de contacts qui sont attestés dans les corpus français, puis dans les corpus créoles :

Tableau 3 : Contacts de langue dans les corpus français (Oral Cafète – Ecrit groupe)

		Oral	Ecrit
Alternances codiques	Créoles	39	28
	Anglais	0	1
	Allemand	0	1
Emprunts	Créoles	69	21
	Anglais	5	36
	Allemand	0	1
Total		113	88
Nombre de mots		5819 mots	5114 mots
Rapport total contacts/nombre de mots		1,94%	1,72%

Tableau 4 : Contacts de langue dans les corpus créoles (Oral Voiture – Ecrit Lilo & Shelly)

		Oral	Ecrit
Alternances codiques	Français	21	55
	Anglais	2	0
Emprunts	Français	53	19
	Anglais	2	17
	Allemand	0	1
Total		78	92
Nombre de mots		2509 mots	3375 mots
Rapport total contacts/nombre de mots		3,11%	2,73%

<sup>8</sup> Dont la longueur excède l'unité (cf. emprunt).

La comparaison des tableaux 3 et 4 montre que les corpus oraux présentent un plus grand nombre de cas de contact que les corpus écrits, surtout en ce qui concerne la catégorie des emprunts (selon le cas, au créole ou au français). Par ailleurs, ils font apparaître que l'utilisation des langues autres que le français et le créole, en l'occurrence l'anglais et l'allemand, caractérise presque exclusivement les corpus écrits. Enfin, les corpus créoles présentent davantage de cas de contact que les corpus français.

### Les contacts de langue entre le français et le créole

Des différences nettes entre les corpus oraux et écrits se font jour dans l'utilisation des emprunts (davantage qu'en ce qui concerne les alternances codiques). L'analyse des modalités d'insertion du créole dans les corpus français, et *vice versa*, met en évidence combien ces contacts de langue s'organisent de façon distincte, autant en ce qui concerne l'organisation linguistique que les valeurs sociolinguistiques qui y sont attachées.

#### *Du créole dans le français*

Dans les deux corpus français, la langue insérée est majoritairement le créole. Le tableau ci-dessous résume les différents cas d'alternance codique, obtenus par l'analyse pragmatique des conversations :

Tableau 5 : Raisons d'utilisation des alternances codiques en créole dans le corpus oral Cafète et le corpus écrit Groupe

	Oral	Ecrit
Paroles rapportées	3	0
Changement dans la constellation des participants	0	4
Changement de tonalité (blagues, énervement)	22	21
Sans raisons	14	3
TOTAL	39	28

Ainsi, l'apparition du créole est avant tout guidée par le changement de tonalité, par la visée humoristique<sup>9</sup> du locuteur (fonction ludique), et cela autant dans le corpus oral que dans le corpus écrit.

*Esca : shelly c une vrai catcheuse*

*Esca : ah ben ala un déguisement pou toué shelly<sup>10</sup>*

*Esca : catcheuse (Ecrit groupe, p. 28, l. 221-223)*

*Shelly : ah tu regardes Milagro<sup>11</sup>*

*Lilo : ah oui moi aussi*

*Esca : ben ça fait longtemps j'ai pas vu là*

*Mogwai : toute zafèr la kouyonis i regard li<sup>12</sup> (Cafète, p. 26, l. 49-54)*

Par ailleurs, notons que pour le corpus oral, plus d'un tiers des alternances codiques ne se laisse pas cerner par une raison ponctuelle comme les changements de ton ou de mode, l'alternance semblant constituer la langue de communication.

Pour ce qui est des emprunts, nous les avons réunis dans un tableau divisé en trois zones, établies selon que les emprunts sont attestés dans les deux corpus, uniquement à l'oral ou seulement dans le corpus écrit.

9 Faisant ainsi écho aux nombreux argumentaires produits sur ce thème par les étudiants qui avaient à expliquer/justifier l'insertion du créole en français analysées par M. Najède (2004).

10 « ah ben voilà un déguisement pour toi Shelly ».

11 Télénovelas brésilienne qui a beaucoup de succès à la Réunion.

12 « tous les trucs bêtes il regarde lui ».

Tableau 6 : Les emprunts créoles dans le corpus oral Cafète et le corpus écrit Groupe

	Oral	Écrit
<i>Ek</i> (« avec »)	8	3
<i>In tako</i> (« beaucoup »)	1	1
<i>koma</i> (« comme ça »)	5	2
<i>rodé</i> (« chercher »)	1	4
<i>toute</i> (« et tout »)	6	1
<i>zafèr</i> (« truc »)	4	1
<i>an plus ke sa</i> (« en plus »)	3	0
<i>Chapé</i> (« foncer sur »)	1	0
<i>Droite</i> (adv., « droit »)	1	0
<i>In ta</i> (« beaucoup »)	6	– <sup>13</sup>
<i>kwé</i> (« quoi », dans [ʃepakwe])	1	0
[ʃpakwe] <sup>14</sup>	5	0
<i>nafèr</i> (« truc »)	4	–
<i>(in) ti</i> (« (un) petit »)	14	–
<i>Tiré</i> (dans qqch : « extraire »)	1	0
<i>Tou sa la</i> (« et tout »)	5	0
<i>toute zafèr</i> (« et tout »)	1	–
<i>zoizo</i> (« tête de linotte »)	1	–
<i>(re)bézé</i> (« faire ») <sup>15</sup>	3	0
<i>dizon</i> (« on dirait »)	0	1
<i>ester</i> (« maintenant »)	0	1
<i>Nervé</i> (« s'énerver »)	–	4
<i>riskap</i> (« peut-être »)	0	1
<i>Trapé</i> (« attraper »)	0	1
<i>zordi</i> (« aujourd'hui »)	0	1
<b>Total</b>	<b>69</b>	<b>21</b>

Il est intéressant de noter que les emprunts appartiennent à plusieurs catégories grammaticales – et discursives, pour ce qui concerne les « petits mots »<sup>16</sup> –, et ce autant dans le corpus oral que dans le corpus écrit :

nom : *nafèr*, *zafèr*, *zoizo*

*Shelly* : *ah d'accord c'est carrément souterrain le zafèr* (*Cafète*, p. 27, l. 10)

verbe : *rodé*, *nervé*, *trapé*, *tiré*, *chapé*, *(re)bézé*,

*Esca* : *ah bon? on rodé un deguisement?* (*Écrit groupe*, p. 23, l. 139)

adverbe : *koma*, *toute*, *zordi*, *droite*, *estèr*, *riskap*

*Esca* : *ben je passé a la bu a 9h30 riskap alors* (*Écrit groupe*, p. 40, l. 463)

adjectif : *ti*<sup>17</sup>,

13 Le signe « – » indique que le terme est attesté dans d'autres extraits de nos corpus : il est clair qu'une série comme *zafèr*, *nafèr* (« truc »), *toute zafèr* (« et tout ») ne se scinde pas sur l'axe diamésique.

14 Ce « petit mot » hybride, uniquement attesté à l'oral, est difficile à graphier en orthographe standard ; c'est pourquoi nous le notons en API.

15 Ce verbe passe-partout fonctionne avec une grande souplesse sémantique : à l'instar du substantif *truc*, il s'emploie avec des sens fort divers : j'ai *bézé* in cou d'rir (« éclaté de rire ») (*Cafète*, p. 63, l. 118-119) ; la *Corsa* a commencé à tourner ici après ça a *rebézé* droite ça a *bézé* pouk (« elle est repartie tout droit ça a fait pouk ») (*Cafète*, p. 70, l. 44-45).

16 Nous reprenons ici le terme utilisé par L. Danon-Boileau et M.-A. Morel pour désigner ces éléments qui « balisent l'oral » (1998 : 94), pour lesquels existe une terminologie foisonnante : marques de l'oral, mots du discours, appuis du discours, marqueurs de structuration, particules énonciatives, particules discursives, ponctuels, phatiques ... (cf. Légise, 1999).

*Esca : XX un truc qui me faisait rire c'était euh à chaque fois qu'ils allaient au conseil là hé ben juste avant le ti le présentateur là (Cafête, p. 37-38, l. 32-33)*

préposition : èk,

*Shelly : et que je je branche èk mon ordinateur et que je branche èk euh mon téléphone (Cafête, p. 3, l. 37-38)*

« petit mot » : *toute zafèr, tou sa la, kwé* (dans *je sais pas kwé* réalisé [ʃpakwe] ou encore de façon hybridée [ʃpakwe])

*Mogwai : et donc après il montait sur les murs tou sa la (Cafête, p. 31, l. 48)*

*Mogwai : et donc elle arrive là-bas elle fait oui euh je vais te faire voir que je suis une vraie femme je sais pas kwé je sais pas kwé le gars fait oh oui oui oui toute zafèr (Cafête, p. 60, l. 78-80)*

Pour les emprunts appartenant aux deux corpus, nous pouvons noter que *èk, koma, zafèr* et *toute* sont très fréquents en français régional comme en créole réunionnais, et plus particulièrement à l'oral. Les deux premiers appartiennent par ailleurs plus particulièrement aux « parlars jeunes » réunionnais. Ces quatre termes, ainsi que le verbe *rodé*, appartiennent à la zone « flottante » : pouvant appartenir autant au créole qu'au français régional, ils peuvent être actualisés en tant que l'une ou l'autre langue.

Il en est d'ailleurs de même pour plusieurs emprunts qui sont uniquement attestés dans le corpus oral : *nafèr*, variante de *zafèr* que nous venons de voir, l'adjectif *ti*, les « petits mots » *tou sa la, toute zafèr, kwé* ; ce dernier « petit mot » est si fréquemment utilisé après *je sais pas*, prononcé [ʃepa], qu'il a donné lieu à l'hybride [ʃpakwe] (« et tout ; etc. ») :

*Mogwai : et puis elle débarque devant le boug<sup>18</sup> elle fait oui tu veux que je t'aide à découvrir que je suis une femme je sais pas kwé [ʃpakwe] je sais pas kwé [ʃpakwe] (Cafête, p. 60, l. 68-70)*

Quant à la dernière partie du tableau, réunissant les emprunts attestés uniquement à l'écrit, elle révèle un phénomène intéressant : la grande majorité des termes répertoriés dans cette dernière partie du tableau est clairement créole ; en effet, seul *dizon*, attesté dans le dictionnaire du français régional (Beniamino, 1996), se situe en zone « flottante » entre le français régional et le créole, tandis que dans les deux catégories précédentes, de multiples termes se révèlent « flottants ». De plus, leur caractère créole est marqué par la graphie adoptée : l'utilisation qui est faite des lettres *k* et *z* peut renvoyer à *lékritir* 77, aussi appelée *graphie KWZ*, une des propositions graphiques phonético-phonologiques pour le créole réunionnais les plus connues, entre autres pour les polémiques qu'elle a pu faire naître (Bavoux, 2004). Même s'il est incontournable que la graphie phonétisante en français, qui constitue une des particularités de l'écriture sur Internet ou par SMS (Anis, 2002), vient brouiller les pistes d'interprétation codique : *ki, ke, koi, bo...* pour *qui, que, quoi, beau...*, les termes de la dernière partie du tableau apparaissent clairement comme créoles en dehors de leur graphisation.

Par ailleurs, nous pouvons proposer une explication pour l'utilisation de ces termes (qui s'observe aussi pour l'anglais, *cf. infra*) : leur raison d'être pourrait aussi résider dans la recherche du terme court, « économique » en termes de nombre de signes. En effet, *zordi, dizon, riskap* et *estèr* sont plus courts que leurs équivalents français *aujourd'hui, on dirait, peut-être* et *maintenant*. Ces jeunes pratiquent un *we-code* écrit (Gumperz, 1982) qui, tout en étant concis, marque leur identité réunionnaise.

En somme, si les deux premières catégories réunissaient des termes « flottants », qui peuvent appartenir autant au français régional de la Réunion (Beniamino, 1996) qu'au créole

17 Qui pourrait certes être vu comme une prononciation « ordinaire » de petit en français mais qui est identifié comme un emprunt au créole par des indices supra-segmentaux ou syntaxiques.

18 Terme « flottant », attesté autant en créole réunionnais qu'en français régional.

réunionnais, permettant ainsi un glissement doux d'une langue à l'autre, un « code-gliding » pour reprendre le terme proposé par D. Baggioni (1992), la dernière catégorie réunit incontestablement avant tout des termes appartenant à la langue créole, instaurant un « code-breaking », où le passage d'une langue à l'autre se passe par rupture brusque (Baggioni, 1992). C'est le monde de l'écrit sur Internet qui apparaît ici comme le lieu propice pour le renforcement du marquage créole.

### *Du français dans le créole*

Dans les corpus créoles, la langue majoritairement insérée est le français. Les alternances codiques se déclenchent ici pour des raisons différentes de celles que nous attestons dans les corpus créoles :

Tableau 7 : Raisons d'utilisation des alternances codiques françaises dans le corpus oral Voiture et le corpus écrit Lilo & Shelly

	Oral	Ecrit
Paroles rapportées	6	15
Réitérations, quasi-traductions dans un but d'emphase	8	0
Changement de tonalité (blagues, énervement...)	0	5
Sans raisons	7	35
<b>Total</b>	<b>21</b>	<b>55</b>

Dans le corpus oral, les raisons se partagent presque équitablement entre le discours rapporté, la réitération et l'absence de raison. Le corpus écrit, quant à lui, concentre les cas d'alternance dans les paroles rapportées. Par ailleurs, notons, comme pour l'analyse précédente (cf. Tableau 5), qu'un grand nombre de cas – un tiers du corpus oral et plus que la moitié du corpus écrit – ne se laisse pas cerner par une raison ponctuelle comme les changements de ton, de mode ou de constellation de participants. Il nous semble ainsi que ces corpus constituent un cas clair de *language mixing*, « where [the] alternating use [...] in itself constitutes the « language »-of-interaction. [...] [Where the alternation] does not contextualize linguistic activities [...] [and] may affect units of any size, typically not only at clause boundaries but also below » (Auer, 1998 : 6).

Quant aux emprunts, ils se laissent classer en quatre catégories :

a) les titres d'œuvres ou d'émissions :

*Shelly : pou l'idole des cyclades mi trouve pa bonpeu thèmes. (Lilo&Shelly, p. 79, l. 50),*

b) des termes techniques littéraires pour lesquels les locuteurs ne disposent pas de traduction en créole. Autant dans les corpus oraux qu'écrits, ces emprunts se réalisent de façon fluide, sans qu'il y ait de marquage intonatif ou syntaxique particulier :

*Shelly : pr l'instant ma trouve la flute, bande zaffaire délire orgiastique zaffaire dionysos, et pi masque de gorgo (Lilo&Shelly, p. 79, l. 51-52) ;*

c) des emprunts (*soutenance, élaboré, soirées à thèmes*) :

*Shelly : une petite présentation un résumé ou explique kosa ou la fé (Voiture, p. 17, l. 15)*

d) des « petits mots » français :

*Lilo : ouais mé banna depui ti lékol sé anglé [...] pars ke sé zot première lang tu vois<sup>19</sup> (Voiture, p. 14, l. 22-24).*

Notons que, hormis la dernière catégorie des « petits mots », les emprunts français dans les corpus créoles appartiennent en très grande majorité à la classe grammaticale du nom, à la

19 « oui mais eux depuis la maternelle c'est l'anglais [...] parce que c'est leur première langue tu vois ».

différence des emprunts créoles qui appartiennent à toutes les classes grammaticales comme nous venons de le voir.

Tableau 8 : Catégories d'emprunts dans les corpus créoles

	Oral	Écrit
Titres d'émission/oeuvre	8	6
Termes techniques littéraires	11	6
emprunts l <sup>20</sup>	13	5
« petits mots »	21	2
<b>Total</b>	<b>53</b>	<b>19</b>

Pour la catégorie des « petits mots », il est intéressant de noter que cette pratique est avant tout attestée à l'oral : en effet, dans le corpus écrit, les « petits mots » sont avant tout créoles : *ou koné* (« tu sais »), *ou vwa* (« tu vois »), .... et seuls deux sont en français. Signalons toutefois que nous observons dans les corpus écrits en général, et dans celui-ci en particulier, une augmentation importante de la « zone flottante » par le jeu de la graphie : en effet, *non mé* peut être interprété comme du créole, écrit à l'aide de la graphie de *lékritir* 77, mais tout autant comme du français écrit dans la graphie phonétique employée sur Internet (Anis 1998, 2002).

*Shelly : non mé l'idole des cyclades c bizarr kom zistoir ça fé peur.... qd ou sera fini lire le livre monsieur ou va comprendre lol*<sup>21</sup> (Lilo&Shelly, p. 81, l. 93-94)

Tableau 9 : « Petits mots » français dans le corpus oral Voiture et le corpus écrit Lilo & Shelly

	Oral	Écrit
Non mais	4	0
En fait	1	1
Tu vois	2	0
Et tout	1	0
Quoi	8	0
tout ça	1	0
Tu sais	1	0
Je sais pas [ʃepa]	3	1
<b>Total</b>	<b>21</b>	<b>2</b>

Au vu du nombre de « petits mots » français attestés dans le corpus oral, ceux-ci devraient *a priori* venir sous la plume des deux interlocutrices de façon naturelle dans leurs conversations écrites, mais il s'avère qu'ils sont évacués durant l'acte d'écriture : une des raisons pourrait être que les deux amies ont voulu donner au message un caractère davantage créole ; d'ailleurs, une comparaison entre des corpus en créole acrolectal datant des années 70 et de 2004 (Ledegen, à paraître) a révélé qu'il y a actuellement une plus grande diversité de « petits mots » français, qu'ils sont souvent plus nombreux que les « petits mots » créoles<sup>22</sup>, mais aussi qu'ils sont fortement intégrés en créole (*cf.* l'hybridation dans [ʃpakwe] attesté plus haut). Il se peut que la faible habitude d'écrire – et de lire – le créole entre ici en ligne de compte et éveille une surveillance, une activité normative, chez les deux interlocutrices. On pourrait mettre ces pratiques en parallèle avec le phénomène de basilectalisation décrit par

20 Cette catégorie réunit les mots ou expressions empruntés, comme élaboré ou soirées à thèmes, qui n'appartiennent pas aux autres catégories (termes techniques, titres d'œuvres/émissions, « petits mots »).

21 « non mais l'idole des cyclades c'est bizarre comme histoire ça fait peur.... quand tu auras fini de lire le livre de Monsieur tu va comprendre lol » (laughing out loud : « morte de rire », ou encore « mdr »).

22 Ainsi, dans les corpus anciens, ils constituent entre 7 % et 20 % des « petits mots » en général, la grande majorité étant ainsi en créole ; dans le corpus actuel, un peu moins de 16 % des « petits mots » se révèle créole.

I. Pierozak (2003b) : dans les corpus qu'elle a étudiés, le créole est basilectalisé pour mettre en avant l'identité créole de la part d'interlocuteurs qui se connaissent peu, ou qui se rencontrent pour la première fois par le biais des forums ou des chats ; ainsi elle atteste l'utilisation de signaux se voulant basilectaux, ou moins acrolectaux, comme le déterminant *lo* plutôt que *le* par exemple. L'adoption de ce « vêtement identitaire », pour l'internaute et pour la langue qu'il utilise, se combine dans nos corpus avec la construction d'un *we-code* ludique sur Internet.

### L'anglais, langue de l'écriture ludique

Dans les corpus écrits, l'anglais est fréquemment sollicité, plus particulièrement dans les conversations en groupe menées en français. Trois cas de figure se présentent :

a) des emprunts qui sont largement attestés en français en général, voire dans les pratiques jeunes en particulier, autant à l'oral qu'à l'écrit : *cool* (« décontracté »), *un black* (« une personne de phénotype noir »), *go* (dans « je go » par exemple, « j'y vais »), *bye* (« au revoir »), *yes* (« oui ») ;

*Mogwai* : bon je **go** mangé moi au lieu dire des bêtises (Ecrit groupe, p. 2, l. 28)

b) du technolecte appartenant au monde informatique et d'Internet : *CPU* (Central Processor Unit, « processeur »), *DL* (pour *download*, « télécharger »), *asl* (pour *age, sex, land*, « âge, sexe, pays », informations échangées sur les chats et forums), *pv* (pour *private voice*, « tête à tête », « message privé ») ;

*Esca* : y a pa dote album a **DL** la?? (Ecrit groupe, p. 15, l. 300)

c) des termes anglais qui nous apparaissent comme une pratique jeune, spécifique à l'interaction sur Internet ; ces termes permettent de dire brièvement et de façon ludique des informations somme toute assez banales : *now* (« maintenant »), *today* (« aujourd'hui »), *news* (« nouvelles »), *all* (« tous »), *tired* (« fatigué »), on *joke* (« on blague »), *kiss* (« bises ») ou encore *kissoux* (hybride de *kiss* et *bisous*<sup>23</sup>) :

*Esca* : **today** on a fun test blanc g u 5 sur 20 koi (Ecrit groupe, p. 10, l. 194)

*Esca* : jsui un peu **like a bav** la<sup>24</sup> (Ecrit groupe, p. 25, l. 168) ;

Une autre réalisation de cette dernière catégorie consiste en des traductions littérales comme dans l'exemple suivant :

*Esca* : hum hum Shelly ouai ms je sent ken faisan ca jv me prendre un bois monumental **the wood of the century** g di (Ecrit groupe, p. 5, l. 91-93) : la traduction de « le bois du siècle » vient en amplification de l'expression en français régional « se prendre un bois » qui signifie « se faire clouer le bec », « se prendre un râteau ».

La raison d'utilisation de l'anglais est toujours la même : en dehors des termes techniques incontournables, c'est la fonction ludique<sup>25</sup> qui est exploitée. Une autre explication donnée par les participants est celle de faire court, la contrainte temporelle et technique étant inhérente à cette pratique communicationnelle (Anis, 1998, 2002) : écrire *aujourd'hui* prendrait plus de temps que d'écrire *today*.

23 Ni kiss, ni bisous ne se finissant en -x, il est probable qu'il s'agisse ici d'une régularisation des mots en -oux (choux, hiboux, genoux...) ; à moins que ce caractère typographique ne soit employé pour simuler le contact physique, plus spécifiquement les embrassades (Verville et Lafrance, 1999), comme dans le smiley dans sa forme courte « x » qui signifie 'bise, bisous, etc.' : on rencontre d'ailleurs autant kiss que kixx dans les corpus, ou encore micix, pour « merci ».

24 « je suis un peu comme une bave là ; i.e. il bave devant une fille ».

25 On retrouve d'ailleurs cette même fonction ludique dans le corpus Ecrit groupe où s'observent quelques rares termes d'allemand : Shelly : was ist passiert ?? (Ecrit groupe, p. 47, l. 130) (« qu'est-ce qui s'est passé ») ; Lilo : nein (Ecrit groupe, p. 42, l. 29) (« non »).



Tableau 10 : Emprunts anglais dans les 4 corpus

Catégories	Exemples	Ecrit groupe	Oral groupe	Ecrit 2 amies	Oral 2 amies
emprunts intégrés	<i>black (un ~)</i>	1	0	0	0
	<i>bye ; babye</i>	3	0	4	0
	<i>Cool</i>	3	5	1	0
	<i>go (je ~; ti ~ (« tu »))</i>	2	0	0	0
	<i>Yes</i>	0	0	3	0
technolecte informatique	<i>CPU</i>	2	0	0	0
	<i>DL</i>	2	0	0	0
	<i>Asl</i>	0	0	0	1
	<i>Pv</i>	0	0	0	1
anglais ludique	<i>all (ça va ~)</i>	1	0	0	0
	<i>get zen</i>	1	0	0	0
	<i>joke (on ~)</i>	1	0	0	0
	<i>kiss ; kixx</i>	3	0	4	0
	<i>kissoux</i>	7	0	5	0
	<i>like a</i>	1	0	0	0
	<i>News</i>	2	0	0	0
	<i>Now</i>	3	0	0	0
	<i>Today</i>	2	0	0	0
	<i>Tired</i>	1	0	0	0
traductions	<i>the wood of the century</i>	1	0	0	0
TOTAL		36	5	17	2

Comme le montre le tableau, les seuls emprunts à l'anglais à figurer aussi dans les corpus oraux sont ceux qui sont déjà passés en français, ainsi que deux termes techniques anglais qui ont trait à Internet, *asl* et *pv* ; ces derniers figurent dans des passages<sup>26</sup> où l'une des interlocutrices rapporte une discussion qu'elle a mené en anglais sur un forum :

*Lilo: banna i di hi banna i koz an anglé [...] banna i di amoin how are you*<sup>27</sup> (Voiture, pp. 11-12, l. 53-57)

Il apparaît ainsi clairement que les langues étrangères, avant tout l'anglais mais aussi l'allemand, constituent un *we-code* particularisant les pratiques « ordinaires » d'Internet.

Une autre particularité des conversations écrites, menées en groupe, vient illustrer ce *we-code* uniquement écrit : les néologismes constituent un jeu sur la morphologie verbale par le biais de « néologismes flexionnels » (Pruvost & Sablayrolles, 2003) comme *perdé* (2 occurrences), *entendé*, *mouru*, ou de néologismes par suffixation : *lapsusé* (2) ; ou bien un jeu sur la morphologie nominale par remplacement de suffixe – surtout par le suffixe *-age* – (*déguisage*, *défoulage*, *rigolage*), ou, par néologisme par suffixation : *disparitionage*, *trompage* (2) et *trompaison*. Une étude comparative de ce phénomène avec d'autres corpus d'Internet et un large corpus de SMS, est actuellement menée à la Réunion. Ces différents corpus donneront aussi lieu à des recherches portant la graphie adoptée dans ces corpus écrits, éclairant d'une part les pratiques graphiques « ordinaires » en créole comme en français dans ces écrits peu surveillés et examinant d'autre part l'augmentation des « zones flottantes » par le jeu des graphies (Ledegen, en cours).

26 A côté d'alternances codiques, employées pour rapporter des paroles.

27 Lilo : « eux ils disent hi ils parlent en anglais [...] ils me disent how are you ».

## Conclusion

Cette analyse de quatre corpus « ordinaires » oraux et écrits, produits par quatre jeunes étudiants universitaires réunionnais, bilingues équilibrés, a mis en lumière des continuités et discontinuités des discours sur Internet par rapport aux pratiques « ordinaires » orales, tout particulièrement l'élaboration d'un we-code écrit, ainsi que des particularités dans les pratiques mélangées selon la langue employée par ces jeunes locuteurs.

Pour ce qui est des contacts de langue dans ces corpus oraux comme écrits, notre analyse a clairement mis en évidence que les insertions de la langue autre ne se réalisent pas de la même façon selon la langue majoritairement utilisée, laquelle est déterminée par la situation d'interaction : les emprunts au créole relèvent de toutes les classes grammaticales (nom, adjectif, préposition, verbe, ...), tandis que les emprunts au français sont essentiellement nominaux. Ces emprunts au français dans les discours créoles s'apparentent ainsi à l'insertion des termes anglais en français (cf. le « franglais » tant décrié) ; en revanche, les emprunts au créole dans les discours français révèlent une imbrication syntaxique plus forte entre les deux langues, donc une plus forte hybridation. De plus, dans les corpus oraux mais aussi dans le corpus écrit des deux interlocutrices (Lilo & Shelly), a minima un tiers des alternances codiques se fait sans explication pragmatique spécifique (i.e. rapporter un discours, changer de tonalité, ...), si ce n'est naturellement de montrer la connivence qui existe entre les participantes. Ainsi, par ces différentes facettes, la cohabitation des langues française et créole dans les pratiques « ordinaires » de ces jeunes s'apparente incontestablement au stade de langue mixte dans la typologie d'Auer<sup>28</sup> (1998), les pratiques mélangées y constituant la langue d'interaction, leur we-code.

Diverses particularités du discours écrit ont été mises en évidence : l'anglais, avant tout attesté sous la forme d'emprunts, est apparu comme réservé à un usage presque exclusivement écrit. Au-delà d'un anglais technique qui concerne le vocabulaire de la communication électronique, nous observons ici l'usage d'un anglais ludique. Nous pouvons en dire autant pour l'allemand, ainsi que, dans une certaine mesure, pour le créole écrit : dans le corpus français, quelques termes indubitablement créoles, non situés sur la zone « flottante » entre français et créole (Ledegen, à paraître), sont uniquement attestés dans les corpus écrits et constituent ainsi un autre élément de ce we-code écrit ; ces termes, tout en étant concis, marquent clairement l'identité réunionnaise de ces jeunes.

Enfin, pour les corpus écrits créoles, un autre marquage de l'identité créole s'est fait jour : les « petits mots » français, pourtant foisonnants dans les discours oraux en créole, n'y figurent que rarement. Il s'agit ici probablement d'un contrôle effectué par les deux amies lors de l'acte d'écriture, car, à l'inverse, les « petits mots » créoles, très diversifiés aussi, sont fréquemment employés dans les corpus français, aussi bien à l'écrit qu'à l'oral. Ainsi, dans ces corpus où des amis communiquent entre eux, l'écriture en créole est un acte « idéologique, social, politique, etc. qui marque fortement l'identité du scripteur » (Pierozak, 2002 : 173).

---

28 P. Auer (1998) argumente que les trois prototypes de juxtaposition de deux variétés ou langues – code-switching, language mixing et fused lects – se présentent sous la forme d'un continuum (CS → LM → FL) où la sédimentation structurelle va croissante. Des comparaisons de corpus anciens (années 70) et actuels contiennent des indices d'une évolution du contact de langues français-créole vers le stade de fused lects (Ledegen, à paraître). Une étude critique de ces différents contacts et de leur évolution est actuellement en cours.

## Bibliographie

- ANIS J., 1998, *Texte et ordinateur : L'écriture réinventée ?*, Paris/Bruxelles, De Boeck Université, Coll. « Méthodes en sciences humaines ».
- ANIS J., 2002, « Communication électronique scripturale et formes langagières », dans *RHRT (Réseaux Humains Réseaux Technologiques)*, n°4, Université de Poitiers, <http://edel.univ-poitiers.fr/rhrt/document.php?id=547>
- ARMAND A., 1987, *Dictionnaire Kréol réunionné-français*, Saint-André de la Réunion, Editions Océan Indien.
- AUER P., 1995, « The pragmatics of code-switching: a sequential approach », dans L. Milroy, & P. Muysken, (eds.), *One Speaker, Two Languages. Cross-Disciplinary Perspectives on Code-Switching*, Cambridge University Press, pp. 115-135.
- AUER P., 1998, « From Code-switching via Language Mixing to Fused Lects : Towards a Dynamic Typology of Bilingual Speech », *Interaction and Linguistic Structures*, n°6, pp. 1-28.
- BAGGIONI D., 1992, « Langues mixtes, discours métisses et conflits d'identités », dans J.-L. Alber, C. Bavoux, M. Watin (éds), *Métissages, Tome 2, Linguistique et anthropologie*, URA 1041/L'Harmattan, pp. 185-196.
- BAVOUX C., 2000, « Existe-t-il un parler jeune à la Réunion ? Compte rendu d'une enquête auprès de six groupes d'élèves et étudiants », dans *Etudes créoles*, Vol. XXIII, n° 1, pp. 9-27.
- BAVOUX C., 2004, « La codification graphique du créole réunionnais : réalisations, obstacles, perspectives », *Penser la francophonie. Concepts, actions et outils linguistiques*, Paris, AUF, Série « Actualité scientifique », pp. 223-252.
- BENIAMINO M., BAGGIONI D., 1993, « Le français, langue réunionnaise », dans D. de Robillard, M. Beniamino, (éds.), *Le français dans l'espace francophone*, Champion, Paris, t.1, pp. 151-172.
- BENIAMINO M., 1996, *Le français de la Réunion. Inventaire des particularités lexicales*, Paris, Edicef.
- BIBER D. et al., 1999, *A Grammar of Spoken and Written English*, London, Longman.
- BLANCHE-BENVENISTE C., BILGER M., 1999, « Français parlé – oral spontané : quelques réflexions », dans *Revue française de linguistique appliquée*, IV-2, pp. 21-30.
- BLANCHE-BENVENISTE C., 1997, *Approches de la langue parlée en français*, Paris, Ophrys.
- BLANCHE-BENVENISTE C., avec la collaboration de M. Bilger, C. Rouget et K. van den Eynde, 1990, *Le français parlé. Etudes grammaticales*, Paris, CNRS.
- CHAUDENSON R., 1997, « Acrolecte », « Basilecte », « Continuum », « Mésolecte », dans M.-L. Moreau. (éd.), *Sociolinguistique. Concepts de base*, Bruxelles, Mardaga, pp. 19-20, 60, 100-101, 210.
- CRYSTAL D., 2001, *Language and the Internet*, Cambridge, Cambridge University Press.
- DANON-BOILEAU L., MOREL M.-A., 1998, *Grammaire de l'intonation, l'exemple du français*, Paris, Ophrys, Coll. « Bibliothèque de Faits de langues ».
- GADET F., 1989, *Le français ordinaire*, Paris, Colin.
- GADET F., 2000, « Vers une sociolinguistique des locuteurs », dans *Sociolinguistica*, n°14, pp. 99-103.
- GUMPERZ J. J., 1982, *Sociolinguistique interactionnelle*, Paris, L'Harmattan.
- HAMERS J., 1997, « Emprunt », dans M.-L. Moreau (éd.), *Sociolinguistique. Concepts de base*, Bruxelles, Mardaga, pp. 136-139.
- KOCH P., OESTERREICHER W., 2001, « Langage oral et langage écrit », *Lexicon der romanistischen Linguistik*, Tome 1-2, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, pp. 584-627.
- LEDEGEN G., 2001, « Les « parlars jeunes » salaziens dans l'évolution de la diglossie réunionnaise, à la lumière de l'urbanisation », *Cahiers de Sociolinguistique*, n° 6, Presses Universitaires de Rennes, pp. 111-128.

- LEDEGEN G., 2002, « Les « parlars jeunes » à la Réunion : « i totoch sérieux » », dans *VEI Enjeux*, n° 130, « Pratiques langagières urbaines », pp. 133-149.
- LEDEGEN G., 2004a, « “Le *parlage* des jeunes” à la Réunion : bilan et perspectives », dans *Cahiers de Sociolinguistique*, n° 9, « Table Ronde sur les parlars jeunes », Presses Universitaires de Rennes, pp. 9-40.
- LEDEGEN G., 2004b, « Transformations de la société réunionnaise, évolutions sociolinguistiques et médias légitimant les pratiques linguistiques “ordinaires”, dans S. Klaeger, & M. Müller (éds.), *Medien und kollektive Identitätsbildung*, Wien, Editions Praesens, pp. 112-128.
- LEDEGEN G., 2007, « L'évolution générationnelle des pratiques linguistiques mélangées : éclairage sur les “parlars jeunes” réunionnais », dans Ledegen, G. (Ed.), *Pratiques linguistiques des jeunes en terrains plurilingues*, Paris, L'Harmattan, Coll. « Espaces discursifs », pp. 147-177.
- LEDEGEN G., à paraître, « Prédicats “flottants” entre le créole acrolectal et le français à la Réunion », dans C. Chamoreau et L. Goury, (éds.), *Systèmes prédictifs des langues en contact*.
- LEGLISE I., 1999, *Contraintes de l'activité de travail et contraintes sémantiques sur l'apparition des unités et l'interprétation des situations. L'exemple de la particule énonciative « hein » dans les dialogues de la Patrouille Maritime*, Thèse de doctorat, Université Paris 7 – Denis Diderot.
- MOREAU M.-L., MEEUS, B., 1989, « Oral et écrit : quelles différences ? Une approche expérimentale », *Enjeux*, n° 17, pp. 113-132.
- NAJEDE M., 2004, *Vitalité des particularités lexicales réunionnaises et attitudes et représentations face au « français de la Réunion »*. Enquête sociolinguistique, Mémoire de Maîtrise Lettres Modernes, Université de la Réunion.
- PANCKHURST R., 1999, « Analyse linguistique assistée par ordinateur du courriel », dans J. Anis (éd.), *Internet, communication et langue française*, Paris, Hermes Sciences Publications, pp. 55-70.
- PIEROZAK I., 2002, « Les créoles français sur internet », dans C. Bavoux et D. de Robillard (éds.), *Linguistique et créolistique, Univers créoles 2*, Paris, Anthropos, pp. 159-178.
- PIEROZAK I., 2003a, « Contacts de langues sur Internet : collisions / collusion ? L'exemple des échanges en temps réel en français », dans J. Billiez. (dir.), *Contacts de langues. Modèles, typologies, interventions*, Paris, L'Harmattan, pp. 177-189.
- PIEROZAK I., 2003b, *Le français tchaté. Une étude en trois dimensions – sociolinguistique, syntaxique et graphique – d'usages IRC*, Thèse de Doctorat, Université d'Aix-Marseille I, 3 volumes, 1433 p.
- PRUVOST J., SABLAYROLLES J.-F., 2003, *Les néologismes*, Paris, PUF, Coll. « QSJ ».
- RICHARD M., 2005, *Analyse sociolinguistique des contacts de langues dans un corpus oral et écrit « ordinaire »*, Mémoire de Maîtrise Lettres Modernes, Université de la Réunion.
- SIMONIN J., 2002, « Parler réunionnais ? », *Hermès* 32-33, « La France et les outre-mers. L'enjeu multiculturel », Paris, CNRS Editions, pp. 287-296.
- VERVILLE D., LAFRANCE J.-P., 1999, « L'art de bavarder sur Internet », dans *Réseaux*, vol. 17, n° 97, pp. 180-209.
- YATES S. Y., 1996, « Oral and Written Linguistic Aspects of Computer Conferencing : A Corpus Based Study », dans S. C. Herring (ed.), *Computer-Mediated Communication. Linguistic, Social and Cross-Cultural Perspectives*, Amsterdam / Philadelphia, John Benjamins, pp. 29-46.

# LES SMS CHEZ LES JEUNES : PREMIERS ELEMENTS DE REFLEXION, A PARTIR D'UN POINT DE VUE ETHNOLINGUISTIQUE

**Raluca Moise**

**Université Libre de Bruxelles – Université de Bucarest**

Le SMS (pour *Short Messages Service*, aussi appelé texto) est aujourd'hui un phénomène de plus en plus pris en compte par la société. Des discours et attitudes diversifiés contribuent à créer diverses représentations de ce phénomène. On peut évoquer ici les discours des mass-médias, ceux des enseignants, et, au plan des attitudes, les émissions télévisées qui encouragent l'utilisation de ce service, ou certains sites web qui se consacrent spécifiquement aux SMS, ou bien encore les concours de poésie par SMS (l'enjeu étant de voir comment peut s'exprimer la créativité individuelle dans un format de 160 caractères).

L'usage des SMS présuppose une bonne appropriation du téléphone portable, une nouvelle forme de comportement social, ainsi qu'une représentation collective d'une forme de communication extrêmement répandue. Le SMS devient une culture qui revêt des usages très différents chez ses très nombreux et divers usagers. Il va selon nous au-delà de ses fonctions initiales, de communication et de socialisation, en devenant un lieu de créativité et d'innovation artistiques.

Si les études encore relativement récentes sur l'Internet se sont centrées sur la réalité dite virtuelle du cyberspace, en créant de fait l'image d'espaces complètement différents de la vie réelle ou « des cultures à contenu propre » (Hine, 2000 : 27), les nouvelles directions proposent un point de départ autre (Miller et Slater, 2000 : 5). L'Internet (et avec lui, le SMS<sup>1</sup>) est désormais pensé en complémentarité / continuité avec les autres espaces sociaux (*cf.* ce numéro ici même).

Face à la diversité des représentations précédemment évoquée, et à l'évolution des réflexions sur le sujet – nous ne pouvons malheureusement ici en faire état dans ce court article, *cf.* Moise (en cours) – une question fondamentale se pose : comment construire notre sujet d'étude ? Nous avons répondu à cette question en prenant en compte les utilisations du SMS selon deux angles : les finalités communicationnelles et/ou identitaires. En ce qui concerne la dimension « communicationnelle », il s'agit d'explorer les utilisations du SMS en tant que moyen de communication, mais également en tant qu'élément de régulation sociale ou d'organisation en réseaux sociaux (caractérisés par des règles spécifiques à la culture

---

1 Un élément à signaler tout particulièrement dans ce rapide survol : des linguistes, tels que Thérèse Jeanneret (1992) ou Jacques Anis (1998), intègrent très tôt le SMS, en tant qu'objet d'étude à part entière, dans le champ scientifique.

jeune). La seconde dimension considère le SMS comme une pratique d'écriture contemporaine spécifique aux jeunes et prenant de plus en plus d'espace dans la vie quotidienne de ces jeunes.

Il s'agit donc d'étudier leurs discours, caractéristiques de la culture jeune, au plan des pratiques comme au plan des représentations, en mettant particulièrement l'accent sur leur façon de construire des stratégies pour surmonter les contraintes imposées par l'objet technique (le SMS présente en effet des caractéristiques linguistiques liées aux spécificités du support technique), mais aussi sur leur façon de se mettre en scène dans les SMS. Nous verrons ainsi en quoi il y a une prise en compte des règles du groupe de pairs en même temps qu'élaboration de stratégies de distanciation, en nous concentrant particulièrement sur la catégorie du ludique. Dans notre optique - on l'aura compris - l'écriture proprement dite n'est pas déconnectée des valeurs identitaires exprimées par les jeunes.

## Présentation des corpus

Fruit d'un travail ethnographique effectué pendant trois ans parmi les adolescents de Bucarest et de Bruxelles, notre recherche s'inscrit dans la série des études ethnographiques comparatives entre deux espaces géographiques différents, l'espace urbain roumain et l'espace urbain belge, le lien étant constitué par la culture jeune.

Nous nous sommes inscrit dans un processus de construction progressive des deux terrains : le point de départ a été une observation passive et participative non seulement des lieux urbains fréquentés par les jeunes mais aussi des espaces scolaires, pour appréhender leurs comportements, gestes et pratiques dans les espaces publics et face à divers types de publics.

Nous avons aussi mené trente entretiens pour chaque terrain, en essayant de cerner les représentations concernant les usages du SMS, ses valeurs à l'intérieur de la culture jeune. Ces adolescents ont entre 15 et 19 ans, ont en commun ce que l'on peut appeler une « culture de lycéens » (D. Pasquier, 2005), et ont été distingués en fonction de différentes variables (genre, appartenance sociale et niveau de vie, ainsi que niveau scolaire).

Si ces approches ont constitué la base pour les deux terrains, on a pu explorer d'une façon plus approfondie le terrain roumain, en réalisant des observations passives dans l'espace privé domestique, en envisageant les rapports entre témoignages et pratiques effectives du téléphone mobile et du SMS. Nous avons aussi utilisé un « journal de communication » en demandant aux jeunes roumains, ayant participé à l'étude, de tenir un journal quotidien où ont été retranscrits les messages reçus, envoyés ainsi que les impressions ressenties à chaque fois.

En ce qui concerne la base de données SMS pour les deux terrains, on dispose de presque 300 SMS pour le terrain roumain et de 120 messages pour le terrain belge. On dispose aussi d'un corpus annexe de 30 000 SMS, le corpus et le logiciel d'utilisation étant disponibles auprès de l'Université Catholique de Louvain.

Ce dernier corpus mérite que l'on s'y attarde. Le 15 octobre 2004, deux centres de recherche de l'université mentionnée (Le Centre de Traitement Automatique du langage – CENTAL – et le Centre d'étude du lexique romain – CELEXROM) ont lancé, en collaboration avec des compagnies partenaires (Proximus, Ogilvy et NEWay), une opération de collecte de SMS intitulée « Faites don de vos SMS à la science », l'objectif de cette opération étant de constituer une base de textos destinée à l'étude du « langage SMS ». Le grand public a été invité à envoyer les messages sur un site spécialement réalisé ([www.SMSpourscience.be](http://www.SMSpourscience.be)), messages qui ont été réellement envoyés dans le cadre normal de la communication entre deux locuteurs. Deux années plus tard, à la fin de l'opération, plus de 75 000 SMS avaient été reçus grâce à la participation de 30 000 personnes de Belgique

francophone. 20 000 de ces personnes ont également accepté de répondre à un questionnaire concernant leur profil personnel et certaines données pratiques. Il en est résulté une base exceptionnelle : par sa taille, cette base ne connaît pas de précédent, par la méthode de collecte, entièrement électronique. En effet, pour éviter la transcription manuelle pratiquée habituellement dans de tels cas, les organisateurs ont fait appel au support électronique pour garder au maximum l'intégrité des messages (les messages ont été envoyés via un numéro gratuit). Cette base va nous servir ici pour réaliser une analyse sociolinguistique comparative entre les phénomènes observés dans l'écriture et les représentations qu'en ont les adolescents.

## Logique des pratiques

Si nous nous concentrons sur les stratégies de construction identitaire par l'intermédiaire des nouvelles formes de communication comme le SMS, un premier élément est le sentiment d'indépendance totale que les jeunes ressentent vis-à-vis de leurs parents, étant donné qu'il s'agit là d'une forme de communication échappant à leur surveillance. Un principe définitoire de la culture jeune est le processus d'émancipation envers les parents. Le rôle de parent est progressivement remplacé ici par celui du groupe des pairs, qui assurent des rites de passage (Van Gennep, 1909). Les adolescents passent d'une sociabilité « verticale » à une sociabilité « horizontale » (Pasquier, 2005 : 13) et l'indépendance s'avère de plus en plus grande.

Un autre principe important dans la culture jeune est le processus de pré-socialisation, processus d'intériorisation des normes sociales spécifiques aux rôles qu'ils joueront plus tard, en tant qu'adultes. Ces rôles sont différenciés en fonction du genre : on a pu observer des pratiques différentes chez les jeunes filles comparé aux garçons, dans le processus d'appropriation du téléphone mobile, ce qui permet de parler de socialisation féminine vs masculine. Pour les filles, sont particulièrement importantes la constitution, la maintenance du réseau social de connaissances ou d'amis ainsi que la consolidation relationnelle réciproque (Di Leonardo, 1987 : 442, 447 ; Ross et Holmberg, 1990 ; Wellman et Wortley, 1989). Cette compétence, surtout pensée comme féminine, acquiert une importance substantielle à l'intérieur du groupe (les célébrations et les rituels qui construisent ces réseaux sont les anniversaires, les fêtes).

Le téléphone mobile constitue l'instrument technologique qui permet aux adolescents d'accomplir les demandes déjà mentionnées, mais aussi de satisfaire les besoins créés par le processus de socialisation avec le groupe des pairs. Le SMS reste la variante mobile d'une conversation socialisante sur MSN. Il peut être envoyé de nulle part et à n'importe quel moment. L'utilisation des SMS se fait par accord mutuel des jeunes, en échangeant les numéros de téléphone. Mais le numéro n'est donné qu'aux personnes connues et proches. Comme le SMS ne permet pas de connaître la disponibilité de l'autre, celui qui initie la conversation doit interroger l'autre pour savoir si une potentielle communication est possible. Les sujets qui intéressent les jeunes sont diversifiés. Pour les filles, on entre dans la logique des petites histoires – les scoops, les ragots, raconter, bavarder, parler. Ce sont celles qui popularisent une histoire amusante. Les garçons sont plutôt en contact avec des amis avec qui ils font du sport, notamment. Les communautés formées par l'intermédiaire du SMS impliquent la famille et les amis (potes, copains et camarades d'école).

L'usage du SMS devient complémentaire de celui de l'appel téléphonique. L'appel est indispensable, car entendre la voix de l'autre, communiquer en entendant et en percevant directement les émotions de l'autre est aussi important. Le SMS est plutôt amical, pour entretenir les relations d'amitié et le lien de socialisation. Mais pour la majorité des jeunes, on communique par SMS avec une personne avec laquelle « on a l'habitude » de le faire : une personne qui utilise beaucoup les SMS, qui est disponible pour répondre à un message et avec

laquelle on a une histoire commune. Avec la communauté des intimes, la pratique du SMS devient commune, courante, facile et rapide.

Les fonctions de l'usage du SMS chez les jeunes sont multiples et complexes. Un premier usage, le plus répandu, est celui de la micro-coordination des activités (Ling et Haddon, 2001). On est dans du fonctionnel et du pratique. Pour le deuxième type de SMS, le message ludique, les valeurs sont multiples : l'interaction expressive avec les pairs, le maintien gratuit du contact par une modalité ludique et le développement des amitiés. Le ludique s'exprime autant dans le contenu (faire des blagues, tricher, jouer) que dans la forme du message, par des modalités pragmatiques (l'ironie dans la narration, l'utilisation des appellatifs amusants, l'utilisation des onomatopées). Dans le cadre du message amical (troisième type), il apparaît que pour les usagers intensifs des communications mobiles, il s'agit surtout de renforcer les liens entre les copains et amis plutôt que de développer des liens sociaux plus dispersés. Les entretiens montrent ainsi que les jeunes envoient la majorité des SMS à un groupe très restreint d'amis. On pourrait appeler cet usage du téléphone portable et des réseaux d'amitié la sélection individuelle (Matsuda, 2005) : les jeunes utilisent ici surtout les MSN et les SMS, et non le chat (public), en raison de la valeur [+connu] qui leur confère plus de confiance et de sécurité émotionnelle, ce que montrent également les travaux d'I. Pierozak sur le chat (2003).

Les réseaux qu'ils utilisent se classifient en trois catégories : les réseaux de communication à distance (le mél), les réseaux d'information (les sites de recherche et les forums) et les réseaux de sociabilité et d'amitié (le MSN et le SMS). L'effet du SMS sur les relations interpersonnelles est celui d'augmenter la sélection individuelle : on est joignable à n'importe quel moment mais seulement par ceux avec qui on veut bien communiquer – des copains, des amis ou d'autres personnes choisies. Le SMS permet de rester en contact permanent, de rétablir le contact avec une personne, avec un ami qu'on n'a pas vu depuis longtemps pour des raisons géographiques, de changement d'école, etc. Le SMS est en effet un message que le destinataire peut ignorer si l'émetteur n'a pas été en relation depuis longtemps. En ce qui concerne les relations d'amitié, le SMS permet aux jeunes d'être amis avec des personnes selon des endroits et des circonstances différents. En ce sens, les amitiés peuvent augmenter, mais cela ne signifie pas qu'elles se diversifient. Les jeunes maintiennent les relations d'amitié spécialement avec les amis proches qui s'étaient sélectionnés mutuellement. Ces relations restent donc homogènes.

En ce qui concerne l'usage du SMS dans le cadre de la sélection individuelle, on peut évoquer une autre caractéristique : le SMS est aussi utilisé pour l'arrangement de rendez-vous ou de rencontres – pour les jeunes, ces pratiques construisent « une communauté intime à temps plein ». Parmi les jeunes interrogés, certains avaient un agenda téléphonique conséquent. Mais même s'ils ont un nombre considérable d'entrées dans leur agenda téléphonique, la pratique communicationnelle par SMS démontre qu'ils communiquent avec les mêmes personnes, en nombre assez réduit. Le SMS a donc deux fonctions expressives importantes : il permet des relations interpersonnelles nouvelles en même temps qu'il a la capacité de maintenir les relations déjà existantes et familières.

En ce qui concerne le SMS affectif, l'enjeu est très important, puisque cela met en jeu les affects. Ce type de message est régi par des règles non-écrites, implicites, qui construisent la relation en couple par l'intermédiaire de la communication écrite médiatisée : généralement le moment d'envoi du SMS est le soir et les contenus des messages décrivent l'histoire personnelle du couple. Cette « affectivité électronique » semble plus complexe et impliquent des pratiques communicationnelles spécifiques à la culture jeunes : l'échange des numéros de téléphone représente la première preuve de confiance en l'autre, et aussi le premier signe que l'un(e) est d'accord pour communiquer avec l'autre (généralement, c'est l'adolescente qui donne son accord). Après l'échange des numéros, le garçon doit se montrer digne de la confiance accordée : dans ses messages, il ne doit pas être trop agressif ou intrusif. C'est à ce



stade le début d'une relation potentielle. La potentialité de cette relation donne le droit à la fille de signaler les diverses erreurs que le garçon pourrait faire. Le début de la relation affective par l'intermédiaire du SMS est plein d'ambiguïtés et d'implicites : tout est suggéré, rien n'est dit explicitement. Les SMS sont complémentaires des rendez-vous, rencontres qui peuvent déterminer des chaînes conversationnelles, ensuite, à nouveau, par SMS. Au moment des rencontres comme dans les SMS, on ne se dit rien, on suggère, on est ambigu, car les émotions sont et doivent être ressenties et éprouvées. Ne pas verbaliser à ce stade les sentiments représente une forme de sécurité émotionnelle : les jeunes ne se dévoilent pas jusqu'à ce qu'ils aient l'assurance que l'autre ressent la même chose qu'eux : « On était quasi sûrs sans se le dire ». Cette assurance vient des réponses positives de part et d'autre : « le matin, un SMS pour se dire « bonjour », à quatre heures, un SMS pour voir comment était la journée, et le soir, se demander à nouveau des nouvelles ». On s'envoie des SMS jusqu'à ce que l'autre réponde positivement, par SMS, à ces sollicitations indirectes. L'évolution de la relation peut ensuite être marquée par des drames personnels.

Comme nous l'évoquions précédemment, les rendez-vous peuvent aussi donner lieu à de longues conversations par SMS. Avant la rencontre, les jeunes s'envoient des SMS concernant le lieu et l'heure, mais en fait, ils (se) confirment surtout leurs sentiments et leur impatience de se voir. En attendant, les SMS s'égrènent, sur le fait d'être arrivé, d'être en retard, etc. Les vides sociaux et les temps d'attentes sont remplis par le contact et la coordination via le message textuel. Après la rencontre, les thématiques concernent le temps passé ensemble, les expériences communes, qui vont construire l'histoire personnelle du couple. Les thématiques de pré-contact et de post-contact sont particulièrement importantes pour l'établissement et la création du lien affectif.

A ce sujet, nous observons le fonctionnement d'une norme implicite : la réponse doit être rapide et immédiate. Pour le jeune qui initie une conversation textuelle, il est important d'avoir une réponse tout de suite, de ne pas avoir des temps morts dans la communication. Si la réponse ne vient pas tout de suite, l'émetteur peut mettre en doute les sentiments qu'il croyait être partagés (ses SMS ultérieurs peuvent de fait demander des explications pour cette non-réponse). Le destinataire envoie, à son tour, des SMS d'excuses, en précisant la raison et sa situation lors de la réception du SMS, ce qui représente un détournement du but initial de la conversation. Un autre phénomène, dans la pratique du SMS, est assez paradoxal : les jeunes ont déclaré utiliser le SMS pour exprimer des choses délicates qu'on ne dit pas en face à face ou dans une communication directe, car l'espace graphique et la nature asynchrone du SMS leur permettent « d'aller plus loin », de faire des déclarations, de dire des mots doux, grâce à la semi-frivolité du SMS (du moins tel qu'il est vécu collectivement et implicitement). « On sait bien que le SMS n'est pas assez sérieux et qu'en fait, on se permet de dire aujourd'hui *je t'aime* dans un SMS et le lendemain contester ta propre déclaration », affirme ainsi une étudiante à l'Université de Bologne.

Le caractère frivole et non sérieux du SMS vient de sa dimension ludique et d'autres préfèrent utiliser les mots doux avec modération : « on sait pas s'il dit la vérité, il ne sait pas si je dis la vérité ». Le caractère frivole du SMS fait partie des normes implicites qu'on observe chez les jeunes utilisant beaucoup les SMS, et qui ne sont pas forcément connues de tous. Par exemple, lors d'une rupture à l'initiative de l'adolescente, son copain lui a renvoyé par mél tous les SMS affectifs transcrits qu'elle lui avait envoyés au cours de leur relation. Ce geste démontre la différence de perspective quant à l'usage des mots doux dans les SMS : pour lui, prendre au sérieux les paroles et leur expression écrite était la norme implicite, pour elle, c'était l'inverse. Concernant les différentes perceptions du caractère sérieux ou frivole du SMS affectif, il apparaît également que les filles se sentent plus à l'aise pour aller plus loin, alors que les garçons perçoivent le message comme étant un média communicationnel très

sérieux. En même temps, les règles de fonctionnement sont faites ici pour être contournées, toujours de manière ludique, jusqu'à ce que cela devienne une autre règle implicite.

Nous terminerons ce paragraphe en évoquant les raisons qui font que les adolescents préfèrent cette forme d'écriture. Les motivations des jeunes sont nombreuses et on peut les classer en trois catégories : la logique utilitaire, dont les principes sont l'efficacité, la rentabilité et le gain (le coût du message, le caractère pratique dans l'établissement des contacts de « travail », la dextérité), la logique critique dont le principe est le besoin d'autonomie (l'écriture et la lecture se réalisent en silence, le SMS est une solution facile dans les moments de « lâcheté ») et la logique d'intégration correspondant au besoin d'être branché et ensemble (le SMS est important pour la micro-coordination des activités, pour le maintien du groupe, pour renforcer les liens d'amitié, passer le temps d'une façon amusante, ne pas s'ennuyer). Ces trois types de logiques ont été décrits par Jauréguiberry (1997) et ils représentent aussi des étapes dans la pratique du SMS : les jeunes commencent par adopter les SMS pour des raisons utilitaires, puis s'en servent pour prendre de la distance vis-à-vis de l'autorité parentale et enfin participent aux règles du groupe de pairs, permettant une sociabilité renforcée.

### Quelques continuités...

Le SMS des adolescents, dans ses diverses fonctions (*cf. supra*), ne rompt pas avec l'existant. Il remplace la lettre : le message électronique peut devenir une narration, en racontant le quotidien, ce que les adolescentes apprécient particulièrement. Lettre d'amour ou d'amitié, le SMS est devenu ce que le mél avait représenté au début. Le SMS se rapproche aussi du télégramme (dont le but est une transmission urgente), par une écriture fragmentée, dont les contenus, extrêmement pratiques, relèvent du quotidien des adolescents. Un exemple peut être donné avec le SMS de Julie, 18 ans : « Just un ti msg pr dir ke tt va bien la on ecoute un live ds un bar biz ». Le SMS remplace aussi le billet lorsqu'il n'y a pas urgence. Les choses banales, les petits riens de l'existence que les jeunes partagent reflètent leur univers, leur façon de voir le monde et de vivre. Les sujets sont aussi divers qu'éphémères, le SMS étant supposé être effacé immédiatement après réception.

Le fait de contrôler ses SMS donne aux jeunes un sentiment de liberté extraordinaire. Lorsqu'il y a conservation du SMS, il fonctionne comme une trace écrite : tous les jeunes ont donné comme raison cette caractéristique importante, en faisant du SMS un « objet-mémoire » (Tisseron, 1999). La trace écrite peut être un aide-mémoire (pour l'heure et le lieu d'un rendez-vous) ou être aussi utilisée en cas d'un conflit : si le destinataire déclare ne pas avoir reçu le SMS, l'émetteur a dans la mémoire de son téléphone les SMS envoyés et sauvés, avec l'heure et la date de l'envoi. L'excuse de ne pas avoir reçu le SMS ne marche pas, les jeunes accordant une réelle importance à la trace, la preuve écrite. Mais cette trace écrite peut aussi être utilisée en cas d'ambiguïté : si le destinataire n'a pas compris le message, il peut ainsi demander des explications, et le jour suivant ou le même jour, sur MSN, l'émetteur lui donnera les explications dues.

Le SMS est aussi intime : son écriture et sa lecture se réalisent en silence. Le SMS peut remplacer le billet amoureux. Cette fonction est particulièrement utilisée. Tous les interviewés élaborent des petits messages à envoyer à leur copine ou copain, pour leur prouver l'amour et se mettre en scène de manière intéressante et ludique, en fabriquant une autre vision du monde. Entre par exemple dans ce cadre le SMS de Adrien, 17 ans, sur lequel nous reviendrons *infra* : « Je sais plus trop quoi si tu bouge un peu 0j ou quoi en plus il fait beau... Et si tu voulais qu'on se voit pendant la semaine dit moi quand tu ne travaille pas :) j'esper que tu a bien dormi aussi. Rep sur mon g adrien ». Le monde à l'intérieur du SMS affectif est

plein de drames ou de joies, ce que nous avons déjà développé, et de sentiments exhibés mais qui sont mûrement réfléchis (en particulier chez les adolescentes).

Une autre forme d'écriture classique est celle du billet de félicitation. A l'occasion des anniversaires et des fêtes religieuses, les adolescents envoient des SMS à tous ceux qu'ils connaissent. Le ton formel du billet de félicitation se transforme ici en un ton ludique grâce à l'écriture utilisée. Le SMS prend ainsi la fonction symbolique du billet de félicitation tout en rompant avec ses règles et normes – on n'emploie plus la formule consacrée de souhait, on y ajoute des mots amusants et on transforme aussi certaines formules, comme par exemple dans le SMS de Linda, 17 ans : « c'était super bien passé, tu as été super, tu vas bien passer l'examen. alors ke tu pourras me donner des leçons pour mon examen aussi. ;))) ». un gros morceau de félicitations. :-p ».

## Quelques discontinuités ?

Si le message électronique entre en complémentarité et/ou concurrence avec des pratiques d'écriture, plus anciennes, le langage SMS présente des « phénomènes linguistiques - cadre »<sup>2</sup>, observables dans les deux langues, le roumain et le français, qui sont maîtrisés par les jeunes et à l'intérieur desquelles ils innovent en mettant en scène leur créativité.

Le message électronique est contraint par les 160 caractères autorisés au plus. Mais cette contrainte n'est pas la seule. Il y a aussi le destinataire : le jeune se doit d'écrire « comme il faut », par respect, quand il envoie un message à une personne plus âgée. Comment surmonter ces contraintes ? Pour la première, l'espace graphique du portable voit émerger des phénomènes que l'on qualifiera de novateurs pour simplifier<sup>3</sup>, pour la seconde, il n'y a pas de solution. Se réalisant dans des espaces graphiques multiples et autorisant des pratiques d'écriture différenciées, les nouvelles technologies imposent un écrit plus mobile, plus souple, plus iconique et plus proche de la parole et de l'image (le désir de communiquer prime sur le souci de la forme). Cela a pour conséquences que les jeunes abrègent, font des omissions de certains caractères accentués, esquissent de nouveaux codes graphiques, bref, expérimentent une attitude ludique tout en étant en constante recherche d'affirmation de soi.

Globalement, on peut observer dans les SMS étudiés une tendance à utiliser des syllabogrammes ainsi que l'élimination des voyelles pour obtenir un squelette consonantique (on sait que les consonnes dominent numériquement les voyelles et contribuent davantage à la reconnaissance des mots que ces dernières). Il en résulte deux types d'abréviations : les abréviations normales, standards, et les abréviations novatrices, spécifiques à la culture jeune. Les abréviations usuelles proviennent de, et se perpétuent par, les prises de notes que chacun utilise et déchiffre sans problèmes. Mais ce premier type est rarement rencontré chez les adolescents. Quant au deuxième type, celui-ci est plus novateur, il dépend de l'imagination de l'utilisateur de SMS, qui compte sur le destinataire pour décrypter et extraire l'information. Ci-dessous, nous détaillons ces différents éléments.

Concernant les syllabogrammes et phénomènes associés, le procédé ressemble généralement à celui du rébus : en fonction de diverses unités syllabiques (et autres éléments),

2 Nous entendons par là des phénomènes complexes, relevant de divers cadres d'analyse possible et parfois concomitants (cf. les typologies proposées par les nombreux travaux existant sur le sujet). L'important, dans notre étude, n'est pas ce type de classement mais la manière dont ces phénomènes peuvent être investis, au plan identitaire.

3 Ces phénomènes sont novateurs en ce qu'ils sont liés massivement à la communication électronique en général (mél, forum, chat). Cela ne veut pas dire pour autant que certains ne s'observent pas ailleurs (cf. les abréviations de la fameuse « prise de notes »). Ces précisions expliquent ici le point d'interrogation dans l'intitulé *supra* « quelques discontinuités ? ».

un mot est recomposé. Les historiens de l'écriture en traitent en étudiant par exemple la transformation du signe-mot en signe-syllabique. Ainsi, on peut citer en exemple l'utilisation du son *u* pour *you*, dans un SMS rédigée par une adolescente de 17 ans ou la commutation de l'anglais *two* par *to*. L'idéogramme peut également être observé au milieu d'un mot en remplacement d'une syllabe entière : *H8u* pour *hate you / je te déteste* ; *w8* pour *wait / attends*. La fin du mot peut, elle aussi, être marquée par un idéogramme : *gr8* pour *great*. En français, on trouve en particulier le mot *demain*, qui a plusieurs variantes – *2main*, *2mn*, ou bien *qq1* pour *quelqu'un* ou *0j* pour *aujourd'hui*, etc. Le squelette consonantique est un autre phénomène assez répandu. Les abréviations très usuelles sont déjà utilisées en prise de notes : *tel* pour *téléphone*, *pul* pour *pull*, *biz* pour *bisous*. Les autres abréviations regroupe une diversité extraordinaire d'éléments : *msg* pour *message*, *Pk* et *Pke* pour *parce que*, *slt* pour *salut*, *ms* pour *mais*, *srai* pour *serai*, *dja* pour *déjà*, *grp* pour *groupe* ou *dsl* pour *désolé*. Et ce sont seulement là quelques exemples. Le premier type d'abréviations est stable, quant au second, il dépend de l'imagination des utilisateurs, qui créent spontanément des formes diverses (d'où là aussi des variantes différentes). Une autre façon d'abrégé un mot est d'en couper la fin, ce que l'on observe plus en français qu'en roumain : *eskalie* (escalier), *j pouvai* (je pouvais), *ave* ou *av* (avec), *dedan* (dedans), *j sp* (j'espère), *tu aret* (tu arrêtes), *soire* (soirée), *mer* (mère), *j sui* (je suis). Il y a aussi des coupures plus drastiques, au point que le mot pourrait parfois devenir incompréhensible si ce n'était le contexte : *embout* pour *l'embouteillage*, *dem* pour *demande* ou *demander*, *auj* pour *aujourd'hui*, *rep* pour *répondre*. Cela concerne même les mots monosyllabiques, tels que les prépositions (*d* pour *de*), les formes pronominales non-accentuées (*n* pour *ne*, *c* pour *ce*). On observe aussi une écriture phonétique, concernant certaines syllabes – *Fe* pour *fais*, *ke* pour *que*, *chui* pour *je suis* et *keiske* pour *qu'est-ce que*. Ces exemples sont des cas assez intéressants car ils démontrent la congruence de plusieurs phénomènes...

A ce premier survol, il faut encore ajouter l'absence des accents – aigus, grave ou circonflexe – et l'élimination de l'apostrophe (*tappelle* pour *t'appelle*, *jarriv* pour *j'arrive*, *tavais* pour *t'avais*, *jai* pour *j'ai*, etc). Pour le premier phénomène, il faut savoir, même si cela ne peut être qu'une explication partielle, que certains modèles de téléphone n'ont pas dans leurs options de tels caractères ; pour le second phénomène, on retrouve les motivations habituelles d'efficacité, de rapidité et de condensation dans un espace textuel restreint.

Au plan du lexique, on observe l'usage de formes anglophones – par exemple *yo*, *cool*, *ok*, *bye* – que l'on retrouve plus en roumain qu'en français. Dans ces anglicismes, on peut distinguer deux catégories : des anglicismes partagés par tous les jeunes, très utilisés et qui sont entrés dans leur langage habituel, et les anglicismes (plus ou moins vécus comme argotiques) qui sont connotés du point de vue de la culture à laquelle ils sont associés. Ainsi *yo* ne serait jamais utilisé par un jeune qui n'aime pas la musique hip-hop ; on y voit donc une personnalisation du langage SMS, les jeunes précisant par ce type de lexique leur appartenance. On peut aussi observer des anglicismes qui sont des lexèmes introduits en français (et sans équivalents), comme par exemple *baby-sitting*, abrégé dans un SMS en *bbsit*. Là encore, soit la forme graphique de ces anglicismes n'est pas modifiée (*sorry* pour *je regrette*, *keep in touch* pour *on garde le contact*, *thanks for being there* pour *merci d'avoir été là*) soit ils sont abrégés ou adaptés en fonction de l'imagination de l'émetteur (*kisz* pour *bisous*, *swt* pour *sweet*, *hug* pour *je t'embrasse*).

Un autre phénomène, peut-être le plus spectaculaire, concerne l'usage des smileys, au caractère iconique. On peut aussi y associer les images qui font partie de l'agenda du téléphone, les MMS, catégorie spécialement créée par les fabricants à des fins ludiques. Ces

phénomènes ne sont pas strictement et exclusivement textuels, mais ils entretiennent de multiples rapports avec le texte. Les smileys – appelés aussi binettes au Québec, frimousses en France, etc. – apparaissent avec les débuts des réseaux de socialisation (le fameux visage souriant : -) permettant d’orienter l’interprétation d’une phrase mal comprise qui aurait pu provoquer des malentendus, des conflits. Ce symbole de base a été décliné selon une palette suggérant des émotions diverses et utilisant – sur SMS – des signes graphiques (sans correspondant iconique, comme on peut les avoir sur écran d’ordinateur) : je suis heureux / je suis malheureux, je ris – je souris / je suis triste – je pleure, etc. Les plus utilisés sont les suivants: :-) signifie le sourire, ;-) représente une mimique expressive, un clin d’oeil, :-( montre la tristesse, la mauvaise humeur. Ces images scripturales connaissent des variantes avec le **0** pour l’expression visuelle du nez, par exemple :**0**), ou des variantes utilisées spécialement sur le chat, comme par exemple :), mais aussi des variantes qui renforcent le sens du smiley comme :-)))))))). Ce dernier peut signifier un éclat de rire et entre en compétition, au niveau du taux d’usage, avec le :-D qui peut exprimer un rire jaune ou même avec :-p (langue tirée) qui peut renvoyer à une forme d’ironie.

On peut rattacher les smileys à la ponctuation expressive, leurs origines pouvant être liées à des romans ou des bandes dessinées où les répliques comportent seulement une ponctuation, sans texte. Ces smileys interagissent fortement avec le sens proprement dit du texte : ils peuvent accentuer le message écrit, en atténuer la dureté des mots ou constituer une forme d’ironie. Voici quelques exemples :

*« Je sais plus trop quoi si tu bouge un peu 0j ou quoi en plus il fait beau... Et si tu voulais qu'on se voit pendant la semaine dit moi quand tu ne travaille pas :) j'esper que tu a bien dormi aussi. Rep sur mon g adrien », message écrit par Adrien, 17 ans.*

L’usage du smiley, dans ce message adressé à une adolescente, est ironique. Le contenu du message vise la mise au point d’un rendez-vous éventuel. Dans le contexte de cette potentielle rencontre, la destinatrice est invitée d’une façon non intrusive : le début du SMS se construit à partir d’une simple affirmation de l’état du temps – « il fait beau » - mais dans le but de suggérer qu’il n’y aurait aucun problème pour se voir. Puis l’invitation est explicite, mais une porte de sortie – permettant de sauver la face – est laissée puisque la rencontre est conditionnée par le fait qu’elle ne travaille pas. L’emploi du smiley avec le visage souriant suggère le fait que l’émetteur sait que, probablement, sa destinatrice pourrait lui donner comme excuse le fait qu’elle est trop occupée. Voici un autre exemple, dans lequel cette fois-ci une adolescente s’adresse à un garçon :

*« Tu sais ke j t aime..... ? ou il faut plus pr l démontrer ? :-) »*

C’est un message affectif que l’on peut lire comme une confession, un dévoilement d’un sentiment puissant, ressenti au moment de l’écriture du SMS. Le ton n’est pas grave, bien au contraire, il serait plutôt ludique car on sent dans le sous texte du message une volonté d’en faire un jeu. Le smiley final accentue le ton ironique et le jeu amoureux du message écrit. Le SMS suivant renvoie à une petite histoire triste qui s’était déroulée le jour de l’envoi du message :

*« j t aime encore....excuz pr les probl ke jai provoqué :-( chui un peu etrange tu l sais :P biz ».*

Dans ce message, l’adolescente, qui déclare son amour, s’excuse au sujet d’une situation antérieure, malheureuse, arrivée au cours de ce jour-là. Le fait d’être triste, à cause de cet incident, explique l’usage du premier smiley, mais le deuxième (celui de la langue tirée) est tout à fait différent, il atténue en quelque sorte le premier, l’émetteur essayant ainsi de sortir de cette situation gênante.

Ces smileys contribuent à l’expression de la subjectivité, qu’ils mettent en scène au plan textuel : la scène est l’écran du téléphone mobile, le texte est sa « voix » et les smileys

constituent le méta-texte, jouant en quelque sorte le rôle de didascalies<sup>4</sup>. Les didascalies électroniques recréent la matérialité et la corporalité absentes de l'espace électronique. Le locuteur adolescent fait partie d'une communauté de pratiques, qui ressent le besoin d'en exprimer les signes corporels et physiques. Ces smileys sont des éléments de didascalie au caractère compensatoire, des indications qui essaient de compenser les manques de la communication directe. Pour les adolescents, ils constituent une auto-mise en scène du soi, une échoïstation de celui-ci, deux dimensions qui personnalisent le message, de manière plus ou moins complexe.

## Conclusion

L'importance du caractère ludique caractérise en partie la culture jeune : l'amusement (pour éviter l'ennui) et la convivialité sont des valeurs qui unissent les jeunes. Précédemment, nous avons essayé de montrer comment le registre du jeu est mis en pratique dans les SMS, au plan linguistique. Dans cette perspective, nous avons souligné les phénomènes récurrents qui surgissent dans les SMS, chez les adolescents roumains et belges. Nous avons parlé pour ce faire de « phénomènes linguistiques - cadre ». A l'intérieur des cadres de description énumérés, il apparaît que l'inventivité de chaque jeune donne naissance à des variantes du même mot. Par exemple, le mot « demain » peut avoir diverses variantes en fonction de deux phénomènes - cadre (l'usage d'idéogramme et l'élimination des voyelles) à l'intérieur desquels, les jeunes créent et inventent des formes qui circulent en parallèle (« 2main », « 2mn », « demn », « dmn », etc.).

Il faut signaler ici des différences linguistiques entre le roumain et le français : si les jeunes roumains n'ont pas de problème avec l'orthographe (la langue roumaine étant presque phonétique), les jeunes belges ont ce problème quand ils écrivent un message à un adulte en français standard. Il y a par contre, chez les jeunes roumains, une forte valorisation à l'intérieur du groupe des pairs des compétences syntaxiques : les adolescents observés se moquent de celui ou de celle qui fait des fautes syntaxiques (les règles syntaxiques sont bien connues des élèves, le roumain connaissant des principes assez clairs à ce niveau). Les compétences d'écriture diffèrent donc en fonction des langues.

Les SMS sont, chez les jeunes, un moyen de communication « plus courant » que l'appel téléphonique. Et il y a un certain paradoxe à constater que la régression des performances moyennes des jeunes générations concernant la maîtrise de la langue écrite (les responsables de cet appauvrissement étant généralement donnés comme étant l'Internet, la télévision, la téléphonie mobile) va de pair avec une multiplication des occasions d'écrire (*cf.* les méls, chats, forums, SMS). Ces moyens de communication agissent en fait comme des révélateurs des compétences et pratiques langagières, au regard de normes désormais plurielles à l'écrit.

Les jeunes s'approprient les phénomènes – cadres par une volonté d'intégration et d'identification au groupe, mais en même temps ils vivent une situation assez paradoxale : en même temps qu'ils cherchent à s'identifier, ils veulent se distancier, pour être différent des autres (il s'agit là d'une dichotomie assez universelle, entre association *vs* individualisme). On peut donc provisoirement conclure là en rappelant que le SMS, dans la culture jeune, est une pratique langagière qui a ses propres règles, complexes, de construction et d'usage, et qui construit actuellement sa propre histoire.

---

4 « Le rôle de la didascalie est double : elle est un élément de mise en scène qui suppose toutes les consignes données par l'auteur à l'ensemble des praticiens et elle est un appui permanent pour le lecteur pour construire ensemble par l'imagination soit une scène soit un lieu du monde soit tous les deux ensemble » (Ubersfeld, 1999).

## Bibliographie

- AKRICH M., 2000, « Les objets techniques et leurs utilisateurs. De la conception à l'action », dans *Raisons pratiques. Les objets dans l'action. De la maison au laboratoire*, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales.
- ANIS J., 1998, *Internet communication et langue française*, Paris, Hermès Science.
- ANIS J., 2000, « Vers une sémiolinguistique de l'écrit », *LINX*, n° 43, pp. 29-43.
- ARIES P., 1973, *L'enfant et la vie de famille sous l'Ancien Régime*, Paris, Seuil.
- BOLOTTE, C., 2005, « Ce que parler veut dire : les enjeux de l'oral à la maternelle », communication présentée au Colloque « Mieux enseigner à l'école maternelle ».
- BOUTET, J., 2002, « I parlent pas comme nous. Pratiques langagières des élèves et pratiques langagières scolaires », dans revue *Ville-Ecole-Integration Enjeux*, n° 130, septembre.
- CALLON M., 1986, « Some Elements of a Sociology of Translation », dans *Power, Action, and Belief : A New Sociology of Knowledge*, J. Law, New York, Routledge.
- CATACH N., 1994, « L'écriture et la double articulation du langage », *LINX*, 31.
- CERTEAU M. (de), 1980, *L'invention du quotidien*, T.1 Arts de faire, Paris, Folio Essais.
- CHARTIER R., 1986, « Culture populaire » dans A. Burguière, *Dictionnaire des sciences historiques*, Paris, P.U.F.
- CHARTIER R., 1989, « Le monde comme représentation », *Annales E.S.C.*, 6.
- CHARTIER R., 1995, *Histoires de la lecture. Un bilan des recherches*, Paris, IMEC.
- CHARTIER R., 1997, « Bibliothèques sans murs », dans R. Chartier, *Culture écrite et société : l'ordre des livres (XI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles)*, Paris.
- CONEIN B., THEVENOT L., 1993, *Les objets en action*, Paris, Raisons Pratiques, EHESS.
- DEBRAY R., 1991, *Cours de médiologie générale*, Gallimard, Coll. Bibliothèque des Idées.
- DI LEONARDO M., 1987, « The female world of cards and holidays : Women, families and the work of kinship », *Signs : Journal of women in culture and society*, 12 (3), pp. 440-453.
- DUBET F., 1994, *Sociologie de l'expérience*, Paris, Seuil.
- FIZE M., 2002, *Les Adolescents*, Paris, Le Cavalier Bleu, Collection Idées Reçues.
- GILLIS J. R., 1981, *Youth and History. Tradition and Change in European Age Relations, 1770-Present*, New York, Academic Press.
- GLAZER B., STRAUSS A., 1967, *The Discovery of Grounded Theory*, Chicago, Aldine.
- GOFFMAN E., 1973, *La mise en scène de la vie quotidienne : La présentation de soi*, Paris, Minuit.
- GOODY J., 1985, *La raison graphique. La domestication de la pensée sauvage*, Paris, Editions deMinuit.
- GRINTER R. E, ELDRIDGE M. E., 2001, « y do tngrs luv 2 txt msg ? », communication présentée à Seventh European Conference on Computer-Supported Cooperative Work, Bonn.
- HINE C., 2002, *Virtual Ethnography*, Londres, Sage.
- ITO M., MATSUDA M., OKABE D., 2004, *Personal portable and pedestrian : Lessons from Japanese mobile phone use*, <http://www.itofisher.com/mito/archives/ito.ppp.pdf> (accessed 12/03/2006).
- JAUREGUIBERRY F., 1997, « L'usage du téléphone portatif comme expérience sociale », *Réseaux*, n°82/83, 15 pages.
- JEANNERET T., 1992, « Pourquoi reformuler et comment le faire? », *TRANEL* 18, pp. 67-81.
- LING R, HADDON L., 2001, « Mobile Telephony, mobility and the coordination of everyday life », communication présentée à Conference *Machine that becomes us* à Rutgers University, avril 18 et 19, <http://www.richardling.com/publications.php>.

- MAFFESOLI M., 1988, *Le temps des tribus : le déclin de l'individualisme dans les sociétés de masse*, Paris, Méridiens Klincksieck.
- MARTY N., 2001, « Ecrire, mettre en forme, transmettre », dans *IEN*, décembre, CDDP.
- MATSUDA M., 2005, « Discourses of Keitai in Japan », I. Mizuko, O. Daisuke, M. Misa, *Personal, Portable, Pedestrian*, Cambridge, London, MIT Press, pp. 19-41.
- MOISE, R., en cours, *Représentations culturelles et pratiques sociales de genre du SMS dans la culture des jeunes*, Thèse de Doctorat, Université Libre de Bruxelles, Université de Bucarest.
- MCKENZIE D., 1986, *Bibliography and the Sociology of Texts*, Londres, The British Library.
- MILLER D., SLATER D., 2000, *The Internet : An Ethnographic Approach*, Oxford, Berg.
- MOURLHON-DALLIES F., COLIN J-Y, 1999, *Des didascalies sur l'Internet?*, Paris, Hermes Science.
- PASQUIER D., 2005, *Cultures lycéennes. La tyrannie de la majorité*, Autrement, Collection Mutations.
- PIEROZAK I., 2003, *Le français tchaté (une étude en trois dimensions – sociolinguistique, syntaxique et graphique – d'usages IRC)*, Thèse de Doctorat, Université de Provence / Marseille I.
- RIVIERE A.-C., 2002, « La pratique du mini-message. Une double stratégie d'extériorisation et de retrait de l'intimité dans les interactions quotidiennes », *Réseaux*, n°112-113, pp. 139-168.
- ROSIER L., 2003, « Du discours rapporté à la circulation des discours : l'exemple des dictionnaires de critique ironique du français », *Estudios de Lengua y Literatura francesa* 14 : 63-81.
- ROSS M., HOLMBERG D., 1990, « Recounting the past : Gender difference in the recall of events in the history of a close relationship », dans Olsen, J. et Zanna, M. (ed.) *Self-reference process*, p. 135-152, Hillsdale, Lawrence Erlbaum.
- SIMMEL G., 1991, « La sociabilité », *Sociologie et épistémologie*, Paris, PUF.
- SIMMEL G., 1957, « Fashion », *American Journal of Sociology*, n°6 LVXII.
- TISSERON S., 1999, *Comment l'esprit vient aux objets*, Paris, Aubier.
- UBERSFELD A., 2006, « Le « Théâtre » en liberté et le « réalisme naturaliste », Communication au Groupe Hugo du 21 janvier 2006.
- VAN GENNEP A., 1909, *Les rites de passage*, Paris.
- YAGUELLO M., 1981, *Alice au pays du langage. Pour comprendre la linguistique*, Paris, Seuil.
- YOUNISS J., 2001, « Voluntary Service, Peer Group Orientation, and Civic Engagement » *Journal of Adolescent Research*, Vol. 16, N° 5, pp. 456-468, SAGE Publications.
- WELLMAN B., WORTLEY S., 1989, « Brothers'keepers : Situating kinship relation in broader networks of social support », *Sociological Perspectives*, 32 (3), pp. 273-306.
- ZHENG L.-H., 1998, *Langage et interactions sociales*, Paris, L'Harmattan.



# **CONTINUITÉ ET/OU RUPTURE DANS L'INTERNET MULTILINGUE : QUELLES LANGUES PARLER DANS UN FORUM DIASPORIQUE ?**

**Hassan Atifi**

**Institut Charles Delaunay – FRE CNRS 2732 (UTT, Tech-CICO)**

## **Introduction**

De nombreux travaux en linguistique ou sociolinguistique étudient les choix de langues dans les situations orales plurilingues en face à face. Mais peu de recherches traitent cette question en analysant les communications multilingues en ligne utilisant des langues minoritaires peu répandues. En effet, en abolissant les distances physiques, l'Internet facilite le contact (plurilingue) entre des communautés éloignées géographiquement. C'est le cas de nombreux sites diasporiques (se présentant en tant que tels), qui permettent de garder un lien privilégié avec le pays et la langue d'origine.

Dans cet article, nous analysons les pratiques langagières des Marocains dans les sites diasporiques en ligne en focalisant sur la question du choix de langues (français, marocain, anglais, etc.) et de l'alternance codique. Nous tentons de voir si les choix linguistiques, dans ces situations plurilingues en ligne, se font dans la continuité et/ou en rupture avec les pratiques observées dans les interactions orales, concernant les représentations que nous en avons.

Après une présentation de notre corpus et de notre méthodologie, nous décrivons la situation linguistique ainsi que l'état de la diffusion de l'Internet au Maroc. Nous ferons ensuite un état de l'art de la littérature traitant de la question du choix de langues et de l'alternance codique dans les communications multilingues en ligne. Nous nous interrogerons sur ces pratiques langagières émergentes de la diaspora marocaine en ligne en posant essentiellement deux questions : dans quelle mesure l'Internet, avec ses contraintes techniques et normatives, fait évoluer les usages linguistiques des Marocains en situation de contact en ligne ? Et, le choix des langues représente-t-il une continuité et/ou une rupture par rapport aux communications multilingues en face-à-face ?

## Corpus et méthodologie

L'analyse porte sur les forums de discussion accessibles à partir du site Bladi.net. Ce site se présente comme « le portail de la diaspora marocaine »<sup>1</sup>. En termes de contenu, on constate une forte présence des thèmes liés au pays d'origine, le Maroc : actualité marocaine, cuisine marocaine et personnalités du Maroc, etc. Les internautes de Bladi.net utilisent le site pour y mener trois activités communicationnelles principales :

1. chercher des informations pratiques liées au Maroc (s'informer sur le pays, réussir son voyage d'été ?...),
2. solliciter de l'aide et en apporter (comment surmonter les problèmes rencontrés dans les pays d'accueil...), aide psychologique (chercher du soutien après un décès...) ou liée à une médiation culturelle (comprendre le fonctionnement de la famille et de la mentalité marocaine...)
3. et débattre de sujets politiques, sociaux et religieux (Atifi, 2003).

La participation des internautes aux discussions est fortement encouragée par le dispositif lui-même qui identifie et valorise les participants les plus actifs, ainsi désignés dans un ordre croissant : *mini*, *régulier*, *confirmé* et *accro*. D'ailleurs, on note une forte interactivité dans ce forum puisque, en pratique, la plupart des messages reçoivent une ou plusieurs réponses.

Notre méthodologie s'inscrit dans le champ de l'analyse sociolinguistique interactionnelle des forums de discussion, alliant l'observation ethnographique à l'utilisation de grilles d'analyse issues des études interactionnistes. L'originalité de cette approche réside dans le choix d'observer des pratiques empiriques ou authentiques pour éviter de se limiter aux seules réponses des enquêtés aux questionnaires. En effet, la perspective interactionniste a déjà montré le net décalage entre la description que font les locuteurs de leurs propres usages et les études empiriques de données enregistrées au magnétophone par exemple (Gumperz 1989). Nous utilisons une méthode d'observation persistante, telle qu'elle a été adaptée pour l'étude de la communication médiatisée par ordinateur par Herring (2004), Marcoccia (2004), Atifi & Marcoccia (2005). Il s'agit de consulter régulièrement un forum sur une période longue pendant laquelle nous prélevons des messages de manière aléatoire. Ces messages constituent des échantillons qui nous permettent alors de valider la représentativité du corpus final (qui n'est qu'un des échantillons) sur lequel porte l'analyse conversationnelle dans un second temps. En outre, notre analyse se fonde sur les travaux préalables que nous avons menés sur des corpus identiques ou comparables (Atifi 2001, 2003, 2005).

L'interface du site permet de visualiser les 100 dernières discussions postées par les internautes. La prise en compte du message initial et de sa réponse nous permet de constituer un échantillon d'étude de 200 messages tirés du groupe des 100 dernières discussions postées par les internautes. Cet échantillon couvre deux jours (4 et 5) du mois de mai 2005. Les exemples traités dans cet article proviennent essentiellement de notre échantillon de 200 messages. Nous avons suivi deux phases :

1. Faire une typologie des choix linguistiques des internautes marocains en ligne en posant les questions suivantes : quelle est la/les langue/s des interfaces ? Y a-t-il des préconisations normatives sur le choix des langues ? Quelles sont les langues privilégiées dans les messages ? Quelle(s) langue(s) faut-il parler (langues nationale, officielle, dialectale ou étrangère...) dans un forum diasporique ? Ce choix est-il accepté ou remis en cause par certains internautes ?

2. Etudier l'alternance codique. En nous appuyant sur les travaux linguistiques de Gumperz, (1982), ainsi que sur ceux de Danet & Herring sur l'Internet multilingue (2003), nous avons abordé essentiellement les questions suivantes : quelles sont les formes de

---

<sup>1</sup> Le mot bladi signifie « mon pays ». Le site est consultable à l'adresse <http://www.bladi.net/>. Le site se présente, en 2007, comme le site des Marocains d'ailleurs.

l'alternance codique ? Peut-on identifier des emplois plus ou moins systématiques de l'alternance codique pour accomplir des objectifs communicatifs spécifiques ? Ces usages en ligne se réalisent-ils dans la continuité ou en rupture avec les pratiques orales ?

## Situation sociolinguistique du Maroc, sous l'angle d'internet

### Situation linguistique au Maroc

Le Maroc, 30 millions d'habitants, présente une situation sociolinguistique complexe. C'est un pays plurilingue et diglossique de par son histoire et sa géographie. La population marocaine est à moitié alphabétisée et la majorité de cette population alphabétisée est arabophone. Le Maroc fait mention, dans le préambule de sa constitution, de l'arabe en tant que langue officielle. On estime que 65 % de la population actuelle du Maroc parle l'arabe (marocain) comme langue maternelle. Mais le Maroc, à l'instar des autres pays arabophones, compte deux types d'arabe, l'arabe classique ou standard et l'arabe dialectal ou marocain. Ces deux variétés d'arabe coexistent avec d'autres langues nationales (le berbère) ou étrangères (le français, l'espagnol et l'anglais). Dans une brève description, nous rappelons le statut de chacune de ces langues parlées au Maroc : l'arabe classique, l'arabe marocain, le berbère, le français, l'espagnol et l'anglais<sup>2</sup>.

Pour tout arabophone, l'arabe classique demeure la langue de l'instruction, de l'enseignement religieux (la langue du Coran), de la langue écrite, du pouvoir politique et de l'administration. Mais c'est également la référence et l'outil symbolique de l'identité commune arabo-musulmane. L'arabe dialectal (ou arabe marocain) est la langue maternelle des Marocains arabophones. Il sert généralement d'outil de communication entre les locuteurs arabophones et berbérophones. Bien qu'il soit moins valorisé (variété basse), l'arabe dialectal constitue la langue la plus employée dans tout le pays. Au Maroc, la langue berbère est appelée amazighe. Les berbérophones comptent pour au moins 35 % de la population et constituent la minorité linguistique la plus importante du pays. Ils parlent principalement trois variétés : le Tachelhit, le Tamazight et le Tarifit.

Le statut du berbère a beaucoup évolué ces dernières années au Maroc. On assiste à une véritable renaissance de cette langue longtemps confinée dans le rôle d'une langue orale. Après l'adoption d'un alphabet spécifique, l'alphabet « Tifinaghe<sup>3</sup> » (distinct de l'arabe et du latin), l'usage du berbère semble de plus en plus autorisé, répandu et encouragé par les pouvoirs publics : télévision, radio, presse, enseignement scolaire, activités culturelles, Internet.... Pour certains défenseurs du berbère, la prochaine étape décisive serait la reconnaissance du berbère en tant que langue nationale et officielle du pays au même titre que l'arabe.

Au Maroc, le français était la langue officielle du régime du protectorat et de ses institutions jusqu'à la proclamation de l'indépendance en 1956. Encore aujourd'hui, le français conserve un rôle privilégié en tant que première langue étrangère du Maroc. La langue française a gardé des positions importantes dans l'éducation, la politique, l'administration et les médias. L'apprentissage du français est obligatoire dans les écoles marocaines dès le CE2. L'espagnol est présent sur le territoire marocain depuis la fin de la

---

2 Pour plus de détails sur l'aménagement linguistique et les langues dans le monde, voir le travail de Jacques Leclerc de l'Université Laval de Québec (<http://www.tlfq.ulaval.ca/AXL/index.shtml>), notamment le chapitre consacré à la situation démolinguistique au Maroc (<http://www.tlfq.ulaval.ca/AXL/afrique/maroc.htm>).

3 Le développement du berbère incombe essentiellement à l'IRCAM (Institut Royal de la Culture Amazighe). C'est un institut consultatif nommé par le Roi Mohammed VI et chargé de sauvegarder et promouvoir la culture amazighe dans toutes ses expressions (<http://www.ircam.ma/>).

présence arabe en Espagne. Cette langue est devenue plus « populaire » à la suite de la colonisation espagnole. Après l'indépendance du pays, l'espagnol n'a gardé qu'une présence relative dans des provinces du nord et du sud du Maroc (anciennement occupées par l'Espagne). Pour ce qui est de l'anglais, il faut noter que sa position reste encore faible sur le « marché linguistique » marocain, mais il progresse lentement et sûrement en raison de son statut privilégié au plan international.

En bref, on peut donc constater que l'arabe classique et l'arabe moderne sont utilisés par les plus instruits, l'arabe dialectal ou arabe marocain par 65 % de la population, le berbère, appelé amazighe et ses trois variétés (le *rifain* dans le Rif, le *tamazight* dans le Moyen-Atlas, le *tachelhit* dans le Souss), par environ 35 % des Marocains. Le français est parlé dans le cercle familial par une faible minorité « occidentalisée » mais compris par tous ceux qui fréquentent les écoles, l'espagnol est pratiqué par une faible partie de la population du Nord et l'anglais commence à s'imposer en tant que véhicule de la modernité.

### Internet au Maroc

Selon l'ANRT (l'Agence Nationale de Réglementation des Télécoms), le Maroc comptait plus de 3,7 millions d'internautes<sup>4</sup>. Ce chiffre inclut l'ensemble des connexions privées ou professionnelles dans les douze derniers mois de l'année 2005. Mais, malgré la croissance soutenue du nombre d'internautes, l'usage d'Internet à domicile reste encore très faible. En effet, fin 2006, seuls 120 000 ménages disposent d'une connexion chez eux, soit un taux de pénétration de la population totale de seulement 0,4 %. Cette faiblesse de la diffusion de l'Internet chez les particuliers est contrebalancée par l'engouement des Marocains – surtout des jeunes – pour cette technologie et le formidable succès des cybercafés qui représentent encore le lieu privilégié des connexions au Maroc. En outre, la faiblesse de diffusion de l'Internet au Maroc n'a pas empêché quelques multinationales de lancer des portails internationaux (wanadoo.maroc, google.maroc...). Ces divers sites visent autant la population locale que la diaspora marocaine estimée à 3 millions de personnes. En effet, un marocain sur 10 réside à l'étranger ! Pendant longtemps, ces RME (Résidents Marocains à l'Étranger) étaient les principaux contributeurs et cibles des sites marocains en ligne.

Ces dernières années, on note une forte progression dans le développement d'Internet au Maroc. Depuis le lancement des offres ADSL et la baisse des prix des abonnements, les Marocains se connectent de plus en plus sur la toile. Selon les statistiques officielles, 4,6 millions de Marocains utilisent régulièrement Internet en septembre 2005, contre 3,6 en 2005 et seulement 100 000 en 2000, propulsant ainsi le Maroc à la troisième position parmi les pays africains<sup>5</sup>. Plusieurs sites Internet ont été lancés pour répondre aux besoins des Marocains. Aujourd'hui, le Maroc est l'un des pays africains les plus investis dans la toile. Toujours selon des statistiques officielles, trois sites marocains figurent parmi les premiers sites africains en termes de fréquentation et de popularité : Menara.ma (le portail de Maroc Telecom), suivi de 2M (site de la deuxième chaîne de télévision nationale) et Casafree.com (portail participatif marocain)<sup>6</sup>.

### Le choix des langues dans les situations multilingues en ligne

Un des grands apports pour l'étude de l'Internet multilingue est la recherche internationale coordonnée par Danet & Herring (2003). Elles y notent que bien que l'hégémonie de l'anglais

4 Voir la synthèse de l'étude réalisée par la société SITICOM (groupe DEVOTEAM) sur le marché de l'Internet au Maroc : état des lieux et perspectives de développement (<http://www.anrt.ma/fr/>).

5 <http://www.internetworldstats.com/africa.htm#ma>

6 <http://www.alexa.com/browse?&CategoryID=81782>

soit démentie, les recherches portant sur l'Internet multilingue ont été relativement peu fréquentes et que leurs résultats n'ont jamais été rassemblés et comparés. Elles observent que quelques chercheurs traitent de l'Internet multilingue, mais regrettent que la recherche (en anglais) sur la communication assistée par ordinateur se soit concentrée presque exclusivement sur des pratiques émergentes en anglais, négligeant des développements analogues chez des communautés communiquant en ligne dans d'autres langues.

Palfreyman et al Khalil (*op. cit.*) étudient comment, à partir d'un petit corpus de conversations de messageries instantanées et d'une enquête par courriels, des étudiantes aux Emirats-Arabes-Unis ont développé des solutions créatrices pour surmonter les contraintes techniques et écrire l'arabe dans un alphabet latin. Durham (*ibid.*) examine comment la situation linguistique en Suisse affecte le choix des langues pour l'usage d'Internet dans le pays. Elle se concentre principalement sur les choix de langues sur une liste de discussion de la part des membres d'une organisation d'étudiants en médecine et observe que l'anglais est devenu la *lingua franca*, la langue préférée de communication entre Suisses, chez ce groupe.

D'autres chercheurs ont abordé cette question. Warschauer, El Said, Zohry (2002) indiquent que, parmi un groupe de jeunes professionnels égyptiens, l'anglais est employé primordialement sur Internet et dans la messagerie électronique pour ce qui concerne la communication formelle, mais qu'une version latinisée de l'arabe égyptien est employée intensément dans les messages informels et dans les chats en ligne. Block (2004) soutient que l'Internet est devenu un espace de communication pour d'autres « grandes » communautés linguistiques, comme celles de l'allemand, du français, du japonais et de l'espagnol ou de « petites » communautés linguistiques, par exemple celle du catalan. Wright (2004) constate que les élites enquêtées<sup>7</sup> utilisent assez substantiellement l'anglais mais confirme que les groupes parlant des langues écrites standard prestigieuses sont de plus en plus en mesure d'utiliser ces langues dans toutes leurs diverses activités de recherche d'informations et d'interaction sur internet.

Si l'on résume l'apport principal de ces études, on peut faire deux constations. En premier lieu, démentant les hypothèses initiales alarmistes prédisant le renforcement de l'anglais comme langue internationale unique de communication, l'anglais n'est jamais devenu dominant à 100 % dans les échanges multilingues. En second lieu, le média Internet permet à d'autres communautés linguistiques grandes ou petites, non seulement de survivre, mais d'accroître leur diffusion ainsi que le nombre de leurs utilisateurs ; et encore aujourd'hui la tendance se confirme à mesure que davantage de langues (comme le chinois) se trouvent en ligne. En effet, selon les dernières statistiques américaines, les 10 langues les plus utilisées sur l'Internet sont dans un ordre décroissant l'anglais (29.7 %), le chinois (13.3 %), le japonais (7.9 %), l'espagnol (7.5 %) , l'allemand (5.4 %), le français (4.6 %), le portugais (3.1 %), le coréen (3,1 %), l'italien (2.7 %), le russe (2.2 %) et le reste des autres langues (20.5 %)<sup>8</sup>. D'autres études françaises confirment cette évolution : de 1998 à 2005, l'anglais a perdu du terrain en passant de 75 % à 45 % par rapport à la présence des autres langues sur Internet. Les langues latines récupèrent un retard évident : de moins de 8 % en 1998, elles représentent près de 15 % des pages Internet mondiales en 2005. Par contre l'arabe représente seulement 2 %<sup>9</sup>.

Cette double constatation rend nécessaire le prolongement et le développement des recherches portant sur les situations de contacts de langues en ligne, en particulier des études

---

7 Dans dix pays, auprès d'étudiants des universités et lycées de Tanzanie, d'Indonésie, des Emirats arabes unis, d'Oman, de France, d'Italie, de Pologne, de Macédoine, du Japon et d'Ukraine.

8 Cette répartition a été réalisée le 20 septembre 2006, voir l'étude américaine sur « Internet World Users By Language », <http://www.internetworldstats.com/stats7.htm>.

9 <http://cifdi.francophonie.org/Docelec/langues2006.pdf> (Carrefour international francophone de documentation et d'information).

sociolinguistiques empiriques analysant les usages langagiers des internautes utilisant d'autres langues que l'anglais. L'objectif est de confirmer ou infirmer ces premières observations et voir notamment si les pratiques émergentes en ligne se font dans la continuité ou non avec les pratiques multilingues orales.

## Résultats et discussion

### Quelle(s) langue(s) parler dans le site diasporique Bladi.net ?

Dans ce premier travail consacré au choix des langues et à l'alternance codique dans les forums diasporiques marocains, nous rendons compte des principaux résultats sans présenter de statistiques sur la répartition des différentes langues<sup>10</sup>. Nous notons que la grande majorité des messages adressés au forum de *Bladi.net* est en français. Très peu de messages sont en alphabet arabe. Quelques messages sont écrits en arabe mais en utilisant le clavier latin. D'autres messages, moins nombreux, sont en berbère ou en anglais. Les messages en espagnol sont très rares. Cette diversité linguistique semble témoigner à la fois de la dispersion géographique des internautes marocains et de la pluriglossie spécifique au Maroc (Boukouss 1977, Bentahila 1983, Atifi 2003). Elle apparaît parfois dans un même message, avec de nombreux phénomènes d'alternance codique. Nous allons présenter, dans un premier temps les choix linguistiques opérés par les internautes marocains avant de développer les formes et les fonctions de l'alternance codique.

A la différence d'autres sites communautaires marocains comme *Albarid.net*<sup>11</sup> (Atifi 2003), ont l'interface est un mélange d'anglais et de français, l'interface de *Blad.inet* est uniquement en français. C'est la langue utilisée par les responsables du site pour animer le portail et faire communiquer les internautes. Nous n'avons pas trouvé de prescriptions explicites, par exemple dans la charte du site, sur une langue obligatoire à utiliser par les internautes dans leurs communications. Mais, la page d'accueil, la charte du site, les fiches d'inscription des internautes, l'interface, ... sont toutes en français. Le français, langue prestigieuse, mais utilisée réellement par une faible minorité au Maroc, domine les échanges des Marocains de la diaspora en ligne comme dans l'exemple (1<sup>12</sup>).

Exemple (1), choix du français comme langue de communication

*Qu'est ce qui fait votre fierté de marocain ?*

*Bon voilà. Comme vous êtes sur un forum marocain. Qu'est ce qui vous rend fiers d'être un marocains dans ces pays occidentaux ? Merci pour votre participation.*

L'Internet est apparu au Maroc précisément dans les secteurs travaillant en français, comme les technologies de l'information, l'éducation, l'industrie, le commerce... De plus, les principaux internautes sont des personnes qui, du fait de leurs études, de leurs expériences professionnelles ou de leur dispersion géographique, communiquent plus facilement sur des claviers latins (en français ou en anglais) qu'en arabe. Si on ajoute l'apport considérable de la diaspora (étudiants à l'étranger, élites expatriées ou Marocains nés à l'étranger), on peut supposer que l'utilisation du français en ligne vient naturellement aux usagers. Cette préférence pour la langue française (langue étrangère) aux dépens de la langue arabe (langue

10 Nous avons bien sûr procédé à des comparaisons et des quantifications pour établir les occurrences et les répartitions des divers phénomènes observés. Cependant, la taille de notre échantillon de base ne nous autorise pas pour l'instant à donner une portée « statistique » et chiffrée pour chaque résultat.

11 Littéralement, le mot arabe *albarid* signifie « la poste ».

12 Pour illustrer notre propos, nous reproduisons des messages ou des extraits de messages tels quels, en gardant les fautes de frappes ou erreurs de langue, mais en ajoutant notre propre traduction de quelques passages entre accolades.

officielle) comme langue de communication en ligne, se retrouve chez d'autres communautés linguistiques proches. A l'instar de l'anglais, dominant dans les échanges multilingues des communautés anglophones (Égyptiens, Indiens...), le français s'impose – naturellement – comme langue préférée de communication dans les échanges informels entre membres issus de pays francophones. Ainsi, le français occupe le même statut prestigieux dans ces communautés francophones que l'anglais dans les communautés anglophones.

Cependant, ce choix du français comme langue principale des échanges, n'est pas toujours accepté sans discussion, négociation ou remise en cause. De ce fait, les échanges entre les internautes marocains laissent apparaître des négociations sur les choix linguistiques, par exemple sur l'opportunité d'adopter l'arabe marocain (la darija) comme langue de communication. Par exemple, un internaute marocain résidant en Belgique, propose aux autres membres de parler exclusivement en marocain et demande aux modérateurs du site de ne pas effacer sa contribution comme dans l'exemple (2) :

Exemple (2), choix de l'arabe marocain comme alternative au français  
*salam, je vous propose de parler ici uniquement en darija...lmouhim nebda ana lawwal: ana men mdinet taza ou daba saken fi beljika... yallah, hadrou hadrou ...baghi ntfekkar darija...sh7al hadi ma sme3tha... [notre traduction : je commence le premier. Je suis originaire de Taza et j'habite maintenant en Belgique. Allez-y, parlez, parlez ! Je veux me rappeler la darija. Cela fait longtemps que je ne l'ai pas entendue.]*  
*ps:prière de ne pas supprimer ce post, ça fait plaisir de parler dans sa langue maternelle!*

Sa suggestion, validée par les modérateurs du site, reçoit des centaines de réponses encourageantes de la part des autres membres ravis de parler leur langue maternelle. Le succès du fil de discussion et les nombreuses réactions positives des internautes attestent de l'attachement identitaire fort des internautes à leur langue maternelle, même si la principale motivation avancée par cet internaute est d'ordre psychologique (ça fait plaisir de parler dans sa langue maternelle !). L'arabe (surtout marocain) est bien présent dans les ouvertures des messages et leurs clôtures, dans les actes de langage ritualisés (vœux, salutations, prières...), dans les pseudos des internautes, dans les signatures, et le choix de certains sujets de discussion, comme dans les exemples (3) et (4) :

Exemple (3), choix de l'arabe en ouverture (salutation) et en clôture du message (prière)  
*As-Salam Alaikum, [notre traduction : paix sur vous tous]*  
*Ou encore tu peux dormir et te réveiller quand c'est l'heure de l'Icha [prière du soir], tu pries et tu retourne dormir.*  
*Qu'Allah fasse de nous de pieux serviteurs. AMIN [Amen].*

Exemple (4), choix de l'arabe pour qualifier le sujet de la discussion  
*alghorba [notre traduction : l'exil].*  
*Je sais comme c'est difficile d'être loin de son pays, de sa famille, de se proches, ...de ses souvenirs, de son enfance (pour les gens qui sont nés dans leurs pas)... de ses origines.. De sa culture et ses racines. Je peux ressentir ça. Donc je vous souhaite à tous bonne courage.*

Cette utilisation de l'arabe marocain se retrouve dans les discussions humoristiques à finalité ludique comme dans les forums loisirs pour raconter des blagues. On le trouve aussi dans les proverbes et dans l'expression des émotions personnelles ou dans les échanges un peu vifs sous formes d'insultes ou de remarque ironiques.

On peut raisonnablement penser que, contrairement aux situations multilingues orales, la non-disponibilité immédiate de claviers arabes peut limiter ou freiner l'usage de l'arabe dans les communications en ligne. En effet, en l'absence de clavier arabe, il est difficile pour les internautes marocains de communiquer en arabe avec un clavier latin. Cependant, comme les autres communautés linguistiques arabes (par exemple, en Égypte, aux Emirats arabes unis)

dont la langue maternelle est écrite dans un alphabet non latin, les internautes marocains se montrent très créatifs quand ils écrivent leurs messages dans un alphabet latin. Cette pratique leur permet de converser dans leur langue locale chaque fois qu'il leur est laborieux voire impossible d'écrire avec un clavier arabe. Ce procédé entre dans la catégorie des mécanismes d'appropriation de l'Internet dans le monde arabe, décrits par Atifi (2001, 2003), Anderson (2003) ou Gonzalez-Quijano (2003). Les internautes se montrent très inventifs pour détourner le dispositif et continuer à dialoguer dans leur langue maternelle. Ainsi ils créent ou reproduisent de nouvelles formes (lettres, chiffres...) pour représenter quelques phonèmes ou sons absents du clavier latin.

Exemple (5), choix de l'arabe marocain latinisé avec sa traduction en français, donnée par l'internaute  
*yajorra felh7ite h7sane mjouharra felkhite... littéralement : une brique dans un mur vaut mieux qu'un joyau autour du cou... construire sa vie et son futur vaut mieux que se pavanner*

En plus du nom « Bladi » pour nommer le site, les internautes utilisent la dénomination « *Bladinautes* » (enfants du pays) pour désigner les membres du site et, ainsi, mettre en avant une identité collective spécifique à cette diaspora en ligne. D'autres procédés en arabe, comme le choix des pseudonymes, l'utilisation du prénom accolé à la ville d'origine... participent de la mise en avant d'une identité « communautaire », qui reprend la dimension locale, régionale, nationale ou religieuse : par exemple, « *almaghribiya* » (la Marocaine), comme signature. Autrement dit, plus encore que dans les communications orales, le choix de la langue arabe, notamment des procédés révélant l'identité discursive, atteste de l'affirmation identitaire multiple des membres du site Bladi.net.

L'arabe classique ou standard en alphabet arabe est peu présent dans le site Bladi.net. On le rencontre parfois dans le forum « islam » ou dans les messages discutant de la religion. L'arabe classique est surtout utilisé dans le cadre de citations de la part d'internautes qui intègrent dans leurs messages des sourates du Coran pour appuyer leur discours et mieux argumenter. La large diffusion du Coran en ligne dans les sites islamiques facilite ces usages même en l'absence de claviers en arabe. Il suffit à l'internaute de faire du « copier-coller » pour écrire en arabe classique comme dans l'exemple (6) :

Exemple (6), choix de l'arabe classique en alphabet arabe (sourate du Coran) et sa traduction en français et en anglais, donnée par l'internaute  
 الرَّحْمَنُ الرَّحِيمُ اللَّهُ بِسْمِ  
 أَحْسَنُ هِيَ بَاتِي وَجَادِلُهُمُ الْحَسَنَةَ وَالْمَوْعِظَةَ بِالْحِكْمَةِ رَبِّكَ سَبِيلٌ إِلَىٰ اذْغُ  
 Au nom d'Allah, le Tout Miséricordieux, le Très Miséricordieux ..  
 [125] Par la sagesse et la bonne exhortation appelle (les gens) au sentier de ton Seigneur. Et discute avec eux de la meilleure façon.  
 125] Invite (all) to the Way of thy Lord with wisdom and beautiful preaching; and argue with them in ways that are best and most gracious

Ce lien très puissant entre l'arabe classique et l'Islam ne date pas d'aujourd'hui. L'arabe doit son essor à l'expansion de l'Islam, qui s'est étendu en l'espace de quelques siècles (entre le VII<sup>e</sup> siècle et le XII<sup>e</sup> siècle), de l'Afrique du Nord à l'Espagne, puis au Proche-Orient et en Asie. C'est ce lien indéfectible entre la religion musulmane et la langue qui a contribué, aux yeux des arabes et des musulmans, à « sacraliser » cette langue et à maintenir une unité linguistique (rêvée et/ ou mythique) de la « Oumma » (communauté) arabo-musulmane. Encore aujourd'hui, la défense de la langue arabe classique est un enjeu politique majeur pour les mouvements politiques nationalistes ou religieux. Ce combat vise à maintenir la continuité de la supériorité symbolique de l'arabe classique aux dépens des variétés dialectales et des langues étrangères même dans les communications électroniques. Il est indéniable que l'usage



de l'arabe classique est plus répandu dans les sites ou communautés religieuses ou politiques animés par cet esprit militant de défense de la langue arabe face à l'hégémonie réelle ou supposée des langues étrangères.

La faiblesse du berbère, de l'espagnol et de l'anglais s'explique de la manière suivante : comme les membres ou visiteurs du site ne sont pas tous compétents dans ces langues, les internautes familiers de ces langues, minoritaires et faiblement répandues, évitent de les utiliser dans les échanges publics. Néanmoins, pour mieux tenir compte des identités multiples de ces internautes et de leurs préférences linguistiques, le site Bladi.net vient d'ajouter deux forums réservés à deux langues (cultures) minoritaires le berbère (forum « amazigh ») et l'anglais (forum « board in English »). Maintenant, les internautes désireux de communiquer principalement en berbère ou en anglais, peuvent le faire dans le forum concerné comme dans l'exemple (7) :

Exemple (7), choix de l'anglais pour communiquer

*I would like to prepare my english exam, so I need to perform my english that's why i create this topic!!*

*someone someone wants to join?*

🤔🤔 [notre traduction : j'ai besoin de préparer mon examen d'anglais, donc j'ai besoin d'améliorer mon anglais c'est pourquoi j'ai créé ce fil, quelqu'un souhaite participer ?]

L'étude des choix linguistiques opérés par les internautes marocains dans leur communication en ligne montre à la fois des continuités et des discontinuités avec la communication orale. Les internautes (surtout les RME) utilisent assez substantiellement le français pour communiquer. Un phénomène semblable a été observé par Warschauer *et al.* (2002) dans leur étude des pratiques des Egyptiens en ligne : une langue étrangère (l'anglais) est utilisée de préférence à l'arabe. On peut aussi citer un cas similaire chez les internautes suisses étudiés par Durham (2003)<sup>13</sup>.

Ensuite, il faut souligner que les internautes marocains choisissent le marocain (variété basse) plutôt que l'arabe classique (variété haute) pour discuter en ligne. Ce choix, en décalage avec les valeurs symboliques et les places imaginaires des deux variétés de l'arabe, dans les communications traditionnelles, résulte de la nature informelle, conviviale, et amicale des communications diasporiques en ligne. C'est un choix pragmatique induit par la recherche d'une communication interpersonnelle ouverte, efficace et peu formelle. En réalité, parmi toutes les langues présentes au Maroc, l'arabe marocain est la seule langue véritablement partagée par tous les Marocains arabophones ou berbérophones, instruits ou analphabètes. Les internautes marocains auraient donc tout intérêt pour se faire comprendre à communiquer en arabe marocain.

Mais la véritable rupture se situe au niveau de l'importance du phénomène de l'alternance codique. En plus d'utiliser le français, les internautes marocains utilisent d'autres langues seules ou mélangées avec le français dans une sorte de code-switching récurrent mais dans une communication écrite ! A la différence des communications écrites classiques, le caractère « écrit » des communications en ligne ne représente aucunement un obstacle au recours à l'alternance codique dans les échanges multilingues. Au contraire, le média Internet agit comme un terrain favorable pour l'émergence, la mixité et le mélange des langues.

### **L'alternance codique dans Bladi.net**

Gumperz (1989) définit l'alternance codique dans la conversation comme la juxtaposition à l'intérieur d'un même échange verbal de passages où le discours appartient à deux systèmes ou sous-systèmes grammaticaux différents. Bourhis *et al.* (2000) distinguent trois types

13 Cf. supra.

d'alternances codiques. L'alternance codique (AC) intraphrastique dans laquelle deux langues sont employées dans la même phrase : « Have agua please ». L'alternance codique interphrastique est illustrée par l'exemple : « Now it's really time to get up. Lève-toi. ». Enfin, l'alternance codique d'un tour de parole à l'autre apparaît dans l'échange suivant entre un père et son fils : Père : « Where have you been ? », Fils : « Onyango nende adlu aora, baba » (« Je suis allé à la rivière, papa. »)<sup>14</sup>.

Nos propres résultats empiriques des forums de discussion marocains confirment certaines intuitions ou hypothèses avancées par Block (2004) sur un recours possible ou délibéré à l'alternance codique dans les communications médiatisées. Selon lui, les enquêtés disent pratiquer l'alternance codique dans leurs communications en ligne. Ce point est très important mais devait être confirmé par des études empiriques des discours produits. En effet, la communication écrite ne semble pas être *a priori* un média propice à l'alternance codique. Or il apparaît que la communication écrite, dans les forums de discussions entre Marocains présumés, facilite la mixité des langues et que le support écrit ne semble pas représenter une difficulté particulière pour la production, la diffusion et compréhension des messages.

L'alternance est le corollaire de ces identités multiples vécues, affichées et revendiquées par les internautes membres de cette diaspora : Marocains, émigrés, Berbères, Arabes, musulmans, RME, Franco-Marocains, Bledars (Marocains du Bled), bladinautes (membres du site)... Elle prend plusieurs formes : intraphrastique, interphrastique, entre deux tours ; avec deux voire trois langues. Nous donnons un aperçu de ces phénomènes sans chercher à en faire une présentation exhaustive mais en soulignant leurs principales formes dans les exemples 8 à 12 :

Exemple (8), alternance codique intraphrastique en fin de message

*ça je sais pas du tout mais moi aussi, j'ai des potes qui mangent des big mac do et qd je leur dit que c'est pas bien, ils me disent « est ce que tu crois que les kebab c'est halal? » je leur dit ensuite que si c'est écrit halal ou si le vendeur le dit ben c'est à lui de rendre des comptes lwoum al qiyama ! [notre traduction : le jour du jugement dernier]*

Exemple (9), alternance codique intraphrastique en milieu de phrase

*Re : Le maroc n'a-t-il pas besoin de nous ?  
Tout d'abord, un grand salam [bonjour ou paix sur vous] à tous et ramadan mabrouk [bon ramadan], je tiens à préciser que ce site est très riche en information, il sert de trait d'union entre marocains, ça nous permet d'aborder tous les problemes qui touchent le maroc et la communauté marocaine en europe et ailleurs.*

Exemple (10), alternance codique interphrastique et intraphrastique (?) : phrase en arabe suivie de phrase en français et de mots en anglais

*Ena kanetssanate limaghi [notre traduction : moi j'écoute moi-même]  
bon hormis dmaghi [moi-même] , j'écoute mariah croy t luther vandross, c un ancien duo « my endless love »  
puis juste apres j'écoute le duo snoop dogg et pharell « beautiful »*

Exemple (11), alternance codique trilingue : message en français (précédé d'une salutation en arabe) et réponse en anglais

*A- salam, j'aimerais faire la connaissance de canadienne d'origine marocaine au canada  
B- sorry ! i can't help !i have the same problem here, trying to meet with moroccans in USA,but don't see none!i feel so bad ! [Désolé, je ne pas peux t'aider, j'ai le même problème ici, essayant de rencontrer des Marocains aux Etats-Unis mais ne voyant personne ! je me sens si mal !]*

Exemple (12), alternance codique : réponse en deux langues français et arabe en alphabet latin

14 Exemples empruntés à Bourhis et al. (2000).

*moi j'écoute oum kaltoum*

*Ansak da kalam ansak ya salam [paroles d'une chanson : T'oublier ? Quelles paroles...]*

L'alternance codique remplit, dans notre corpus, les fonctions classiques observées par les sociolinguistes : interactionnelles, sociales et psychologiques. Plusieurs sociolinguistes ont établi des taxinomies de facteurs et de normes pouvant influencer l'alternance codique dans le cadre des communications multilingues (Fishman, 1972 ; Gumperz et Hymes, 1972 ; Myers-Scotton, 1993). Parmi ces facteurs, Bourhis *et al.* (2000) citent les traits des interlocuteurs (sexe, âge, classe sociale...), le sujet de conversation, le cadre social de l'échange (formel-informel) et les buts de la communication. Dans ces contextes culturels multilingues, l'emploi de la variété locale est limité à la communication informelle en privé tandis que la langue internationale de prestige (l'anglais, l'espagnol, le français...) est le médium de l'intellect et de la communication formelle en public. Les auteurs ajoutent que les bilingues reviennent à leur dialecte ou à leur langue d'origine quand ils discutent de problèmes chargés d'émotivité ou de sujets rattachés au contexte culturel dans lequel ils ont grandi. L'usage de l'alternance codique, notamment de la langue d'origine (l'arabe) dans un discours en français ou en anglais plutôt que de la langue dite seconde (le français ou l'anglais) correspond dans notre corpus à ces scénarii.

En effet, lorsque les internautes échangent dans un forum diasporique plurilingue, on observe, dans la continuité des observations de Bourhis *et al.* (2000) ou celles de Gumperz (1989) pour le face à face, que l'internaute a plutôt recours à sa langue maternelle pour favoriser son implication individuelle dans son propre discours en exprimant des émotions ou des sentiments personnels, comme dans l'exemple 13 :

Exemple (13), choix de l'arabe marocain pour exprimer la sincérité de son émotion

*Qu'est ce qui fait votre fierté de marocain ? ...*

*B : de Derb Ghallef ☺ [marché aux puces, le plus important de Casablanca]*

*C : ça c sûr !! sara7a [sincèrement] ils peuvent vraiment en être fiers ☺*

*B : cheftek f7al lli gatgoulliha walakin machi men 9albek ☺ [notre traduction : j'ai l'impression que ce que tu dis ne vient pas du cœur]*

*C : wellah a sidi men 9elbi o men 9elb 9elbi ☺ sérieux ce que j'ai eu l'occasion de voir a derb ghelef je ne l'ai jamais vu ailleurs... tbarkellah 3lihom o safé ☺ [notre traduction : je le jure : cela vient du cœur et même du plus profond de mon cœur]*

Néanmoins, nous préférons pointer une autre fonction importante de cette alternance liée plus spécifiquement au caractère hybride des communications médiatisées. En effet, les forums de discussion représentent un dispositif médiatique spécifique que Baym (1998) qualifie de communication interpersonnelle de masse, dans la mesure où il rend public des échanges interpersonnels. Cet aspect a une influence sur le choix des langues de communication dans les forums diasporiques en ligne selon la stratégie poursuivie : donner aux messages une portée « privée » ou « publique ». Autrement dit, l'alternance codique fonctionnerait comme outil pour délimiter les contours de ce qui est privé et de ce qui public, surtout dans le cas de certains FTA (*Face Threatening Acts*, Kerbrat-Orecchioni, 1994). Ainsi, la réalisation de certains actes de langage, menaçant pour la face, nécessite le recours à l'alternance codique qui permet d'accomplir ces comportements (menaçant potentiellement sa propre face ou la face d'autrui) plus facilement dans la langue locale (l'arabe marocain) que dans la langue internationale (le français). C'est le cas des insultes, des critiques ou commentaires ironiques formulés en arabe marocain.

Le recours à l'arabe marocain est l'occasion pour les internautes producteurs de ces messages d'en restreindre l'accès. Seuls les internautes parlant l'arabe marocain peuvent

comprendre le sens de ces messages. De cette manière, à l'intérieur d'un espace public (et ouvert à tous), l'alternance codique marque cette volonté de créer un accès limité, autorisé ou privé. Dans l'exemple suivant, un internaute commet une erreur d'anglais dans un message présentant une recette de cuisine (il écrit *tray* au lieu de *try*). Un autre internaute le rappelle à l'ordre en se moquant de lui. Il s'ensuit un échange, truffé d'arabe marocain, dans lequel le fautif supplie son compatriote de l'aider à corriger son anglais sans trop se moquer de lui publiquement. Ce dernier finit par le faire. L'usage de l'arabe marocain dans ce cas précis permet de clore l'incident et d'éviter la dispute. Il permet, en outre, de se soustraire d'une certaine manière au regard « moqueur » de tous les visiteurs du site qui ne parlent pas l'arabe marocain !

Exemple (14), choix de l'arabe marocain pour éviter l'humiliation publique

A- *Sinon tray this :*

*Nari nari frechti rassek [notre traduction : Mon Dieu, Mon dieu la honte tout seul, tu es humilié]*

B- *Wa Corrigez à sahby bla farcha 🤪 [notre traduction : Mon ami sans m'humilier publiquement]*

A- *euh y'a pas de a dans tray !*

*ça va là c'est bla fercha [notre traduction : sans le dire (humilier) devant tout le monde]*

## Conclusion

En guise de conclusion, on peut faire quatre observations principales :

Dans la continuité des observations portant sur l'Internet multilingue, le français représente la langue dominante des échanges dans les forums diasporiques marocains. Effectivement, dans les situations communicatives bilingues ou multilingues en ligne, les internautes choisissent la langue prestigieuse pour communiquer. Les Marocains ne font pas exception à cette règle. Pour communiquer sur la toile, même entre Marocains dans les sites diasporiques, le français domine les échanges. Le français bénéficie de son statut de langue prestigieuse, associé aux sciences, à la culture, au savoir et à l'Internet.

Cependant, il nous semble qu'à la différence de ce qui se passe dans les situations multilingues orales, le français coexiste avec plus de langues ou dialectes parlés par les internautes marocains. La diversité linguistique témoigne des identités multiples revendiquées par ces internautes engagés dans des communautés diasporiques. Ce mélange de langues témoigne à la fois de l'identification complexe des usagers (identités plurielles) et du maintien de l'identité locale (attachement au pays d'origine). Par ailleurs, la diversité linguistique ne représente pas ici un risque pour les liens de cohésion liant les membres de la communauté diasporique. Certes, le français s'impose comme la première langue de la communauté, mais Bladi.net offre la possibilité d'utiliser d'autres langues (arabe, berbère, anglais...).

En rupture avec la situation orale, le média électronique écrit permet donc l'émergence, la mixité et l'alternance de plus en plus de langues ou dialectes minoritaires. Les internautes pratiquent assez régulièrement l'alternance codique pour mieux faire passer leurs messages. Chaque variété de langue remplit des fonctions plus ou moins spécifiques. Indéniablement, Bladi.net, en favorisant le français, ne permet pas encore à tous les Marocains d'écrire dans leur langue officielle (l'arabe). Cependant, certains internautes tentent de surmonter l'absence de clavier arabe et détournent le dispositif technique, quand ils le souhaitent, pour écrire leurs messages en arabe dans un alphabet latin ou même dialoguer dans leur langue maternelle (l'arabe marocain).

Paradoxalement, on peut ajouter, et ceci, nous semble-t-il, est encore plus en rupture avec la situation orale, que l'absence de clavier arabe, l'incompétence linguistique de certains internautes en arabe (classique, et même marocain, selon les générations considérées), la forte présence des RME et leur dispersion géographique font du français (langue « étrangère ») l'outil nécessaire pour favoriser la cohésion des Marocains en ligne, pour souligner leur attachement au pays d'origine (le Maroc) et évoquer leur fierté d'être marocains.

En un mot, au-delà de la continuité et/ou de la rupture par rapport aux situations orales, les choix linguistiques et l'alternance codique participent, dans les communications en ligne, de l'émergence, de la vitalité et de la cohésion de cette nouvelle diaspora.

## Bibliographie

- ANDERSON J.W., 2003, « Des communautés virtuelles ? Vers une théorie techno-pratique d'Internet dans le monde arabe », *Maghreb-Machrek* 178, pp. 45-57.
- ATIFI H., 2003, « La variation culturelle dans les communications en ligne : analyse ethnographique des forums de discussion marocains », *Langage & Société*, n° 104, pp. 57-82.
- ATIFI H., 2001, « L'écart entre normes globales et usages nationaux dans les forums marocains », *Actes du 3e Colloque International sur les Usages et Services des Télécommunications : e-usages*, Paris, France Telecom R&D, ENST Paris, IREST, ADERA, pp. 565-573.
- ATIFI H, MARCOCCIA M., 2005, « Communication médiatisée par ordinateur et variation culturelle : analyse contrastive de forums de discussion français et marocains », *Les Carnets du Cediscor* 8, Presses Sorbonne Nouvelle, pp. 59-73.
- BAYM N. K., 1998, « The Emergence of On-Line Community », dans S. G. Jones (Ed.), *Cybersociety 2.0 : Revisiting Computer-Mediated Communication and Community*, Sage, Thousand Oaks, pp. 35-68.
- BENTAHILA A., 1983, *Language attitudes among Arabic-French bilinguals in Morocco*. Clevedon, Multilingual Matters.
- BLOCK D., 2004, « Mondialisation, communication transnationale et Internet », *International Journal on Multicultural Societies (IJMS)*, Vol. 6, No. 1, 2004, pp. 38-51.
- BOUKOUSS A., 1977, *Langage et culture populaires au Maroc*, Dar Al-Kitab, Casablanca.
- BOURHIS R., Y., LEPICQ D., SACHDEV I., 2000, *La psychologie sociale de la communication multilingue*, Divers Cité Langues, <http://www.telug.quebec.ca/diverscite>
- DANET B., HERRING S. C. (Eds.), 2003, « The Multilingual Internet : Language, Culture and Communication in Instant Messaging, Email and Chat », *Journal of Computer Mediated Communication*, 9 (1), <http://jcmc.indiana.edu/vol9/issue1/>
- DURHAM M., 2003, *Language Choice on a Swiss Mailing List*, JCMC, VOL 9, (1) November 2003, JCMC, VOL 9, (1) November, <http://jcmc.indiana.edu/vol9/issue1/>
- FERGUSON C. A., 1959, « Diglossia », *Word*, 15, pp. 325-340.
- FISHMAN J., 1967, « Bilingualism with and without diglossia; diglossia with and without bilingualism », *Journal of Social Issues*, 32, pp. 29-38.
- FISHMAN J. A., 1972, « Domains and the relationship between micro- and macro-sociolinguistics », dans J. J. Gumperz & D. Hymes (Eds.), *Directions in sociolinguistics. The ethnography of communication*, New York, Holt, Rinehart and Winston, pp. 435-453.

- GONZALEZ-QUIJANO Y., 2003, « A la recherche d'un Internet arabe : démocratisation numérique ou démocratisation du numérique ? », *Maghreb-Machrek* 178, pp 7-10.
- GUMPERZ J. H., 1989, *Sociologie interactionnelle, une approche interprétative*, L'Harmattan, Paris.
- GUMPERZ J. H., HYMES D., 1972, *Directions in Sociolinguistics. The Ethnography of Communication*, New York: Holt, Rinehart et Winston.
- HERRING S. C., 2004, « Computer-Mediated Discourse Analysis : An Approach to Researching Online Communities », dans S. A. Barab, R. Kling, & J. H. Gray (Eds.), *Designing for Virtual Communities in the Service of Learning*, Cambridge / New York, Cambridge University Press, pp. 338-376.
- HYMES D. (Ed.), 1972, *Directions in Sociolinguistics. The Ethnography of Communication*, Holt, New York, Rinehart & Winston, pp. 35-71.
- KERBRAT-ORECCHIONI, C., 1994, *Les interactions verbales*, tome 3, Paris, Armand Colin.
- KERBRAT-ORECCHIONI C., 2005, *Le discours en interaction*, Paris, Armand Colin.
- MARCOCCIA M., 2004, « L'analyse conversationnelle des forums de discussion : questionnements méthodologiques », *Les Carnets du Cediscor* 8, pp. 23-38.
- MONTAUT A, 2001, « Diaspora des langues en contexte multilingue : l'Asie du Sud », *Faits de langue* 14, *Langues de diaspora*, pp. 53-65.
- MYERS-SCOTTON C., 1993, *Social motivations for code switching : Evidence from Africa*, Oxford, Clarendon Press.
- PALFREYMAN D., AL KHALIL M., 2003, *A Funky Language for Teenzz to Use : Representing Gulf Arabic in Instant Messaging*, *JCMC*, VOL 9, (1) November 2003, <http://jcmc.indiana.edu/vol9/issue1/>
- PEEL R., 2004, « L'Internet et l'utilisation des langues : une étude de cas dans les Emirats arabes unis », *International Journal on Multicultural Societies (IJMS)* Vol. 6, No. 1, 2004, pp. 159-172.
- WARSCHAUER M., ELSAID S., ZOHRY M., 2002, *Language Choice Online: Globalization and Identity in Egypt*, *JCMC*, Vol. 7 (4) JULY, <http://jcmc.indiana.edu/vol7/issue4/>
- WRIGHT S, 2004, « Introduction thématique », *International Journal on Multicultural Societies (IJMS)*, Vol. 6, No. 1, pp. 14-21.

# **DISCONTINUITES DIDACTIQUES ET LANGAGIERES AU SEIN D'UN DISPOSITIF PEDAGOGIQUE EN LIGNE**

**Christine Develotte**

**E.N.S. Lettres et Sciences Humaines, Lyon – UMR CNRS 5191 ICAR**

**François Mangenot**

**Université Stendhal-Grenoble 3 – Lidilem**

Depuis septembre 2002, l'utilisation du réseau Internet est fortement intégrée à la formation des futurs enseignants de FLE, dans le cadre d'un projet international intitulé « Le français en (première) ligne ». Grâce au réseau, des étudiants de FLE de Besançon puis de Grenoble ont pu se former, de manière très concrète, à la « pédagogie en ligne », en concevant des tâches multimédias et en communiquant avec de « vrais » apprenants de divers pays. L'objectif de cet article est d'une part de faire ressortir un certain nombre de discontinuités qu'un tel projet apporte dans la formation didactique et technologique par rapport au modèle classique consistant à alterner cours à l'université et stages de terrain (partie 2), d'autre part de repérer certaines évolutions des discours pédagogiques entraînées par ce dispositif, en comparaison avec la classe de langue présentielle (partie 3). Une première partie présentera rapidement le projet en lui-même, afin d'en préciser le contexte, ainsi que la démarche de recherche ici adoptée.

## **1. Contexte et démarche d'investigation**

### **1.1 Le dispositif du « français en (première) ligne »**

L'idée fondatrice du projet consiste à faire communiquer *via* Internet des étudiants en master de FLE en France (désormais « étudiants de FLE ») avec des étudiants distants fréquentant des cours de français à l'université, en général à un niveau licence, le français étant pour eux une matière parmi d'autres (désormais « apprenants »). A la différence de la plupart des projets de télécollaboration, les deux publics en contact n'ont donc pas le même statut, ni les mêmes objectifs. Pour les étudiants de FLE, le but est d'une part d'avoir une occasion de pratiquer l'enseignement parallèlement aux cours plus théoriques qu'ils suivent à l'université, d'autre part de se former à l'utilisation des TICE. Pour les apprenants étrangers, il s'agit de leur permettre un contact avec des natifs (ou quasi natifs) de la langue qu'ils

apprennent ; ce contact a pour but de leur faire pratiquer la langue dans une situation plus authentique que celle de la classe, en leur fournissant, par le truchement des étudiants de FLE, un accès aux réalités francophones d'aujourd'hui. Il est important de noter encore que les deux publics participent au projet dans le cadre d'unités d'enseignement (UE) universitaires dûment encadrées et évaluées et que les enseignants de ces cours sont en contact régulier.

Pour susciter les échanges en ligne, on a adopté une approche fondée sur les tâches (Louveau et Mangelot, 2006) : les étudiants de FLE conçoivent des tâches communicatives ouvertes, appuyées sur des sites Internet non pédagogiques ou bien sur des documents multimédias qu'ils réalisent eux-mêmes (par exemple, des micro-trottoirs, cf. partie 3), puis ils assurent le suivi par Internet de ces tâches, à travers une plateforme ou un collecticiel. En dehors de quelques rares clavardages, les échanges en ligne se déroulent pour la plupart en mode asynchrone et au sein de petits groupes d'apprenants, encadrés par deux tuteurs ; l'outil de communication principal est le forum, chaque groupe ayant son espace, qu'il peut structurer librement, néanmoins accessible aux autres apprenants et étudiants.

Jusqu'en 2005, les échanges ayant lieu avec l'Australie, un semestre était consacré à la création des tâches par les étudiants de FLE (en liaison avec l'enseignant australien), tâches mises ensuite en ligne sur un site Internet, puis un second semestre à leur suivi. A partir de 2005-2006, le rythme a changé, dans la mesure où les partenaires (Espagne et USA) se trouvaient dans l'hémisphère Nord et avaient donc le même rythme universitaire : la conception et l'animation des tâches sont devenues presque simultanées, alternant selon un rythme hebdomadaire. On reviendra plus loin sur ces questions de temporalités, importantes dans le cas d'une communication essentiellement asynchrone.

Le niveau linguistique des apprenants a varié d'année en année, selon le tableau ci-dessous.

Année	Partenaire	Niveau	Manuel	Nombre d'apprenants	Durée en semestres	Etudiants de FLE <sup>1</sup>
2002-2003	Sydney	(Faux)-débutants	<i>Tempo 1</i>	19	2	Maîtrise, Besançon
2003-2004	Sydney	Intermédiaire	Pas de manuel	21	2	Maîtrise, Besançon
2003-2004	Melbourne	Avancés	Pas de manuel	34	2	Maîtrise, Besançon
2004-2005	Melbourne	Avancés	Pas de manuel	24	2	Master 2, Grenoble
2005-2006	Espagne, Leon	(Faux)-débutants	<i>Taxi ! 1</i>	20	1	Master 2, Grenoble
2005-2006	USA, Virginia	Intermédiaire	<i>Personnages</i>	20	1	Master 2, Grenoble

**Tableau 1** : provenance, niveau et nombre des apprenants de français

## 1.2 Démarche d'investigation

Globalement, la question de recherche posée est celle de la discontinuité provoquée par Internet sur la formation d'enseignants de FLE et sur les discours pédagogiques liés à l'enseignement-apprentissage d'une langue. Le projet présenté ne peut certes être considéré que comme une étude de cas, mais sa durée et les variations qu'il a subies permettent de repérer des constantes et des évolutions. La démarche, que l'on pourrait qualifier d'ethnographique, s'appuie sur une analyse qualitative des discours auxquels le projet a donné

<sup>1</sup> Parmi les étudiants de FLE, au nombre de 16 à 18 selon les années, se trouvaient chaque année de deux à quatre étrangers venus étudier en France et souvent déjà enseignants de FLE dans leur pays.



lieu : discours tenus par les étudiants de FLE lors d'enquêtes ou dans leurs carnets de bord réflexifs d'une part, consignes des tâches multimédias et interactions pédagogiques en ligne d'autre part.

On peut détailler les données sur lesquelles s'appuient les analyses. Des synthèses réflexives (SR<sup>2</sup>) ont été demandées en 2003-2004 et en 2005-2006 et rédigées par les trente-quatre étudiants de FLE de ces années ; en 2005-2006 ces synthèses ont pu s'appuyer sur un blog tenu par chaque étudiant au fil du semestre. Huit entretiens semi-directifs (ESD) ont été réalisés en 2002-2003 et six en 2005-2006. Des questionnaires (QST) à réponses ouvertes ont été distribués les deux premières années : onze réponses ont été recueillies en 2002-2003 et trois en 2003-2004. Deux entretiens focalisés (EF) (Abric, 2004 : 52), menés chacun avec cinq étudiants, ont été réalisés en 2002-2003 et un en 2004-2005, avec quatre étudiantes. Toutes les tâches conçues par les étudiants de 2002 à 2005 ont été sauvegardées et sont disponibles en ligne sur le site du projet : <http://w3.u-grenoble3.fr/fle-1-ligne>. Enfin, les échanges en ligne (qui, pour l'année 2005-2006, incluent les tâches) ont été intégralement sauvegardés également, quelques échantillons étant fournis, à titre d'illustration, sur le site.

La méthodologie d'analyse de ces données se fonde sur l'analyse du discours, au sens large (Charaudeau et Maingueneau, 2002), avec un versant sociolinguistique quand il s'agit de repérer des représentations et des variations de normes langagières.

## 2. Discontinuités apportées à la formation didactique et technologique

Dans cette partie, nous allons tenter de pointer les principales discontinuités apportées à la formation didactique et technologique des étudiants de FLE, du fait de leur participation au projet. La référence implicite sera bien sûr la formation FLE classique, dans le domaine de la méthodologie d'enseignement et dans celui de la formation à l'intégration des TIC. Trois dimensions seront abordées successivement, correspondant chacune à un type de rupture provoquée par Internet : rupture spatiale, tout d'abord, puisqu'on ne se trouve plus en face des apprenants ; rupture médiatique, ensuite, puisque médiatisation et médiation pédagogiques deviennent totalement instrumentées ; ruptures temporelles, enfin, puisque la communication se fait presque toujours en temps différé et que la conception des tâches pédagogiques a même parfois eu lieu plusieurs mois avant leur réalisation par les apprenants. Le point de vue privilégié ici sera les représentations que se font les étudiants de ces ruptures, telles qu'elles transparaissent dans les entretiens ou les travaux réflexifs.

### 2.1 Rupture spatiale

Classiquement, les étudiants de FLE ont l'occasion de se rendre sur le terrain lors des stages professionnels, stage d'un mois dans le cadre de l'ancienne maîtrise, de quatre mois dans le cadre du master 2. Ils se trouvent alors face à des apprenants en chair et en os. On pouvait se demander, au début du projet, quelles seraient leurs réactions par rapport à des apprenants avec lesquels ils n'auraient de contact qu'à travers Internet, le plus souvent en mode asynchrone. Un premier paradoxe peut être relevé : deux étudiantes de 2002-2003 utilisent les notions de *virtualité* et de *simulation*, qui relèvent du champ lexical de l'informatique, non pas pour caractériser leur relation avec les étudiants avec lesquels elles ont communiqué *via* Internet, mais au contraire pour décrire les cours classiques de méthodologie :

[1] *Et il y avait quand même le fait qu'il y a des personnes au bout<sup>3</sup> qui vont avoir ces exercices. Donc ce n'est pas négligeable, ce n'est pas comme quand on prépare une fiche*

2 Ce codage, associé à l'année concernée (par ex., SR 2003-2004), sera associé aux extraits cités dans l'article.

3 L'expression « au bout » revient souvent pour caractériser le lien établi *via* Internet.

*pédagogique virtuelle, pour des étudiants virtuels qu'on n'aura jamais. Et voilà, quoi, c'était intéressant, c'était une mini expérience d'enseignement, parce qu'on n'a jamais enseigné pour la plupart.* [ESD 2002-2003]

[2] *Pour une fois ce n'était pas simulé, imaginer un public auquel vous allez vous adresser, pour la première fois c'était vraiment du concret.* [ESD 2002-2003]

Ces témoignages d'étudiants font écho aux théories de l'*apprentissage situé* (« situated learning ») : rappelons qu'il s'agit d'une approche qui pose que l'on n'apprend bien que dans un contexte ressemblant le plus possible aux conditions dans lesquelles ce qui est appris devra ensuite être mis en œuvre ; l'accent est donc mis sur le contexte, sur l'authenticité des activités, sur le travail collectif (Brown, Collins et Duguid, 1989). Pour les tenants de cette approche, apprendre, c'est participer aux pratiques sociales d'une communauté, dite « communauté de pratiques » (Wenger, 2005). On passe d'une vision essentiellement individuelle de la cognition à une vision beaucoup plus sociale et culturelle (Legros et Crinon, 2002 : 57). La motivation due au fait d'avoir un vrai public pour les tâches multimédias conçues en cours et le sentiment de responsabilité vis-à-vis de ce public est manifeste dans les extraits suivants :

[3] *Ce que cette expérience a modifié chez moi, c'est surtout le fait que je me suis mise de l'autre côté de la barrière, du côté des professeurs.* [SR 2003-2004]

[4] *Sachant que le public était réel, j'avais envie de créer des activités attrayantes.* [SR 2005-2006]

[5] *Avoir des responsabilités et un groupe à charge m'a investie de devoirs et m'a plongée dans une véritable mise en situation [...]* [SR 2005-2006]

De nombreux étudiants soulignent ainsi le caractère concret et situé du projet ; ils expriment par ailleurs une certaine angoisse initiale (« stressée », « beaucoup d'appréhension », « aventure », « inquiétude », « nerveuse »), angoisse typique des premières expériences professionnelles porteuses de nombreuses inconnues, notamment sur le plan humain ; on retrouve ce champ lexical de l'appréhension dans la plupart des entretiens et synthèses, mêlé à l'idée de mise en situation (terme utilisé dans l'extrait 5) :

[6] *C'était mon module préféré et aussi c'était celui qui m'a le plus stressée. C'est-à-dire, j'en dormais pas la nuit à force de réfléchir, quoi [...]* Mais c'était intéressant parce qu'on mettait en pratique en fait ce qu'on apprenait en théorie, ce qu'on faisait en didactique. [ESD 2002-2003]

[7] *On était chargées de s'occuper du groupe D. Celui-ci était composé de quatre apprenantes, âgées de 18 ans. Ce qui m'a plu dans ce projet de tutorat, c'est le caractère concret de notre travail : derrière l'écran, nous avons affaire à de vraies apprenantes. J'avais beaucoup d'appréhension avant de commencer mais tout s'est finalement bien passé.* [SR 2005-2006]

[8] *Je ne sais pas si j'aurai l'occasion de recommencer cette aventure. Toujours est-il que cette formation m'a permis de me familiariser avec cette nouvelle technique. Nous nous sommes formés en situation et je trouve cela très professionnalisant. Nous nous sommes tous confrontés à nos inquiétudes, nos méconnaissances des plateformes pour apprendre de nous-mêmes et l'expérience a été concluante.* [SR 2005-2006]

[9] *Tout en relisant mon blog, j'ai remarqué que ma façon de voir les choses avait évolué tout au long de ces semaines de tutorat : au début de cette aventure on retrouve un mélange d'appréhension, d'angoisse, d'excitation et d'incertitude... pour passer par la frustration et finir par la joie d'avoir réussi ce défi et de s'en être bien sortie.* [SR 2005-2006]

[10] *Au début de cette expérience j'étais nerveuse et incertaine, mais progressivement je me sentais plus compétente.* [SR 2005-2006]

Concernant la question de l'entrée dans une « communauté de pratique » (sensible déjà dans l'extrait 3), il convient de signaler que les étudiants de FLE sont en contact permanent avec les enseignants partenaires, afin d'ajuster au mieux les activités aux apprenants. A une question sur l'utilité de ce contact (avec les enseignants de Sydney et Melbourne), une étudiante de FLE répond :

*[11] Ça nous a permis de nous mettre encore plus dans le bain « des enseignants » parce qu'ils parlaient avec nous comme si on était des enseignants. J'avais l'impression qu'ils ne nous voyaient pas comme des étudiants mais plutôt des collègues avec qui ils collaborent à un projet. Enfin j'ai l'impression qu'on était pris au sérieux. [QST 2003-2004]*

L'emploi des guillemets, de « comme si », de « pas comme des étudiants » montre que l'étudiante est encore peu sûre de son statut d'enseignante en formation, tandis que celui de « collègues » et du verbe « collaborer » (avec leur préfixe englobant) ainsi que de la métaphore du « bain » souligne à l'inverse le sentiment d'une entrée dans la « communauté de pratique » des enseignants de FLE. Cette observation amène à insister sur l'importance de l'implication dans le projet des enseignants de FLE se trouvant « à l'autre bout » (cf. note 3) : les années où cette implication a été moindre, cette dimension « collégiale » (Nault et Nault, 2003), psycho/sociologiquement importante pour les étudiants de FLE, était moins forte.

Une dernière dimension, et pas la moindre, visée par le projet consiste à former de futurs enseignants de FLE capables de gérer un enseignement / apprentissage partiellement ou complètement à distance. Or comment assurer une telle formation sans offrir un minimum de pratique ?

*[12] J'ai choisi le module FOAD parce que l'enseignement à distance m'intéresse beaucoup et il me semblait que ce module pourrait être très formateur puisqu'on aurait du « vrai » travail à faire, c'est-à-dire qu'on serait amené à donner des cours en ligne avec des vrais apprenants au bout. Ce module a tout à fait répondu à mes attentes et je pense que l'expérience de tuteur en ligne que j'ai vécu ce semestre m'a bien montré ce qu'est de donner des cours de français à distance avec ordinateur et internet comme médias supports du cours. [SR, 2005-2006]*

On constate donc que, paradoxalement, le réseau Internet, souvent associé à une certaine déréalisation des relations humaines, a au contraire permis de rendre une formation didactique plus ancrée dans le réel. De manière parallèle à ce projet, qui fait « entrer » des apprenants dans les cours universitaires de didactique, d'autres formateurs « déplacent » l'université sur le terrain, en accompagnant les stages professionnels par une réflexion collective *via* Internet, qu'il s'agisse de forums (Martin, 2003 ; Nault et Nault, 2003) ou de blogs (Soubrié, 2006). On peut en conclure qu'à travers certains usages d'Internet, le lien théorie-pratique peut se trouver revisité par l'intrication des activités dans lesquelles les étudiants sont engagés.

## 2.2 Rupture médiatique

Deux dimensions de l'utilisation des ordinateurs dans la formation en ligne ont occupé un poids relatif différent selon les années : la **médiatisation**, consistant à concevoir des tâches d'apprentissage accessibles à distance *via* Internet, et la **médiation**, consistant à assurer le suivi de ces tâches à travers des outils de communication (Glikman, 2002 ; Mangenot, 2002). Les compétences médiatiques à acquérir ne sont pas les mêmes dans les deux cas : la médiatisation demande plus de maîtrise technologique (par exemple, la gestion des sons et des images, de logiciels générateurs d'activités, voir plus loin extrait 15), tandis que la médiation exige seulement une appropriation des outils de communication (forum, chat, blogs, etc.). Au plan pédagogique, la clarté des consignes et des rétroactions est fondamentale sur le premier plan, tandis que le second plan nécessite la maîtrise d'un certain discours pédagogique en

ligne, discours mêlant le cognitif et l'affectif (Develotte et Mangenot, 2004). Un étudiant résume bien ces contraintes :

[13] [...] dans un enseignement à distance, il faut être bien plus vigilant que dans l'enseignement traditionnel, sur deux aspects :

- La précision des consignes : elles doivent être claires d'emblée car on ne peut pas les reprendre ou les expliquer comme dans un cours en présentiel [...]

- L'aspect socio-affectif et la façon de parler : on est amené à développer davantage cet aspect de façon à compenser le côté « froid » des échanges par ordinateur, et le fait qu'on ne voit pas la personne. [SR, 2005-2006]

Au début du projet, la part de la **médiatisation** était particulièrement importante ; dans les extraits suivants, deux étudiants de la première année expriment la motivation que suscite ce travail, le second soulignant le caractère ludique que peut prendre la manipulation multimédia :

[14] Ah, la création, là, c'était vraiment intéressant, et aussi avoir la possibilité de créer des activités que vous pouvez utiliser à distance [...]. Là, à partir des ordinateurs vous créez des exercices ici et il y a des personnes à l'autre bout du monde qui peuvent tout de suite les regarder. [ESD 2002-2003]

[15] J'ai trouvé ça très sympa, je ne me suis jamais autant accrochée à mon ordinateur depuis ça, vraiment je cherchais à me servir du logiciel Hot Potatoes, je cherchais tout ce qu'on peut faire avec, les liens hypertexte, des choses comme ça que je ne connaissais pas du tout. On a beaucoup travaillé sans que ça semble difficile, ça venait de nous-même... Oui, on était motivées, quoi. C'était ludique, oui, c'était assez ludique. Le ludique, c'est les supports visuels, aller prendre des photos, enregistrer des sons. [ESD 2002-2003]

Cependant, cet accent mis sur la médiatisation en 2002-2003 a débouché sur une communication décevante (Zourou, 2006), dans la mesure où trop peu de tâches incitaient à une production ouverte susceptible de susciter des échanges en ligne. Les leçons en ont donc été tirées dès l'année suivante (2003-2004) : au lieu de s'adresser à des étudiants australiens débutants en français, on a choisi de travailler en direction d'étudiants de troisième année, ce qui devait permettre une communication plus fluide ; et on a insisté beaucoup plus sur la création de tâches ouvertes que sur celle d'activités autocorrectives. Les étudiants français ont ainsi moins manipulé le multimédia, mais ils ont également consacré moins de temps à l'UE du premier semestre. La communication avec les Australiens au second semestre, par contre, au lieu de se faire sur une base de volontariat comme la première année, a été incluse dans une UE, ce qui a permis de lui consacrer à la fois plus de temps et surtout plus de réflexivité<sup>4</sup>, à travers des discussions en cours et une synthèse réflexive demandée à l'issue du semestre. En 2004-2005, avec des étudiants de master 2, le travail de médiatisation a pris à nouveau plus d'ampleur, mais il s'est surtout orienté vers une scénarisation plus poussée des tâches proposées plutôt que vers la création d'activités auto-correctives informatisées (voir les scénarios produits sur le site du projet). Le tutorat a de nouveau dû se faire sur une base de volontariat, le second semestre du master 2 étant consacré au stage professionnel. Le cas de l'année 2005-2006, déjà évoqué, sera analysé dans la partie suivante.

Concernant les **échanges en ligne** et la **médiation**, plusieurs étudiants ne pensaient pas, au départ, qu'il soit possible d'établir une relation uniquement à travers les outils Internet :

[16] Je dois avouer que j'étais assez sceptique, je ne concevais pas que l'on puisse enseigner à des apprenants dans un dispositif tel que celui-ci : hors de la classe et à travers un écran d'ordinateur. [SR 2003-2004]

4 Comme l'écrit Develotte (2006 : 107), « l'objectif du formateur en didactique des langues est double : donner les moyens aux étudiants d'objectiver la réalité et d'en traiter les éléments recueillis par une approche réflexive ».

A l'issue des échanges, tous les étudiants, même ceux qui étaient sceptiques au départ, constatent qu'il est possible d'établir un lien à travers Internet, lien comportant la double dimension déjà évoquée :

[17] *Il me semble donc que nous sommes arrivées à créer un lien socio-cognitif et socio-affectif avec nos apprenants. Je dois avouer que j'étais un peu étonnée par cette réussite parce que je croyais que l'un des grands problèmes de l'enseignement en ligne était de créer et de garder un vrai contact entre les apprenants et les tuteurs d'une part et entre les apprenants d'autre part.* [SR 2005-2006]

[18] *J'ai pu voir que malgré un contexte virtuel, il est possible de « construire » un lien, d'interagir et faire de l'humour et que ce lien ne se limite pas uniquement à la transmission de savoirs mais qu'il peut aussi avoir un aspect affectif.* [SR 2005-2006]

Une étudiante risque même un début d'analyse sémio-pragmatique :

[19] *En résumé, je dirai que l'aspect socio-cognitif se trouve dans le contenu alors que l'aspect socio-affectif se trouve dans la forme car les marques socio-affectives sont présentes à travers les messages bien évidemment mais aussi à travers les binettes, les couleurs du texte et la ponctuation.* [SR 2005-2006]

Le degré de proximité avec les apprenants, le rôle à adopter, pouvant osciller entre celui de pair (étudiant), de tuteur ou d'enseignant<sup>5</sup>, sont considérés différemment selon les individus et, apparemment, selon le niveau linguistique et l'âge des apprenants, comme le montrent Dejean-Thircuir et Mangenot (2006) et Mangenot et Zourou (2007). Deux attitudes opposées peuvent être repérées quant à la dimension de parité (ou de symétrie) des échanges, la seconde étant moins fréquente :

[20] *Communiquer, échanger avec des personnes d'un autre continent était très important pour moi, je ne voulais pas juste me limiter au travail scolaire, c'est pourquoi j'ai essayé de discuter avec eux sur différents points tels que la musique, les voyages, le cinéma...* [SR 2003-2004]

[21] *Une des étudiantes nous a envoyé un e-mail sur ma boîte personnelle pour s'excuser de son manque de participation, mais c'est la seule fois que cela s'est produit. Je pense que je n'aurais pas beaucoup aimé avoir une correspondance par mail avec les étudiants. La plateforme nous permettait de travailler sur le tutorat quand nous l'avions décidé ; une correspondance plus personnelle m'aurait fait me sentir « prisonnière » du projet.* [SR 2005-2006]

Bien sûr, plusieurs étudiants relèvent un certain nombre de difficultés. Parmi celles-ci, le manque de réaction de la part des apprenants distants par rapport aux remarques métalinguistiques :

[22] *Je n'avais aucun moyen pour vérifier l'efficacité de la correction que je faisais et si les apprenantes saisissaient ce que je leur expliquais, car je n'avais pas de retour de leur part.* [SR 2003-2004]

Certains regrettent la durée trop brève du projet (trois mois en 2005-2006) :

[23] *C'était important pour moi de rendre ces échanges via Internet un peu plus humains. Il fallait créer une bonne ambiance pour que les gens participent. Il y avait de vraies apprenantes « derrière » mais je n'ai pas eu le temps de les connaître pendant ces trois mois de tutorat et aujourd'hui je regrette beaucoup. Cela est dû au manque de temps.* [SR 2005-2006]

Une dernière dimension médiatique importante est liée aux possibilités de mise en commun et de soutien au travail collectif des étudiants de FLE qu'offrent les outils de travail

---

<sup>5</sup> La plupart des étudiants considèrent le rôle de tuteur comme différent de celui d'enseignant ; certains le voient comme un intermédiaire entre pair et professeur. Mais cette représentation peut être due au dispositif, dans lequel les apprenants ont toujours un enseignant attiré sur place.

en ligne. Zourou (2006) a étudié de manière approfondie les dynamiques collectives liées à l'utilisation d'un collecticiel par les binômes d'étudiants de l'année 2002-2003. Cette « philosophie » des espaces de travail toujours visibles par tous, inspirée des pratiques pionnières du Tecfa<sup>6</sup> de Genève, constitue une dimension du projet qui est restée constante et n'a jamais été remise en cause par les étudiants. Au contraire, les extraits d'entretiens ou de synthèses réflexives mentionnant l'avantage de cette pratique sont nombreux ; on n'en citera que deux, tirés des données les plus récentes, et renvoyant pour le premier à la notion d'*émulation* et pour le second à celles de *mutualisation* et d'*auto-évaluation* :

[24] *Je pense que le fait que les activités soient visibles par tous les tuteurs, cela pousse encore plus à faire de bonnes activités. [SR 2005-2006]*

[25] *Ce qui a été très profitable, c'est de pouvoir avoir accès au travail des autres tuteurs, car nous pouvions ainsi mutualiser nos trouvailles. C'est aussi par la confrontation avec les autres groupes que nous avons pu relativiser nos propres activités et estimer leur degré de réussite. [SR 2005-2006]*

La mise en commun des blogs réflexifs individuels - une nouveauté introduite en 2005-2006 - a également été jugée positive :

[26] *I : et est ce que tu trouves que cet outil [le blog] a vraiment servi pour le cours ?*

*E : pour le cours en lui-même, non, mais après, une fois que l'on a fait l'analyse, j'ai pu me rendre compte de mon cheminement au niveau de la pensée. Par quelles étapes j'étais passée, par quels doutes... de ce côté-là, j'ai trouvé que c'était intéressant, parce que j'ai pu voir une certaine progression de mon travail, de mon propre travail. [ESD 2005-2006]*

Mais cette pratique est également utile pour l'enseignant de l'UE, car elle lui permet d'avoir, au fil du déroulement du projet, un aperçu de l'état d'esprit des étudiants, ce qui permet d'éventuelles remédiations.

### 2.3 Rupture temporelle

Deux dimensions méritent d'être analysées au titre de la représentation de la temporalité que se sont construit les étudiants de FLE : la temporalité du projet, tout d'abord, qui a subi une modification majeure la dernière année ; la temporalité des outils, ensuite, outil asynchrone en ce qui concerne le forum, synchrone en ce qui concerne le clavardage.

Comme cela a déjà été évoqué, le fait de ne plus consacrer un semestre à la conception puis un semestre au tutorat a modifié assez profondément le projet. Il est alors intéressant d'examiner les dires des étudiants de la dernière année, qui ont pu comparer les deux dispositifs en analysant les réalisations et échanges des années précédentes<sup>7</sup>. Les seuls regrets exprimés par certains (un tiers environ des synthèses) concernent la réalisation multimédia, moins approfondie et moins technologique que les années précédentes ; mais ces étudiants reconnaissent qu'ils n'auraient pas disposé d'assez de temps pour faire mieux et que s'il avait fallu choisir, ils auraient privilégié le nouveau dispositif. Celui-ci présente pour tous les étudiants le grand avantage de l'adaptabilité au public :

[27] *I : alors, tu as dû analyser des anciens scénarios, pendant le cours, ce qui a été fait les années avant, et est-ce que tu peux comparer leur conception des tâches et la vôtre ?*

*E. : oui, la leur était beaucoup plus élaborée, parce qu'ils ont eu tout un semestre pour les faire, les nôtres elles étaient plus adaptées au niveau des apprenants, je pense par rapport au projet de l'année dernière.*

*I : plus adaptée au niveau des apprenants ? c'est-à-dire ?*

6 « Technologies de formation et apprentissage », unité rattachée à la faculté de psychologie et des sciences de l'éducation de l'université de Genève. <http://tecfa.unige.ch>

7 Cette analyse était un travail demandé pour l'évaluation de l'UE.

*E : c'est-à-dire que de semaine en semaine, on voyait le niveau des apprenants, on voyait leurs lacunes, leurs progrès, ce qu'ils étaient capables de faire, donc on a adapté les tâches en fonction de leur niveau, ce que eux n'ont pas pu faire, parce que la tâche, elle était toute faite. [ESD 2005-2006]*

*[28] J'aimais bien être conceptrice et tutrice. De cette manière j'avais l'occasion de m'apercevoir des erreurs que nous avons faites et de faire les changements dans un délai assez court. Je pense que cette manière de faire permet d'apprendre davantage. [SR, 2005-2006]*

Deux étudiants vont jusqu'à considérer que leur travail de tutorat s'est effectué en mode synchrone, alors qu'ils n'avaient communiqué que par forum, ce qui montre bien que les représentations associées à la notion de synchronie sont susceptibles de fluctuations :

*[29] Le tutorat des quatre étudiants a été agréable, stimulant. Il m'aura également permis de comparer le travail en synchronie et en asynchronie (travail des années précédentes), de prendre conscience en temps réel de mes erreurs et des capacités d'adaptation et de réajustement indispensables pour pouvoir réagir efficacement et que la notion de rythme était difficile à maîtriser à distance. [SR 2005-2006]*

*[30] Les réajustements (reformuler la consigne, relancer le sujet, modifier la tâche, changer la progression didactique) auraient été impossibles si nous avions été en interaction asynchrone, comme nos collègues des années précédentes qui concevaient leurs scénarii avant de connaître leur public et avant d'entrer en interaction avec eux. [SR 2005-2006]*

Certains estiment enfin que le nouveau rythme était plus exigeant :

*[31] La situation de cette année – conception et animation des tâches simultanées – était sans doute plus exigeante au niveau de gestion du temps, car il fallait garder un rythme constant, parfois difficile à tenir. [SR, 2005-2006]*

Concernant le **forum**, on remarquera tout d'abord qu'il s'agit de l'outil de communication de loin le plus utilisé depuis le début du projet ; la raison en est sa commodité en termes d'accès temporel, aucun rendez-vous préalable ne devant être fixé, à l'inverse des outils synchrones. On espérait également que le caractère collectif de l'outil favorise l'établissement d'un lien social. Enfin, l'archivage de toutes les contributions, y compris celles qui comprenaient des fichiers sonores attachés, permettait à chacun, apprenant ou tuteur, de revenir à loisir sur telle ou telle dimension des échanges (Mangenot, 2004). Mais l'asynchronie du forum, de même que la nécessité d'aller le consulter (technologie « pull ») plutôt que de recevoir les messages automatiquement (technologie « push »), n'a pas été sans poser de problèmes aux étudiants, ce qui ressort de nombreux entretiens ou synthèses. La plus grande difficulté consistait à ajuster les rythmes respectifs :

*[32] Nous nous attendions à avoir moins de contraintes temporelles. En effet, il faut surveiller le site au moins deux fois par semaine, ce qui nous a forcées à redescendre à l'université quand on n'a pas Internet à la maison et ceci nous a pris plus de temps. Il est difficile d'ajuster le rythme entre les Australiens et nous. Quelquefois, ils font trois ou quatre productions en une semaine [exemple] et c'est difficile de suivre pour les corrections. D'autres fois, nous avons eu des silences d'une quinzaine de jours pendant les vacances de Pâques, là où nous aurions eu plus de temps pour faire des corrections détaillées [exemple]. On a continué à surveiller régulièrement, mais il n'y avait rien de nouveau. En réponse, instinctivement, on relâche le rythme, car nous aussi nous avons des périodes plus ou moins lourdes dans nos études, et là les productions affluent de nouveau ! Nous avons trouvé cela un peu difficile à gérer, mais c'est compréhensible car les Australiens ont aussi un emploi du temps et des obligations. [SR 2003-2004]*

Perriault (1998 : 148) a souligné l'importance de la « question de la temporalité chez les étudiants dans les enseignements à distance », insistant notamment sur les compétences

requis « dans les processus asynchrones, temps illimité » : « Savoir adopter un comportement régulier, savoir rédiger des questions concises. La pratique montre que certaines personnes ont un sens de la temporalité dans les échanges qui est beaucoup mieux calé que d'autres. Une autre compétence qui est aussi liée au temps est d'informer de ses périodes de présence sur le réseau. » Certains étudiants semblent avoir pris conscience de l'effet de leur rythme de connexion sur l'impression de « présence » qu'ils donnaient :

[33] *Je me suis rendu compte également qu'il fallait que je sois beaucoup plus présente que je ne croyais car nos apprenants attendaient des réponses ou des réactions dans un délai très court. [...] Si c'était à refaire, j'organiserais mon temps un peu mieux pour pouvoir être plus disponible aux Australiens.* [SR 2003-2004]

[34] *Ne connaissant ni leur âge, ni leur niveau, les premiers échanges ont été cruciaux. Il fallait dès le départ capter leur attention et susciter la motivation de revenir sur le forum de façon régulière. De ce fait, je venais régulièrement sur la plateforme, en dehors des deux jours réservés au tutorat. Je regardais s'il y avait quelque chose de nouveau. Que je sois contente de leur participation ou au contraire déçue, je postais un message pour les féliciter ou les relancer. Le but de cette démarche n'était pas de les « suivre à la trace » ni de les étouffer, mais uniquement qu'ils constatent que j'étais présente, que je prenais mon rôle de tutrice à cœur. A distance, on doit accentuer les marques affectives si l'on veut que « de l'autre côté de l'écran », il y ait une réponse. J'avais donc pris cette habitude de me promener sur Webboard.* [SR 2005-2006]

[35] *Le temps mis pour répondre, les marques d'affectivité (binettes, modaux, etc., rituels de salutation initial et final), l'exactitude de ses réponses par rapport aux requêtes, etc. Autant d'indices de l'autre qui viennent construire sa présence en ligne. Sa personnalité pourrait-on dire.* [SR 2005-2006]

D'autres estiment qu'un contrat plus explicite aurait dû être établi :

[36] *Je trouve important de dire aux étudiants à quel rythme nous nous connectons. Cela les encouragerait à réaliser leurs travaux pour une certaine date et à se rendre sur Quickplace les jours annoncés. Je regrette de ne pas l'avoir fait.* [SR 2003-2004]

Une étudiante établit un parallèle entre la chronologie des échanges et l'établissement du lien socio-affectif :

[37] *Certains groupes étaient bien plus liés que d'autres. Cela est probablement dû à l'investissement fourni de chaque côté : plus les échanges étaient fréquents, plus les liens étaient forts. Certains apprenants australiens étaient très actifs, ils finissaient et rendaient leurs travaux assez vite. D'autres, au contraire, étaient plus lents et moins productifs.* [SR 2003-2004]

Certains extraits montrent enfin une des principales limites du forum en ce qui concerne l'apprentissage d'une langue, sa moindre interactivité par rapport aux outils synchrones ou au face à face :

[38] *C'était difficile pour nous de savoir s'ils avaient compris, ou même acquis de manière durable, à cause du décalage dans le temps. A une semaine ou deux d'intervalle, on oublie ce qu'on a pu écrire, ce qui était ciblé dans le message précédent. Pour cela, le chat était un bon moyen d'évaluation [...].* [SR 2003-2004]

[39] *Les échanges asynchrones impliquent un délai de réponse beaucoup plus important qu'en situation d'échanges synchrones, ce qui réduit considérablement la progression par rapport à un cours traditionnel. De ce fait, nous n'avons pas réellement pu vérifier si les étudiants s'étaient améliorés, si les contenus étaient acquis ou non.* [SR 2005-2006]

L'utilisation du **clavardage** est restée relativement rare, pour des raisons également liées à la temporalité : décalage horaire quand les échanges avaient lieu avec l'Australie, difficulté de trouver des plages communes, avec accès à des ordinateurs connectés, dans tous les cas. Seule l'année 2003-2004 a vu l'organisation de séances de clavardages planifiées ; quelques



étudiants ont pris l'initiative de proposer un clavardage au petit groupe qu'ils tutoraient les autres années, comme cette tutrice de 2004-2005 :

[40] *E. : Là vraiment, j'ai trouvé que c'était les meilleurs moments, je me suis bien régalée.*

*I : Alors précisez pourquoi ?*

*E : Parce que c'est synchrone, c'est vraiment comme une discussion, quoi, c'était vraiment sympathique, en plus je leur avais demandé de mettre leur photo, ils l'ont presque tous fait, donc c'était... c'était vivant, c'était... par rapport à ouvrir sa boîte et trouver un texte, c'est quand même très différent, quoi. C'est vraiment très proche d'une discussion réelle. [EF 2004-2005]*

Après avoir vécu une séance de clavardage, les étudiants regrettent souvent de ne pas en avoir organisé plus tôt :

[41] *Le « chat » a été un moment fort du semestre car il a permis de communiquer en temps réel avec les étudiants australiens. L'interaction était plus forte parce que les réponses étaient immédiates, j'avais l'impression de voir la personne en face de moi bien qu'il s'agisse d'une communication virtuelle. Je voulais juste préciser qu'il aurait été intéressant de faire un « chat » plus tôt dans le semestre afin de découvrir nos étudiants et faciliter le dialogue, leur demander par exemple comment ils envisagent nos rapports « tuteur-étudiant » et s'ils veulent bien être corrigés. [SR 2003-2004]*

L'interactivité plus grande du clavardage semble enfin faciliter le rôle de l'enseignant de langue :

[42] *Par le chat on peut beaucoup mieux se rendre compte du niveau de l'étudiant car on sait que c'est en direct et qu'il n'y a pas de possibilité de recourir au dictionnaire. En tout cas, elles me répondaient avec une telle rapidité que je savais que c'était leur niveau réel de langue. [SR 2003-2004]*

Pour conclure sur cette question de la temporalité, on peut affirmer qu'il s'agit d'une dimension absolument cruciale pour les échanges pédagogiques en ligne. Les outils synchrones, plus interactifs, imposent néanmoins une organisation complexe si l'on a affaire à de nombreux apprenants, ce qui était par exemple le cas en 2003-2004, avec 55 apprenants australiens qui ont dû être répartis sur deux séances et de nombreux petits groupes. Les outils asynchrones sont plus souples, mais ils posent des problèmes d'ajustement de la fréquence à laquelle les forums sont consultés. Les extraits d'entretiens et de synthèses montrent en tout cas que le projet a permis aux étudiants de FLE de prendre conscience de cette dimension importante de l'usage des outils de communication.

### 3. Discontinuités au niveau langagier

Quel français enseigne-t-on dans un tel dispositif ? Cette situation de communication pédagogique spécifique qui met en relation des étudiants engagés, de part et d'autre, dans une démarche d'apprentissage suscite des pratiques langagières également spécifiques, tant au niveau de la langue d'enseignement, qu'à celui des interactions entre tuteurs et apprenants. La discontinuité en termes de norme langagière constituera donc le second pôle de réflexion de cet article et visera principalement à mettre en évidence l'élargissement de la palette des variantes sociolinguistiques proposées aujourd'hui comme support à l'enseignement du français au travers de ce dispositif énonciatif à distance.

Nous allons chercher à décrire, sous différents traits, la langue française diffusée par les documents (authentiques ou fabriqués) proposés par les étudiants en France à leurs « apprenants » étrangers. Du point de vue méthodologique, en fonction de l'importance du nombre des documents élaborés par les étudiants français depuis 2002 (plusieurs centaines), nous nous en tiendrons à des repérages qui n'ont pas l'ambition d'être représentatifs du

corpus dans son ensemble mais cherchent à mettre au jour des écarts, décalages ou discontinuités par rapport aux propriétés que l'on est habitué à associer au français langue d'enseignement. Dans cette optique nous avons choisi des entrées descriptives qui permettent d'étudier la variation, afin de chercher à décrire l'éventail des réalisations linguistiques proposées dans ce type de dispositif d'enseignement à distance. Afin de s'appuyer sur les dimensions multimodales des documents pédagogiques, nous examinerons successivement les caractéristiques de la langue orale puis celles de la langue écrite.

### 3.1 Le français oral

Au cours des quatre années, on a pu observer une exploitation croissante des documents sonores dans les activités créées par les étudiants. Vont être répertoriées ci-dessous les variations qui peuvent être repérées dans l'utilisation de la langue parlée par les étudiants.

#### *Variations d'accent*

Elles sont présentes par le biais des personnes interviewées par les étudiants : ainsi des commerçants de Besançon d'origine marocaine, cap verdienne et cambodgienne donnent à entendre des accents diversifiés (Tâches 2003-2004, La France multiculturelle<sup>8</sup>). On peut également noter la présence des accents canadien et américain par le biais d'interview d'étudiants étrangers alors à l'université. Enfin, les étudiants français sont dépositaires de leur accent régional et on identifie ainsi, par exemple, les accents bisontin, alsacien et martiniquais.

#### *Variations mélodiques dans l'intonation*

Elles renvoient soit au « parler jeune » et à ses caractéristiques prosodiques particulières, soit au ton mal assuré de la lecture d'un texte par un étudiant qui oralise en « récitant » sur un ton peu naturel. Dans ce dernier cas et à la différence du premier, ce sont des variations « non recherchées » qui sont perceptibles pour le locuteur francophone et qui renvoient au fait que les étudiants-acteurs-intervieweurs ne sont pas des professionnels dans ce domaine<sup>9</sup>. Ces variations posent tout de même la question (que l'on retrouvera d'ailleurs pour l'écrit) de l'exposition des apprenants étrangers à une langue approximative du fait de l'impossibilité de contrôler à tous les niveaux les productions langagières des étudiants.

#### *Variations morphosyntaxiques par rapport à la norme*

C'est sous cette catégorie très générale que sont regroupés différents décalages par rapport aux formes standard de français. Elles peuvent être représentatives d'un état de l'interlangue d'un étudiant étranger, par exemple, anglophone : « Je suis vraiment contente que je suis restée plus d'une année parce qu'au début les premiers deux trois mois tu vois que des stéréotypes ». Elles peuvent également relever du langage parlé quand il s'agit d'énoncés d'étudiants francophones : « des gens qu'on se connaissait quand on était gamins ».

#### *Discontinuités en termes de lexique, variations de registre*

Nous revenons ici encore à l'âge des locuteurs pour expliquer la présence de lexèmes tels que « la quotidienne », « le prime », « la starac' ». Ces introductions lexicales liées à des référents très contemporains, comme la télé-réalité, posent une question à laquelle il faudrait

---

8 Ces précisions sont fournies pour permettre au lecteur de retrouver les extraits cités en contexte, sur le site du projet.

9 A l'inverse, l'année 2005-2006 a vu une étudiante adopter un ton très « professionnel » d'animateur radio dans ses interviews, prenant ainsi son rôle au sérieux, mais de manière ludique. Cette dimension ludique revient d'ailleurs de façon récurrente dans nombre des productions des étudiants de FLE.

chercher à répondre : les étudiants français cherchent-ils à « être eux-mêmes » et à privilégier les thèmes et le lexique qui y est associé en fonction de leurs goûts (et de ceux présumés de leurs apprenants) ou bien légitiment-ils explicitement ce type de lexique dans sa vocation à être langue d'enseignement ?

On peut repérer toute une gamme de sous-registres dans le langage parlé mis en scène : du langage jeune (Trimaille, 2005) avec des expressions telles que « Je suis dix fois plus adepte », « il m'énerve grave »<sup>10</sup> en passant par le registre relâché « le beaujolais, je trouve ça dégueulasse [...] tout le monde est bourré » (Tâches 2004-2005, Le Beaujolais nouveau), « les Américains, ils ont pas tilté » (Tâches 2003-2004, L'Alsace) jusqu'au verlan (Bachmann et Brasier, 1984) qui renvoie aux pratiques langagières des banlieues (Dannequin, 1997) par le biais d'un dialogue « fabriqué » entre deux locuteurs à l'occasion d'un scénario sur le parler jeune (réalisé sur la suggestion du professeur australien, qui traitait cette question dans son cours) :

*Julien : **Ouèche** mec, **ça gaze** ?*

*Fred : Ouais tranquille.*

*Julien : J'peux te **taxer** une **clope** ?*

*Fred : Tiens gars. C'est la **galère** en ce moment c'est clair, j'ai plus une **tune**. j'ai déjà en plus j'ai déjà tout **craqué** tout ce que mes parents m'ont donné. Et toi mec ça roule ?*

*Julien : Ouais j'ai trouvé du **taf** dans un magasin, j'ai un peu de **tune** et je peux m'acheter de la **sape**, pas besoin de mon **rep**, tranquille quoi...*

[Tâches 2003-2004, La langue des jeunes]

En dehors du lexique propre au verlan, aussi bien la prosodie particulière que l'intonation montante en fin de phrase ou l'insistance sur certaines syllabes confèrent à ce dialogue des marques différentielles par rapport à ce qui est communément présenté en matière de langue française dans la classe de langue étrangère. Les échanges autour de ce scénario sur le parler jeune ont d'ailleurs débouché sur des comparaisons avec l'équivalent australien (*l'aussie slang* dont les formes proposées par les apprenants australiens ne faisaient pas consensus entre eux).

On retrouve le caractère frondeur des étudiants qui ne s'encombrent pas de « politiquement correct » dans leur choix de textes et privilégient l'amusement et le ludique au sérieux dans l'apprentissage du maniement de la langue. L'insertion de virelangues faisant largement usage de l'argot et des implicites égrillards en sont un exemple :

*Ta Cathy t'a quitté*

*T'es cocu qu'attends-tu ?*

*T'as plus qu'à te cuire*

*Et quitter ton quartier<sup>11</sup>*

*L'assassin sur son sein suçait son sang sans cesse.*

*La pipe au papa du pape Pie pue.*

[Tâches 2002-2003, unité 4]

Nous allons voir que l'écrit, en reprenant certains des traits mis au jour pour l'oral, détient d'autres caractéristiques qui le différencient également de la langue d'enseignement traditionnelle. Ce sont principalement les interactions tuteurs-apprenants produites lors du tutorat des activités linguistiques qui fourniront le corpus de cette analyse de la langue française écrite.

10 Et autres formules avec changement de classe grammaticale.

11 Extrait d'une chanson de Bobby Lapointe.

### 3.2 Le français écrit

Les quatre premières années de productions pédagogiques réalisées par les étudiants dans le cadre du français en (première) ligne que l'on a pris en compte ici montre que l'écrit est largement dominant (plus de 90% des documents proposés).

#### *Langage parlé*

L'usage du langage parlé se retrouve à l'écrit par exemple dans l'emploi de formes abrégées à travers une petite leçon lexicale, proposée en 2003-2004 au sein des activités proposées sous le thème « la langue des jeunes » et destinée à initier les étudiants étrangers à ces troncations largement utilisées dans la communauté étudiante :

\*Fac=faculté

\*Amphi=amphithéâtre

\*Socio=sociologie

\*Prof = professeur

Si l'on passe maintenant aux interactions entre tuteurs et apprenants, on pourrait penser que l'on a encore davantage l'occasion de trouver des marques de français parlé. Or, la plupart des tuteurs, sans doute désireux d'assumer leur rôle d'enseignant de FLE, s'appliquent à employer un registre assez formel ; il arrive cependant que l'on trouve des façons plus spontanées de s'exprimer<sup>12</sup>, sorte de transcription de la forme orale correspondante :

*Merci pour votre invitation en document attaché. Il n'y a pas de texte. C'est normal ou j'ai un problème d'ordinateur ?* [échanges 2003-2004]

*Comme on sait que vous avez un examen sur table le 24 octobre on va vous laisser 15 jours pour mettre votre avis sur le web-board.* [échanges 2005-2006, avec les USA]

Nous reviendrons sur les emprunts à l'anglais dans la suite de l'article.

#### *Registre amical*

Créer une ambiance de communication sympathique entre dans les stratégies discursives des tuteurs et certains d'entre eux, s'autorisant une certaine proximité avec leurs apprenants, n'hésitent pas à user de formules amicales, familières ou affectueuses pour doter d'épaisseur affective la relation pédagogique établie :

*A vous de jouer les filles !*

*Si vous pouviez mettre votre photo sur le forum, (ou me l'envoyer et je la déposerai...) ce serait vraiment sympa ! Je vous l'ai déjà dit : je suis curieuse comme une fouine.* [échanges 2004-2005]

L'introduction de cette dernière expression permet d'enclencher sur une autre « tête de linotte » :

*A très bientôt, "petite fouine" ! (ou "petite tête de linotte" ! Je dis ça parce que vous avez oublié de m'envoyer le document de votre invitation dans votre e-mail !... ;-))*

L'émoticon final vient désambiguïser un énoncé qui pourrait être mal interprété par son destinataire et on le retrouve employé par la même tutrice en fin de session :

*Un dernier e-mail ("courriel" en français !) pour vous dire que nos échanges prendront fin dimanche soir (sniff !... :-( ).*

On retrouve ici les caractéristiques de ce que l'on a appelé la cyberl@ngue (Dejong, 2002) ou la langue d'écran (Develotte et Gee, 2002), à savoir une langue qui mêle les spécificités techniques de l'écriture informatique (graphiques ou autres) à la langue écrite « classique »,

12 Sur cette question des variations de registre, parfois à l'intérieur d'un même message, voir Dejean-Thircuir et Manganot (2006), qui attribuent ces variations au double positionnement adopté par les étudiants de FLE.

occasionnant des contacts de (variétés de) langues sur lesquels nous allons maintenant nous attarder.

### *Contacts de langues*

Un aspect spécifique à cet écrit est celui des contacts de langues qui sont d'une part liés à la prise en compte du public cible et d'autre part à celui de l'anglais en tant que langue de l'informatique. Relèvent du premier cas de figure des activités liées à la culture anglo-saxonne telle : « Baudelaire in Wonderland », proposée aux apprenants américains en 2005-2006, activité qui a suscité le commentaire suivant de la part d'une tutrice :

*Merci d'avoir fait cette activité. Votre Wonderland est vraiment très agréable !*

La prise en compte de la langue de l'interlocuteur étranger est également en jeu dans les formules de clôture choisies par une tutrice à la fin de la formation : « Thank you so much ! Soyez heureux ! Take care ! M.... pour vos examens !... See you ! ». D'une autre visée pragmatique procèdent les nombreux énoncés intégrant l'anglais en tant que langue de la technologie. On trouve de tels usages par exemple dans les consignes données par le tuteur :

*Ecrivez votre commentaire, puis tapez le "username" et le password" que vous avez choisi quand vous vous êtes inscrit sur Blogger.com. Cliquez ensuite sur "login and publish". Votre commentaire apparaîtra après quelques minutes. [échanges 2004-2005]*

Dans un tel énoncé, quel que soit le public-cible, les mots entre guillemets sont probablement conservés dans la forme qui est la leur sur le site « Blogger.com ».

Mais le contact de langues peut également venir s'intégrer « tout naturellement » dans les interactions, si tant est que le tuteur connaisse la langue de l'apprenant. Ainsi en 2005-2006, plusieurs étudiants étaient hispanophones, et des formules en espagnol émaillaient les propos, comme une marque supplémentaire de connivence avec l'apprenant (dans la citation ci-dessous les propos du tuteur sont en noir et en bleu) :

*Aimez-vous regarder des films ? OUI, BEAUCOUP. C'est un des mes hobbies. Super ! moi aussi !*

*Vous préférez lire un bon livre ou voir un bon film ? Je ne peux pas choisir parce que j'aime BEAUCOUP les deux choses ¡ lo mismo para mí !*

Par ailleurs, on peut relever des écarts opérés par rapport à la langue française elle-même, puisque l'on peut passer de l'enseignement du français à l'exposition au « patois canadien » : dans le cadre d'une réponse à ses apprenants, une des tutrices eut en effet un jour l'idée de sensibiliser ses étudiants australiens au québécois :

*En guise de réponse à L. (sur le blog) et pour ceux que ça intéresse (peut-être D. qui souhaite aller au Canada !), une petite leçon de "québécois" (elle dure 6'25)! [...] Maintenant que vous avez compris la leçon, voici la phrase de Linda Lemay à la fin de son disque "Les Lettres Rouges" :*

*"J'aimerais ben mieux rester assise sur mon steak à (l)a maison devant un vidéo avec une poutine pis une liqueur que de me ramasser dans un trou à me faire crouser par un raisin de la pire espèce qui me collerait comme une mouche à marde toute l'estifi de veillée. Mais qu'est-ce c'est que tu veux ça a de l'air que je pogne qu'avec des colons pas de classe qui ont même pas assez de bacon pour me payer un drink qui a de l'allure. Pis de toutes façons tout ce qu'ils veulent les calik d'épais c'est de faire des cochonneries avec moi sur la banquette toute décalissée d' leu' vieille minoune de BS."*

*Bonne lecture ! [échanges 2004-2005]*

Du français au « patois canadien » il n'y a donc qu'un pas, allègrement franchi par la tutrice qui n'hésite pas à exposer ses étudiants à une langue que l'on peut légitimement trouver quelque peu éloignée du « français standard »... Certes, certains lexèmes anglais peuvent faciliter la compréhension de ce texte à un public anglophone mais on peut penser qu'ici l'amusement, lié à son contenu osé, a prévalu sur la perspective strictement

pédagogique... Les frontières définissant ce qui peut être ou non objet d'enseignement ont toujours été à géométrie variable en fonction de l'enseignant : quand celui-ci est jeune, espiègle et à distance, ces frontières dessinent de petites enclaves en terrains linguistiques étrangers.

Les formes linguistiques qui ont été pointées, pour être jusqu'alors peu convoquées dans le cadre de l'enseignement de la langue (bien qu'elles soient bien connues des élèves en France), pourraient bien relever d'une tendance plus générale qui tend à faire entrer dans un espace social discursif spécifique (ici l'enseignement à distance du français) des formes jusqu'alors réservées à d'autres espaces sociaux. On se rend compte en effet que dans d'autres études comme celle effectuée par Sonia Branca-Rosoff (1999 : 125) autour des journaux scolaires, cette même tendance se retrouve :

*« On n'observe pas l'apparition soudaine d'un nouveau registre de langue mais plutôt la montée progressive de formes jusqu'alors stigmatisées à l'intérieur de réseaux professionnels (une association de professeurs de français, des auteurs de manuels...) [...] D'une façon ou d'une autre ces reconfigurations légitiment des usages jadis exclus. Elles font entrer les stéréotypes du français familier comme valeurs dans le français commun de référence. Ce ne sont pas les catégories linguistiques prises en elles-mêmes qui font sens mais le fait que telle ou telle forme de parler s'emploie dans un lieu public social : le journal scolaire qui porte à la connaissance de la société la façon dont l'école met en œuvre l'identité du français. »*

#### 4. Conclusions

Au terme de ce premier repérage des discontinuités induites par le passage en ligne de l'enseignement, il apparaît que la communauté discursive des enseignants de langue à distance se différencie de celle des enseignants « en présentiel », autant par l'utilisation de l'informatique et des fonctions qui y sont associées que par les relations interpersonnelles particulières qui s'y établissent et les pratiques langagières qui y sont générées. Des études plus spécifiques concernant par exemple l'influence de l'outil de communication (par exemple l'usage de blog, de chat, de wiki) sur les pratiques langagières restent à effectuer, si l'on forme comme Anis (2003) l'hypothèse que « les conditions matérielles de la communication modèlent fortement la forme linguistique des messages ». Le développement prochain du projet avec l'université de Berkeley (2006-2007), par l'accent mis sur les échanges synchrones, va permettre par exemple de travailler plus spécifiquement l'apport de la multimodalité dans la relation pédagogique (chat écrit/oral, vidéo).

Il faut cependant souligner que l'évolution rapide des techniques associées à l'enseignement, qui amène à tester des protocoles de communication toujours différents et donc à engendrer des discontinuités, va de pair avec celle des outils utilisés pour la recherche. Des aides informatiques de plus en plus en relation avec les besoins des chercheurs en didactique (souvent en co-conception entre les partenaires) viennent étayer les recherches. Ainsi les recueils de traces indiquant fréquences de connexion et temps de consultation des participants peuvent par exemple venir nourrir une analyse centrée sur la gestion des variables temporelles sur un forum. On peut donc penser que les ruptures induites par la mise en œuvre de nouveaux dispositifs de communication pédagogique vont être accompagnées par une meilleure connaissance de leurs spécificités techno-pragmatiques en particulier. On peut en outre se rendre compte que chaque nouvelle façon d'analyser, au niveau informatique, des données pédagogiques ouvre de nouvelles voies de recherche à la didactique.

Pour conclure enfin sur cet apport mutuel qui s'opère entre sciences du langage, didactique et informatique, on pointera une des caractéristiques du projet « Le français en (première) ligne », qui consiste à intégrer la réflexion théorique à la réalisation pédagogique qui est

demandée. On peut faire l'hypothèse en effet que nombre de notions employées par les étudiants dans les entretiens ou synthèses réflexives proviennent des articles écrits sur le projet qui leur ont été proposés à la lecture. Par ailleurs, les étudiants sont amenés, dans le cadre de l'évaluation de l'UE qu'ils suivent, à effectuer une analyse d'échanges en ligne s'étant produits antérieurement. La recherche-action effectuée les années précédentes sert donc directement la formation présente qui elle-même servira de terrain de recherche pour les suivantes. Il semble que cette récursivité entre les deux temps de réflexion (pratique et méta) puisse être également comptée au nombre des discontinuités d'avec un enseignement-apprentissage uniquement présentiel, c'est en tout cas ainsi qu'elle peut être ressentie.

## Bibliographie

- ABRIC J.-C., 2004 (rééd.), *Psychologie de la communication*, Paris, Armand Colin.
- ANIS J., 2003, « Communication électronique scripturale et formes langagières : chat et SMS », dans *Actes des quatrièmes rencontres « Réseaux humains, réseaux technologiques »* (RHRT 4 - 2002), université de Poitiers. <http://edel.univ-poitiers.fr/rhrt/document.php?id=547>.
- BACHMANN C., BASIER L., 1984, « Le verlan, argot d'école ou langue des keums », *Mots*, 8, pp. 169-187.
- BERTUCCI M.-M., 2003, « Les parlers jeunes en classe de français », *Le Français aujourd'hui* 143, pp. 25-34.  
[http://www.weblettrés.net/ar/articles/2\\_66\\_192\\_bertucci.pdf](http://www.weblettrés.net/ar/articles/2_66_192_bertucci.pdf)
- BRANCA-ROSOFF S., 1999, « Des innovations et des fonctionnements de langue rapportées à des genres », *Langage et société*, 87, pp. 115-129.
- BROWN J. S., COLLINS A., DUGUID, P., 1989, « Situated Learning and the Culture of Learning », *Education Researcher* 1989 18 (1) pp. 32-42.  
[http://www.slofi.com/Situated\\_Learning.htm](http://www.slofi.com/Situated_Learning.htm)
- CHARAUDEAU P., MAINGUENEAU D., 2002, *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Seuil.
- DEJEAN-THIRCUIR C., MANGENOT F., 2006, « Pairs et/ou tutrices ? Pluralité des positionnements d'étudiantes de maîtrise FLE lors d'interactions en ligne avec des apprenants australiens », *Le Français dans le monde, Recherches et applications, Les échanges en ligne dans l'apprentissage et la formation*, pp. 75-86.
- DANNEQUIN C., 1997, « Outrances verbales ou mal de vivre chez les jeunes des cités », *Migrants-formation*, 108, Paris, CNDP, pp. 21-29.
- DEJOND A., 2002, *La cyberl@ngue française*, Paris, la renaissance du livre.
- DEVELOTTE C., GEE R., 2002, « Contacts de [l@ngues](http://www.l@ngues.com) sur écran ou comment on donne sa langue à la souris », dans Van Den Avenne (coord.), *Contacts de langues en contextes de mobilité*, L'Harmattan, pp. 147-161.
- DEVELOTTE C., MANGENOT F., 2004, « Tutorat et communauté dans un Campus numérique non collaboratif », *Distances et savoirs* vol. 2 n°2-3, pp. 309-333.
- DEVELOTTE C., 2006, « Le journal d'étonnement, Aspects méthodologiques d'un journal visant à développer la compétence interculturelle », *Lidil* n°34, pp. 107-124.
- GLIKMAN V., 2002, *Des cours par correspondance au « e-learning »*, Paris, PUF.
- LEGROS D., CRINON J., 2002, *Psychologie des apprentissages et multimédia*, Paris, Armand Colin, coll. U.
- LOUVEAU E., MANGENOT F., 2006, *Internet et la classe de langue*, Paris, CLE International.

- MANGENOT F., 2002, « Produits multimédias : médiation ou médiatisation ? », *Le français dans le monde* 322, pp. 34-35.
- MANGENOT F., 2004, « Analyse sémio-pragmatique des forums pédagogiques sur Internet », dans Salaün J.-M., Vandendorpe C. , *Les défis de la publication sur le Web : hyperlectures, cybertextes et méta-éditions*, Villeurbanne, Presses de l'Enssib, pp.103-123.
- MANGENOT F. et ZOUROU K., à paraître, « Pratiques tutorales correctives : le cas du français en (première) ligne », dans *Actes du colloque Tidilem*, université de Clermont-Ferrand.
- MARTIN D., 2003, « Forum de discussion en formation des maîtres : apprentissage de a délibération collégiale », dans Deaudelin C., Nault T., *Collaborer pour apprendre et faire apprendre, La place des outils technologiques*, Presses de l'université du Québec, pp. 103-119.
- NAULT G., NAULT T., 2003, « Communauté virtuelle : un cheminement pour des étudiants novices en cheminement vers la collégialité », dans Deaudelin C., Nault T., *Collaborer pour apprendre et faire apprendre, La place des outils technologiques*, Presses de l'université du Québec, pp. 191-210.
- PERRIAULT J., 1998, « La question de la temporalité chez les étudiants dans les enseignements à distance », dans Sicard M.-N., Besnier J.-M., *Les technologies de l'information et de la communication : pour quelle société ?*, Université de technologie de Compiègne, pp. 143-149.
- SOUBRIE T., 2006, « Utilisation d'un blog en formation initiale d'enseignants de FLE », *Le Français dans le monde, Recherches et applications, Les échanges en ligne dans l'apprentissage et la formation*, pp. 111-122.
- TRIMAILLE C., 2005, « Etudes de parlars de jeunes urbains en France. Eléments pour un état des lieux », *Cahiers de sociolinguistique*, 9, pp. 99-132.
- WENGER E., 2005, *La théorie des communautés de pratique, Apprentissage, sens et identité*, Les Presses de l'université Laval.
- ZOUROU K., 2006, *Apprentissages collectifs médiatisés et didactique des langues : instrumentation, dispositifs et accompagnement pédagogique*, Thèse de doctorat en sciences du langage soutenue à l'université Stendhal – Grenoble 3 (non publiée).

### Sites Internet

*Le français en (première) ligne*, <http://w3.u-grenoble3.fr/fle-1-ligne/>  
*Technologies de formation et apprentissage (TECFA)*, université de Genève,  
<http://tecfa.unige.ch>



# **NI AU BUCHER, NI AU PODIUM : LE CLAVARDAGE EN CLASSE DE LANGUE**

**Ida Maria Rebelo**

**Pontifícia Universidade Católica do Rio de Janeiro – Brasil**

**Maria Helena Araújo e Sá**

**Universidade de Aveiro – Portugal**

## **1. Introduction**

Dans le domaine des études consacrées aux faits d'ordre social, tels que l'enseignement-apprentissage, on risque de tomber dans le piège de faire table rase des pratiques existantes, jugées moins bonnes, lors de l'avènement de nouveaux outils et des pratiques qu'ils supposent. Ceci paraît vrai si on considère certains textes produits à partir de la considération des usages dits de nouvelles technologies (ou TIC) et de leur application à l'enseignement-apprentissage de langues. Dans les études consacrées à ces applications, nous trouvons des expressions telles que « l'amélioration », « les avantages par rapport à la salle de classe traditionnelle », « aller au-delà des pratiques traditionnelles » (Chun, 1994 ; Vilatarsana, 2001 ; Xie, 2002) qui laissent penser à la supériorité de ces nouvelles pratiques et outils. Ces avantages seraient, selon Xie (2002), en ce qui concerne la communication médiatisée par ordinateur, liés aux conditions suivantes :

*« Learners have opportunities to interact and negotiate meaning with an authentic audience; learners are involved in authentic tasks, which promote exposure to and production of varied and creative language; they have opportunities to formulate ideas and thoughts, promoting intentional cognition and, finally, learners are exposed to an atmosphere with an ideal stress/anxiety level in a learner centered environment. »*

Il y a, en tout cas, ceux qui ne se laissant pas entièrement séduire par l'immédiatisme des solutions qui suggèrent l'adoption, sans réflexion, des nouvelles pratiques, font une évaluation des points d'adaptation possibles entre les usages (tâches) traditionnels, comme, par exemple, les discussions face-à-face, et les discussions médiatisées par ordinateur (Charlier, Deschryver & Daele, 1998 ; Salaberry, 2001 ; Peraya & Dumont, 2003). Ceux-là représentent, sous plusieurs aspects, le regard du trottoir d'en face, c'est-à-dire, tentent de défendre la

coexistence possible entre les acquis préexistants et les nouveaux regards et les nouvelles formes d'élaboration des connaissances (Anis, 2000).

Nous voudrions, par cet article, tout en tenant compte des particularités et idiosyncrasies de l'interaction en usage en salle de classe et par clavardage, comprendre quels sont les atouts de l'application d'un outil comme le clavardage aux tâches de conversation en classe de langue. Notre objectif est celui de commenter des aspects inhérents aux échanges interactionnels en classe de langue lors des séances de clavardage ayant lieu comme des tâches en salle de classe de Portugais Langue Seconde (PL2). Les aspects à observer, mentionnés ci-dessus, concernent l'alternance entre les questions méta et les questions référentielles (Araujo e Sá, 1996); le statut de la faute (Bange, 1992) et la bifocalisation (Bange, 1992 ; Py, 1993).

A partir de l'observation de nos données on peut signaler que le nombre d'interventions de la part de l'enseignant est non seulement inférieur à celui des interventions des apprenants, mais aussi, que les interventions de l'enseignant sont constituées d'affirmations moins catégoriques que ce qu'on peut observer d'habitude en classe de langue, et qu'il y a une majorité de questions ouvertes qui ne contiennent pas de jugement de valeur sur les interventions des apprenants. Ces éléments révèlent un comportement de la part de l'enseignant-modérateur qui laisse plus de place à l'apprenant, tout en assumant, lors de l'interaction, un rôle qui atténue le caractère, propre des interactions face-à-face en contexte didactique, de seul vecteur de connaissances. A remarquer, également, le nombre non négligeable d'interventions et de prises de parole spontanées de la part des apprenants.

On propose, donc, une discussion autour du clavardage en classe de langue qui tienne compte du fait que les interactions ayant lieu lors de séances de clavardage partagent quelques unes des conditions propres des interactions face-à-face en contexte didactique, telles que l'existence d'un contrat didactique qui n'exclut pas celle du contrat de communication, l'occurrence de questions d'ordre métalinguistique alternant avec des questions d'ordre référentiel, le caractère de tâche attribué à certains événements d'interaction, les inadéquations linguistiques et les solutions choisies par l'enseignant pour les traiter (Melo & Rebelo, 2005 ; Cardoso, Melo & Rebelo, 2006). On fait ici l'hypothèse que l'adoption du clavardage comme tâche en classe de langue implique un changement de la conduite interactionnelle, soit de l'enseignant, soit des apprenants, et que ce changement se lie, au moins en partie, d'après nos observations des données analysées, aux composantes techniques qui sont inséparables de l'activité du clavardage. Ces composantes, on le verra, vont influencer le mode d'occurrence des aspects analysés.

## 2. Méthodologie et récolte des données

Dans le cadre de l'analyse socio interactionnelle et tout en tenant compte de la verticalité des rapports entre enseignants et apprenants, nous voulons vérifier les continuités et les discontinuités entre les observations faites lors des interactions par clavardage à visée didactique et les résultats des études sur les interactions didactiques en face-à-face. Notre objectif principal est de vérifier sous quelles formes se maintient la verticalité, dans les données du clavardage et, dans le cas où il y aura des changements, quelles en sont les conséquences. Pour ce faire, nous avons entrepris l'analyse d'un ensemble de données enregistrées lors de trois séances de clavardage, qui constituaient des tâches de discussion, en laboratoire de Portugais comme Langue Seconde, à la Pontificale Université Catholique de Rio de Janeiro. L'analyse se construit autour des trois éléments mentionnés ci-dessus évalués à partir d'autres recherches telles que celles de Trosborg (1994), Araújo e Sá (1993 et 1996), Bigot (1996) et Andrade (1997), pour les données concernant le face-à-face et celles de Chun

(1994), Kern (1995 et 2000), Tudini (2002 et 2003), Abrams (2003) et Rebelo (2006), pour celles concernant le clavardage.

Nous allons commenter les aspects qui marquent les études faites jusque là concernant le rôle de l'enseignant dans l'interaction en situation formelle d'apprentissage. Ces aspects sont liés (i) au statut attribué à l'inadéquation par l'enseignant et par les apprenants participant à l'interaction, et repérée dans leur comportement, (ii) à la focalisation de l'attention sur le code dans lequel ont lieu les échanges ou sur le thème de discussion et (iii) à l'occurrence, lors de ces événements, des questions d'ordre référentiel et/ou d'ordre métacommunicatif, et à l'alternance éventuelle entre ces deux types de questions.

Nos données sont constituées par des séquences d'interaction enregistrées lors de séances de clavardage à visée didactique, qui ont été réalisés en classe de langue de Portugais Langue Seconde, à la Pontificale Université Catholique do Rio de Janeiro. Les interactions se sont déroulées parmi un groupe d'apprenants universitaires de différentes nationalités en contexte formel d'apprentissage, après 180 heures de cours environ. Les participants communiquaient entre eux, ayant comme modérateur l'enseignant du groupe qui se trouve être l'un des auteurs de cet article. Le Portugais a, pour les apprenants, le statut de langue seconde, et pour l'enseignant, le statut de langue maternelle. L'analyse est ciblée sur les négociations de forme et de sens entreprises par les participants. La tâche avait comme objectif la discussion de quelques chapitres de deux livres lus auparavant : *A morte e a morte de Quincas Berro d'Água*, de Jorge Amado (QBD) et *Mar sem fim*, de Myr Klink (MSF).

### 3. L'interaction en classe de langue : asymétrie ou verticalité

Les études sur la symétrie et l'asymétrie, voire la verticalité, des rapports enseignant-apprenants en salle de classe sont nombreuses, et traitent du sujet sous différentes perspectives. Les uns se focalisent sur l'interaction et la résolution de problèmes d'ordre général en classe de langue (Araújo e Sá, 1996 ; Andrade, 1997), d'autres considèrent des tâches spécifiques, comme les débats en petits et en grands groupes (Trosborg, 1994 ; Bigot, 1996) ou des aspects liés à la conduite de l'enseignant vis-à-vis des inadéquations linguistiques des apprenants (Lyster, 1998 ; Lima, 2001). Etant donné que nous voulons focaliser notre discussion sur les rapports enseignant-apprenants lors de tâches de discussion en classe de langue étrangère, nous allons commenter quelques résultats de l'analyse d'une tâche de discussion en PL2, ayant eu lieu par clavardage. Nos points de repère seront les résultats présentés par quelques auteurs qui se sont penchés sur le sujet de l'interaction en classe de langue étrangère, soit lors des événements en face-à-face, soit par clavardage.

Kramsch (1986 : 369) pose le fait que

*« classroom discourse is institutionally asymmetric, non-negotiable, norm-referenced, and teacher-controlled, thus hardly conducive to developing the interpersonal social skills that require interpretation and negotiation of intended meanings »*

tandis que Araújo e Sá (1996) attire l'attention sur le fait que l'interaction en classe de langue est un type spécial d'interaction où prédominent les questions d'ordre métacommunicatif, de résolution de problèmes liés à la forme des énoncés, parmi lesquelles les questions subjectives, dites d'ordre référentiel, ont une place plus réduite. Les questions d'ordre référentiel sont, selon Araújo e Sá (1996 : 145), celles qui provoquent une réponse originale, subjective, personnelle, centrée sur le contenu du message, c'est-à-dire, sur le sens.

Or, les questions métacommunicatives (de résolution de problèmes de communication) ou métalinguistiques (par exemple, de résolution de problèmes de la forme des interventions) supposent l'attribution d'une place plus importante au enseignant, vecteur traditionnel des connaissances. Les questions subjectives donnent voix au détenteur du tour de parole, que ce

soit l'enseignant ou un apprenant. Pour encourager l'apprenant à avoir une conduite plus autonome, en utilisant les interactions en classe non seulement comme lieu de résolution de problèmes liés à la forme des structures linguistiques, mais aussi comme l'occasion d'élargir ses compétences interactionnelles, il serait utile que l'enseignant agisse aussi comme « un autre participant » à l'interaction et, pas uniquement, comme « le seul vecteur des connaissances » (Melo & Rebelo, 2005). Il est important que l'enseignant adopte une attitude qui favorise l'émergence de certains contextes dans lesquels l'apprenant se sente motivé à interagir de façon autonome. Ces contextes, comme on le verra dans les exemples, sont liés à la possibilité d'utiliser les connaissances et les habiletés provenant des backgrounds culturels, linguistiques et scolaires détenus par chaque participant et ayant des similarités mais aussi des différences entre eux. L'enseignant détient le contrôle dans la mesure où il est nécessaire au maintien de l'orientation de l'activité vers la résolution de problèmes dans la langue cible (Motta-Roth, 2001). Nous croyons que les événements d'interaction par clavardage à visée didactique remplissent, au moins, une part des exigences supposées par cet encadrement et peuvent mener à une réflexion consciente, de la part des apprenants, sur la forme, aussi bien que sur le sens, des moyens linguistiques utilisés lors de l'interaction.

Tout en considérant l'espace de la classe de langue étrangère comme favorisant des échanges plutôt contrôlés par l'enseignant (Kramsch, 1986 ; Bange, 1992 ; Bigot, 1996), nous considérons que ce type d'échanges paraît exiger, tout de même, de la part de l'apprenant, les procédés d'analyse et de synthèse préconisés par Véronique (1992) en vue des événements d'interaction se produisant en L2, en général. Selon l'auteur, il s'agit d'une double activité, de perception et de décomposition de la chaîne de la parole – l'analyse – parallèlement à la réorganisation de ce qui est perçu – la synthèse – pour pouvoir produire des énoncés dans la langue cible. Ce jugement porte surtout sur les échanges en situation de communication exolingue, de l'apprenant avec des locuteurs natifs. Nous proposons, pourtant, d'appliquer ce même raisonnement aux événements d'interaction avec d'autres locuteurs non-natifs, plus compétents que l'apprenant ou même, présentant des différences de background linguistique, culturel et/ou scolaire. Tel est le cas pour des événements d'interaction qui supposent des échanges entre apprenants eux-mêmes, au-delà des échanges entre enseignant et apprenants.

Nous passons, donc, à l'analyse des nos données tout en cherchant à illustrer les aspects où nous considérons l'existence de continuités ou de discontinuités entre le face-à-face et le clavardage. Nous posons trois questions interdépendantes concernant (i) le statut attribué à l'inadéquation, par l'enseignant et par les apprenants, (ii) la focalisation de l'attention sur le code dans lequel ont lieu les échanges ou sur le thème de discussion et (iii) l'occurrence de questions d'ordre référentiel et/ou d'ordre métacommunicatif, et à l'alternance éventuelle entre ces deux types de questions.

### 3.1 Le statut de l'inadéquation linguistique

Bange (1992 : 67) attire notre attention sur le fait que

*« toute manipulation de la communication qui fait de la 'faute' ce qui doit être à tout prix évité ou qui consiste à éliminer ab ovo la faute, favorise l'emploi de conduites de réduction et d'évitement et n'est donc pas favorable à l'apprentissage »,*

ni à l'accomplissement de l'acte communicatif, peut-on ajouter. Nous voyons là une discontinuité entre le face-à-face et le clavardage, car l'attitude récurrente dans le premier type d'interaction est d'éliminer la possibilité de inadéquation par différents comportements de l'enseignant tels que l'anticipation de l'intervention de l'apprenant et l'élicitation de correction (Lyster, 1994, 1998 et 1999 ; Swain, 1995 ; Lima, 2001).

Lors d'une séance de clavardage, en tant que tâche de classe de langue, par contre, l'enseignant est censé être plus tolérant avec l'inadéquation linguistique pour plusieurs raisons, qui ont leur source dans le fait que le clavardage rend l'acte de communication

médiatisé, différent de celui du face-à-face, qui est immédiat. Comme conséquence de la médiatisation, la communication et la construction de sens subissent l'influence de limitations des moyens techniques qui rendent la communication possible. Nous présentons, ci-dessous, des aspects de la communication par clavardage qui s'opposent aux conditions typiques du face-à-face et qui ne représentent pas un choix pour les participants. Ainsi les participants ne peuvent pas fuir ou ignorer les limitations ou les contraintes telles que : (i) l'absence de prise de tour de parole et (ii) le voilement du contexte de production aux autres participants. Comme le contexte de production est voilé, il y a, dans le clavardage, la production simultanée d'interventions qui peuvent, vis-à-vis du sens, être équivalentes ou contradictoires et qui peuvent aussi porter des incorrections d'ordre linguistique. Tout cela sera objet de négociation entre les participants sans qu'il y ait distribution des tours de parole par l'enseignant, à la différence du face-à-face où il n'y a ni distribution, ni prise de tours de paroles traditionnelle (Kerbrat-Orecchioni, 1996). On n'y trouve pas non plus la possibilité d'élicitation de correction de la part de l'enseignant, telle qu'on peut l'observer lors des interactions en face-à-face en classe. Il s'agit plutôt de conditions d'existence auxquelles on doit se soumettre dès qu'on choisit d'y participer. On va s'occuper, d'ores et déjà, du contexte de production et de la simultanéité des tours de parole.

Le contexte de production est voilé (Zitzen & Stein, 2004 ; Kern, 1995) puisque le participant construit son intervention et ne l'envoie aux autres participants qu'après l'avoir conclue. Cette condition réduit l'anxiété par la possibilité de recevoir des critiques qui ont leur source dans l'observation ininterrompue à laquelle chacun est soumis quand on construit son discours en face-à-face.

Lors du clavardage le participant a le temps de reformuler son discours, s'il en est question, mais la dynamique de l'interaction n'en souffre pas, puisque les participants répondent, en général, aux injonctions du contrat de communication, imposant aux participants de prendre constamment le relais des échanges. Le participant a tendance à réduire le temps de formulation/reformulation, propre des exercices écrits, afin de donner suite au passage du *floor*<sup>1</sup>. Cela oblige naturellement à une certaine flexibilité, de la part de l'enseignant et de l'apprenant, vis-à-vis des inadéquations, car l'attention est ciblée sur l'aspect communicatif et l'apprenant a des limitations dans la portée de son interlangue, en ce qui concerne la systématisation des aspects morphosyntaxiques. L'apprenant produit, donc, des inadéquations qui n'empêchent, pourtant, pas le déroulement de la tâche.

Etant donné que le seul moyen de participer à l'interaction est de se manifester linguistiquement et que les moyens techniques qui médiatisent la communication imposent un choix entre la vérification minutieuse de la forme et l'acceptation d'un contrat de communication qui suppose la formulation quasi ininterrompue d'interventions, l'enseignant doit faire preuve d'une certaine tolérance pour que les apprenants participent même si dans leur production on peut repérer des structures fautives ou problématiques au regard de la langue cible. Il faut tenir compte du fait que, lors d'une tâche en face-à-face il y a toujours des apprenants « muets », on ne peut pas les obliger à communiquer, ni à prendre la parole, il suffit qu'ils soient là, *grosso modo*. Lors du clavardage, et comme une imposition des moyens techniques par lesquels l'interaction est médiatisée, on voit s'établir un accord tacite, renforcé par le contrat didactique, que le seul moyen « d'être là » est de se faire présent par l'envoi d'interventions (Zitzen & Stein, 2004).

Un comportement, repérable lors du clavardage, qui va de pair avec cette « tolérance » de l'enseignant à l'inadéquation, est celui qui consiste à poursuivre son discours sans attendre

---

1 Le concept de floor peut être traduit comme « le droit à la prise de parole exercé par un participant qui est, lui, écouté par les autres participants, lesquels prennent, à ce moment-là, la place d'auditeurs. La simple action de parler ne constitue pas, en soi, détenir le floor. Le floor se produit de façon interactionnelle, le sujet parlant et ses auditeurs doivent travailler ensemble pour le maintenir. » (Shultz et al., 1982 : 95).

d'être conforté par l'enseignant. Au sein de la salle de classe, l'apprenant attend des signes de la part de l'enseignant qui puissent être interprétés comme une ratification de sa production ou, par contre, comme une sanction. L'enseignant utilise des éléments paralinguistiques, extralinguistiques ou des expressions linguistiques pour approuver ou désapprouver la production de l'apprenant. Selon qu'il reçoit l'une ou l'autre réaction, l'apprenant va poursuivre dans son argumentation ou va se taire, en attendant l'orientation de l'enseignant lui indiquant le caractère de sa inadéquation pour qu'il s'autocorrige. Il se peut, aussi bien, que le enseignant coupe la parole de l'apprenant par une correction explicite, interrompant, ainsi, une intervention plus longue. (*cf.* Kern, 1995 ; Salaberry, 2001).

Dans le clavardage, les interventions se veulent moins longues qu'en face-à-face et une réponse ou commentaire peut occuper deux ou trois interventions, pouvant être « entrecroisées » par les interventions d'autres participants. Dûe à la simultanéité de la « prise de parole », le plus souvent, une succession d'interventions a lieu avant qu'une quelconque action de l'enseignant ne se produise. Cette condition paraît être le déclencheur de cette première discontinuité, que nous tentons d'illustrer ci-dessous.

Dans l'extrait de clavardage suivant, il y a une première intervention (14:39:38) de l'enseignant – rebelo – qui introduit une question : « la même page, il (l'auteur du livre) parle des [bolachas]<sup>2</sup> qui commencent à grandir, à quoi fait-il référence ? », suivie d'une succession d'interventions de quatre apprenants différents qui tentent de répondre à la question de l'enseignant, sans une nouvelle intervention de celui-ci. Le moindre que l'on puisse dire est qu'il y a une réduction de la présence discursive de l'enseignant et une quantité considérable de langue produite par les apprenants.

(14:39:38) Rebelo *fala para* Jen: Na mesma página ele fala sobre “as bolachas começarem a crescer“ ao que ele está se referindo?  
 (14:41:41) Jen: Talvez ele estava falando que ere cedo para comemorações porque coisas mal ainda podem acontecer, porque ele vejo os bolachas a crescendo  
 (14:42:31) Waldemar: as bolachos são as ondas que estava crescendo e quais o barco não podia continuar devorar  
 (14:42:53) Jen: referindo sobre o condição do mar  
 (14:43:23) Flor: com as bolachas eu acredito que estava se referendo à olas gigantes  
 (14:43:35) Bigdaddymike: era interresante que podia ter morrido. ele quase entrou numa sistema errado. igual o filme The perfect storm  
 (14:44:16) Bigdaddymike: ele falou que na australia, a ilha recebeu ondas de 25 metros. isso e 80 pes  
 (14:45:41) Bigdaddymike: ele estava no outro lado dum sistema de 80 pes, que sorte  
 (14:45:49) Jen: Ida, sobre as ondas?  
 (Discussion sur le livre MSF)

L'augmentation significative de la quantité de langue produite a déjà été repérée, lors des événements de clavardage en classe d'Allemand comme langue étrangère par Abrams (2003). Il faut mentionner, également, l'importance de la simultanéité, pour cette augmentation. Les participants peuvent être plusieurs à produire des interventions et à les envoyer au serveur en même temps. Cette condition est radicalement différente des interactions en face-à-face, où la prise de parole suit la contrainte conversationnelle « chacun son tour », selon le principe d'alternance mentionné par Kerbrat-Orecchioni (1996 : 29). Dans l'exemple ci-dessus, le participant Bigdaddymike distribue son commentaire en trois interventions, sans tenir compte des cinq interventions de trois autres participants – Jen, Waldemar et Flor – au même sujet.

L'enseignant n'est pas capable de répondre à, ou de repérer, la plupart des interventions de ses apprenants en raison de la rapidité avec laquelle elles se succèdent à l'écran. Puisque les interventions ont une vie très courte sur l'écran, elles peuvent passer inaperçues de plusieurs participants, y compris de l'enseignant. Cette condition va créer, inévitablement, chez les apprenants, plus de disponibilité pour produire dans la langue cible vu que la ratification

2 En français, « biscuit », métaphore choisie par l'auteur pour faire référence aux ondes de la mer.

provenant de l'enseignant, ou tout simplement sa réaction, peut tarder ou ne jamais avoir lieu. La composante caractéristique du comportement de l'enseignant lors de l'interaction en classe de langue vis-à-vis des inadéquations des apprenants paraît, donc, bloquée par des spécificités des moyens techniques qui médiatisent l'interaction par clavardage. Cela est confirmé par Xie (2002) attirant l'attention sur l'établissement d'une ambiance plus détendue où l'apprenant est soumis à un niveau plus bas d'anxiété vis-à-vis des tâches d'interaction en face-à-face.

Nous considérons que les deux caractéristiques du clavardage mentionnées, ci-dessus : celle de voiler le contexte de production et celle de rendre les inadéquations moins facilement repérables à cause du caractère ininterrompu des interventions à l'écran, ont une influence positive sur l'attitude des apprenants participant au clavardage, le distinguant d'autres tâches d'interactions, menées en face-à-face. Étant donné que l'inadéquation n'est plus le seul objet de l'attention, lors des échanges, les apprenants peuvent oser davantage, en prenant la parole plus fréquemment et en exhibant une plus grande quantité de langue produite (cf. Abrams, 2003).

On voit, par là, augmentée la probabilité de prise de risque (Bange, 1992) par les apprenants, qui vont multiplier les initiatives de participer aux échanges et, par conséquent, multiplier les structures dans la langue cible. Cette prise de risque a, évidemment, comme résultat l'occurrence d'un plus grand nombre de questions référentielles (Chun, 1994 ; Tudini 2002 et 2003 ; Rebelo, 2006). Si, dans une classe de langue, l'interaction est centrée sur la forme et sur les questions métalinguistiques, lors du clavardage il semble avoir plus de place pour les constructions subjectives et originales des apprenants. Ils peuvent ainsi s'entraîner aux pratiques interactionnelles, au-delà des acquis morphosyntaxiques, valorisés lors des interactions face-à-face en situation formelle d'apprentissage.

### 3.2 La bifocalisation<sup>3</sup>

Le second aspect que nous avons considéré repose sur le fait que la double focalisation propre à la communication exolingue, selon Bange (1992), acquiert dans la classe de langue étrangère une autre nature puisque « *l'objet thématique de la communication est rejeté à la périphérie, il n'est plus qu'un prétexte* ». Or, les exemples de clavardage analysés montrent une certaine persistance de l'objet thématique qui n'a pas, pourtant, une place mineure lors des échanges, par rapport à la forme linguistique choisie pour le contenir. L'enseignant doit même, parfois, attirer l'attention des apprenants sur la forme des structures peu conformes au système de la langue cible, puisqu'ils se focalisent, le plus souvent, sur les sollicitations liées au *sens des items* lexicaux (SI) et à l'*énonciation* (SE), et ne s'occupent des inadéquations liées à la forme linguistique que si elles empêchent la compréhension ou si elles sont ressenties par un ou plusieurs participants comme un obstacle pour poursuivre les échanges. Dans l'exemple ci-dessous, un apprenant sollicite une clarification sur une forme verbale incorrecte – « bebava » – correspondant, en français, à « buvait », que l'auteur corrige immédiatement, en (04:25:40), sans qu'il y ait d'autres remarques de l'un ou de l'autre.

(04:24:47) Rebelo <i>fala para</i> Selene: o que fazia o Negro Pastinha? (04:25:02) Cotovelo Lindo <i>fala para</i> Todos: chorou (04:25:13) Leo <i>fala para</i> Todos: ele bebava (04:25:35) Asun <i>fala para</i> Quincas: bebava?? (04:25:40) Leo <i>fala para</i> Todos: bebia desculpe (Discussion sur le livre QBD)
---

Dans les deux exemples qui suivent l'enseignant attire l'attention des apprenants sur la forme. Dans le premier, cela conduit à une négociation réussie de la forme, mais dans le

3 Il s'agit d'échanges où « les interlocuteurs portent leur attention de manière alternative ou simultanée d'une part sur le contenu des messages, d'autre part sur les modes de formulation, transmission, interprétation, etc. » (cf. de Pietro, Matthey & Py, 1989).

second, l'attention du groupe est focalisée sur le thème de discussion, et l'enseignant renonce à corriger pour que la discussion se poursuive.

Lors du premier exemple, les apprenants vont interrompre la discussion sur leurs « expériences en mer » pour répondre à la sollicitation de l'enseignant sur la forme du verbe, en portugais, correspondant à « faire de la voile », en français. La forme correcte est « velejar », mais les apprenants n'y arrivent pas. La négociation est, pourtant, réussie vu qu'ils finissent par remplacer les formes incorrectes en portugais « velar » et « velear » (03:37:22) par un hypéronyme « navegar » (03:43:42) qui, en plus, est proposé par un autre apprenant et pas par l'enseignant.

(03:34:35) Antti *fala para* Rebelo: Quando eu era criança meus pais tinham um barco a vela e por isso eu gosto muito do mar a velear  
 (03:35:28) Emily *fala para* Antti: eu também, meus pais ainda têm um barco vela, e eu gosto de velar, mesmo que eu não gosto das grandes ondas  
 (03:35:51) Rebelo *fala para* Antti: \ " do mar a velear\ "??? Pode explicar?  
 (03:36:02) Rebelo *fala para* Emily: velar?  
 (03:36:42) Emily *fala para* Rebelo: como se diz o verbo?  
 (03:37:11) Antti *fala para* Rebelo: Esqueci \ "e\ "  
 (03:37:22) Rebelo *fala para* Emily: Como se diz, gente, \ "velar\ ", \ "velear\ "???  
 (03:43:42) Aude *fala para* Rebelo: Velear= navegar  
 (Discussion sur le livre MSF)

Dans l'exemple ci-dessous, les participants ne ressentent pas les formes « merineiro » ou « marinheiro » comme un empêchement à la communication. Tous comprennent parfaitement le sens du mot, même s'il n'est pas correct en portugais et ils privilégient la négociation du sens de l'énonciation qui est la cible de ce morceau de clavardage. En (04:19:46), l'enseignant fait une sollicitation de clarification à propos du mot « merineiro », voulant ainsi que les apprenants focalisent sur la forme qui ne correspond pas à celle de « marinheiro », équivalente, en portugais, de « marin » en français. Cependant, ils ramènent la discussion sur le sens, de façon à continuer sur le sujet de discussion et à poursuivre l'interaction avec des questions d'ordre référentiel qui concernent l'histoire du livre qu'ils avaient lu préalablement.

(04:17:43) Beijinho *fala para* Todos: ele morreu no mar?  
 (04:17:43) Pervo-Erkki *fala para* Todos: Acho que Quincas morreu duas vezes...o ultimo foi o morto real, do marinheiro  
 (04:18:17) Asun *fala para* Todos: Acho como Pervo  
 (04:18:30) Asun *fala para* Todos: morreu na agua  
 (04:19:08) Selene *fala para* Todos: fue enterrado no mar que é onde ele queria  
 (04:19:31) Quincas *fala para* Todos: UM MERINEIRO SIM EXPERIENCIAS  
 (04:19:46) Rebelo *fala para* quincas: o que é um merineiro?  
 (04:19:55) Beijinho *fala para* Todos: pessoa do mar  
 (04:20:14) Palomino *entusiasma-se com* Todos: merineiro is a sailor!!  
 (04:32:20) Quincas *fala para* Todos: E MORRE COMO DEVIA SER NO MAR  
 (04:32:30) Quincas *fala para* Todos: PORQUE ERA MARINEIRO  
 (04:32:44) Quincas *fala para* Todos: COMO POPEYE  
 (04:33:20) Selene *fala para* Todos: não era marinero, mas gostava do mar, porque na sua familia tinha marineros  
 (04:33:22) Beijinho *fala para* Todos: eu concordo com pervo  
 (04:33:35) Rebelo *pergunta para* Todos: sua familia tinha marinheiros??? mesmo?  
 (04:33:54) Pervo-Erkki *fala para* Todos: mas ele foi como marinheiro...  
 (Discussion sur le livre QBD)

Les apprenants se servent de différents moyens pour répondre à la demande de l'enseignant. Il y a une tentative de synonymie avec l'expression « pessoa do mar » équivalant de « personne de la mer ». Le participant Palomino produit un *code switching*, donnant l'explication en anglais et le participant Quincas utilise une référence qu'il suppose partagée en évoquant le marin Popeye, personnage de bande dessinée. Il s'agit là de plusieurs stratégies



de *feedback* qui correspondent à la fonction de *noticing*<sup>4</sup> et, comme on le verra ensuite, sont liées aux questions d'ordre référentiel.

Le clavardage ramène, alors, les apprenants à un comportement qui valorise davantage la communication comme un des buts à atteindre lors de la tâche. Cette valorisation des acquis interactionnels, à côté des acquis purement linguistiques, fait surgir, ou a des chances de susciter, une attitude plus autonome de la part des apprenants pour construire du sens dans la langue cible qui est, en même temps, la langue-objet d'apprentissage. Il y a, alors, d'un côté, continuité par rapport aux tâches d'interaction en face-à-face, car les questions métalinguistiques intègrent toujours les discussions et, de l'autre côté, on pourrait parler de discontinuité du fait que le clavardage rend plus fréquente l'attitude de valoriser les pratiques interactionnelles en tant qu'objectif d'apprentissage dans la langue cible.

### 3.3 L'alternance questions référentielles / questions métacommunicatives

Le troisième aspect que nous repérons dans les rapports enseignant-apprenants, établit une discontinuité entre le face-à-face et le clavardage. Cette discontinuité concerne le type de questions suscité oscillant entre deux pôles : plutôt métalinguistique et/ou métacommunicatif, dans le face-à-face, (Araújo e Sá, 1996 ; Bigot, 1996 ; Melo & Rebelo, 2005 ; Cardoso, Melo & Rebelo, 2006) et plus souvent communicatif, lors d'une séance de clavardage (cf. Kern, 1995 ; Kern, 2000 ; Darhower, 2000; Rebelo, 2006). Autrement dit, il y aurait plus d'alternance entre ces deux pôles dans le clavardage, tandis qu'en situation d'interaction face-à-face, il y aurait une plus grande uniformité, avec une emphase plus accentuée sur le métalinguistique/métacommunicatif. On verra, par la suite, de quelle façon le clavardage, bien qu'envisagé comme tâche de classe de langue, fait émerger cette alternance entre le communicatif et le métacommunicatif.

Nous avons analysé, en tout, dix séquences d'interaction par clavardage et avons mis l'accent sur le type de stratégie sélectionné par les participants pour négocier la forme et le sens. Les stratégies ont été distribuées par les trois fonctions de Swain (1995), selon une catégorisation proposée par Rebelo (2006)<sup>5</sup>. Nous considérons les stratégies concernant la fonction *hypothesis testing*, une partie des stratégies attribuées à la fonction *metalinguistic* (celles qui sont le plus fortement liées aux questions de la forme et aux questions métacommunicatives) ainsi que les stratégies concernant la fonction de *noticing* (celles qui illustrent le surgissement des questions plutôt référentielles). A partir du repérage des stratégies choisies par les apprenants lors des séquences analysées, nous avons construit le tableau ci-dessous :

Fonction	Nombre de Stratégies / Type de Négociation			Total de stratégies / fonction
	FI	SI	SE	
<i>hypothesis testing</i>	05	01	01	07
<i>metalinguistic</i>	01	06	03	10
<i>noticing</i>	04	10	12	26

NB : Les abréviations FI, SI et SE, représentent, respectivement, les négociations de la *forme* d'un *item* lexical isolé, du *sens* d'un *item* lexical isolé et du *sens* de l'*énonciation*, c'est-à-dire la signification de toute une phrase ou de tout un extrait de texte considéré.

4 Pour procéder à la catégorisation des stratégies de communication et apprentissage sélectionnées par les apprenants, nous avons emprunté les fonctions établies par Swain (1995) : Hypothesis testing, metalinguistic et noticing. La catégorisation qui en est établie se trouve mieux développée dans la section qui suit.

5 Le tableau concerné est en annexe.

Dans l'ensemble des dix séquences analysées, avec un nombre total de 141 interventions, nous avons eu un nombre de stratégies [17] concernant les questions formelles et métacommunicatives (concernant *hypothesis testing* et *metalinguistic*) inférieur à celui [26] des stratégies relevant des questions référentielles (concernant *noticing*).

A partir de l'observation du nombre de stratégies utilisées par rapport au type de négociation entrepris (FI, SI ou SE), il devient plus clair que, lors du clavardage, les négociations ayant un caractère plutôt lié aux contraintes du contrat didactique, comme celles du *hypothesis testing* ou de la fonction *metalinguistic* pure et dure, ne sont pas aussi nombreuses, par groupe isolé (FI ou SI ou SE), que les négociations qui relèvent de la fonction de *noticing*. Les stratégies abritées sous cette dernière fonction illustrent l'alternance entre le métalinguistique et/ou métacommunicatif et le référentiel et/ou communicatif proprement dit, comme vu dans le dernier extrait de l'item 3.2, par exemple.

L'opposition entre métalinguistique/référentiel ou métacommunicatif/communicatif se montre plus évidente lors de l'analyse de la séquence ci-dessous. On commence par une question d'ordre référentiel, introduite par un apprenant (1) correspondant, en français, à « je n'ai jamais compris pourquoi il a fait le voyage », il y aura quelques tentatives de feedback à cette intervention (2) « je crois qu'il n'a jamais expliqué la raison du voyage » et (3) « la raison du voyage ? j'ai compris qu'il s'agissait d'une [competencia] en mer, quelques uns des bateaux avaient déjà fait naufrage » suivies d'une négociation de type métalinguistique suscitée par une question de l'enseignant (4) « que veux-tu dire par [competencia] ? » à propos d'une mauvaise sélection lexicale (competencia) (3 et 4). A partir de cette intervention vont s'alterner, d'une part, les tentatives de donner suite à la discussion d'ordre référentielle, sur la raison de l'auteur du livre pour faire le voyage qu'il raconte (7) et (8) et, d'autre part, les tentatives de résolution de la question méta (i) en offrant ce qu'on croit un synonyme, mais qui n'en est pas un (5), (ii) par un acte de parole de concordance(6) et (iii) par une paraphrase (9).

<p>(15:00:27) Hmmm: eu nunca entendi porque ele fez o viagem (1)  (15:01:04) Hippo: acredito com hmmm. ele nunca explicou o porque ou o motivo do viagem (2)  (15:03:16) Hmmm: para joanna, porque?  (15:03:21) Flor: paRA HIPPO O MOTIVO DA VIAGEM ? SEGUNDO ENTENDI ERA UMA COMPETENCIA NO MAR , ALGUNOS BARCOS YA TINHAM NAUFRAGADO (3)  (15:04:02) Rebelo <i>fala para</i> flor: o que vc quer dizer com competencia? (4)  (15:04:21) Ademar: concorrencia (5)  (15:04:35) Quincinha: eu concordo com o Ademar! (6)  (15:04:48) Hmmm: eu subiria mount everest mas nao falaria tanto como sufri se eu escolhi subir (7)  (15:05:18) Bigdaddymike: acho que o Mt. Everest pode ter muito sofrimento na viagem (8)  (15:05:54) Flor: VARIAS EMBARCAÇÕES ESTAVAM EM COMPETENCIA (9)  (15:06:40) Rebelo: alguem sabe o que quer dizer competencia?  (Discussion sur le livre MSF)</p>
---

C'est-à-dire que sur les neuf interventions repérées, il y en a cinq d'ordre référentiel et quatre d'ordre métalinguistique. Tout en ayant conscience du fait qu'il ne s'agit ici que d'un échantillon des faits décrits, nous considérons que les exemples illustrent les affirmations qu'on a fait à propos de l'alternance entre les deux types de questions qui sont, par ailleurs, révélatrices d'un changement dans la conduite des enseignants et apprenants lors de l'interaction par clavardage en ce qui concerne la verticalité des rapports traditionnellement décrits lors de tâches d'interaction en classe de langue (Trosborg, 1994 ; Bigot, 1996 ; Lyster, 1998). Si les études sur l'interaction en face-à-face révèlent une emphase sur les questions de résolution de problèmes métalinguistiques et métacommunicatifs, lors du clavardage il paraît y avoir un certain équilibre entre ce type de questions et celles liées au caractère référentiel de l'interaction, centré sur le contenu et sur l'acte d'interaction lui-même. Comme les apprenants n'ont pas résolu la question métalinguistique, le remplacement du mot « competencia » par le correspondant plus adéquat, en portugais, « competição », l'enseignant – Rebelo – pose

encore la question pour susciter l'autocorrection de la part des apprenants. Cela n'a pas lieu, les apprenants font suivre la discussion, donnant préférence à la question référentielle et l'enseignant abandonne la question métalinguistique.

#### 4. En guise de conclusion

L'analyse suggère que, en ce qui concerne notre question à propos de la verticalité des rapports enseignants-apprenants lors des tâches d'interaction en classe de langue, l'observation des données du clavardage paraît signaler un comportement de la part de l'enseignant qui favorise une conduite plus active et autonome de l'apprenant, lors de l'interaction. Le rôle de seul vecteur de connaissances, attribué au enseignant et propre aux interactions en face-à-face en contexte didactique, est atténué en raison des conditions techniques qui mènent à des changements dans le comportement des interactants aussi bien que dans leurs motivations à participer aux échanges.

Des trois aspects repérés dans cet article, celui qui paraît avoir le plus d'influence sur le comportement des apprenants et de l'enseignant est le changement de statut de l'inadéquation linguistique. L'impossibilité, imposée par le medium, de repérer et/ou de réagir dans l'immédiat aux inadéquations des apprenants lors de l'interaction par clavardage provoque un changement dans l'attitude des apprenants qui a des conséquences sur les deux autres aspects considérés : d'une part l'alternance entre les questions d'ordre référentiel et les questions métacommunicatives, d'autre part la bifocalisation lors des échanges, soit sur le code, soit sur le contenu des échanges et l'interaction elle-même. On voit surgir un certain équilibre dans le nombre des questions méta et des questions référentielles, avec une augmentation dans la quantité de langue produite par les apprenants lors de l'interaction par clavardage. Par ailleurs, le thème de la discussion n'est pas laissé de côté comme il le serait habituellement, selon Bange (1992), lors des échanges en face-à-face. L'impératif de bannir l'inadéquation, propre aux tâches d'interaction traditionnelles, cède la place à la nécessité d'interagir et de développer le sujet proposé, ce qui entraîne le surgissement d'une plus grande quantité de langue produite et un nombre non négligeable de prises de parole spontanées par les apprenants participant à l'interaction.

Il paraît possible d'affirmer que dans le cas où le clavardage est réussi comme tâche d'interaction en classe de langue, on peut déceler un changement conscient ou, tout au moins, intuitif, dans les rôles et les places assumés et attribués, traditionnellement par les enseignants et les apprenants lors des événements d'interaction.

Il reste, encore, beaucoup à faire vis-à-vis de la systématisation des faits observés afin de formaliser le *modus operandi* des individus engagés dans le processus d'apprentissage via les nouveaux outils des TIC. Nous ne pouvons pas, en l'état actuel des recherches et des expériences décrites, déterminer avec précision ce qui va caractériser l'enseignant en tant que modérateur d'interaction de même qu'on ne peut pas prévoir toutes les conséquences des changements de comportement des apprenants. Nous croyons, cependant, qu'il est important de prendre en considération ce qui existe déjà et de tenter simultanément de comprendre l'influence potentielle des médias électroniques, afin de pouvoir accompagner les changements en profitant des acquis. Cela devrait permettre d'éviter le piège des dérives positives ou négatives, qui nous mènent, parfois, à tout rejeter ou à tout accepter sans réflexion préalable.

## Annexe

Tableau (Rebelo, 2006) concernant la catégorisation des stratégies suivant les fonctions de Swain (1995)

Fonctions	Hypothesis testing	Metalinguistic	Noticing
Stratégies	Paraphrase ou circumlocution Approximation Word coinage ou néologisme Reestruuration Foreignizing Guessing	Paraphrase ou circumlocution Marqueurs de stratégie verbale Sollicitation directe ou indirecte d'aide Sollicitation de confirmation ou de clarification	<i>Feedback</i> Auto et hetero-reparation Auto-reformulation Sommaire interprétatif Inactivité temporaire et contrôlée

## Bibliographie

- ABRAMS Z., 2003, « The effect of synchronous and asynchronous CMC on oral performance in German », *The Modern Language Journal*, 87, pp. 157-167.
- ANIS J., 2000, « L'écrit des conversations électroniques de l'internet », *Ordinateurs et textes : une nouvelle culture ?*, *Le Français aujourd'hui*, 129, Paris, AFEF, pp. 59-69.
- ANDRADE A. I., 1997, *Processos de interacção verbal em aula de francês língua estrangeira : funções e modalidades de recurso ao português língua materna*, tese de doutoramento, Universidade de Aveiro, non publiée.
- ARAUJO E SA M. H., 1996, *Processos de interacção verbal em aula de Francês Língua Estrangeira : contributos para o estudo das actividades dialógicas de adaptação verbal*, tese de doutoramento, Universidade de Aveiro, non publiée.
- ARAUJO E SA M. H., 1993, « Les échanges pédagogiques sollicités par les apprenants dans des situations pédagogiques guidées », dans Souchon (éd.), *Actes du IXe Colloque International « Acquisition d'une langue étrangère : perspectives et recherches »*. PU Saint Etienne, pp. 251-269.
- BANGE P., 1992, « A propos de la communication et de l'apprentissage en L2, notamment dans ses formes institutionnelles », dans D. Véronique (coord.), *Nouvelles perspectives dans l'étude de l'apprentissage d'une langue étrangère en milieu scolaire et en milieu social*, *A.I.L.E.*, n° 1, Paris, Encrages, pp. 53-85.
- BIGOT V., 1996, « Converser en classe de langue : mythe ou réalité ? », *La construction interactive des discours de la classe de langue. Les carnets du CEDISCOR*, n° 4, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, pp. 33-46.
- CARDOSO T., MELO, S. & REBELO, I. M., 2007, « Algumas configurações de didacticidade em chats como tarefa em aula de Língua Estrangeira », *Da Investigação às Práticas - Estudos de Natureza Educacional, revista do Centro Interdisciplinar de Estudos Educacionais, ESE*, Lisboa, vol. VI.
- CHARLIER B., DESCHRYVER N. & DAELE D., 1998, « Comment les Technologies de l'Information et de la Communication peuvent-elles supporter le développement professionnel des enseignants ? », *Symposium d'Ecully*, France.
- CHUN D., 1994, « Using computer networking to facilitate the acquisition of interactive competence », *System*, 22, 1, pp. 17-31.
- DARHOWER M. L., 2000, *Synchronous Computer-Mediated Communication in the Intermediate Foreign Language Class : a Sociocultural Case Study*, PhD Thesis, University of Pittsburgh.

- KERBRAT-ORECCHIONI C., 1996, *La conversation*, Paris, Seuil.
- KERN R., 1995, « Restructuring classroom interaction with networked computers : effects on quantity and characteristics of language production », *The Modern language journal*, v. 79, pp. 457-476.
- KERN R., 2000, « Computers, language and literacy », dans R. Kern, *Literacy and language teaching*, Oxford, O.U.P., pp. 223-266.
- KRAMSCH C., 1986, « From language proficiency to interactional competence », *The Modern language journal*, v. 70, n° 4, pp. 366-372.
- LIMA M. S., 2002, « Aquisição de L2/LE e o insumo instrucional na sala de aula », dans D. Araujo & L. Sturm (orgs.), *Século XXI : Um novo olhar sobre o ensino e a aprendizagem de línguas estrangeiras*, Passo Fundo, UPF Editora, pp. 22-34.
- LYSTER R., 1994, « La négociation de la forme : stratégie analytique en classe d'immersion », *The canadian modern language review*, 50, pp. 447-465.
- LYSTER R., 1998, « Negotiation of form, recasts, and explicit correction in relation to error types and learner repair in immersion classrooms », *Language Learning*, 48 : 2, pp. 183-218.
- LYSTER R., 1999, « La négociation de la forme : la suite... mais pas la fin », *Canadian Modern Language Review*, V. 55, Nr. 3.
- MATTHEY M., 1996, *Apprentissage d'une langue et interaction verbale : sollicitation, transmission e construction de connaissances linguistiques en situation exolingue*, Bern ; Berlin ; Frankfurt ; New York ; Paris ; Wien, Lang.
- MELO S. & REBELO I. M., 2005, « Interação em chat : que futuro em sala de aula de língua estrangeira ? », *Actas do Seminário «As TIC na educação : histórias e memórias com futuro»*, Escola Superior de Educação, Setúbal, Portugal.  
<http://www.esse.ips.pt/nonio/ticmemorias/actas.asp>.
- MOTTA-ROTH D., 2001, « De receptor de informação a construtor de conhecimento : o uso do chat no ensino de inglês para formandos de letras », dans M. R. B. de Paula & S. C. L. Paraense, *Estudos em lingüística e literatura*, Santa Maria, UFSM/Pallotti.
- PERAYA D., DUMONT P., 2003, « Interagir dans une classe virtuelle : analyse des interactions verbales médiatisées dans un environnement synchrone », *Revue française de pédagogie*, n° 145, pp. 51-61.
- PIEROZAK I., 2003, « Contacts de langues sur internet : collisions / collusions ? L'exemple des échanges en temps réel en français », dans J. Billiez, M. Rispaill (éds.), *Contacts de langues : modèles, typologies, interventions*, Paris, L'Harmattan (coll. « Espaces discursifs »), pp. 177-189.
- PIETRO J.-F. de, MATTHEY M., PY B., 1989, « Acquisition et contrat didactique : les séquences potentiellement acquisitionnelles dans la conversation exolingue », dans D. Weil & H. Fugier (éds.), *Actes du troisième colloque régional de linguistique*. Strasbourg, Université des sciences humaines et Université Louis Pasteur, pp. 99-119.
- PY B., 1989, « L'acquisition vue dans la perspective de l'interaction ». *DRLAV*, n° 41, Paris, Presses du CNRS, pp. 83-100.
- REBELO I. M., 2006, *Interação em ambientes virtuais : negociação e construção de conhecimento em português como segunda língua*, Tese de doutorado, Departamento de Letras, PUC-Rio, non-publiée.
- SALABERRY M. R., 2001, « The use of technology for second language learning and teaching : a retrospective », *The Modern Language Journal*, v. 85, n° 1, pp. 39-56.
- SHULTZ J., FLORIO S., ERICKSON F., 1982, « Where's the floor ? Aspects of the cultural organization of social relationships in communication at home and in school », dans P. Gilmore & A. Glatthorn (eds.), *Children in and out of school : ethnography and education*, Washington, DC : Center for applied linguistics.

- SWAIN M., 1995, « Three functions of output in second language learning », dans G. Cook & B. Seidlhofer (eds.), *Principles and practice in applied linguistics : studies in honour of H. G. Widdowson*, Oxford, O.U.P., pp. 125-144.
- TROSBORG A., 1994, *Interlanguage pragmatics : requests, complaints, and apologies*, Berlin ; New York, Mouton de Gruyter.
- TUDINI V., 2002, « The role of on-line chatting in the development of competence in oral interaction », *Proceedings of Innovations in Italian teaching workshop*, Sidney, Griffith University.
- TUDINI V., 2003, « Eléments conversationnels du clavardage : un entraînement à l'expression orale pour les apprenants de langues à distance ? », *ALSIC*, vol. 6, pp. 63-81.
- VERONIQUE D., 1992, « Recherches sur l'acquisition des langues secondes : un état des lieux et quelques perspectives », dans D. Véronique. (coord.), *Nouvelles perspectives dans l'étude de l'apprentissage d'une langue étrangère en milieu scolaire et en milieu social – A.I.L.E*, n° 1, Paris, Encrages, pp. 5-36.
- VILATARSANA M.T., 2001, « L'analyse du discours médiatisé par ordinateur : l'apport de la linguistique à la société de l'information », *Actes du Colloque La communication médiatisée par ordinateur : un carrefour de problématiques*, <http://www.acfas.ca/congres/congres69/C2013.htm>
- XIE T., 2002, « Using Internet Relay Chat in teaching chinese », *CALICO Journal*, 19 (3), pp. 513-524, <http://citeseer.ist.psu.edu/476272.html>.
- ZITZEN M., STEIN D., 2004, « Chat and conversation : a case of transmedial stability ? » *Linguistics* 42 – 5, Berlin ; New York, Walter de Gruyter, pp. 983-1021.

## LE BLOG<sup>1</sup> EN POLITIQUE – OUTIL DE DEMOCRATIE ELECTRONIQUE PARTICIPATIVE ?

Joanna Jereczek-Lipińska  
Université de Gdańsk

Le présent article s'inscrit d'un côté dans l'analyse du discours politique et de ses liens avec les médias à l'époque électronique, de l'autre dans ce que l'on qualifie de blogoscopie<sup>2</sup> et qui désigne les recherches portant sur le phénomène des blogs. Ce nouveau média acquiert tout doucement le droit de cité dans le paysage médiatique et politique français. Il est en expansion permanente et est devenu un dispositif obligatoire pour tout politique qui en comprend les enjeux. L'objet de cette étude est d'analyser le blog au sein de la politique en étudiant le rôle ainsi que l'influence et la portée qu'il a et qu'il pourrait avoir sur le discours politique dans sa version traditionnelle.

En d'autres termes, il s'agit d'établir les (dis)continuités entre les pratiques discursives des hommes et femmes politiques sur leurs blogs et en dehors.

Nous tentons de démontrer à quel point, par quels moyens langagiers et au prix de quelles transformations et adaptations du discours politique, le blog est un instrument de démocratie électronique participative. Pour ce faire, nous avons analysé le corpus constitué des billets postés<sup>3</sup> sur les blogs des politiques, portant sur les événements marquant les années 2005, 2006 et la première moitié de l'année 2007. Ce corpus de 11 blogs politiques soit environ 100 articles par personne, a été soumis à une double analyse, l'analyse discursive d'un côté et logométrique de l'autre. Chaque discours a fait l'objet d'un traitement informatique visant à obtenir le calcul par occurrence des noms, des verbes, des pronoms personnels et/ou des adverbes. Les données statistiques concernant les substantifs ont permis de constater les grandes thématiques et le positionnement s'il y a lieu politique et idéologique. La récurrence

---

1 La Commission de Terminologie et de Néologie dans son *Journal officiel* du 20 mai 2005, sous la rubrique « Vocabulaire de l'Internet » propose également le terme de « bloc-notes », en le définissant ainsi : « Site sur la toile, souvent personnel, présentant en ordre chronologique de courts articles ou notes, généralement accompagnés de liens vers d'autres sites. (...) Equivalents étrangers : blog, web log, weblog. ». Notre choix terminologique a été motivé par le fait que c'est le terme de blog qui est omniprésent car il semble bien refléter ce phénomène tout en indiquant les origines anglo-saxonnes.

2 Les recherches menées autour des pratiques langagières sur les blogs sont assez rares et en sont encore, nous semble-t-il, à un stade plutôt pré-scientifique. La « blogoscopie » est un des nombreux néologismes, dérivés et composés qui naissent autour de la notion de blog. En voici d'autres exemples qui tendent à illustrer l'intérêt croissant porté à ce nouveau média : « le blogue, bloguer, le blogueur (la blogueuse), la blogoréalité, blogable, le blogage, la blogosphère et la blogoésie », etc. cf. à cet égard Jereczek-Lipinska (2006).

3 Le billet est un terme qui, par extension, renvoie à un article mis en ligne sur un blog, poster signifie « publier » en ligne et le post est donc le synonyme de billet.

des pronoms et des verbes a révélé la volonté d'engagement, sa volonté d'impliquer le public. Quant à l'analyse discursive, ont été pris en compte le contexte de l'énonciation, les caractéristiques du locuteur, les caractéristiques sémantiques de l'énoncé ainsi que les productions et réceptions de ces discours. Cette analyse discursive a été ensuite affinée et concrétisée par les études de type statistique dont les résultats ont été confrontés à ceux obtenus par Damon Mayaffre (2000, 2004) et impliquant les Présidents de l'entre-deux-guerres et sous la V<sup>e</sup> République.

## La (r)évolution médiatico-politique

Si, comme le remarque Marshall McLuhan (1977), toute société se définit en fonction de la méthode de communication propre à son époque, nous vivons au sein de l'ère électronique. En effet, ce sont les médias électroniques qui déterminent aujourd'hui notre façon de communiquer.

Nous assistons ainsi à l'avènement de la démocratie médiatique ou comme disent d'aucuns, électronique<sup>4</sup>, dans laquelle le contenu, la forme et le fonctionnement du discours public dépendent des médias qui participent de cette manière au fonctionnement efficace de la démocratie. A leurs missions de toujours informer et éduquer s'ajoutent aujourd'hui celles d'ouvrir un vrai débat entre politiques et citoyens, d'amplifier un événement voire même de contrôler les pouvoirs en évaluant toute parole et acte politique.

Or, ce ne sont plus les médias qui constituent le quatrième pouvoir, mais ils deviennent des instruments qui permettent au public d'accéder à la prise de décision ou de leur donner juste une telle illusion.

Le public pourrait devenir ainsi à terme un pouvoir à part entière qui n'a pas été prévu par Montesquieu (Althusser, 2003) dans son partage tripartite du pouvoir : judiciaire, législatif, exécutif. En effet, la communication médiatique sous forme de dialogue permanent vise à construire un nouveau type de citoyen conscient et engagé en offrant toujours plus de transparence et un rapprochement entre les pouvoirs et le citoyen. L'exemple crucial en sont les auditions publiques des travaux de la Commission d'enquête parlementaire sur Outreau grâce auxquelles nous avons assisté à une mise à nu du fonctionnement de l'Etat et du système des médias. Tout le monde a pu ainsi avoir accès aux mécanismes réels de l'exécution du pouvoir judiciaire et observer étape par étape le processus de la prise de décision.

Ces nouvelles circonstances poussent les politiques et les médias à s'adapter et ceci aussi bien dans leurs fonctionnements que dans leurs discours. Les premiers signes en sont justement les nouvelles formes de communication entre ce que P. Charaudeau (2005) appelle « l'instance médiatique », « l'instance politique » et « l'instance citoyenne ». Les courriels, chats, forums, messageries, wikis, sondages et autres genres plus journalistiques sont fondés sur la participation active et massive des internautes, téléspectateurs et auditeurs. La révolution est en cours, celle qui établit la communication quasi directe entre les hommes politiques et les citoyens en évacuant tous les intermédiaires en l'occurrence les journalistes politiques. Il reste un problème de taille, à savoir l'identification de la cible des blogs car elle semble encore peu définie. Comme la campagne présidentielle le démontre, il

---

4 Selon Lawrence Grossman (1996), la démocratie actuelle se transforme en « république électronique ». Il prétend d'ailleurs que nous assistons à une sorte de retour aux sources et en l'occurrence aux solutions connues de la Grèce antique. Les médias créent ainsi un espace rappelant une Agora antique et les nouvelles possibilités techniques permettent à tout citoyen d'avoir de plus en plus d'influence sur les décisions politiques, il devient ainsi une sorte de pouvoir primitif d'antan.



ne s'agit plus seulement des jeunes branchés, du cadre dynamique, des initiés à Internet, mais la formule s'ouvre considérablement.

Ainsi, dans les grands problèmes de société, il s'agit dès lors de consulter ou de mettre en scène cette consultation avec le citoyen ou tout au moins de débattre avec lui, car il n'est plus question aujourd'hui d'opposer « l'intelligence collective » à l'intelligence de « ceux qui savent ». Comme le remarque Ségolène Royal<sup>5</sup>, « *tout citoyen est expert des problèmes qui le concernent* » :

*Pour avoir commencé à expérimenter la **démocratie participative** en région Poitou-Charentes que je préside, j'ai acquis la conviction que les citoyens, lorsqu'un problème est vécu ou lorsqu'un progrès est espéré, sont des "experts" légitimes de la question posée.*

Certes, c'est de la responsabilité et de l'adaptabilité des médias et des politiques (qui sont obligés de créer des mécanismes de coopération) dont dépendra le fonctionnement de l'Etat et de la société dans cette réalité électronique émergente.

Nous nous proposons d'étudier dans cette perspective le blog étant l'un de ces dispositifs dont l'impact en politique, notamment aux Etats-Unis et en France lors du référendum portant sur le traité de Constitution ou lors des élections présidentielles de 2007, n'est plus à prouver, et dont la forme semble être la plus aboutie.

## **Le rôle et les limites du blog en politique**

Le blog est un journal de bord ou un carnet en ligne personnel et personnalisé qui a comme atout majeur d'être direct, interactif et comme nous tentons de le prouver, dans sa dimension politique, surtout participatif. Les blogueurs y publient plus ou moins régulièrement leurs billets, datés, et avec de nombreux liens vers d'autres sites au sein de la blogosphère. Ils fournissent ainsi leurs lectures de l'actualité tout en échangeant voire négociant leurs visions avec celles des intervenants des blogs.

Mais le blog est avant tout un média à part entière, un média, selon nous, nouveau. Et en tant que tel, il génère un nouveau discours. C'est un média (pas) comme les autres. Le problème est loin d'être résolu. En effet, les lecteurs des blogs le considèrent comme média alternatif et donc en concurrence avec d'autres médias, ou comme média complémentaire. Les utilisateurs vont jusqu'à constater que le blog est un dispositif à part, une sorte de porte-voix personnel et virtuel marquant ce début de siècle. La question est de savoir quelle est sa spécificité face aux autres médias tout en sachant que le blog en tant que phénomène récent, se prête difficilement à des conclusions définitives. Nous assistons à son avènement ainsi que seulement à sa phase de transition, et tout constat ne peut concerner que cet outil à cette étape de son fonctionnement.

Ce qui est sûr, c'est qu'il s'est déjà fait sa place en se spécialisant comme l'indique Loïc le Meur (pionnier des blogs en France et spécialiste du domaine) : « *Les médias traditionnels diffusent des messages, les blogs démarrent des conversations* »<sup>6</sup>. Il s'agit donc désormais de considérer le blog comme étant l'un des dispositifs dans ce nouvel ordre communicatif.

Avant d'étudier ses formes d'expression, nous nous proposons de retracer sa genèse ainsi que ses principales caractéristiques qui font que les politiques en campagne présidentielle le choisissent plutôt que tout autre instrument médiatique. Les débuts de la blogosphère politique française remontent à la campagne des régionales de 2004. Alain Rousset (PS), André Santini (UDF) puis Jean-François Copé (UMP) ont ouvert leurs blogs comme un

5 cf. le discours de S. Royal à Lens sur son blog.

6 <http://www.loiclemeur.com/france/>

véritable support de campagne. Dominique Strauss-Kahn fait lui aussi partie des précurseurs, mais ses objectifs étaient répartis sur le long terme :

*J'ai souhaité lancer ce forum pour pouvoir dialoguer directement avec tous ceux qui veulent participer au débat public. (...) Vous pouvez d'ores et déjà réagir sur des thèmes comme la justice, la recherche, les relations transatlantiques, la campagne des régionales et des cantonales... J'attends toutes vos suggestions !.* (Dominique Strauss-Kahn)

Ainsi, au sein même de la catégorie « blog politique », nous pouvons distinguer quelques formes différentes de blogs. D'un côté, ceux qui n'apparaissent que pour servir une campagne électorale ou référendaire<sup>7</sup>, de l'autre ceux qui résistent aux aléas de la scène politique et continuent à sillonner la carrière politique de l'auteur du blog indépendamment des fonctions qu'il exerce ou qu'il n'exerce plus, comme c'est le cas d'Alain Juppé<sup>8</sup>. En période électorale ou pas, de plus en plus de politiques investissent la blogosphère même si pour beaucoup, l'exercice de « blogage » ne va pas de soi, car il présuppose l'adaptation du ton ainsi que l'adoption d'un discours profondément différent. En effet, l'on attend du blogueur politique qu'au lieu d'évoquer les grandes idées politiques, au lieu donc de faire de grands discours solennels, il exprime le point de vue privé de l'homme public. Tout politique en tant que personne publique, a à sa disposition un ensemble de moyens pour communiquer (presse du parti, télévision, radio, site Internet de son parti...), le blog apparaît alors comme un outil en plus. L'attention devrait donc se porter sur ce qui, pour le politique paraît le plus inédit. L'exploitation de la structure « blog » pour simplement diffuser une information traditionnelle ne présente pas un renouveau dans la pratique politique. Tel est le cas du blog de François Hollande qui ne fait que retransmettre en ligne les discours prononcés ailleurs. En revanche, s'il est le support d'un nouveau type de message aussi bien dans sa forme que dans son contenu, l'on peut alors estimer que le défi a été relevé car le nouveau média devrait appeler de nouvelles pratiques<sup>9</sup>.

Prenons à présent deux événements récents qui ont marqué la politique française et dont le traitement sur les blogs nous indiquera leur impact éventuel sur le cours des débats. Pour ce faire, nous avons parcouru le traitement qui a été fait ou, plutôt que n'a pas été fait sur la blogosphère, de l'affaire Gaymard du début de l'année 2005. Le silence significatif des blogs politiques sur cette affaire montre plutôt leurs limites et marque une véritable victoire de la presse traditionnelle qui s'est vite emparée du phénomène pour en débattre tous les aspects brûlants. Les politiques et même les journalistes sur leurs blogs ont préféré taire cette affaire. Le constat qui s'est alors imposé était que les blogs personnels francophones étaient encore assez discrets et se limitaient à une analyse des faits. Rares étaient ceux qui se lançaient dans un commentaire véritablement polémique. Les spécialistes des médias ont tous constaté que le blog en France n'était pas, pour l'heure du moins, un blog d'investigation, pas un blog d'opinion, juste un blog de commentaire, « *sorte de chambre d'écho des médias traditionnels* »<sup>10</sup>. Mais en l'espace de quelques mois à peine, lors de la campagne référendaire sur le Traité de Constitution, le statut des blogs sur le marché des médias a considérablement changé. Alors que tous les autres médias faisaient campagne à sens unique pour le « oui », c'est sur la blogosphère qu'on a vu s'ouvrir un vrai débat de fond et où les arguments « pour » et « contre » pouvaient trouver leur place<sup>11</sup>. Etant donné le résultat du scrutin, nous ne

7 <http://www.aquitaine-rousset.net/> ou encore <http://www.oui-et-non.com/>

8 <http://www.alljup.com/>

9 Il est à noter que certains blogs sont écrits par l'entourage du politique en son nom, alors que d'autres sont investis par le politique lui-même ou en alternance avec son équipe de rédaction mais à chaque fois que c'est le cas, le public en est averti par la signature soit du politique soit de l'équipe (tel est le cas du blog de D.S.K).

10 <http://www.loiclemeur.com/france/>

11 Notamment sur ce site spécialement créé à cette occasion - <http://www.oui-et-non.com/>.

pouvons plus sous-estimer l'importance de ce dispositif en politique<sup>12</sup>. Il reste à voir son impact sur la façon de conduire la campagne présidentielle et sur le résultat des élections de 2007. Mais l'on peut constater déjà que le taux important de participation (qui atteignait les 85 %) démontre l'efficacité participative des blogs même si ce n'était pas le seul média à suivre les grands moments de ces élections et à inviter les électeurs aux urnes.

Certes, quasiment tous les présidentiables qui ont ouvert leurs blogs l'ont compris, le rôle du blog n'est pas, comme c'est le cas des sites des partis politiques, de transmettre de l'information. A travers leurs propos, on peut constater cette prise de conscience :

*La campagne de 2007 devra être participative. C'est beaucoup plus difficile que d'aller faire des suites de meetings où on arrive, on est sur la tribune, on délivre un discours, on se fait applaudir. Il y a quelques cornes de brume : on replie les tréteaux et on recommence dans la ville voisine. Ça viendra le moment venu, mais je pense qu'une campagne ne se conduit aujourd'hui plus du tout comme ça. (...) Les citoyens doivent pouvoir débattre dès maintenant des questions qui engagent l'avenir de la France. Il n'y a pas pour moi de débats internes et de débats externes, il y a un débat avec les Français.*  
(Ségolène Royal, 19.09.2006)

L'objet du blog est, comme l'indique Loïc Le Meur, de travailler l'information ou l'événement en les déconstruisant, les reconstruisant, les confrontant, les amplifiant, les remettant en question, et enfin en les soumettant au débat. Ce n'est donc pas tellement une forme différente de journalisme<sup>13</sup> mais un média à part entière. Son impact n'est d'ailleurs plus à prouver quand on perçoit les changements qui se sont opérés dans les rapports de force entre les différents acteurs impliqués notamment, entre « l'instance politique », « l'instance médiatique » ainsi que « l'instance citoyenne » (Charaudeau, 2005). En effet, l'instance politique atteint directement l'instance citoyenne ou lui en donne l'illusion en contournant ainsi le filtre de l'instance médiatique. Ceci implique une mutation du débat public, car transforme en profondeur aussi bien le discours politique que médiatique. Le politique est ainsi amené à s'adresser au public en fonction de ses attentes et de ses besoins d'où les trois mots d'ordre marquant le discours politique d'aujourd'hui à savoir la transparence, la proximité et l'affect<sup>14</sup> et ceci dans le but de faire participer, voire d'impliquer le citoyen dans la construction de cette nouvelle forme de démocratie électronique.

## **Les procédés participatifs dans le discours d'un blogueur politique**

Nous nous proposons d'étudier ces caractéristiques du discours d'un politique-blogueur qui font d'un blog un véritable outil de démocratie participative. Il s'agit pour les politiques de mobiliser le public qui pour pouvoir s'impliquer davantage doit avoir compris les enjeux des événements, d'où une série de procédés dits participatifs. Nous avons distingué la structure et le contenu des blogs qui interviennent tous les deux dans cet engagement participatif des blogueurs politiques.

---

12 D'autres analyses telles que par exemple l'étude sur l'approche des « violences urbaines » de la fin de l'année 2005, le CPE, l'affaire Clearstream et les élections présidentielles et parlementaires sont en cours (Jereczek-Lipinska, à paraître).

13 D'où le sentiment d'insécurité chez les journalistes qui se sont sentis menacés à la naissance du phénomène en question.

14 La revue *Mots, Les langages du politique* (2005, n° 77) y a consacré tout un numéro.

## Les contenus participatifs au sein de la démocratie électronique

La notion de démocratie participative a fait sa réapparition (cf. note 4) avec succès lors de cette campagne présidentielle<sup>15</sup>, même si pour certains cette idée sert seulement à voiler la vacuité des idées et discours. En dehors des polémiques actuelles sur ce sujet, le fait est qu'elle a pour vocation d'inviter le citoyen dans le débat public pour ensuite l'impliquer dans la prise de décisions politiques. Pour ce faire, la Suisse par exemple propose des pétitions offrant aux citoyens l'initiative législative. Mais à l'ère d'internet, cette pratique a pris une toute autre dimension, celle d'assurer un débat permanent entre l'instance citoyenne et des décideurs dont les conclusions inspireraient et influenceraient les décisions. En voici des exemples avec les discours de F. Hollande et N. Sarkozy qui l'énoncent indépendamment des couleurs politiques qu'ils représentent :

*L'exercice du pouvoir. C'est la conception même du pouvoir qui est en cause. Nous refusons une présidence de la République solitaire, autoritaire, arbitraire. Nous refusons qu'un seul d'entre nous puisse décider de tout (nominations, propositions de lois, négociations internationales, orientations européennes...) ; ce temps-là est terminé. Non pas qu'il ne faille pas un chef, il en faut. Une direction, une vision, une conception ; mais il faut d'abord faire prévaloir le principe de démocratie et de responsabilité. La démocratie, c'est le partage des pouvoirs, l'équilibre des pouvoirs. C'est pourquoi, dans notre projet, nous prônons la responsabilité du Parlement, le renforcement de l'initiative des citoyens, la capacité des collectivités locales pour agir, le non-cumul des mandats... Bref, tout ce qui fait une démocratie vivante. Nous aurons effectivement un référendum institutionnel dans l'année qui suivra l'élection présidentielle pour réorganiser le pouvoir. Mais, il s'agit aussi de fixer le principe de responsabilité. (F. Hollande, 16.09.2006)*

*L'heure est venue de savoir ce que nous voulons collectivement. L'alternative est simple. Ou bien nous ne changeons rien et nous continuons, ou bien nous changeons tout dans notre façon de concevoir la politique et nous construisons réellement une France nouvelle. (N. Sarkozy, 03.09.2006)*

Si le choix et la présentation des idées politiques doivent remplir un certain nombre de conditions évoquées par P. Charaudeau (2005 :74), notamment celles de simplicité et d'argumentation, le discours d'un blogueur politique s'inscrit bien dans cette optique.

L'une des premières démarches pour stimuler l'intérêt et mobiliser le public est de se faire comprendre, d'où un effort considérable chez le politique blogueur pour passer d'un discours institutionnel et technocratique à un langage et à un ton plus personnels. On y verra de nombreux procédés de vulgarisation<sup>16</sup> avec ce souci d'expliquer, souvent en simplifiant. Une illustration en était la cybercampagne référendaire portant sur le Traité de Constitution :

*Bonjour à tous, comme vous le savez, nous avons rendez-vous le 29 mai pour décider de l'avenir de l'Europe. C'est une décision lourde de conséquences, qui mérite un effort important de pédagogie et d'explication. Ni le sujet ni le texte ne sont simples d'approche, mais ils méritent mieux que des analyses expéditives. On me dit souvent que ce texte est trop compliqué et qu'il faut voter non pour protester contre cette difficulté. Je ne me résous pas à cette solution à l'emporte-pièce (...) j'explique en détail les raisons qui m'incitent à voter oui. (Dominique Strauss-Kahn, 26.04.2005)*

Mais faire comprendre, c'est tout autant rendre plus transparent et la transparence justement dans la façon d'exercer le pouvoir politique est l'un des mots d'ordre aujourd'hui.

15 C'est un des mots clés de la campagne de Ségolène Royal : le terme de « débat participatif » apparaît dans chacun de ses discours.

16 La « simplicité » est d'ailleurs l'un des éléments constitutifs de la vulgarisation et apparaît sous la forme de la singularisation, de l'essentialisation, de l'exemplum, de l'amplification et enfin de la condensation (Charaudeau, 2005).

Elle présuppose que l'on dévoile les mécanismes qui gèrent cet univers politique tout en évitant les mots « politiques », en effet nous assistons à un véritable brouillage politique et à la dépolitisation du discours politique (J. Jereczek-Lipinska, 2007).

« *Agir, c'est être au clair sur les principes d'action pour mieux imaginer l'avenir, essayer ce qui réussit et s'ajuster en permanence.* » (Ségolène Royal)

Ainsi le politique cherche d'un côté à rendre plus simple et transparent, et de l'autre, il tente de « séduire » et ceci par toutes sortes de procédés d'argumentation. Le constat s'impose ici : le politique blogueur cherche à persuader plutôt qu'à convaincre. Premièrement, *convaincre* vise tout être de raison alors que l'on peut *persuader* un groupe déterminé. Deuxièmement, *convaincre* passe par la raison, c'est donc adhérer à un enchaînement logique alors que *persuader*, c'est adhérer à un enchaînement émotionnel et affectif. Et en ceci, le blog est un puissant outil de *persuasion* plutôt que de *conviction* (P. Charaudeau, 2005). Pour ce faire, il emploie surtout les arguments qui permettent de se mettre en scène. Il cherche à se mettre en valeur plutôt qu'à exposer son programme. Ainsi, tout billet d'un politique dans la blogosphère est assumé de manière subjective ce qui fait qu'il construit de cette façon l'ethos de celui qui parle. L'affect y est omniprésent et l'opinion se confond souvent avec les sentiments.

Comme le remarque Ch. Le Bart (2005), aujourd'hui on fonctionne au « culte de la proximité ». Ainsi, nous avons observé depuis le gouvernement de J.-P. Raffarin, l'apparition de nombreuses collocations « ... *de proximité* » par exemple justice de proximité, police de proximité, politique de proximité, etc. Il s'agit de « *Faire descendre les institutions de leur piédestal, gommer leur côté inaccessible et arrogant, et les mettre à la portée – mieux, à l'écoute – du justiciable, du téléspectateur, de l'électeur. Judicieux, mais toujours efficace.* » (Le Bart, 2005 : 13). Ainsi, cette notion est devenue en très peu de temps une valeur politique de première importance et marque une rupture voire une discontinuité dans la construction de la légitimité politique fondée jusque là sur la distance. Comme le remarque Christian Le Bart : « *La proximité s'est imposée, en quelques années, comme une catégorie d'évidence. Nouvelle idéologie ? Nouveau référentiel d'action publique ? Nouveau mythe propre aux sociétés post-modernes ?* » (2005 : 3).

Cette proximité est censée créer une sorte de connivence à travers toutes sortes de procédés de mise en proximité comme par exemple le recours systématique au vécu et à l'immédiat, bref par un discours ancré dans le réel. Nous allons donc trouver de nombreux recours au « ici » et au « maintenant », d'où de multiples exemples mettant en scène le concret et le particulier touchant de près un groupe de citoyens visés. La tendance est d'ailleurs sur les blogs, de partir des petits problèmes quotidiens de tout le monde pour en arriver aux solutions globales. En voici quelques illustrations à travers le corpus retenu :

*Et une autre dame, qui a dû quitter sa maison et son village parce qu'elle n'avait plus les moyens d'entretenir sa toiture, m'a écrit d'Agen : « J'ai la nostalgie du temps où on parlait avec le cœur (...) dans ce monde bouleversé où nous vivons, mes peines et mes douleurs je les offre pour la réussite de la France ».*

*Cette dame parle d'un temps où souffrir pour la France était une noblesse. J'ai la nostalgie de cette noblesse lorsque j'entends siffler la Marseillaise. (...)*

*Ces deux femmes sont les visages d'une France qui n'a jamais rien demandé pour elle-même et qui a toujours vécu avec le sentiment qu'elle n'avait au fond que des devoirs. Elles sont les visages d'une France qui a toujours placé au-dessus de tout le sens de l'effort, et la fierté de ne devoir qu'à soi-même le peu que l'on possédait.*

*Je veux m'adresser à ce jeune titulaire d'une licence qui enchaîne les stages et les petits boulots, à ce fils d'immigré qui malgré ses diplômes ne trouve pas à se faire embaucher, à ce débutant auquel on demande une expérience qu'il n'aura jamais si on*

*ne lui donne pas sa première chance, à ce chômeur de 50 ans qui sait qu'il ne retrouvera pas d'emploi.*

*Je veux m'adresser à celui qui a quitté l'école sans aucune formation et qui n'en peut plus de dépendre de ses parents parce qu'il n'a pas les moyens de se loger, à ce chômeur de longue durée qui vit des minima sociaux, qui se sent humilié de ne pas pouvoir gagner sa vie du fruit de son travail et qui a la rage au cœur de ne pas avoir les moyens de payer des vacances à ses enfants. (...)*

*Je vous propose de construire ensemble une France nouvelle qui redonne vie aux vraies valeurs, celles du mérite, de l'effort, du travail, de la récompense, du respect, de l'autorité, et pourquoi pas le dire de la fermeté. (...)*

*Mes chers amis, c'est cette France nouvelle que je vous invite à construire, à construire ensemble. (N. Sarkozy, 22.06.2006)*

Le discours d'un politique blogueur a fait revenir en politique les notions de franc-parler ou de parler vrai<sup>17</sup> considérées par beaucoup comme des atouts lors de cette campagne et le fondement en est dans la désormais célèbre formule de N. Sarkozy : « *Si le peuple vous a quitté, c'est parce que vous ne parlez pas comme lui* ».

Il s'agit également pour le politique de mobiliser et motiver le citoyen tout en encourageant tout acte d'engagement, comme c'est le cas de ces propos :

*« Pour cela, il faut s'engager, il faut oser, il faut se faire entendre, il faudra faire un choix. On ne ment pas à la jeunesse et c'est notre chance. C'est sur cela que je mise pour amplifier, tout de suite, la dynamique dont vous avez été les porteurs dimanche. Allons-y ! » (Jack Lang, 12.09.2006)*

*« Je convie chacune et chacun d'entre vous à venir porter cette dynamique. Et c'est toujours avec ce même plaisir que je débattrai avec vous et vous proposerai mes orientations pour construire la France et l'Europe de demain. » (Dominique Strauss-Kahn, 22.08.2006)*

En outre, le politique se met en scène mais l'intérêt du blog est dans l'échange qu'il permet et donc l'écoute de tout intervenant est tout aussi importante, voire davantage encore. Ce qui se dit et la façon dont est mené le débat doivent donner envie au citoyen de se l'approprier.

On consulte le citoyen, on teste ses idées, on observe ses réactions.

*Est-ce que lorsque vous entendez dire qu'un artiste que vous aimez est proche de tel ou tel homme politique ça vous influence dans vos convictions et dans votre jugement sur l'homme politique en question ? (...) (Julien Dray, 05.09.2006)*

Ou ce constat de S. Royal :

*Ecouter pour agir juste, telle est la raison pour laquelle j'ouvre ce forum. Dans un monde de plus en plus complexe mais aussi informé, chacun détient une part de vérité. (16.02.2006)*

Ou encore ces paroles de Jack Lang :

*Dans chaque regard j'ai vu les attentes, et elles sont lourdes de sens. Je l'ai dit et je le redis : cela m'oblige.(...) Vous devez vous faire entendre, défendre vos valeurs, vos aspirations, vos exigences, et obtenir de ceux qui demandent votre confiance, des réponses claires et un engagement sans nuance. Nous ne réussissons le pari de 2007 qu'au prix de cette écoute, de cette prise en compte majeure des jeunes citoyens de ce pays, qui veulent un changement de cap, un élan spontané, décidé, soutenu, dès l'année prochaine. (12.09.2006)*

*Je vous livre cet argumentaire pour recueillir vos réactions, vos suggestions ou vos critiques (Alain Juppé, 25.03.05)*

---

17 Le parler vrai a déjà été employé par Michel Rocard dans les années 80.

*C'est sur ce thème que j'aimerais recueillir vos interrogations cette semaine. Quelles sont vos questions sur ma conception du fonctionnement de nos institutions, sur le rôle et la place du Parlement, de notre Président de la République ? A vos questions ! »*  
(Dominique Strauss-Kahn, 12.09.2006)

En ce qui concerne la finalité des blogs, il s'agit de toucher le plus grand public. Tout blogueur se doit donc d'être conscient de sa cible principale et de ses cibles de conquête, tout en sachant que le blog est interactif (pour susciter une réaction, il convient de soumettre au public un argument mobilisateur). Pour les blogs étudiés, la cible est difficilement définissable : il peut s'agir de jeunes dynamiques et branchés, ou d'hommes d'affaires, de cadres, branchés et engagés, ou encore d'autres politiques et donc des initiés du milieu, voire un mélange de tous ces groupes à la fois. On peut supposer que le blog d'un politique va dans un premier temps attirer des visiteurs sympathisants. Cependant, pour attirer de nouveaux publics et ne pas s'enfermer dans des discours d'avertis, le blog ne doit pas s'adresser qu'aux sympathisants. L'enjeu est donc de trouver le juste milieu, tant dans la forme que dans le fond, en appréhendant au mieux ceux avec qui on échange.

La conclusion qui en ressort est qu'il faudrait s'adresser à un public non ciblé, ce qui n'a normalement pas lieu d'être en matière de communication, et ceci en suivant le principe : « Si l'un se pose une question, il faut répondre à tous ».

### **La structure participative d'un blog politique**

Comme le remarque A. Dejong (2002) tout nouveau média reprend le langage des médias en place pour se créer, avec le temps et en fonction du support et du public, son langage spécifique. Tel est le cas des blogs, ce qui fait qu'aujourd'hui nous ne pouvons que constater l'évolution dans laquelle s'est engagée cette forme d'expression.

Notons quelques caractéristiques des blogs des politiques qui vont au delà du clivage gauche / droite. En effet, il s'agit pour commencer, de mettre en évidence les spécificités du genre et dans cette perspective les blogs de gauche, du centre ou de droite présentent des caractéristiques communes. L'étape suivante permettra de distinguer les différences caractéristiques de l'appartenance politique, mais ceci dépasse le cadre de cette étude.

Le blog peut revêtir des formes diverses dont la plus populaire est celle de journal intime (les blogs de Dominique Strauss-Kahn, de Véronique Delvové, d'Alain Juppé), de dialogue permanent et/ou livre ouvert (comme celui de Ségolène Royal) ou encore sous forme de questionnaires, questions ouvertes iconico-textuelles (le « skyblog » de Julien Dray). Le tronc commun en est l'aspect interactif et le mot d'ordre, l'échange. En effet, le blog est une des manières pour tous de s'inviter au débat public. Dans ce contexte, la (con)fusion des genres et des langages est de mise. Le blog est une sorte d'interdiscours où les langages de différents médias s'interpénètrent. En effet, les blogueurs cherchent à dialoguer et donc la structure de leurs blogs y participe. Même si nous pouvons y observer les caractéristiques de l'article de presse, ce sont surtout les traits propres à l'art épistolaire, au courriel ou encore à la conversation en direct qui constituent l'ossature du blog politique. Ainsi, sur l'exemple d'un article de presse, les posts sont regroupés en rubriques titrées. Le titre est d'ailleurs un dénominateur commun qui s'impose dès l'entrée sur la page du blog et qui permet de diriger le lecteur. Nous retrouvons ici tout le procédé de titrage traditionnel de la presse écrite – le titre, le sous-titre, le chapeau et moins souvent l'intertitre. La formule avec le titre en haut, le corps du texte et la signature de l'auteur avec un élément en plus qui est l'heure à laquelle le texte est posté, semble être la plus caractéristique. En outre, la structure des billets découpés en paragraphes vise à une lisibilité et une efficacité maximales. Vient ensuite la présentation d'une thématique sous forme d'un document iconico-textuel ou encore sous forme de « podcast » qui est le téléchargement d'émissions audio ou vidéo. Par contre, l'emploi des formules d'appel et finales, telles :

*Bonjour à toutes et tous ! (...)  
A bientôt, peut-être à demain. (DSK)*

ainsi que l'utilisation de la fonction phatique – « *êtes-vous toujours là?* » rappellent les formules de l'art épistolaire, du courriel ou encore de la conversation en direct. Ceci pour la forme, mais le contenu est également inhabituel comparé aux discours officiels : par exemple cette remarque – « *Je m'absente quelques jours pour une réunion de famille* » (Véronique Delvové) est plutôt propre aux communications personnelles. Une autre caractéristique qui s'apparente au discours des conversations est l'anticipation à d'éventuelles répliques « vous direz que... » et toute référence à l'intervenant, qui est omniprésent.

*Il est à noter que le langage des posts sur les weblogs est à mi-chemin entre l'écrit et l'oral, une sorte d'« écrit oralisé » tant il est difficile aujourd'hui d'en fixer les règles exactes : « D'une manière générale, ça vous inspire quoi ? (...) Vous percevez ça comment cet appel à la jeunesse de la part de ceux qui vous ont fait descendre par millions dans la rue il y a quelque mois ? » (Julien Dray<sup>18</sup>, 05.09.2006).*

De nombreuses ellipses, abréviations et raccourcis ne font que confirmer cet aspect « oral » des écrits des blogueurs politiques. Les phrases sont généralement courtes, ce qui pour l'homme politique demande un effort de concision supplémentaire et considérable. Ces mêmes phrases sont d'ailleurs bien souvent inachevées comme si on les interrompait en cours de discussion. Souvent le but en est de laisser l'internaute en suspens. Ce procédé permet également de créer une impression de connivence : on se comprend à demi mots. Il ne faut pas oublier la ponctuation expressive qui est omniprésente (nombreux sont les points d'exclamation). Voici un extrait qui présente presque toutes ces caractéristiques à la fois : « *On croit rêver! (...) La directive « service », vigilance !* » (Benoît Hamon, 23.03.2005). Il importe de signaler que ces hommes et femmes publiques jouent avec les mots et les sens ou avec des chiffres et lettres comme l'a fait Alain Juppé dans l'appellation de son blog – All Juppé.

La syntaxe du politique blogueur est censée être accessible au public visé. Nous aurons donc une nette préférence pour les phrases dites « simples », les phrases à construction sujet - verbe - complément, souvent inachevées (une sorte d'écrit oralisé) avec un jeu de ponctuation comportant de nombreux points de suspension ou d'exclamation (*Il n'est pas trop tard. Il va falloir ouvrir les yeux! Trop, c'est trop !*) et donc moins de phrases complexes. Cet aspect oral transparaît dans les phrases à ellipse ce qui donne un effet d'absolu (*Plus jamais ça !*). Mais il y a également des phrases définitionnelles ayant l'allure de vérités universelles (*Une Constitution, nationale ou européenne, cela sert notamment à dire qui légifère, qui fait la loi*) voire des phrases faisant effet de slogan (*Bref, à dire OUI, nous n'avons rien à perdre, mais tout à gagner*) ; ou de proverbe (*C'est l'Union européenne qui fera la force*).

En outre, le souci de ne pas lasser et de ne pas faire trop sérieux se fait sentir. D'où le recours aux résumés ou aux reprises synthétiques ainsi que l'emploi de multiples analogies évocatrices.

La tendance est à un langage concis, précis, clair, efficace et surtout parlant car la lisibilité, l'urgence et la proximité font loi, auprès d'un public supposé jeune. En effet, le blog n'accepte pas de langue de bois.

Quant aux choix des mots, nos analyses statistiques nous permettent de constater que les mots ou collocations les plus employés dans ces blogs sont : *débat, inviter, construire ensemble, échange*, beaucoup de formules non exclusives - *tous, chacun, tout le monde, nous* et très peu d'allusions explicites à la politique dans sa dimension stratégique (J. Jereczek-Lipinska, 2007).

---

18 Précisons d'emblée que la spécificité de ce blog est qu'il vise une cible bien déterminée qui est celle des jeunes de 15-20 ans. Ce n'est pas sans conséquences sur son langage - <http://iledefrance.skyblog.com/>



Les politiques-blogueurs recourent au vécu de ceux à qui ils s'adressent en employant les références et allusions qui sont proches du public ainsi qu'en se rapprochant de leur langage – tel est le cas par exemple de l'expression qui vient des paroles d'une chanson – « la positive attitude ». Ainsi on parle aujourd'hui par exemple de J. Chirac qui garde sa « positive attitude ». Un autre mot très caractéristique des blogs dans le contexte du référendum portant sur le Traité de Constitution est le terme de « raffarindum ». L'exemple de cette métaphore désormais bien connue et mettant en jeu le plombier polonais ou encore les « oui-ouïstes » et les « nonistes » de la campagne référendaire sur le Traité de Constitution illustrent également ce phénomène. Les mots détectés lors de la campagne présidentielle comme le « ségolenisme » (avec la variante « anti-ségolenisme ») et le « sarkosisme » ou encore la « politique people » voire même la « peopolisation » de la politique sont tout aussi significatifs du discours des blogueurs. Le blog politique a repris ainsi une fonction qui appartenait jusque là à la presse et qui consistait à détecter les termes voire expressions néologiques pour les (ré)employer et c'est à partir de là que les lexicographes parlaient de l'attestation du mot ou d'une locution. Les journalistes ont toujours été considérés comme étant les plus prompts à aller chercher les nouveautés que les locuteurs n'arrêtent pas d'introduire mais le blog semble être encore plus rapide à cet égard tout en générant aussi une créativité lexicale. L'existence de ce type de discours en dehors des blogs, à savoir dans la parole d'un politique au sein d'autres médias ou en contact direct avec les citoyens, témoigne du fait que le discours politique s'inspire de sa version électronique.

Ce discours complexe et en expansion découle du fait que le visiteur d'un blog s'attend avant tout à vivre un nouveau mode de relation avec l'homme politique et ceci passe donc par l'utilisation d'un ton relativement différent de celui que le citoyen peut observer dans d'autres médias. Ce ton est sans doute amené à devenir plus proche, plus décontracté, plus ouvert, le « phénomène Bayrou » semble le confirmer

*« Je vous parle sans papier et je parlerai sans papier pendant toute cette campagne électorale. Parce que je veux qu'on retrouve la vérité du rapport direct entre responsables politiques, candidats et citoyens. » (09.01.07).*

Par sa forme, le blog doit participer au rapprochement entre le politique et le citoyen, encourageant ainsi le débat d'idées et l'effacement des frontières. Il s'ensuit que le processus de communication politique via les blogs n'est plus vertical et que l'on assiste ainsi à son « horizontalisation ».

En résumé, le discours des blogs est direct et « sans façon », c'est un style personnel à travers lequel sont censés transparaître la sensibilité, le point de vue et la personnalité du politique cherchant ainsi à persuader plutôt qu'à convaincre.

## **La portée des blogs en communication politique**

Aujourd'hui, et plus que jamais, être engagé signifie être « branché » dans tous les sens du terme. A l'heure d'internet, même les politiques se convertissent au blog, qui est ainsi devenu un nouvel instrument d'expression, de consultation mais surtout de propagande politique. Si les politiques bloguent, c'est pour se rapprocher de leurs électeurs, pour tester et diffuser leurs idées ou encore pour suivre et comprendre les critiques. On peut donc supposer que nous assistons à l'avènement d'un nouveau média, à la naissance d'une nouvelle forme de démocratie, et à l'apparition d'une politique souhaitant se donner un visage plus humain. Concernant le discours politique, il y aurait donc désormais un avant et un après blog.

La proximité, l'échange et la connivence que le blog crée avec son public, pourront en faire un véritable instrument de démocratie participative. Le phénomène étant encore trop récent, il est difficile aujourd'hui de statuer définitivement sur l'impact éventuel qu'aura le

blog sur d'autres médias en présence et sur le discours politique. Ce que l'on peut déjà constater, c'est qu'il a déjà fait changer aussi bien les rapports de force entre les instances impliquées, en l'occurrence les médias, les citoyens et les politiques, mais aussi leurs rôles respectifs. Ainsi, le rôle des politiques est d'impliquer le citoyen dans la prise de décision voire même de pouvoir, la fonction du citoyen est la participation active dans l'exécution de ce dernier, et enfin le rôle des journalistes est le contrôle et l'évaluation des pouvoirs. Les médias ne font plus seulement transmettre l'information ou le message d'un politique mais ils critiquent les hommes politiques, ils leur distribuent les points, donnent leur opinion, débattent.

Il faut admettre tout de même que, comme dans toute période de transition, le risque est que les (con)fusions de genres et de voix règnent. Daniel Schneidermann (2004 : 16) analyse la situation médiatico-politique en termes d'« irrésistible polyphonie » qu'il explique comme suit :

*« dans l'emballage tous les protagonistes se confondent, ceux qui parlent et ceux qui écoutent, journalistes et lecteurs, témoins et acteurs, tous colportent le même message. »*

Les risques sont également dans la tendance des hommes politiques à séduire et à persuader à tout prix le public. Cette tendance est notamment de dénier l'institution dans laquelle ils fonctionnent (par exemple le slogan de N. Sarkozy dans cette campagne, qui étant toujours membre actif du gouvernement, annonce la rupture), de nier leurs expériences antérieures (certains le diraient pour L. Jospin) et enfin de rejeter toute stratégie politique alors qu'ils en ont. En d'autres termes, même s'il est question de transparence ou de proximité, le mensonge, présent depuis toujours en politique (cf. à ce sujet Lenain, 1988), ne disparaît pas. Au contraire, de nouvelles formes apparaissent et elles sont encore plus voilées et donc difficiles à détecter.

Ces transformations affectent également les programmes des partis, qui de plus en plus souvent s'écrivent à la carte, car ils sont censés répondre aux volontés à court terme du « ici et maintenant » des citoyens.

En ce qui concerne le discours, le parler vrai ou le franc-parler en politique est associé à ce ton personnel, à cette quête de la proximité, à cette présence de l'affectivité du politique, à sa façon de parler de soi et à l'ouverture vers des sujets personnels. Mais ceci a également comme conséquence que l'on évoque aujourd'hui la « politique people » ou la « peopolisation » (cf. notamment le thème du couple N. Sarkozy et de Cécilia). Comme l'indique Christian Le Bart (2005) les politiques cherchent aujourd'hui à « renouveler les registres de présentation de soi en mettant en avant des identités privées, voire intimes. Ce faisant, ils contribuent à puiser dans de nouvelles formes de légitimité, davantage liées à la personne et moins à la fonction ».

En résumé, cette évolution des médias et du numérique entraîne des changements notables dans la perception de l'univers politique et de la démocratie d'aujourd'hui, qui se distinguent de plus en plus de ce qu'ils étaient il y a 100, 50 ou 20 ans. C'est l'internet qui a entraîné le discours politique sur le chemin de la discontinuité, en effet il a muté par rapport à sa version traditionnelle. Mais ce même discours en dehors de la Toile commence à évoluer progressivement en s'inspirant de sa version électronique, et en ce sens il s'inscrit dans la continuité.

Au plan de la politique, la sélection se fera dès lors en fonction de la capacité d'un homme ou femme politique à manier habilement l'internet et à exploiter le potentiel que les médias lui offrent. Le blog en tant que média interactif et participatif marquerait ainsi le passage du politiquement correct au politiquement direct voire même le passage du fameux « dialogue de sourds » au « dialogue permanent » sur cette scène politique désormais aussi virtuelle. Certes, les lois du discours politique ont encore muté et à force de changer ces lois qui ne sont pas

« d'une plasticité infinie » (Le Bart et P. Teillet, 2004 : 60), le genre politique perd de sa rigidité, l'internet y contribuant encore un peu plus.

Il faut admettre que les politiques s'adaptent plus ou moins bien à ces nouvelles circonstances et les prochaines échéances électorales confirmeront sa (f)utilité en politique.

## Bibliographie

- ALTHUSSER L., 2003, *Montesquieu, la politique et l'histoire*, Paris, PUF.
- BALLE F., 2003, *Médias et sociétés*, Paris, Librairie Générale de Droit et de Jurisprudence.
- LE BART Ch., TEILLET P., 2004, « Erreur, lapsus, gaffes, fautes...Le discours politique comme genre », dans Ringoot Roselyne et Robert-Demontrand P., *L'analyse de discours*, Rennes, Apogée, pp. 53-85.
- LE BART Ch., 2005, « La proximité selon Raffarin », *Mots, Les langages du politique*, n° 77, Lyon, ENS Editions, pp. 13-28.
- CHARAUDEAU P., 2005, *Le discours politique ; Les masques du pouvoir*, Paris, Vuibert.
- DEJOND A., 2002, *La cyberlangue française*, Paris, La Renaissance du Livre.
- DESAVOYE B., 2005, *Les Blogs, Nouveau média pour tous*, Paris, M2 Editions.
- FIEVET C., TURRETTINI E., 2004, *Blog Story*, Paris, Organisation.
- GROSSMAN L., 1996, *Electronic Republic*, Penguin Paperbacks.
- HILER J., 2002, « Blogosphere: the emerging Media Ecosystem », *Microcontent News*, <http://www.microcontentnews.com/articles/blogosphere.htm>.
- JERECZEK-LIPINSKA J., 2006, « Le bloc-notes en expansion – autre média, autre discours » *Studia Romanica Posnaniensia XXXIII*, Wydawnictwo Naukowe UAM, Poznań, pp. 133-145.
- JERECZEK-LIPINSKA J., 2007 (à paraître), « De la dynamique dans l'évolution du discours politique », *Echo des Etudes Romanes*.
- JERECZEK-LIPINSKA J., 2007 (à paraître), « De la dégénérescence de la parole politique », *Romanica Olomouniensia*.
- JERECZEK-LIPINSKA J., à paraître en 2008, « La traduction-vulgarisation du Traité de Constitution durant la campagne référendaire sur les blogs des politiques », dans Lewandowska-Tomaszczyk, B. & M. Thelen (eds.), *Translation and Meaning, Part 8. Proceedings of the Łódź Session of the 4th International Maastricht-Łódź Duo Colloquium on "Translation and Meaning", Held in Łódź (Poland, 23-25 September 2005*, Maastricht, Department of Translation and Interpreting, Maastricht School of International Communication, Zuyd University.
- LENAIN P., 1988, *Le mensonge politique, La France de demain*, Economica.
- LE MEUR L., BEAUVAIS L., 2005, *Blog pour les Prof*, Paris, Dunod.
- MAYAFFRE D., 2000, *Le poids des mots, Le discours de gauche et de droite dans l'entre-deux-guerre, Maurice Thorez, Léon Blum, Pierre-Etienne Flandin et André Tardieu (1928-1939)*, Paris, Champion.
- MAYAFFRE D., 2004, *Paroles de président. Jacques Chirac (1995-2003) et le discours présidentiel sous la Ve république*, Paris, Champion.
- MC. LUHAN M., 1977, *Pour comprendre les médias*, Paris, Seuil.
- MOUCHON J. ET MASSIT-FOLLEA F., 1997, *Information et démocratie ; Mutation du débat public*, Paris, ENS Editions.
- SALAVASTRU C., 2004, *Rhétorique et politique ; Le pouvoir du discours et le discours du pouvoir*, Paris, L'Harmattan.
- SCHNEIDERMAN D., 2004, *Le cauchemar médiatique*, Paris, Editions Denoël.

<http://www.culture.gouv.fr/culture/dglf/dispositif-enrichissement.htm> – Journal officiel de la Commission Générale de Terminologie et de Néologie  
<http://www.loiclemeur.com/france> - le blog de Loïc Le Meur

### **Les blogs des politiques**

<http://www.wmaker.net/julo/index.php> – Le blog à part  
<http://www.bayrou.fr/> - Le blog de François Bayrou  
<http://delvolve.typepad.com/> - Le blog de Véronique Delvové  
<http://iledefrance.skyblog.com/> - Le blog de Julien Dray  
<http://lefil.blogs.com/benoithamon/> - Le blog de Benoît Hamon  
<http://yvesjego.typepad.com/blog/> - Le blog d'Yves Jégo  
<http://www.alljup.com/> - Le blog d'Alain Juppé  
<http://www.blogdsk.net/> - Le blog de Domonique Strauss-Kahn  
<http://michel-moine.typepad.com/> - Le blog de Michel Moine  
<http://www.blogdsk.net/> - Le blog de Domonique Strauss-Kahn  
[http://www.jacklang.net/le\\_blog/index.html](http://www.jacklang.net/le_blog/index.html) – Le blog de Jack Lang  
<http://www.desirsdavenir.org/> - Le blog de Ségolène Royal  
<http://sarkozyblog.free.fr/index.php> – Le blog de Nicolas Sarkozy

## (DIS)CONTINUITES D'UN LIEU D'ECRIURE VIRTUELLE

**Patrick Rebollar**

**Université Nanzan, Nagoya, Japon**

« [...] je vous invite à lire mes textes comme formant une seule et même tentative, celle de situer, sur chaque face des œuvres ou des problèmes étudiés, la brisure symbolique entre l'élément plastique et l'élément graphique de la pensée. »  
(Catherine Malabou, 2005 : 16)

### **Qu'appelle-t-on continuité ?**

Il existe pour tous une continuité visible, par exemple textuelle ou musicale : elle accepte des variations, elle correspond à une attente, elle s'appuie sur une habitude éducative et culturelle – tout comme il est courant de penser la continuité et la continuation d'un chemin (attestée par la cartographie ou la fatigue) ou d'un mouvement (dont on étudie la cinétique et l'inertie).

En arrière-plan, on évoquera tout simplement la continuité mathématique : obéissance à une équation sans point d'inflexion (ligne droite, cercle, spirale, parabole, etc.). En revanche, le point d'inflexion introduit du discontinu mathématique, comme dans la sinusoïde, alors même que le commun des mortels y voit du continu. Si pour beaucoup, l'alternatif est une forme du continu, c'est que le continu *doxique* (de la vie courante ? de la doxa médiatique ? sociale ?) diffère du continu *mathématique*. Même s'il n'y paraît pas, ce point importera beaucoup pour les querelles sur la textualité ou la littéarité. Cette opposition entre réalité et apparence dépend avant tout de la perception humaine de l'échelle et de la vitesse : en effet, un œil humain ne peut voir ni le discontinu à l'échelle microscopique (il voit donc le continu d'une forme photographiée, par exemple) ni le discontinu de la succession des images à partir d'une certaine vitesse (il voit donc le continu filmique).

Hors du domaine matériel, il existe bien sûr d'autres idées de la continuité. Par exemple celle de l'identité ou du caractère d'une personne ou d'une nation, celle d'un discours d'un individu ou d'une formation politique. Ce sont des continuités perceptibles et vérifiables sur des dizaines, voire des centaines d'années. On cite même en exemple des continuités qui se sont accommodées (ou qui ont surmonté) de grandes ruptures : la civilisation chinoise, la France, qui reste une nation avant et après la Révolution française (on s'accorde cependant sur

une non-continuation de la République française pendant la période de Vichy), ou, pour un individu, Picasso, à qui on reconnaît des périodes de différents styles mais qui sont rassemblées tout de même en une seule œuvre. Ces exemples sont banals et montrent que les idées de continuités et de discontinuités sont présentes à l'esprit de tous.

Disant que deux personnes *continuent à discuter ensemble*, à *converser*, on amalgame bien en un continu le discontinu de l'alternance de parole... Le concept de continuité serait donc poreux et englobant – pour ne pas dire flou. Avant même d'en arriver (historiquement) à l'internet et aux échanges réticulaires<sup>1</sup>, les bases du questionnement sont déjà sérieusement remises en cause...

Si l'on considère maintenant la discontinuité comme ce qui interrompt le continu, momentanément ou définitivement, alors le discontinu est la base même de toute vie car la division cellulaire a précisément pour principe d'interrompre le continu de la cellule de base, puis de chaque cellule amenée à se diviser à son tour.

Sans aller plus loin dans la biochimie, mais avec l'idée d'une diffusion de cet événement primitif dans tous les domaines, la textualité comme la musicalité trouvent leur origine dans la discontinuation d'unités de base. Le rythme, tel que le définit Henri Meschonnic dans l'ensemble de son œuvre<sup>2</sup>, prime non pas sur le sens, ou sur du sens, qu'il accompagne, mais sur la construction pensée du sens. De simples encoches sur un tronc d'arbre proposent un rythme qui articule continu et discontinu pour signifier un décompte de jours ou d'années.

En fait, d'un point de vue philosophique, force est de reconnaître que continu et discontinu s'impliquent mutuellement, sont intimement liés.

Cependant, l'intelligence humaine n'amalgame pas ces deux termes (antonymes et hyponymes) dans un méta-terme (hypéronyme) parce qu'elle a conceptuellement (ontologiquement ?) besoin de leur différence, de leur complémentarité, voire de leur opposition. Par convention, j'emploierai donc, comme dans mon titre, « (dis)continuité » et « (dis)continu » pour désigner le concept qui subsume les deux termes tout en les laissant travailler l'un sur l'autre.

Ce terrain conceptuel, tel qu'ici sommairement présenté, est celui sur lequel, implicitement, toute activité et tout discours ont lieu. Mais cet implicite est souvent fatal à la possibilité d'un accord entre différentes parties, entre différents partis des actions et des discours. En effet, bien plus en aval, au moment des décisions ou des conclusions, il n'est pas rare que tout soit remis en question par un détail passé sous silence tout à fait en amont du processus : c'est que l'un tient que le continu prime sur le discontinu, quand l'autre pense le contraire. Des guerres, civiles ou autres, ont cette cause, que ce soit à propos du sang (la nationalité par le droit du sang), du territoire (les conflits de bornage, considérés comme une des origines de l'écriture), de la foi (continu vie-mort, voire cycle de réincarnations, ou fin brutale dans le néant), etc. Certains veulent défendre, parfois au prix de leur vie ou de la vie des autres, le continu ou le discontinu d'un thème particulier, sans être capables d'en penser le (dis)continu.

1 Du latin *retis*, origine étymologique de réseau, d'où le nom de mon blog : Journal LittéRéticulaire...

2 On en trouvera une version dans son Manifeste pour un parti du rythme, d'abord publié en ligne en 1999, devenu chapitre dans Célébration de la poésie (2001).

« Parce que le rythme est une forme-sujet. La forme-sujet. Qu'il renouvelle le sens des choses, que c'est par lui que nous accédons au sens que nous avons de nous défaire, que tout autour de nous se fait de se défaire, et que, en approchant cette sensation du mouvement de tout, nous-mêmes sommes une part de ce mouvement. Et si le rythme-poème est une forme-sujet, le rythme n'est plus une notion formelle, la forme elle-même n'est plus une notion formelle, celle du signe, mais une forme d'historicisation, une forme d'individuation. A bas le vieux couple de la forme et du sens. Est poème tout ce qui, dans le langage, réalise ce récitatif qu'est une subjectivation maximale du discours. Prose, vers, ou ligne. » <http://www.berlol.net/mescho2.htm>

La négociation, notamment dans des cadres parlementaires et démocratiques, est une façon de dépasser le clivage et d'inscrire ce dépassement dans des textes de lois constitutionnelles. Mais cela n'empêche pas la réémergence, comme endémique, à la génération suivante, des oppositions frontales et des conflits. La négociation, apparue un temps comme une solution supérieure, subsumante, est alors ravalée à une position inférieure, celle de l'abandon d'une position et d'une identité historiques, seules garantes d'un continu identitaire...

Or cette recherche du continu identitaire connaît un formidable développement dans l'internet<sup>3</sup>, par la recherche du passé (généalogie), par la rencontre des affinités délocalisées (communautés), par la gestion facilitée de projets communs (bénévolat).

Continuités et discontinuités dans le domaine de l'internet ne sont d'ailleurs pas aujourd'hui des idées neutres car d'importants enjeux financiers et civilisationnels dépendent des choix effectués au niveau des décideurs, des populations et des médias.

Médiatiser, socialement parlant, une « fracture numérique »<sup>4</sup>, comme cela fut fait en France dans les années 1990, révélait une grave discontinuité au sein de la population et permettait (en théorie) de nombreuses actions en vue de la réduire. Qu'en est-il aujourd'hui, en 2007 ?

Avant de répondre à cette question, je me permettrai de remonter un peu plus en amont. Si je repense à mes camarades de classe, du collège à l'université, de cette génération spéciale, charnière du point de vue de l'informatique, qui fut la première à pouvoir disposer d'outils informatiques mais qui n'en disposa qu'à la toute fin des études, je me demande comment chacun d'entre eux a vécu cette évolution, qui est aussi une rupture technologique, et comment cela a affecté les devenirs professionnel et individuel de chacun. En effet, la fin des années 70 dans un lycée (même dans un lycée scientifique, dans mon cas l'École nationale de Chimie, Physique, Biologie de Paris), se déroulait sans ordinateurs, tout juste quelques calculatrices programmables, apparues peu avant et d'ailleurs interdites aux examens, alors que des ordinateurs arrivèrent de façon non systématique et non massive entre 83 et 85 dans les universités, selon les disciplines, avant de lentement se généraliser dans les établissements scientifiques, moins dans les autres, et d'être accessibles à l'achat individuel pour un coût raisonnable. Une formation sérieuse aux outils informatiques n'ayant existé ni à l'école ni à l'université<sup>5</sup>, ni pour les enseignants ni pour les apprenants, chacun a dû, selon ses moyens et disponibilités, entrer seul et par une petite porte dans l'ère numérique (sauf bien évidemment ceux qui ont fait des études d'informatique, une minorité à cette époque).

J'imagine des différences déjà importantes dans les comportements de mes anciens camarades de classe, sans doute en rapport avec les métiers choisis avant la fin des années 80... Or la manière selon laquelle ce cap a été franchi par chacun détermine en partie les performances à l'épreuve suivante, celle de l'internet, qui commence en France vers 1994-1996, avec, de nouveau, des choix professionnels ou personnels : être connecté ou non, au travail ou à la maison, à partir de quand, consulter des pages ou en créer, pour soi ou pour son entreprise, etc. Jusqu'aux ultimes questions d'aujourd'hui – et celle que j'isole pour le propos de cet article : avoir un blog ou non, et pourquoi.

La plupart de ces questions et de ces choix sont advenus sans que chacun en ait une conscience claire, sans que chacun ait conscience d'un franchissement historique qui n'avait pas de précédent et qui ne souffrirait pas de retour en arrière. Alors que la puissance et la

---

3 L'internet, que j'écrirai sans majuscule, comme on dit « le train » ou « la poste », de même que j'écrirai « dans l'internet », plutôt que « sur internet », en considérant qu'il s'agit avant tout d'un volume d'informations.

4 Sur cette expression, voir l'article de Wikipédia : [http://fr.wikipedia.org/wiki/Fracture\\_num%C3%A9rique](http://fr.wikipedia.org/wiki/Fracture_num%C3%A9rique) ou l'article d'Éric Guichard (2003) : <http://barthes.ens.fr/atelier/geo/Tilburg.html>.

5 Le plan « Informatique pour tous » de 1984 n'ayant pas du tout été à la hauteur des besoins (Rebollar, 2002 : 20).

polyvalence de l'ordinateur auraient dû inspirer plus de considération, notamment pour proportionner les formations, les moyens ou les études prospectives, les autorités elles-mêmes, à tous niveaux, feignaient de n'y voir qu'une mode passagère, un changement comme celui d'une machine à écrire électrique juste un peu plus rapide, alors que l'on pouvait déjà y déceler un véritable changement de paradigme. Le désir de continuité historique, dans quoi s'amalgamait fantasme de stabilité, instinct de conservation, crainte des remises en question personnelles et horreur des bouleversements hiérarchiques, l'a souvent emporté sur la clairvoyance de la rupture, inhibant le plaisir d'accompagner l'histoire et le devoir de l'encadrer – car le pire a bien été l'absence de tout débat éthique quant à l'usage des outils informatiques : dans quel but, pour quelle société, avec quels avantages humains est-il possible de développer des outils informatiques ?

L'image sociale qui sous-tend cette évocation des trente dernières années est celle d'un éclatement de l'homogénéité générationnelle, aggravé par la mobilité géographique et la flexibilité de l'emploi. Pour cette génération, la fracture numérique s'accompagne donc d'une dispersion relationnelle, d'un certain désarroi identitaire ou d'un évident effroi pratique face aux nouvelles technologies. Or, les enfants de cette génération du changement ne vivent pas les mêmes expériences et n'éprouvent pas les mêmes émotions, ces enfants étant nés dans un monde déjà informatisé (sans recours au souvenir du monde d'avant). Et l'oreille qu'ils prêtent à la parole de leurs parents et aînés sur ce sujet doit être dure ou distraite parce qu'ils n'ont aucune considération ni aménité pour ces atermoiements – quand bien même ces enfants seraient « victimes », comme on l'entend dire parfois, des conditions de vie produites par les nouvelles technologies.

J'expliquerai d'ailleurs ainsi, sans faire appel à des différences individuelles ou professionnelles, qu'il existe un très grand nombre de catégories d'utilisateurs de l'internet, et qu'elles traversent les catégories géographiques ou socioprofessionnelles. Cette diversité (discontinuité dans le corps social) est, bien sûr, à mettre en regard de l'image utopique d'une société où tout le monde aurait reçu les mêmes connaissances au même moment de sa formation, de façon concertée et continue, d'une promotion à l'autre, dans un but de véritable égalité des chances et de cohésion sociale.

Ayant disposé ces importants éléments d'approche de mon paysage (environne)mental, l'évocation de *(dis)continuités* dans le lieu virtuel que j'ai créé en novembre 2003, le *Journal LittéRéticulaire*, sera peut-être plus aisée à comprendre. Il s'agit de ce que l'on appelle communément un « blog », c'est-à-dire un site web disposant de fonctionnalités dynamiques permettant à la fois la mise à jour facile, avec calendrier, catégories, mise en page prédéfinie, et l'interactivité avec d'éventuels *lecteurs* (ici en italiques puisque la notion de lecture est remise en cause par les usages de l'internet).

## **(Dis)continuité du monde qui m'entoure**

Il était une fois un pays où j'habitais et qui était complètement réel : gens, maisons, commerces, trains, entreprises et même quelques autres pays que j'avais de mes yeux vus, un peu. Disons, dans les années 1960-1970... Cette globalité du réel était massivement matérielle, palpable, et elle était, pourrait-on dire, contrôlée, enveloppée, transcendée par les pensées, les idées, les conceptions, les codes et les langages, contribuant tous à la totalité monadique du réel, à une représentation du monde comme un tout, un continuum.

C'était avant l'apparition des mondes virtuels. Ou de ce que l'on a cru n'être que des mondes virtuels. Alors qu'il y avait d'une part les « mondes virtuels », images plates simulant



les trois dimensions et destinées à des jeux ou à des simulations professionnelles, et d'autre part des procédures virtuelles de liaison à une autre partie du monde réel, ayant pour effet de m'abstraire (partiellement) du monde matériel qui m'entoure pour me mettre en continuité / contiguïté<sup>6</sup>, en temps réel, avec des parties du monde qui ne m'entourent pas. Et pas seulement pour les voir ou les entendre, les recevoir, comme le permettaient déjà la radio et la télévision, mais aussi pour interagir. Il faut reconnaître cependant que déjà le téléphone permettait une interaction réciproque à distance. Nous avons déjà cette petite expérience-là depuis près d'un siècle<sup>7</sup>...

La continuité virtuelle, artificielle, de parties du monde qui ne sont pas physiquement contiguës n'était possible, avant l'internet, qu'à la condition de sacrifier le temps, par la littérature ou le voyage (à l'exception de l'expérience téléphonique, donc). Cette continuité me permet aujourd'hui, par exemple, de converser par webcam avec une personne de ma famille qui se trouve à des milliers de kilomètres, d'élaborer un même document écrit ou multimédia avec plusieurs personnes connectées en différents lieux de façon synchrone ou asynchrone<sup>8</sup>, ou, ce que les médias ont déjà popularisé depuis longtemps, de jouer à plusieurs à des jeux (de rôle, de guerre, de société) via une plate-forme d'interaction, ou de contribuer à une encyclopédie mondiale telle que Wikipédia. On sait par ailleurs qu'un chirurgien peut opérer à distance grâce à un système de caméras et d'outils chirurgicaux contrôlables avec une très grande précision, l'ensemble des données passant par des protocoles internet sécurisés ; on imaginera facilement la déclinaison dans diverses branches professionnelles et la multiplication des services rendus à l'avenir, ainsi que les économies de temps et de frais de voyage...

Ecrans et hauts parleurs d'ordinateur font donc surgir l'ailleurs dans l'espace quotidien (ou le distant professionnel dans le bureau local, ou le conférencier de l'autre continent dans la classe d'un lycée de province), mais cette façon de trouser visuellement et auditivement la réalité de ce qui m'entoure ne serait pas différente de ce à quoi la télévision nous a habitués depuis un demi-siècle s'il n'y avait l'interactivité. Voir (et écouter) Jean-Luc Nancy à la télévision est très intéressant, mais le voir (et l'écouter) dans une visioconférence (technologie internet) au Japon alors qu'il est en France parce qu'une transplantation cardiaque lui interdit de prendre l'avion ET pouvoir le questionner directement, obtenir sa réponse spontanée, ce n'est pas du tout la même chose<sup>9</sup>. Le véritable changement vient de l'interaction, c'est-à-dire de la possibilité de véritablement changer ce qui n'est *normalement* pas à ma portée, parce qu'inscrit dans un autre espace, qui ne m'entoure pas, ou dépendant d'acteurs sur lesquels je n'ai pas prise. J'affirme par exemple que la mise en ligne d'un simple blog à prétention littéraire, sans avoir à se préoccuper d'instances d'édition et de diffusion, représente une proposition interactive d'une grande et précieuse nouveauté (mal comprise encore, puisque beaucoup de blogs dits littéraires ne se consacrent pas à la création mais reproduisent les hiérarchies éditoriales et journalistiques dont ils deviennent ainsi les complices ou pire, les pâles supplétifs).

La prouesse technique a, dans ce domaine, occulté la réflexion. En effet, les possibles influences de ces interactions sur la psyché humaine sont peu mentionnées – tout juste a-t-on parlé d'un effet néfaste des jeux vidéos sur la construction de la personnalité de l'enfant, craignant en particulier qu'il veuille attaquer des gens dans la rue avec la même impunité qu'à

6 La contiguïté est matérielle et spatiale, sans considération de temps, tandis que la continuité implique le temps dans une sorte d'historicisation des relations de contiguïté.

7 Expérience que le Minitel avait prolongée d'interactions textuelles et graphiques, spécifiquement pour la France (ce qui a d'ailleurs freiné l'arrivée de l'internet).

8 Par exemple en utilisant le web traitement de texte Writely : <http://www.writely.com/>

9 Il s'agit bien sûr d'une expérience vécue. L'Institut franco-japonais de Tokyo avait organisé cette visioconférence en 2000 ou 2001, après la greffe subie par Jean-Luc Nancy et la publication de *L'Intrus* (éditions Galilée, 2000).

l'écran... Comme réflexion sociétale ou ontologique, c'est un peu court (et simpliste) ! Alors que l'on brandissait dans les médias, il y a moins de dix ans, le spectre d'une jeunesse qui délaisserait l'écriture, on a assisté depuis trois ou quatre ans à une explosion de l'usage de l'écrit, via les téléphones portables et le courrier électronique. Au Japon, les fabricants avaient bien anticipé cette capacité générationnelle. Pourquoi nos médias n'ont-ils pas relayé ces informations ? Pourquoi se sont-ils transformés en Cassandre ? Quels intérêts défendaient-ils ? A quelles peurs obéissaient-ils, sans le savoir, peut-être ?...

### **(Dis)continuité de la connexion**

« J'ai lu dans un blogue : "coupez moi ce que vous voulez mais pas Internet", je crois que je pourrais réagir comme ça moi aussi ! » (Citation du blog *Mnémoglyphes*<sup>10</sup>, billet<sup>11</sup> du 30 septembre 2006.) Qui résume l'addiction à quoi certains d'entre nous en arrivent.

Mais comment des hommes du XVII<sup>e</sup> siècle, par exemple, satisfaits de vivre *sur leurs terres* et ne connaissant que cela, jugeraient-ils nos dépendances à l'électricité, à l'automobile, au téléphone, à la consommation de produits pour eux parfaitement inutiles ?... Ce genre de question n'attend pas de réponse mais possède la vertu de faire réfléchir, d'obliger à prendre quelque distance avec soi-même et son temps pour se mettre dans la peau d'un autre. C'est un procédé rhétorique assimilable à une téléportation de quelques secondes... Mais qu'est-ce qu'une dépendance, ou une addiction, sinon une impérative nécessité de continuité, au sujet de quelque chose qui peut être jugé nuisible dans les cas d'*excès de continuité*. L'individu sujet à cette emprise est fermement convaincu que son identité et sa survie sont intimement liées à sa pratique (tabac, alcool, travail, internet, etc.). De plus, il se trouve privé, si intelligent soit-il, des facultés de jugement qui lui permettraient de mesurer l'empire du vice ou du toxique, et le danger pour sa survie. L'addiction agit à la façon d'un virus doté d'un *leurre de continuité* (l'individu pense que ce besoin est une part de lui-même) pendant que la sape que mène ce virus vers le discontinu va bon train dans l'ombre (le virus produit l'infection, la maladie ou un processus létal tout en travaillant lui aussi à sa continuité en tant qu'espèce). C'est donc un cas de mouvements inverses et simultanés, vers le continu en conscience, vers le discontinu en inconscience : continu sensationnel, discontinu métabolique.

Mais la citation du blog *Mnémoglyphes* me mène aussi vers l'urgence de pointer une éventuelle inversion de l'importance des choses. Quand par hasard l'enfant dans un jardin découvre que *la menthe a le même goût que le chewing-gum*, nous pouvons dire que dans sa perception, la menthe dérive de la pâte à mâcher, alors que la réalité est contraire. Quand l'*homo internetus* en arrivera à négliger de se nourrir ou de payer ses factures d'électricité parce qu'il sera trop occupé par ses activités en ligne, alors sa survie même sera menacée. Il existe déjà une pathologie de dépendance à l'internet reconnue par certains médecins et hôpitaux. Mais, plus intelligent, l'*homo reticulus* emploiera sa connexion haut-débit pour se faire livrer des petits plats et demander des prélèvements automatiques...

---

10 Mnémoglyphes : <http://jrfactor.blogspot.com/2006/09/ne-coupez-pas.html>

11 Billet traduit l'anglais « post » qui est utilisé pour les publications de messages dans les blogs, en rattachant le geste d'envoi à la tradition journalistique de courtes chroniques sans fréquence définie.

## (Dis)continuité du blog

Dans la richesse des possibilités de création de documents à mettre en ligne, le blog représente une forme à la fois aboutie et appauvrie.

Aboutie parce qu'elle utilise certains programmes parmi les plus récents et les plus élaborés à être mis gratuitement à la disposition du public (on parle alors de Web 2.0, comme une version supérieure à la version 1 que nous connaissions jusqu'alors) ; ainsi le blog est géré par une sorte de feuille de style, de patron, qui règle automatiquement tous les paramètres de l'apparence visuelle des textes et images mis en ligne — patron qui peut être modifié ou remplacé par un autre sans que cela n'affecte les contenus textuels. Ainsi le blog est synchronisé au temps du réseau, doté d'un calendrier, d'un processus de commentaires paramétrables (avec ou sans modération, par exemple), de possibilités de catégorisation et de marquage des billets qui permettent au lecteur de créer des fils de lecture différents de la chronologie des mises en ligne : par exemple, un clic sur une catégorie « livres », disponible dans la colonne d'un blog, permettra d'afficher l'un après l'autre tous les billets qui traitent de livres, même s'il n'y en a qu'un par semaine ou s'ils ne représentent qu'une quantité négligeable dans les billets du blog en question. Ces possibilités d'affichage de tri et d'indexation automatique offrent donc non pas une continuité, celle chronologique des billets du blog, mais des continuités potentielles qui s'actualisent une par une au moment du clic.

Appauvrie, disais-je, parce que l'utilisateur du blog, qui s'est inscrit à une plate-forme de blog et a choisi sa feuille de style, n'a pas besoin de conceptualiser ni de construire les outils qu'il utilise : en un mot, il n'a pas besoin de *programmer*. Le revers de la facilité, c'est en effet la banalité : des dizaines de milliers de blogs ont la même apparence, quasiment le même contenu, des publics restreints au cercle familial ou aux camarades d'école, leurs auteurs s'entichent au même moment des mêmes programmes additifs (*plug-ins*, comme les compilations musicales, les albums de photo, les émoticônes et autres animations). De même, le revers de la gratuité, c'est souvent l'omniprésence de la publicité, soit sous forme de bandeaux graphiques, animés parfois au point de détourner l'attention (mais en cela nos médias nationaux sont aussi très coupables), soit sous forme de liens contextuels issus des algorithmes de Google, particulièrement pernicieux puisqu'ils paraissent sensément à *leur place*. Toute autre solution de blog ou de site, personnel ou autre (associatif, professionnel, etc.), requiert au minimum des connaissances en langage de programmation de pages, dit HTML (quelques heures y suffisent), soit des formations poussées pour maîtriser des langages plus complexes comme PHP, XHTML et quelques autres...

La mode du blog, apparu vers 2002-2003 en France, fait suite à la mode des sites personnels, en HTML, qui datait de 1994-1995. Sans entrer dans les détails des contenus ou de leur typologie, les principales différences textuelles entre blogs et sites sont la brièveté, la fréquence et l'interactivité mise en scène : le blog est la réponse technique à l'impératif de renouvellement des contenus qui était souvent le défaut (est toujours le défaut) de bon nombre de sites, y compris les sites institutionnels, dont on attendrait (à tort ?) qu'ils donnent l'exemple. En revanche, les contenus fréquemment renouvelés glissent souvent vers la facilité des nouvelles brèves, des réactions spontanées, peu approfondies, qui deviennent comme autant d'impulsions destinées à montrer plutôt l'activité, le fait d'exister, de *compter-parmi-ceux-qui*, qu'une quelconque valeur ajoutée, originalité, etc. Je caricature à peine ; mais il existe de nombreux stades intermédiaires, fort heureusement.

Au plan de l'usage, un lecteur de blogs peut alors, grâce à un agrégateur<sup>12</sup> qui capte les flux RSS des blogs auxquels il a bien voulu s'abonner, parcourir rapidement des yeux des centaines de titres ou de premiers paragraphes de blogs et de médias avant de dénicher les quelques billets de valeur (à ses yeux) qui ne manquent pas, chaque jour, d'être produits par l'une ou l'autre des millions de personnes qui s'adonnent à ce type d'édition libre.

On peut ne pas apprécier ce travail de pointillisme (illusion de continu obtenue par accumulation de points) et se replier sur une liste restreinte de blogs amis et de sites sûrs. Quelque choix que l'on fasse, l'écriture et la lecture de blogs occupent un temps qui est le plus souvent pris sur le temps auparavant destiné à la télévision. Ce que savent les acteurs du PAF, qui accélèrent maintenant la *convergence* (technologique), avec la télévision accessible en continu ou à la demande dans les ordinateurs et les téléphones portables.

## Textualité du (dis)continu

Le *Journal LittéRéticulaire*<sup>13</sup> que j'écris depuis près de 3 ans représente aujourd'hui un volume approximatif de 2000 pages de 3000 signes au format A4 réparties en à peu près 1000 billets journaliers, avec un index patronymique de plus de 1500 entrées dans la version mensuelle. Car il y a deux versions : une version blog, celle qui est consultée grâce à son fil RSS, qui reçoit les commentaires (modérés *a posteriori*) et s'archive automatiquement dans l'ordre chronologique inverse, et une version HTML mensuelle, présentée dans l'ordre chronologique normal, statique dans le sens où elle n'offre pas la possibilité de commenter mais dans laquelle j'archive aussi les commentaires avec un ou deux mois de décalage et à partir de laquelle je compose l'index patronymique hypertextuel (chaque occurrence de nom propre est cliquable par sa date pour ouvrir le billet afférent).

Le lieu réel de mise en ligne et de stockage du blog du *JLR*, c'est-à-dire le site web à l'adresse duquel il est disponible, a été modifié deux fois<sup>14</sup> (discontinuité) alors que son contenu, son mode d'écriture et son caractère spécifique n'ont pas été modifiés (continuité). On voit ainsi qu'à l'instar du bateau de Thésée<sup>15</sup>, le remplacement progressif de composants essentiels n'affecte ni l'identité ni le nom.

Dès le début (les premières semaines), cinq conditions essentielles (contraintes oulipiennes, presque) ont été articulées pour former l'identité du *JLR* : 1. écrire chaque jour un billet et un seul (éventuellement écrit un autre jour en cas de vacances sans connexion, ou d'indisponibilité professionnelle ou de santé), 2. servir de mémoire de la vie personnelle<sup>16</sup>

---

12 Un agrégateur est un site web où l'on ouvre une page personnelle dans laquelle on mémorise ensuite des sortes de favoris (les fils RSS) que le programme de l'agrégateur collecte et présente au fur et à mesure de leur mise en ligne (sans que l'on ait à aller les chercher). Le fait de cliquer sur un des articles rassemblés par l'agrégateur ouvre dans une autre fenêtre le document voulu sur son site d'origine. Les agrégateurs les plus connus actuellement sont Bloglines, Netvibes, NewsGator...

13 « LittéRéticulaire » est un néologisme placé en épigraphe de la version mensuelle du *JLR* : « néol., adj. (de littéraire et réticulaire), propriété d'un texte où s'associent, aux valeurs traditionnelles et aux figures classiques du texte littéraire, les significations et effets de sens provoqués par les liens hypertextuels au sein d'un réseau (l'internet par exemple), qu'ils aient été voulus ou non par l'auteur. »

14 A l'incitation d'un ami, je l'ai ouvert tout d'abord sur le site France-Japon.net en novembre 2003. A la suite d'un désaccord, je l'ai transféré sur la plate-forme de blogs U-blog courant 2004, mais ayant constaté divers problèmes techniques et souffrant de la présence de publicités, j'ai installé le *JLR* en septembre 2005 dans un domaine privé (loué) au moyen du logiciel de création de blog Dotclear, où il est actuellement disponible : <http://www.berlol.net/dotclear/index.php>

La version mensuelle et l'index sont accessibles à l'adresse suivante : <http://www.berlol.net/jlrindex.htm>

15 Selon le mythe, de nombreuses parties du bateau de Thésée avaient été remplacées. Cependant, c'était toujours le bateau de Thésée... Sur ce paradoxe, voir Stéphane Ferret (1996).

16 Pour ne pas dire « journal intime », expression qui ne me paraît pas convenir au *JLR*.

(pour pallier ma propre défaillance mémorielle), 3. être en relation intime avec la littérature (essayer de dire par la citation et l'analyse comment des œuvres m'affectent et me transforment), 4. enrichir autant que possible les billets de liens hypertextuels et de photographies (afin d'exploiter congrûment l'outil), 5. accepter les commentaires sans modération préalable (en respectant la loi, notamment en ce qui concerne l'insulte et la diffamation, mais sans plus).

Il ne m'appartient pas de juger de la valeur de ce que j'écris et mets en ligne. Cependant, je peux me servir du corpus formé par toutes ces pages pour effectuer un certain nombre de remarques sur la (dis)continuité.

La (dis)continuité la plus patente est la reprise thématique. Il en existe de plusieurs domaines dans le JLR : personnelles, politiques, pédagogiques, technologiques, littéraires, pour ne citer que les plus importantes.

Banalement, les (dis)continuités personnelles concernent les choses du quotidien. Il n'est pas nécessaire de s'occuper ici du retour des saisons, des préparatifs de voyage, des périodes de maladie ou des activités sportives. Cependant, trois éléments à la fois récurrents et variables (donc (dis)continus) me paraissent revêtir un intérêt pour notre sujet : T. (la dénomination de mon épouse dans le *JLR*), le poulet-frites du Saint-Martin et le « sudavélo ».

T. n'apparaît jamais directement, ni en photo ni comme sujet principal des billets. Elle ne lit d'ailleurs que très rarement le *JLR* et n'y intervient jamais par elle-même en commentaires. Elle est un élément de fond, comme on dit un bruit de fond ou une couleur de fond. Il s'agit d'une construction que l'on pourrait dire autofictionnelle, basée sur la réalité mais à laquelle il vaut mieux ne pas se fier. Comme T. est japonaise et que nous sommes au Japon, sa présence en tant que personnage informe sur le contexte historique ou culturel, relève des erreurs que je fais dans la vie courante, commente des actualités, tout cela par le fait que je le consigne. Au total, sa présence forme une ligne harmonique qui interfère de façon aléatoire avec la voix principale et provoque, de l'avis de plusieurs lecteurs, un effet de profondeur de champ. Personne ne s'oppose à ses avis (tels que je les rapporte), alors que les commentateurs s'opposent souvent aux miens...

Les frites du Saint-Martin, servies dans le restaurant éponyme qui se trouve dans le quartier de Kagurazaka, à Tokyo, sont, selon moi, les meilleures du monde. Une fois par semaine, en moyenne, nous allons dans ce restaurant que nous aimons bien, qui est une petite brasserie à la française d'un coût modique (dans un pays où « restaurant français » rime plutôt avec « luxe »). Son retour dans le *JLR* est à la fois un élément identitaire presque sécurisant, un clin d'œil au dérisoire de la vie quotidienne, une marque de connivence qu'apprécient certains lecteurs, connus ou inconnus. Voire une occasion de franchissement de la barrière textuelle : plusieurs de mes amis ou connaissances ont ainsi souhaité, par commentaire ou courriel, venir vérifier par eux-mêmes si le poulet-frites du Saint-Martin est *réellement* si bon que ça. De ceux qui l'ont fait, aucun n'a été déçu, bien au contraire. Un élément intra-diégétique du *JLR*, dont on ne sait pas toujours s'il est ou non une fiction (personne ne peut vérifier la réalité de ce que je prétends vivre), prend ainsi une valeur incitative, performative, au point que certains lecteurs en font un élément extra-diégétique. Ils seraient sans doute plus nombreux si Tokyo n'était pas si loin de Paris...

Quant au « sudavélo », il s'agit d'un vélo statique utilisé dans une salle de sport pour l'échauffement et la transpiration, pour la bonne forme et l'hygiène. Mais le retour du « sudavélo » dans le *JLR* signifie aussi, où l'on ne l'attend pas, la lecture et la cogitation littéraire. En effet, ces dizaines de minutes passées chaque fois à pédaler sans aller nulle part seraient à mes yeux du temps perdu si je ne les employais à lire, un peu en écho au *Je me souviens* de Georges Perec qu'a popularisé Sami Frey en le récitant à vélo. Par sa récurrence hebdomadaire ou mensuelle, cet *exercice* dans un centre de sport est devenu, de façon contre-

nature, un embrayeur littéraire. Mais d'un ton différent, moins analytique ou *sérieux* que les considérations littéraires provenant de cours comme ceux que je donne le samedi à l'Institut franco-japonais de Tokyo. *A contrario*, le train (*shinkansen*), pourtant pris chaque semaine ou presque, n'est pas devenu un embrayeur littéraire (ou alors seulement par le biais de la radio France Culture dont j'écoute les émissions préalablement enregistrées via le site internet de la station, et ce bien avant l'existence des *podcasts*).

Ces trois exemples montrent que des éléments du quotidien, d'un quotidien individuel qui n'offre guère d'intérêt général en soi, par leur (dis)continuité textuelle et leur (dis)contiguïté avec d'autres éléments, acquièrent un statut de *topos* du *JLR*, participant à son identité et à son économie littéraire, et sont susceptibles de provoquer chez certains lecteurs une forme de connivence extra-diégétique. Voire des effets perlocutoires plus importants, comme on va le constater avec les (dis)continuités proprement littéraires.

Je ne développerai pas les thèmes politiques et pédagogiques. Leurs (dis)continuités topiques informent principalement sur les variations et les constantes de mes positions sur les gouvernants de la France et du Japon, d'une part (on les retrouvera par l'index patronymique), ainsi que sur les nécessaires recommencements et nouveaux essais dans l'enseignement de la langue française, d'autre part – sachant que gouvernements et étudiants passent... tandis que je demeure.

En revanche, la thématique littéraire est, c'est en tout cas mon souhait, la plus importante. Les inscriptions (dis)continues et quasi quotidiennes sont celles des auteurs, des œuvres et des événements (colloques, modes, polémiques, prix littéraires, etc.). Je pourrais tout autant, pour distinguer ces sous-thématiques et les rapporter à mon expérience personnelle, parler de *grés* (au sens de la volonté inscrite dans la durée).

1. *Le gré des lectures*, à la maison, sur livre ou sur écran, dans des trains ou au centre de sport. Je ne fais jamais de résumé de livre, je trouve cela inutile. Je trouve même que les blogueurs qui s'y astreignent refont le plus souvent en pire le travail de certains éditeurs, journalistes ou enseignants. Et que cela ne donne pas envie de lire les livres ; c'est tout de même le plus grave. Je fais, de temps en temps, sans rythme prévisible, des citations commentés, par lesquelles je marque mon goût pour certaines formes littéraires (notamment pour ce qu'il est convenu d'appeler le Nouveau Roman et les productions diverses de ses continuateurs). J'essaie de noter comment tel extrait que je cite entre précisément en résonance avec des éléments de mon quotidien – non pour valoriser à outrance ma petite personne (quoique...), mais pour proposer des chemins heureux où texte et vie s'entrelacent et que chacun peut ensuite prendre de son côté. Occasionnellement, je fais se répondre l'écrit et l'oral en transcrivant un extrait d'une émission de radio à côté d'une citation du livre en question, ce qui permet également de mettre en relief les technologies de réseau par lesquelles j'ai accès à ces programmes radiophoniques.

2. *Le gré des cours trimestriels d'explication de texte* à l'Institut franco-japonais de Tokyo, pour lesquels je prends des notes approfondies dont certains éléments transparaissent avec un autre ton dans le *JLR*. Le chantier préparatoire du cours est parfois exposé, de semaine en semaine, avec des liens hypertextuels vers des ressources (dictionnaires, banques textuelles, commentaires de texte et entretiens à lire ou à écouter en ligne). Ou bien, *a posteriori*, j'expose certaines réactions des participants du cours, des incidences imprévues dans la culture japonaise, ou des propos que j'ai réussi à formuler durant le cours alors que je n'y étais pas parvenu lors de la préparation. Le cours d'octobre à décembre 2005 sur *Le Ravissement de Lol V. Stein* de Marguerite Duras a ainsi donné lieu aux seules parties de mon

journal qui ont reçu un marquage permettant leur recherche et leur extraction compilée<sup>17</sup>. Le roman était alors au programme de l'agrégation de lettres et beaucoup d'étudiants *venaient (virtuellement) de France* lire le *JLR* et prendre des idées, avec la discrétion propre à ce genre de concours<sup>18</sup>, tandis qu'il suscitait, comme souvent Duras, des réactions vives et contradictoires de la part de quelques commentateurs habituels. Des billets traitant de Claude Simon (*La Route des Flandres*), de Victor Segalen (*René Leys*) et de George Sand (*La Mare au diable*) sont encore souvent consultés. Il y a donc une audience synchrone, qui suit le *JLR* régulièrement ou qui arrive par requête et référencement sur un sujet d'actualité des derniers billets, et qui alimente le fil de commentaires au jour le jour ; et il y a une audience en quelque sorte intemporelle ou intempestive, peut-être discrète parce qu'il ne paraîtrait pas *correct* de commenter à contretemps<sup>19</sup>. Ces différents groupements, regroupements et dégroupements de l'audience sont difficiles à interpréter et je ne pense pas disposer d'outils statistiques suffisants pour le faire mais ils créent consciemment et inconsciemment des images d'interlocuteurs auxquels je m'adresse à travers le *JLR* (plutôt que de dire que le *JLR* leur serait adressé). D'un point de vue plus général, je pense que la psyché du blogueur est par conséquent habitée du visage pluriel de ses lecteurs proprement innombrables et invisibles mais présents, à la différence de l'auteur d'un livre qui vise ou crée un lecteur imaginaire et absent, et n'a de lecteurs réels qu'une fois l'écriture du livre achevée, détachée de lui. La continuité vivante qui unit de façon aléatoire le blogueur à ses lecteurs (parfois eux-mêmes blogueurs) doit nécessairement resurgir sur la nature des textes produits, même s'il est difficile de voir comment. Il incombera aux chercheurs qui auront un peu de recul sur tout cela, dans dix ou quinze ans, d'essayer d'établir plus sérieusement ces effets véritablement littéraires.

3. *Le gré des événements littéraires* auxquels j'assiste, auxquels je contribue parfois, ou qu'il m'arrive exceptionnellement d'organiser. Il s'agit dans ces cas de rendre compte d'une manifestation institutionnelle, le plus souvent d'une invitation d'écrivain ou de chercheur, d'un ou deux congrès d'enseignants chaque année, plus rarement de colloques (y compris les deux que j'ai codirigés, *Fortunes de Victor Hugo* à Tokyo en novembre 2002 et *L'Internet littéraire francophone* au Centre culturel international de Cerisy-la-Salle en août 2005<sup>20</sup>). L'inscription de ces événements dans le *JLR* se fait le plus souvent sur un mode latéral : il ne faut pas s'attendre à un compte rendu de spécialiste – ce qui demanderait d'ailleurs beaucoup de temps et devrait répondre à une demande (institutionnelle, en particulier) – mais à quelques remarques piquantes, au soulignement d'une émotion personnelle, positive ou négative, voire à des récriminations sur les carences de l'organisation, le cas échéant. Par correction, je prends la précaution de prévenir le conférencier ou l'organisateur par courriel en joignant l'adresse du billet mis en ligne. Non qu'ils aient un droit de regard ou de censure (sauf si je contrevenais à la loi, par diffamation involontaire, par exemple), mais pour leur éviter la surprise de trouver cela par hasard, des semaines ou des mois plus tard. Jusqu'à maintenant, l'accueil de ces billets a été silencieux ou positif, avec parfois des commentaires par retour de courriel dans lesquels la surprise et un vague effroi transparaisaient. C'est là que le

17 Voir par exemple le billet du 8 octobre 2005 <http://www.berlol.net/dotclear/index.php/2005/10/08>, avec balise [RLVS-1], puis la requête "[RLVS]" (sans les guillemets) dans la fenêtre du moteur, colonne de droite, qui permet de lister les 13 billets balisés, ou copier directement :

<http://www.berlol.net/dotclear/index.php?q=RLVS>

18 Mais les statistiques de fréquentation des pages témoignent de nombreuses visites en provenance de sites pédagogiques qui avaient référencé le *JLR*.

19 L'accès aux statistiques de fréquentation des pages permet de constater les visites sur de nombreuses pages anciennes mais les lecteurs ne commentent que les pages récentes. Et ce alors que les commentaires restent en général ouverts sur tous les billets (je ne les ai fermés que sur quelques billets qui recevaient régulièrement, malgré les programmes de filtrage, des commentaires publicitaires indésirables).

20 Voir les pages qui leur sont consacrées à partir de la page d'accueil : <http://www.berlol.net/>

(dis)continu réel-virtuel tourne à l'aporie : la présence d'un blogueur, la vitesse de mise en ligne d'une information, la disponibilité et la pérennité des pages dans lesquelles un propos est rapporté inquiètent (sans raison ?) alors même que la manifestation est publique et que chaque intervenant souhaite sans doute que sa performance ait la plus grande audience possible. Exceptionnellement, quand la qualité le permet, comme récemment avec Jean-Louis Chiss<sup>21</sup>, je mets en ligne l'enregistrement audio que j'effectue systématiquement avec un petit appareil mp3, non sans en avoir préalablement demandé l'autorisation (pour la mise en ligne, pas pour l'enregistrement). L'accord donné se teinte d'un léger vertige appartenant au même type de (dis)continu aporétique, que l'on peut résumer par la question suivante, à laquelle je n'ai pas de réponse : « puisque c'est si simple, pourquoi l'institution invitante ne la fait pas elle-même, cette mise en ligne ?... »

4. *Le gré des débats publics* qui me voient hardiment prendre position pour Christine Angot, contre Michel Houellebecq, mais aussi rapporter mes mésaventures avec d'autres blogs littéraires. Les rentrées ou les salons littéraires, les polémiques de notoriété ou de moralité d'écrivains, les scandales de plagiat ou de médiocrité, etc., sont des occasions de débats publics dans la presse écrite, les médias audio-visuels culturels et maintenant sur les blogs spécialisés, jusqu'à devenir parfois des sortes de questions nationales... La sagesse voudrait que l'on ne s'en occupe pas car en littérature plus encore qu'en politique, la montagne souvent accouche d'une souris, tandis que critiques et insultes échangées, souvent injustes et exagérées, sont difficiles à pardonner. Cependant, avant l'existence des blogs, ces débats n'avaient lieu qu'entre spécialistes ou experts (critiques, universitaires, étudiants, intellectuels, écrivains à l'occasion) ; il fallait une discussion de café ou de salon pour que des lecteurs de base échangent opinions et noms d'oiseaux. Durant ces dernières décennies, nombreux étaient d'ailleurs les observateurs qui regrettaient que l'on ne débattre plus et que le *politiquement correct* installe partout le « consensus mou ». Des listes de discussion (*mailing lists*)<sup>22</sup> puis des (web)forums ont été les premiers lieux virtuels, vers 1995, où le débat littéraire polémique s'est pratiqué entre internautes. Deux éléments contraires ont fait à mes yeux la *richesse* de ces échanges : d'une part, la générosité et la sollicitude de certains membres qui n'hésitaient pas à faire de longues recherches pour répondre à de parfaits inconnus, peut-être à l'autre bout de la planète, et d'autre part, la formidable part que prenait le malentendu dans les disputes, qu'il vienne de la polysémie des mots, de l'ignorance culturelle ou d'appréciations diverses de l'humour et de l'ironie. Ces deux éléments se retrouvent inchangés dans les débats qui ont lieu aujourd'hui dans les commentaires des blogs, y compris parfois dans le *JLR*, au point que je me passionne dans l'étude des conditions de la connivence comme moyen de maintenir du lien, du *continu connivent* dans l'accord entre diverses parties n'ayant pas le même avis. À la neutralité un peu froide et vaguement institutionnelle de la liste de discussion<sup>23</sup>, le blog vient opposer la personnalisation de l'environnement, le choix unilatéral des sujets et des affinités. Au lieu que cette évolution du forum vers des niches individuelles produise des débats de plus en plus confidentiels, nous assistons depuis deux ou trois ans (temps du développement des blogs d'écrivains, bibliothécaires, éditeurs, universitaires, critiques, etc.) à d'étonnants phénomènes de constellations polémiques : au gré des commentaires signés et munis de liens hypertextes, un débat peut migrer d'un blog à l'autre et évoluer différemment ici ou là, chaque lecteur ou participant ayant alors un parcours de l'ensemble qui sera nécessairement différent de celui des autres...

21 Voir le *JLR* des 19 et 22 mai 2006, les documents audio sont toujours disponibles.

22 Historiquement, citons les listes France-Langue et Balzac-L, aujourd'hui disparues.

23 Je suis également modérateur depuis 7 ans d'une liste de discussion de 500 personnes, LITOR (Littérature & Ordinateur), et garant de cette neutralité. Cf. <http://sympa.univ-paris3.fr/wws/info/litor>



5. A ces quatre grés, s'en est ajouté un cinquième : *le gré des rencontres littéraires*. Comment cela se passe-t-il ? Dans votre blog, vous parlez d'un livre d'une façon qui diffère peut-être de ce qui se dit ailleurs, vous faites sentir comment telle phrase vous a ému, vous correspond, s'est liée à un moment donné à votre expérience personnelle, tout en soulignant quelques éléments théoriques qui structurent l'œuvre... Et cela peut être suffisant pour que l'auteur vous contacte. Soit discrètement, par courriel personnel, soit ouvertement, en commentaire public. Car occasionnellement ou compulsivement (certains me l'ont dit), des écrivains cherchent à connaître les propos qui sont tenus sur eux dans l'internet. Il est compréhensible qu'à la découverte de billets qui ne sont ni des résumés d'œuvres, ni des articles universitaires, ils soient curieux d'en savoir un peu plus, voire qu'ils soient intéressés par l'expérience en cours, et explorent plus avant le site. Notant dans mes pages une certaine constance, une interrogation récurrente de la chose littéraire qui leur agréée, les conditions de sécurité et de connivence sont alors réunies pour que quelque chose se passe, malgré les préventions que la majorité des écrivains ont encore à l'encontre de l'internet, trop rapide, trop permissif ou trop chaotique<sup>24</sup>. Durant ces trois premières années du *JLR*, j'ai ainsi été contacté ou commenté par Frédérique Cléménçon, Jean-François Paillard, Dominique Meens, Alain Sevestre, et quelques autres qui ont préféré l'anonymat – sans oublier ceux que j'ai pu connaître par ailleurs (François Bon notamment, puisque sa présence dans l'internet en tant qu'écrivain est très déterminante<sup>25</sup>). Il s'en est suivi des échanges auxquels d'autres commentateurs ont participé, drôles ou sérieux, polémiques ou contributifs, mais toujours instructifs, ainsi que des rencontres réelles, devenues des parties de nos vies privées (parfois reprises dans le *JLR*) – et qui auraient été impossibles sans ce journal et les technologies qui le permettent. Lieu de croisements virtuels entre populations autrefois séparées (auteurs et lecteurs, les exceptions étaient rares), amorce historique de nouveaux échanges réadaptant l'esprit des salons littéraires, un blog qui a un ton et une ligne affirmée peut, à mon avis, être une expérimentation littéraire beaucoup plus intéressante, vivante, créatrice qu'un site ou blog à prétention généraliste (portail anonyme, mono-thématique ou catégoriel, voire communautariste ou corporatiste). Dans ce cas, toutes les discontinuités, les aléas quotidiens des sujets, des personnes, des préoccupations et des fuseaux horaires trouvent des formes harmoniques et conniventes, certes fragiles et temporaires mais toujours possibles et en effet récurrentes – ce que j'appellerai de la vraie vie littéraire – et dans laquelle je trouve, personnellement (on y revient), beaucoup de satisfaction.

### **(Dis)continuités par les commentaires**

Les continuités d'un blog par ses catégories<sup>26</sup> sont certes très utiles. Mais elles obéissent justement à une conception utilitariste du blog, du blog comme *a priori* utilitaire. Ce qui est très bien dans de nombreux cas : informations politiques, techniques, scientifiques, culturelles, etc. Pour ma part, j'ai désactivé techniquement ces catégories, qui n'apparaissent donc pas dans le *JLR* parce que je fais le choix esthétique et littéraire de ne pas être utilitaire, au sens où chaque information devrait tenir dans un paragraphe séparable des autres, à découper selon les pointillés du marquage (*tag*). Ce choix que je revendique de vouloir lier

24 En ce qui concerne la sécurité, des auteurs m'ont dit ne pas souhaiter révéler leur présence en tant que lecteurs du JLR pour ne pas risquer d'être verbalement attaqués par d'autres commentateurs... D'une façon plus globale, les auteurs sont dans une attitude plutôt timorée vis à vis de l'internet (à l'exception de quelques-uns, François Bon en tête).

25 Nos travaux nous enrichissent mutuellement. Il a publié au printemps 2006 dans la rubrique « tiers livre invite » de son site quelques réflexions que j'avais rassemblées sous le titre Anonym@t et bénévol@t sont dans un bateau... <http://www.tierslivre.net/spip/spip.php?article372>

26 Ce dont il était question ci-dessus, dans le paragraphe intitulé « (Dis)continuité du blog ».

des choses entre elles, même quand elles n'ont *a priori* pas de rapport (tel livre lu à tel événement vécu, à telle rencontre, durant tel voyage, etc.) est la condition pour qu'elles *prennent*, comme on dit du ciment, et deviennent un texte, un billet qui respectera les consignes *oulipoides* déjà énoncées et sera le dépôt subjectif de ma journée.

En revanche, la possibilité des commentaires me paraît essentielle et faire intrinsèquement partie de la nature du blog comme outil à la fois de création mutualisée et de communication. Advenant après qu'un billet a été posté (mis en ligne), les commentaires potentiels n'en altèrent pas l'intégrité textuelle (sauf proposition de modification pertinente) mais ils manifestent le caractère vivant de sa réception et, pour tout dire, la raison d'être démocratique de ces nouveaux outils – les commentaires indésirables n'étant qu'un phénomène accidentel, et non les indices d'une invalidité du système.

Dans son billet du 10 septembre 2005, Philippe De Jonckheere affirme son refus que son *Bloc-note* soit un blog et notamment son refus des commentaires<sup>27</sup>. Si l'on ne peut lui donner tort sur le fait que les commentaires sont souvent des échanges pénibles et de peu d'intérêt, nous y voyons aussi la marque d'une fermeté, voire d'une fermeture d'esprit qui exclut toute discussion publique avec d'éventuels connaissances ou amis, ceux dont on sait la qualité et dont on ne craint pas qu'ils écrivent n'importe quoi, mais qui exclut aussi la possibilité de rencontres exceptionnelles (ce dont je peux attester grâce aux commentaires du *JLR*) et même la possibilité d'un devenir positif de la pratique des commentaires (après quelques années de maturation des pratiques). Il n'exclut pas cela en théorie, mais seulement pour son cas personnel. Il perçoit donc ces outils comme des sources de disjonction et de déception à l'intérieur de son projet d'écriture ou d'œuvre. Il n'y a pas contradiction avec le fait que son site s'appelle *Le Désordre*, mais une volonté profonde que ce « désordre » reste sien. Ce que j'appellerai une démarche d'artiste, pour qui l'autarcie revendiquée protège la créativité.

Pour ma part, je ne me sens généralement pas dérangé par les commentaires et je ne les crains pas par principe. Bien au contraire, j'en attends toujours de bonnes surprises – qui viennent assez rarement, je le concède, mais qui arrivent. Et qui s'intègrent dans mon journal ou le mettent en relation forte avec d'autres sites (d'où son nom de *littéRéticulaire*, où réseau et littérature s'imbriquent et s'impliquent mutuellement). Ainsi tel jour<sup>28</sup>, quand j'avais posté la photo en noir et blanc d'une jeune femme dans un train, endormie pendant sa lecture de la biographie du peintre Balthus, et qu'un commentateur avait fait une page web mettant côte à côte ma photo et une peinture de Balthus présentant une forte similitude avec la pose de la jeune femme de la photo. Ou certains débats épineux (comme le référendum sur la Constitution européenne) dans lesquels, parmi des dizaines de commentaires insipides, pouvaient se trouver de très intéressants développements qui ont réellement fait avancer ma réflexion personnelle sur ce sujet. Ou les désopilantes et moqueuses illustrations et continuations graphiques de certains de mes propos dans le journal de Jean-Claude Bourdais<sup>29</sup>, qui m'ont conforté dans l'idée que je pouvais faire passer ma conception de la connivence amicale et littéraire.

---

27 « Ceci n'est pas un blog. Le bloc-notes du désordre n'est pas un blog. On ne peut pas faire de commentaires. On ne peut pas écrire ce que l'on pense de ce que j'écris. On n'a pas le droit de donner son avis. Sans commentaire. Circulez il n'y a rien à lire. [...] Et puis il y a les articles qui tiennent davantage lieu d'entrées dans mon journal et je suppose que je n'ai pas besoin de dire que ceux-là dans mon esprit n'appellent décidément pas le commentaire, on peut en parler, dans le sens que l'on peut m'envoyer un mail et entamer la discussion [...] » (Voir : <http://www.desordre.net/blog/blog.php3?debut=2005-09-04&fin=2005-09-10>).

28 Il s'agit du 17 mars 2005, Cf. <http://www.berlol.net/jlr200503.htm#20050317>

29 Voir <http://www.jcbourdais.net/>. Jean-Claude Bourdais, artiste et enseignant, a résidé et travaillé dans différents pays avant d'être en poste en France depuis quelques années. Craignant de s'ennuyer, il a lui aussi commencé un site web et un journal en ligne (qui n'est pas un blog) depuis trois ou quatre ans.

Ces positions diverses montrent bien que ce n'est pas l'outil technologique en lui-même qui serait porteur de continuité ou de discontinuité, mais bien les pratiques individuelles et, plus profondément, les pulsions, les réflexions et les projets de ceux qui les utilisent.

Ces attitudes dépendent aussi des habitudes culturelles des personnes, ainsi, pour ce qui est des écrivains, il faut reconnaître que leur rapport au public est en train de se transformer : « Des vannes se sont ouvertes et personne ne sait encore comment réguler le flux de commentaires qui ne peut pas ne pas arriver à l'auteur, faire retour : l'ego des auteurs, protégé depuis des siècles par un coussin de médiations, est soudain livré au cahot de toutes les routes qu'emprunte son œuvre... » (*JLR* du 6 mars 2005). Or depuis mars 2005, le milieu littéraire subit d'importantes transformations. En un an et demi, beaucoup de blogs d'auteurs sont apparus, avec tout un éventail de stratégies où apparaissent justement soit la continuité avec l'œuvre publiée (qui est parfois un véritable accompagnement commercial), soit la rupture voulue d'une marge, d'une façon différente d'écrire et de communiquer qu'offrirait le blog (voir les blogs de Chloé Delaume, Laure Limongi, Michel Houellebecq, Pierre Assouline, etc., et les récentes déclarations de Virginie Despentes<sup>30</sup>).

## Construction d'un moi (dis)continu

Pour finir provisoirement, sans conclure, ce qui serait une discontinuité aussi regrettable que de mourir, il resterait à considérer ontologiquement le blogueur lui-même (toute honte bue), dans son aptitude à se construire comme sujet conscient de ses capacités – et apte à en jouir autant que faire se peut.

La réalité de vivre ici ou là, de faire tel ou tel métier, de fréquenter les personnes d'un entourage accessible, familial, amical, professionnel, suffit-elle à celui qui, par la lecture, le cinéma ou la connaissance des arts s'est découvert des affinités avec des personnes vivantes mais réputées inaccessibles dans un temps où de nouvelles technologies les mettent à sa portée – si affinités partagées ? (Sans qu'il s'agisse non plus de passer son temps en rencontres aussi nombreuses que superficielles – affinités ne signifie pas mondanités.)

Après mûre réflexion, c'est dans cette question précise que convergent selon moi toutes les conditions et situations énoncées ci-dessus. Sans renier ma situation réelle ni mon entourage naturel – je ne me retire pas de la vie matérielle – je choisis une forme d'exposition littérisée de mes (dis)continuités, qui me construit jour après jour tandis que j'essaie d'en tenir le faisceau d'effets : aide-mémoire personnel, défouloir de quelques frustrations quotidiennes (et son lot de constellations polémiques), atelier expérimental de lecture et de critique de livres (et le bonheur de ses connivences constellantes), et en dernier lieu machine à lancer des

---

30 « BL : Y a-t-il des “règles” selon vous à suivre sur un blog littéraire par rapport à un autre média ? Y a-t-il des choses que vous vous interdisiez de faire/dire ? Non, c'est en ça que le blog est un média formidable : à chacun d'en donner ses règles. Update quotidien ou semestriel, textes courts ou fleuves, auto fiction, délires mégalomanie, critiques de spectacles, journalistique, politique, avec son, avec vidéo, avec photo, avec du sexe, avec ce qu'on veut... C'est vraiment à chacun de trouver son format et son tempo... Je crois que la gratuité est une spécificité importante, puisqu'elle dégage le poste “patron”, donc “contrôle” ; soit on fait un blog directement pour être lu par le plus de gens possibles, et le seul “patron” devient les lecteurs, soit on le fait pour quelques intimes, soit on le fait pour soi seul. Mais pour le moment, on ne le fait jamais en fonction de comment le rédac chef s'est “gratté les couilles” la veille ni d'avec qui il a dîné, ni en fonction des annonceurs et de comment ils imaginent le monde, etc. Je comparerais plutôt le blog à la presse écrite ou au bulletin de radio, qu'à de “la littérature”. Pourtant je pense que les “futurs” auteurs importants viendront du blog, assurément. » (Virginie Despentes, interview de février 2006 pour le blog Buzz... littéraire, <http://buzz.litteraire.free.fr/dotclear/index.php?2006/02/06/54>).

bouteilles par dessus bord, destinées surtout à des écrivains que j'apprécie profondément. Mais on sait les aléas des mers.

## **BIBLIOGRAPHIE**

- FERRET S., 1996, *Le Bateau de Thésée. Le Problème de l'identité à travers le temps*, Paris, Minuit.
- MALABOU C., 2005, *La Plasticité au soir de l'écriture / Dialectique, destruction, déconstruction*, Paris, Editions Léo Scheer.
- MESCHONNIC H., 2001, *Célébration de la poésie*, Paris, Verdier.
- REBOLLAR P., 2002, *Les salons littéraires sont dans l'internet*, Paris, P.U.F.

## COMPTE RENDU

**Babault Sophie (préface de Pierre Dumont), 2006, *Langues, école et société à Madagascar. Normes scolaires, pratiques langagières, enjeux sociaux*, Paris, L'Harmattan, 320 pages. - ISBN : 2 296 00690 6**

**Rada Tirvassen**

**Mauritius Institute of Education**

Les observations sociolinguistiques sont des préalables indispensables à des propositions d'aménagement linguistique. Ce principe constitue le fondement de l'étude que S. Babault a menée à Madagascar et dont elle rend compte dans son ouvrage intitulé *Langues, école et société à Madagascar* publié chez l'Harmattan en 2006. Cette recherche a pour objectif de décrire les pratiques langagières et les représentations sociolinguistiques à partir d'enquêtes réalisées auprès d'un public constitué de plusieurs centaines de lycéens fréquentant différents établissements de la ville de Majunga, centre urbain situé au nord-ouest de Madagascar.

Cette publication est utile pour plusieurs raisons. Pour l'essentiel, elle montre que sous l'étiquette d'une communauté relativement homogène marquée par la coexistence d'une langue nationale (dont les variétés sont toutes globalement inter-compréhensibles) et d'une langue coloniale se cache une forte hétérogénéité des pratiques langagières révélatrice de dynamiques sociales que l'auteur s'attache à décrire. Cette étude est réalisée en deux volets. Dans une première enquête par questionnaires, la sociolinguiste vérifie l'impact de quatre facteurs macro-sociologiques sur les choix linguistiques. La profession parentale est l'élément majeur qui détermine la présence ou l'absence du français dans les usages des témoins. Cette enquête confirme le rôle prépondérant de l'école dans la diffusion de cette langue et en même temps son caractère prestigieux. Si ce sont là des aspects connus de cette communauté linguistique, c'est dans la nuance que cette étude apporte tant au plan de la présence du français dans l'environnement des témoins que de la répartition des fonctions entre cette langue et le malgache que se situe l'intérêt de cette publication.

Les observateurs peu informés de la réalité malgache apprennent que 12 à 14 % d'enfants disent communiquer en français avec les parents. Par ailleurs, dans la correspondance avec les amis, si 45 % affirment proscrire le français, 22 % déclarent l'employer fréquemment, etc. Au-delà de la réalité des chiffres, expliquable sans doute, pour partie au moins, par la situation d'enquête et par l'identité que les témoins veulent projeter d'eux-mêmes, il y a là une information significative sur les rapports voire les désirs linguistiques des apprenants qui, d'ailleurs, n'hésitent pas (42 % des témoins) à prendre des cours en français en dehors de

l'école. Le français n'est pas seulement une langue qui leur garantit la réussite scolaire et la mobilité sociale mais un idiome pour lequel ils éprouvent une attraction réelle.

Le malgache est évidemment omniprésent dans les pratiques langagières de ces témoins. A tel point que les enquêtes confirment que très peu de candidats aux examens du baccalauréat choisissent de composer entièrement en français. Un tel constat soulève de nombreuses questions, notamment sur l'efficacité d'un enseignement assuré quotidiennement pendant tout le long de scolarité et tendant vers l'usage du français comme langue d'enseignement. Ce n'est là qu'un des points parmi ceux qu'aborde S. Babault (pp. 151-152). Il est sans doute utile de souligner que si l'identification de deux langues étanches est nécessaire pour l'enquête par questionnaire (car c'est un découpage qui correspond à la vision que les locuteurs ont des (variétés de) langues en présence, la description qualitative relève d'une observation plus fine des pratiques. Elle établit d'abord une typologie des formes rencontrées qu'elle appelle le discours mixte avant de se livrer à une analyse des fonctions pragmatiques attribuées à ce discours.

Le deuxième volet de l'étude porte sur les phénomènes de représentation. Cette partie du travail vise à expliquer le pourquoi de ce malaise que toute une communauté ressent par rapport à une langue qui occupe une position stratégique dans la communauté. Cette langue instrumentalise, au moins pour partie, la mobilité sociale et enrichit le répertoire des locuteurs dans des transactions communicationnelles où elle est présente à côté des autres variétés du malgache. Toutefois, une trop grande proximité avec elle a des conséquences psychiques puisque le français tend à se superposer au malgache. En fait, c'est la complémentarité fonctionnelle qui rend compte du mode de gestion collective qui conviendrait le mieux à l'ensemble des fonctions que la communauté malgache attribue à ses ressources langagières. S. Babault évoque ainsi une des dimensions cachées du conflit sociolinguistique abordé, souvent, dans la seule perspective macro-sociolinguistique. En effet le conflit ne relève pas seulement de la coexistence non pacifique de plusieurs (variétés de) langues mais aussi de notre incapacité à gérer, harmonieusement, nos rapports avec notre environnement linguistique. Ce constat peut soulever un des paradoxes d'une science qui s'est construite sur le refus de la prise en compte de l'existence du locuteur par les linguistiques structurales. Or, sa définition du conflit repose souvent sur une exclusion de l'individu-locuteur et ses rapports avec son environnement sociolinguistique.

On voit bien que l'autre intérêt de cette étude se situe dans la manière dont la sociolinguiste approche des questions qui sont au centre de l'observation des faits de langue. En effet, dans le cadre d'une mise en rapport entre des outils conceptuels et un terrain spécifique, elle soulève des questions tout à fait intéressantes. C'est d'ailleurs sur ce plan que l'on peut situer la difficulté à laquelle la sociolinguiste est confrontée pour construire l'objet qui est soumis à l'observation. Cette difficulté résulte d'un effort de conceptualisation de la variation. En raison entre autres du débat autour du processus de légitimation des productions langagières en français de cette communauté, le découpage entre les langues se fait, pour l'enquête par questionnaire, à partir d'une approche macro-sociolinguistique qui pose l'existence de deux réalités homogènes que sont le français et le malgache. En revanche, dans l'enquête micro-sociolinguistique, S. Babault peut prendre en compte la variation. Autres mises au point théoriques et terminologiques que l'on peut signaler : la distinction entre la macro- et la micro-sociolinguistique (pp 87-92), la définition des notions de norme et de représentation (pp. 97 à 105).

On peut reprocher à cette publication le peu d'espace consacré à la première partie, celle qui porte sur le paysage sociolinguistique contemporain (pp. 27-45) et le développement limité attribué à la question des langues à l'école (pp. 47-84). L'auteur n'aura pas tout à fait tort si elle nous répond que même avec ces parties succinctes, le livre fait 320 pages. Ce qui malgré tout nous amène à poser la question fondamentale de la rareté de la documentation sur les problèmes de société de cette région du monde. Et qui nous permet de souligner la place qu'aura cette publication pour les chercheurs...en attendant qu'elle puisse servir un jour l'élaboration de politiques sociales.

# GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne

**Comité de rédaction :** Mehmet Akinci, Sophie Babault, André Batiana, Claude Caitucoli, Robert Fournier, François Gaudin, Normand Labrie, Philippe Lane, Foued Laroussi, Benoit Leblanc, Fabienne Leconte, Dalila Morsly, Clara Mortamet, Danièle Moore, Alioune Ndao, Gisèle Prignitz, Richard Sabria, Georges-Elia Sarfati, Bernard Zongo.

**Conseiller scientifique :** Jean-Baptiste Marcellesi.

**Rédacteur en chef :** Claude Caitucoli.

**Comité scientifique :** Claudine Bavoux, Michel Beniamino, Jacqueline Billiez, Philippe Blanchet, Pierre Bouchard, Ahmed Boukous, Louise Dabène, Pierre Dumont, Jean-Michel Eloy, Françoise Gadet, Marie-Christine Hazaël-Massieux, Monica Heller, Caroline Juilliard, Jean-Marie Klinkenberg, Suzanne Lafage (†), Jean Le Du, Jacques Maurais, Marie-Louise Moreau, Robert Nicolai, Lambert Félix Prudent, Ambroise Queffelec, Didier de Robillard, Paul Siblot, Claude Truchot, Daniel Véronique.

**Comité de lecture pour ce numéro :** Hillary Bays (Université de Cergy-Pontoise), Marie-Madeleine Bertucci (Université de Cergy-Pontoise, IUFM), Fabien Liénard (Université du Havre), Charlotte Lindgren (Université d'Uppsala, Suède), Rachel Panckhurst (Université Montpellier 3).

Laboratoire CNRS DYALANG – Université de Rouen  
<http://www.univ-rouen.fr/dyalang/glottopol>

ISSN : 1769-7425